

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

OU

ANNALES DE CET EMPIRE

Traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU

par le feu Père
Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA,
Jésuite François, Missionnaire à Pékin

TOME ONZIÈME

Histoire générale de la Chine

à partir de :

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ou ANNALES DE CET EMPIRE,

traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU, par le feu Père Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François, missionnaire à Pékin,

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

Et dirigées par M. Le Roux DES HAUTESRAYES, Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collège Royal de France, Interprète de Sa Majesté pour les Langues Orientales.

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur KANG-HI, & gravées pour la première fois.

A Paris (1780), chez

- Ph.-D. Pierres, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collège Royal de France, rue Saint-Jacques, &
- Clousier, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

TOME ONZIÈME, pages 1-368 de 610 pages.

Note : Le tome onzième couvre la période 1649-1780. Le père de Mailla s'est arrêté dans son ouvrage à la mort de Kang-hi (1722). Le Roux Des Hautesrayes a rédigé la suite (pages 369-610). Comme le dit R. G. Irwin, dans ses *Notes on the Sources of de Mailla* : "It should be noted that, whereas de Mailla had scrupulously confined himself to Chinese (and in one instance Manchu) sources, the contribution of des Hautesrayes, in Vol XI, pages 369-610, was based, not on Chinese texts at all, but on the writings of Jesuit missionaries, available in the volumes of *Lettres édifiantes* edited by P. du Halde and in the collection *Mémoires concernant les Chinois*". Il a donc été jugé qu'il ne serait peut-être pas inconcevable de ne pas présenter un quasi-doublement des deux derniers ouvrages cités, déjà parus dans la bibliothèque chineancienne, et d'en rester au travail du père de Mailla.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
février 2013

TABLE DES CHAPITRES

XXII^e DYNASTIE. LES TSING

- [1644]. Chi-tsou-tchang-ti (suite) : révoltes - le rebelle Tchang-hien-tchong - le pirate Tching-tching-kong.
1661. Kang-hi : la régence - astronomie - Ou-fan-koueï - le kaldan, prince des Éleutes - les Tchang-kolao - Taï-ouan - le kaldan, 1683 - Sélinga, 1688 - Nipchou, 1689 - Oulan-poutong - la revue des Kalkas - le kaldan, 1692 - quinquina - 1^e expédition en Tartarie, 1696 - 2^e expédition en Tartarie, 1696 - 3^e expédition en Tartarie, 1697 - la mort du kaldan - Tséouang-rabdan - Tournon - la carte de la Chine - le prince héritier - la requête de Tchín-mao - le tremblement de terre - Mezzabarba - le testament.



vingt-deuxième dynastie les tsing

@

p.001 **1649**. Les Mantchéous ¹ se regardaient depuis six ans comme souverains de la Chine, ils en prenaient le titre. Quoique d'un caractère

¹ Quoiqu'il soit impossible d'avoir l'histoire authentique des Tsing, puisqu'elle ne doit paraître que lorsqu'une autre dynastie leur aura succédé, néanmoins le père de Mailla, par ses recherches, est venu à bout de se procurer des mémoires suffisants pour faire connaître la révolution qui a mis les Mantchéous sur le trône de la Chine, & les principaux événements des règnes de leurs princes jusqu'en 1722. On a déjà parlé, dans une note sur les Ming, du *Tong-kien-ming-ki-tsuen-tsaï* publié la quinzième année de Kang-hi : le docteur Tchu-tsing-yen, qui en est l'auteur, a conduit ce morceau d'histoire jusqu'en 1659, que les princes de la famille des Ming perdirent tout à fait l'espérance de recouvrer le sceptre impérial. Le père de Mailla a écrit d'après lui ; & quand cette source a tari, il a eu recours au *Tsin-tching-ping-ting-fou-han-sang-liao*, ou relation des guerres que l'empereur Gin-ti (Kang-hi) fit au *kaldan* des Éléutes. Ces Mémoires, rédigés par quatre

ministres d'État & par soixante-dix mandarins, tant chinois que mantchéous choisis dans le tribunal des Han-lin & parmi les docteurs du premier ordre, sont écrits dans les deux langues, chinoise & tartare ; ils contiennent le détail de l'expédition contre les Éleutes, & l'abrégé des autres événements du règne de Kang-hi jusqu'à sa quarantième année : ce prince les revit lui-même, y ajouta une préface de sa façon, & les fit imprimer dans son palais la quarante-septième année de son règne ; il en distribua un exemplaire à chacun des grands de sa cour, défendant expressément d'en laisser paraître aucun au dehors ; cependant le père de Mailla est parvenu à se procurer un de ces exemplaires, qui lui a fourni les détails qu'il donne de l'expédition contre les Éleutes, à laquelle Kang-hi marcha en personne, & où il acquit beaucoup de gloire.

Ce que le missionnaire historien dit de l'île Formose, que les Chinois appellent *Tai-ouan*, est tiré du *Tchi-chu*, ou Mémoires historiques de ces îles, rédigés sur les ordres de Kang-hi, par les plus habiles lettrés du Fou-kien. Le docteur Tchu-tsing-yen lui a encore fourni le complément de l'histoire du fameux pirate Tchih-tchi-long, & de son fils Tchih-tching-kong, qui chassa les Hollandais des îles Formoses, où il se forma une principauté indépendante, que Kang-hi enleva au prince Tai-van, son petit-fils. Après avoir pris toutes les précautions pour s'assurer de la vérité des faits qu'il rapporte sur la foi des autres, le père Mailla arrivé en Chine en 1702, parle ensuite, comme témoin oculaire des vingt dernières années de Kang-hi. Il ne dissimule point qu'on pourra soupçonner les historiens, qui ont écrit sous les yeux & par les ordres de ce prince, d'avoir cherché à le flatter ; cependant la mémoire des faits qu'ils ont recueillis était encore toute fraîche, & il présume que la publication qui se fera un jour de l'histoire authentique des Tsing, ne changera rien à l'essentiel de ces faits.

L'histoire de la dynastie régnante aura toujours cela d'intéressant & d'utile qu'elle fait connaître plus particulièrement la Tartarie : ces pays vastes & incultes, situés au nord & au nord-ouest de la Chine, sont habités par des peuples *nomades*, qui n'ont d'autre occupation que celle de nourrir des bestiaux. Quoiqu'ils n'aient point de demeures fixes, ils ont cependant chacun leur quartier, dont les limites sont déterminées. Divisés en trois nations, savoir, les Mongous, les Kalkas & les Éleutes, ils se regardent tous comme descendant de Tchih-kis-han, & ont des *han*, ou rois, qui les gouvernent. Autrefois chacune de ces nations était composée de plusieurs hordes ou bannières ; les Éleutes en avaient quatre, les Kalkas sept, & les Mongous quarante-neuf, que Kang-hi réduisit à quarante-huit, sous le commandement d'autant de princes, vassaux de la Chine.

Les Mongous se donnèrent à Tai-tsong, deuxième empereur des Tsing, & joignirent leurs forces à celles des Mantchéous pour enlever l'empire aux Ming. Les Kalkas reconnurent également leur domination ; mais les Éleutes prirent les armes pour défendre leur liberté. Kaldan, un de leurs *han*, aspirant à les gouverner seul, eut de continuels démêlés avec Tsé-ouang-rabdan son neveu, qui partageait avec lui la puissance souveraine. Séren-kaldan, fils de ce dernier, que les Chinois appellent Tchou-kar, & les Moscovites Kouantaïgi, réunit sous son obéissance les quatre hordes ou bannières des Éleutes. Ce même *han*, préférant l'indépendance aux avantages d'un commerce avec la Chine, osa braver la puissance de Kang-hi, & s'attira une guerre que son père & lui soutinrent avec une bravoure & une habileté qui durent faire juger à leurs ennemis par les sommes qu'elle leur coûta & les pertes qu'il essuyèrent, combien il est difficile de réduire une nation qui combat pour sa liberté.

Ces trois nations ont chez elles des titres d'honneur ; celui de *taïki* est pour les descendants des princes mongous, éleutes & tchassac. Les deux premières de ces nations, ainsi que les Kalkas, ne les accordent qu'aux princes qui ont quelque autorité ou quelque juridiction ; les rangs de ces princes sont encore distingués par des titres particuliers tels que ceux de *han*, *tsi-nong-noyen*, *tortsi*, *hochetsi*, *taï-tsing*, *oupaché*, & *sessan*. Les Éleutes donnent ce dernier nom aux princes qui entrent dans le Conseil d'État.

Les Mantchéous, à l'exemple des Chinois, dont ils ont emprunté ces distinctions, mettent aussi des différences entre leurs princes : ils les nomment *han* ou empereurs, *tsing-ouang*, *kiun-ouang*, *péï-tsé*, *peïlé* & *kong* ; on les distingue encore par des ceintures de couleur rouge & jaune comme on l'a dit dans la note, [page 454, tome X](#).

en général extrêmement sévères, ils s'étaient fait une loi de traiter avec beaucoup de douceur ceux qui se ^{p.002} soumettaient de bonne grâce : cependant ils ne réussissaient pas mieux pour cela à gagner les cœurs de leurs nouveaux sujets : ce n'était dans tout l'empire que révoltes continuelles, dont plusieurs auraient suffi pour les chasser de la Chine, si les différents partis, qui se formaient successivement, avaient su mettre dans leur conduite autant d'intelligence & de concert, qu'ils marquaient de zèle pour recouvrer leur liberté.

Les troubles n'étaient pas encore apaisés dans les provinces de Hou-kouang, de Kiang-si, de Fou-kien & de Kouang-tong, qu'il se forma dans le Chen-si un parti d'autant plus à craindre, que les Tartares n'y entretenaient pas beaucoup de troupes ; ^{p.003} la plus grande partie de leurs forces était occupée à contenir dans le devoir les villes nouvellement conquises : la province de Chen-si n'avait cédé qu'à la force, & la mésintelligence de ses mandarins avait causé sa perte. Au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, ils s'étaient enfuis au loin avec les gens qui leur appartenaient, & avaient cherché des asiles sûrs où ils pussent se mettre à l'abri des Tartares, & y attendre un temps plus favorable au rétablissement de l'empire : ils ignoraient encore que le prince de Koueï était reconnu empereur de la Chine par les provinces

Les Tartares sont fort adonnés à la secte de Foé, répandue au Japon & dans les Indes, où elle a pris naissance. Les prêtres de cette secte, connus en Chine sous le nom de ho-chang, & sous celui de lama dans toute la Tartarie, forment une espèce de hiérarchie, qui ne se reconnaît qu'un seul chef, appelé *talai-lama*, auquel tous les autres obéissent ; à cette dignité suprême, il y en a de subordonnées, telles que celles de *houtouktou*, de *ti-rong*, de *tai-lama*, de *tchortsi* & de *sertsi*. Ils vivent en communauté comme les ho-chang, & quoique d'accord avec eux sur le dogme de métempsycose, ils diffèrent cependant quant à la doctrine à la manière de vivre & de s'habiller. Leurs vêtements, faits d'une étoffe de soie jaune ou rouge, ressemblent assez, pour la forme, à ceux que nos peintres donnent ordinairement aux apôtres.

Ce fut l'an 65 de l'ère chrétienne, & sous Ming-ti, dix-huitième empereur des Han, que la secte de Foé s'introduisit en Chine ; voyez [tome III, page 357](#). Les Mongous, en conquérant l'empire, y amenèrent avec eux leurs lamas, dont l'orgueil, la licence & le trop grand crédit furent les principales causes de la chute de cette dynastie. Cette secte, & celle des tao-ssé, qui l'a précédée, ont toujours fait plus de prosélytes parmi le peuple que parmi les lettrés, qui se sont souvent élevés avec véhémence contre elles, & qui ont courageusement défendu la doctrine de Confucius, qu'on peut regarder comme la religion ancienne naturelle des Chinois. Éditeur.

méridionales. Ennuyés de rester cachés, ayant des avis certains que les peuples ^{p.004} qui ne pouvaient se plier au gouvernement des Tartares, n'attendaient pour se révolter qu'une occasion de le faire impunément, il résolurent de lever l'étendard, & composèrent une armée qui pouvait monter à trente mille hommes.

Avant de se mettre en campagne, ils publièrent un manifeste contre les Tartares, qu'ils peignaient des couleurs les plus odieuses, n'oubliant aucun motif capable de soulever les Chinois contre ces usurpateurs, & d'enflammer leur courage pour le recouvrement de leur liberté.

Lorsque les Mantchéous s'étaient emparés de cette province, toutes les villes, cédant à la terreur de leurs armes, s'étaient ^{p.005} empressées de se soumettre ; ils laissèrent, dans chacune de celles qui se donnèrent à eux, la même garnison & le même gouverneur, excepté à Si-ngan-fou, la capitale, où ils mirent un gouverneur tartare, avec trois mille hommes de leurs troupes. Le manifeste publié contre eux produisit une impression générale sur les Chinois, qui portaient tous impatiemment le joug étranger ; les gouverneurs des villes, à l'exception de la capitale, ouvrirent leurs portes aux insurgents à mesure qu'ils s'y présentaient ; ainsi la défection fut universelle.

Le général mantchéou trembla de se voir enlever la capitale elle-même : il dépêcha courriers sur courriers à Pé-king pour demander un prompt secours. Bientôt après, dans la crainte que ce secours n'arrivât trop tard, il ne vit point d'autre moyen de s'assurer de la ville que de se défaire des habitants, & il forma l'horrible projet de les faire tous massacrer : il l'aurait exécuté, si le vice-roi de la province, averti à temps, n'était accouru, accompagné des principaux habitants, & jeter à ses pieds, ^{p.006} demandant quartier & répondant de la fidélité & de l'obéissance des autres.

Les insurgents une fois maîtres de toutes les villes de la province, ne pensèrent plus qu'à former le siège de la capitale. Telle était encore la

terreur qu'inspirait le nom Tartare, que trois mille hommes renfermés dans cette ville paraissaient aux Chinois une armée formidable : ils augmentèrent en conséquence leurs forces d'une infinité de gens qu'ils ramassèrent sans choix, dont ils crurent que le nombre intimiderait les ennemis. Le général tartare fut effectivement épouvanté d'abord d'une multitude, à laquelle il n'avait à opposer qu'une garnison si faible en comparaison : cependant il voulut tenter si la bravoure répondrait à la supériorité du nombre. Ayant aperçu un de leurs corps séparé du reste de l'armée, il fit sortir à l'instant mille cavaliers, dont il donna le commandement à un de ses officiers, distingué par son courage. Par malheur pour les Tartares, ces troupes étaient composées de ce qu'il y avait de plus brave & de plus aguerri dans l'armée ennemie ; c'était une espèce de corps de réserve destiné à porter du secours dans tous les endroits qui en auraient besoin : aussi reçut-il les Mantchéous avec toute la bravoure possible. Bientôt même devenant agresseur, ce corps les chargea à son tour vigoureusement, leur tua beaucoup de monde, poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de la ville, où il les força de rentrer avec précipitation. Ce petit échec excita de nouveaux transports de colère de fureur dans l'âme du général tartare, & lui fit reprendre le cruel dessein de faire égorger tous les habitants.

— Vous savez, dit-il au vice-roi, que vos Chinois ne cherchent que l'occasion de nous enlever l'empire : une révolution aussi subite que celle que nous venons p.007 d'essayer dans cette province, en est une preuve ; voulez-vous nous exposer vous moi à être victimes de leur trahison ? Il faut du sang & un exemple terrible, pour les retenir dans la fidélité & l'obéissance qu'ils nous doivent.

— Avant d'exécuter tant d'horribles assassinats, examinons au moins de sang froid, répondit avec fermeté le vice-roi, comment nous pourrions les justifier. Eh ! qu'avons-nous donc tant à craindre de gens à qui nous avons enlevé toutes armes

offensives ? Rien ne m'épouvante de leur part que le désespoir auquel nous les réduisons, & qui peut les porter aux dernières violences. Que feriez-vous alors avec trois mille hommes qui composent toute votre garnison ? Je puis me rendre encore caution de leur fidélité mais si vous les poussez à bout, vous serez vous-même responsable des suites funestes qui ne manqueront pas d'en résulter. Au reste, il vous est aisé de mettre à l'épreuve leur attachement : il en est beaucoup qui ont servi dans les guerres précédentes ; formons-en un corps dont nous nous servirons contre les rebelles : la conduite qu'ils tiendront dans leur première sortie contre les ennemis, vous apprendra jusqu'à quel point nous pouvons compter sur leur fidélité, & comment vous devez en agir.

Le général suivit ce conseil : il fit aussitôt publier l'ordre, aux habitants qui avaient servi, de se rendre sur la place d'armes pour y passer en revue. Les grands mandarins s'y trouvèrent en même temps ; on en choisit cinq mille, à qui on donna des armes, on leur fit exécuter toutes les évolutions militaires : dès le lendemain une partie fut commandée pour une sortie contre les rebelles. Heureusement ils remportèrent un avantage signalé : étant tombés sur un corps d'ennemis qui ^{p.008} n'était composé que de ces gens ramassés à la hâte, sans expérience & sans courage, ils les mirent dans un moment en déroute, rentrèrent en triomphe dans la ville, n'ayant souffert de leur côté qu'une perte très légère. A leur retour, le général tartare qui était monté sur les remparts pour observer comment ils se comporteraient, leur donna mille louanges flatteuses, renonça au barbare dessein qu'il avait formé contre les habitants. Les insurgents ne se laissèrent pas décourager ; ils se disposèrent à livrer un assaut, dans la pensée que les habitants de cette grande ville ne seraient pas plus fidèles aux Tartares que ceux des autres places de la province, mais voyant que personne ne se déclarait pour eux, ils commencèrent à désespérer du succès.

Cependant la cour de Pé-king, à la première nouvelle de la révolte que lui donna le général tartare, se hâta de recourir aux moyens les plus prompts d'en arrêter les progrès. Elle fit partir plus de vingt mille hommes, avec ordre de rassembler & de prendre sur leur passage les troupes qu'ils trouveraient dans les provinces de Chan-tong & de Ho-nan, jusqu'à ce qu'ils eussent formé une armée de plus de cinquante mille hommes. Cette armée avait à peine mis le pied dans le Chen-si, que l'épouvante précéda sa marche, & saisit en même temps toutes les troupes des rebelles, qui n'attendirent pas même qu'elle fut arrivée jusqu'à eux pour lever le siège de Si-ngan-fou & prendre la fuite. La cavalerie tartare redoubla de vitesse, & les atteignit en peu de jours : les rebelles se croyant perdus sans ressource, se débandèrent d'eux-mêmes & se dissipèrent en un moment. Les villes qui les avaient reçus si facilement dans leurs murs, retournèrent avec la même promptitude à l'obéissance des Tartares.

p.009 La révolte du Chen-si étant dissipée, il s'en éleva une autre dans la partie septentrionale du Chan-si, d'autant plus à craindre, que le général chinois qui en était le chef avait presque engagé les Mongous dans son parti.

Le jeune empereur tartare entra dans sa quatorzième année ; les princes ses oncles, pensèrent alors à lui donner pour épouse une princesse du sang des Mongous, afin de se lier plus étroitement avec eux : un des princes fut chargé d'en aller faire solennellement la demande. Cet ambassadeur partit avec un cortège nombreux & brillant, passa par Taï-tong, où il séjourna quelque temps. Les gens de sa suite, la plupart étourdis & libertins, s'y livrèrent à toute sorte de désordres d'excès. La fille d'un des plus considérables de la ville était conduite par sa famille, avec les cérémonies en usage, à la maison de son nouvel époux ; sans respect pour les droits les plus sacrés de la nature des gens, ils l'arrachèrent des bras de ses parents & l'enlevèrent ; crime

inouï à la Chine, qui fit frémir de colère & d'indignation tous ceux qui l'apprirent.

Kiang-tsaï, gouverneur de la ville, envoya porter des plaintes au prince mantchéou. Cet outrage sanglant, commis envers toute une famille, ne parut à l'ambassadeur qu'une aventure plaisante, & il répondit sur ce ton aux plaintes qui lui étaient adressées. Le gouverneur se transporta lui-même chez le prince, lui parla avec fermeté & vivacité, en lui peignant la grandeur de l'attentat dont il demandait justice. Le prince reçut avec le même ton de légèreté & de plaisanterie les nouvelles plaintes du gouverneur. Celui-ci, outré de dépit & d'indignation, quitta le prince, parcourant successivement les différents quartiers de la ville, en criant à la vengeance, il ameuta ^{p.010} les habitants, à la tête desquels il se mit, & fit main basse sur ce qu'il rencontra de Tartares : aucun n'échappa au carnage, excepté le prince ambassadeur, qui, à la première nouvelle du tumulte, avait pris la précaution de gagner le rempart, d'où il descendit au moyen d'une corde qu'on lui procura. Ayant trouvé au pied des murailles un cheval, il le monta tel qu'il était, sans selle & sans bride, & reprit la route de Pé-king.

Le gouverneur comprit d'abord qu'une révolte ouverte contre les Tartares était l'unique ressource capable de le mettre à couvert de leur ressentiment : il répandit un manifeste, dans lequel il peignit des couleurs les plus vives l'attentat commis dans la ville de Taï-tong ; passant ensuite à la nation des Mantchéous, il fit, de son caractère & de ses mœurs, le portrait le plus odieux, & finit par des invitations pathétiques aux Chinois de se réunir pour briser le joug de la tyrannie & chasser les usurpateurs de leur empire.

Ce manifeste produisit l'effet que le gouverneur pouvait en espérer : tout ce qu'il y avait de plus brave & de plus courageux dans les provinces de Chan-si & de Chen-si accourut pour se joindre à lui ; il les incorpora dans les troupes qu'il avait sous ses ordres, & il en composa une armée assez forte pour lui faire espérer de se soutenir contre les Mantchéous, &

même d'avoir sur eux la supériorité, dans le cas où les Mongous voudraient l'assurer de quelque secours. Dans le dessein de les y engager, il envoya un de ses officiers vers le prince mongou, celui-là même dont les Mantchéous se proposaient de demander la fille pour leur empereur. Cette négociation eut un entier succès : le prince Mongou entra dans la ligue & alla jusqu'à promettre de marcher en personne à la tête de ses troupes contre les Mantchéous.

p.011 L'alliance des Mongous avec les Chinois aurait porté le coup le plus fatal à la puissance des Tartares : leurs troupes étaient en grande partie composées de soldats mongous, qui auraient sans doute refusé de porter les armes contre leurs compatriotes ; & d'ailleurs le prince auquel s'adressait le gouverneur de Taï-tong, était le plus puissant de la nation : aussi les Mantchéous mirent-ils promptement tout en œuvre pour traverser des desseins dont l'exécution aurait causé leur ruine totale.

La cour de Pé-king informée par le retour de son ambassadeur du soulèvement de Taï-tong, se prépara à en tirer une vengeance éclatante ; mais elle s'empressa encore davantage d'envoyer une nouvelle ambassade au prince mongou. L'ambassadeur fut chargé de présents d'une magnificence extraordinaire, & on lui fit prendre une route différente de la première pour se rendre à sa destination.

Admis à l'audience du prince mongou, il commença par le récit du funeste massacre des Tartares à Taï-tong, au mépris du droit le plus sacré des nations, & du caractère d'ambassadeur que portait le prince Mantchéou ; il n'oublia rien de ce qu'il crut propre à le persuader que cette injure lui était commune, & il finit par lui demander la princesse sa fille en mariage pour l'empereur son maître. Le prince mongou parut d'abord irrésolu & embarrassé de répondre à cause de son engagement avec le gouverneur chinois ; mais les riches présents qu'on étala sous ses yeux le tirèrent bientôt de son indécision : il accorda sa fille, en déclarant en même temps qu'il ne croyait pas pouvoir aider de ses troupes les Mantchéous afin de ne pas violer la parole qu'il avait donnée

au gouverneur chinois ; il promit de conserver une exacte neutralité dans ^{p.012} l'affaire de Taï-tong : ce fut en effet sa dernière résolution, dont il donna avis au gouverneur chinois.

Kiang-tsaï ne fut point affecté de se voir frustré du secours qu'il attendait des Mongous ; il se voyait alors à la tête d'une armée de cent mille hommes, tous braves & aguerris, qui étaient venus se ranger sous ses étendards, pour partager avec lui la gloire de délivrer leur patrie. Ses troupes lui décernèrent le titre de prince de Han & de restaurateur de l'empire, titre qu'il n'avait dessein de conserver, selon la déclaration qu'il en donna, que jusqu'à ce qu'il se fût trouvé un prince de la famille des Ming digne de monter sur le trône impérial. Les Mantchéous s'empressèrent de recourir aux moyens les plus efficaces pour arrêter les progrès de la révolte : ils firent aussitôt partir de Pé-king une armée considérable. Le prétendu prince de Han s'y attendait, il développa bientôt tous les talents d'un grand capitaine.

Lorsqu'il fut assuré que l'armée ennemie n'était plus qu'à une distance peu considérable de la sienne, il rassembla une grande quantité de chariots, sur lesquels il plaça des canons chargés à cartouche : on ajusta pour chaque pièce une mèche disposée de manière que ceux qui avaient ordre de mettre le feu à un signal convenu, auraient le temps de se garantir du danger avant l'explosion. Tout étant préparé, les chariots couverts de manière qu'on les prît pour des chariots qui portaient le bagage, il sortit de ses lignes & marcha à la rencontre des ennemis. Les Tartares surpris de la témérité du général chinois, se disposèrent à lui donner bataille : à la première attaque les Chinois se retirèrent en désordre, abandonnant leurs chariots. Alors les ennemis persuadés qu'ils auraient bon marché de gens qui fuyaient devant eux y commencèrent ^{p.013} par se jeter sur les chariots : à l'instant on mit le feu aux canons qui étaient masqués, & il en coûta la vie à un grand nombre de Tartares. Le prince de Han profita de leur désordre pour les charger & les mit en fuite : il les poursuivit l'espace de vingt /y ; plus de quinze mille hommes

restèrent sur le carreau, & l'armée ennemie dans une déroute universelle, se dissipa entièrement. Cette victoire mit le prince de Han en grande réputation ; il lui venait de toutes parts du monde se ranger sous ses drapeaux ; ne doutant point que les Tartares n'envoyassent promptement contre lui de nouvelles forces, il fit tous les préparatifs nécessaires pour être en état de les recevoir.

En effet, dès qu'on fut informé à Pé-king de la perte de la bataille, on donna sur-le-champ des ordres pour former une armée deux fois plus nombreuse que la première, & elle se mit aussitôt en route pour Taï-tong. Le prince de Han se trouvait alors à la tête de plus de cent cinquante mille hommes ; il s'avança à la rencontre des ennemis jusqu'à une distance de la ville de plusieurs dizaines de *ly* ; sitôt qu'il se vit en présence, sans leur donner le temps de se reconnaître, il les fit charger brusquement, leur tua plus de vingt mille hommes ; le reste chercha son salut dans la fuite.

La perte de cette seconde bataille remplit de consternation la cour de Pé-king : un échec de cette nature était capable de ruiner entièrement les affaires des Mantchéous. Le prince Tsé-tching-ouang, chef du conseil de régence, prit la résolution de marcher en personne à la tête des troupes, & employa toutes ses ressources pour assurer le succès de son expédition. Il commença par faire lui-même la revue des huit bannières, & prit dans chacune l'élite des soldats dont il forma un corps ^{p.014} d'armée de plus de cent mille hommes : il en fit venir autant des provinces voisines, qu'il remplaça par de nouvelles levées. Il choisit de même parmi les officiers les plus braves & les plus expérimentés, & partit ainsi avec une armée formidable pour Taï-tong, résolu d'éteindre la révolte ou de périr.

Le prince de Han ne se laissa pas intimider par la crainte d'en venir aux mains avec une armée si supérieure à la sienne ; il espérait que les troupes chinoises, dont elle était en partie composée, se déclareraient pour lui : dans cette confiance, dès que l'armée tartare arriva dans le

district de Taï-tong, il se mit en devoir d'aller lui présenter le combat. Le prince Tsé-tching-ouang n'avait garde d'accepter le défi, de commettre sa fortune aux hasards d'une action générale : il connaissait la bravoure & l'habileté du prince de Han ; la perte des deux batailles précédentes l'instruisait assez de la nécessité d'établir un nouveau plan de conduite : ainsi il s'arrêta au projet de parvenir à enfermer le général chinois dans une place où il pût le réduire plus facilement par la grande supériorité de ses forces. Les deux armées furent donc uniquement occupées pendant plus de deux mois, l'une à chercher l'occasion de se battre, l'autre à l'éviter ; il n'y eut que de légères escarmouches, dans lesquelles les Tartares remportèrent toujours l'avantage ; le prince, leur général, préférait de sacrifier quelques-uns des siens, à l'inconvénient de risquer une bataille décisive.

La conduite du prince tartare parut au prince de Han un effet de la crainte & du sentiment de sa propre faiblesse : il s'imagina qu'il n'oserait venir l'attaquer dans Taï-tong. Dans cette fausse persuasion, il y conduisit son armée pour lui faire prendre quelques jours de repos : Le prince tartare qui l'épiait, ^{p.015} profita en habile homme de cette faute pour ruiner son armée, & éteindre jusqu'au souvenir de sa révolte : il ne le sut pas plus tôt entré dans Taï-tong, qu'il partit avec toute sa cavalerie & fit une diligence extrême ; il investit la ville, & rassemblant tous les paysans des villages voisins, il leur fit creuser un fossé large & profond, de plus de cent /y de tour : il sut inspirer tant d'activité aux travailleurs, que l'ouvrage fut achevé en très peu de jours. Certain d'affamer la ville & de faire périr le prince de Han avec toute son armée, il ne s'occupa plus qu'à garnir de corps-de-garde cette ligne de circonvallation. Le général chinois sentit la double faute qu'il avait commise, en venant s'enfermer lui-même dans la ville, & plus encore de n'en être pas sorti au moment de l'arrivée des Tartares. Cependant il ne lui restait d'autre ressource pour se tirer d'embarras, que de forcer la barrière qu'on lui

opposait ; il prit son parti, ayant rassemblé ses officiers, il leur adressa ce peu de paroles :

— Je ne perdrai pas le temps à vous montrer le danger qui nous menace, vous le voyez ; votre bravoure peut seule opérer notre salut commun : le succès exige de grands efforts de valeur, il n'est pas impossible. Qui avons-nous à combattre, après tout ? Des gens déjà affaiblis, découragés par deux défaites, qui redoutent tellement une troisième action, qu'il ne nous a jamais été possible de les y engager. Le parti qui nous reste à prendre n'est pas douteux ; s'il nous faut périr, mourons les armes à la main. Ne vaut-il pas mieux vendre en braves gens notre vie, que de tomber sans gloire sous le fer des Tartares ?

Il s'éleva alors dans l'assemblée un bruit universel, qui prouva leur impatience de marcher à l'ennemi. Le prince de Han les félicita d'une résolution digne d'eux, & leur ^{p.016} dit de disposer leurs troupes, en leur annonçant que son projet était d'entreprendre le lendemain même dès l'aurore, de forcer le fossé que les Tartares avaient creusé, & ce fossé une fois franchi, de leur livrer bataille.

Kiang-tsaï parut en effet le lendemain matin hors des murs à la tête de ses troupes : il les rangea lui-même en bataille, : n'oublia rien pour leur communiquer le courage qui l'animait. Les Tartares se préparèrent de leur côté à le bien recevoir ; le prince de Han fondit avec impétuosité sur ceux qui gardaient le fossé. Il s'engagea alors une sanglante action, dans laquelle il périt une grande quantité de monde ; enfin, après quatre heures de combat, le prince de Han força les Tartares à lui abandonner le fossé : déjà il allait poursuivre le succès de ses premiers efforts, lorsque s'étant trop avancé vers l'ennemi, dans le dessein de rallier ses troupes, il fut atteint d'une flèche qui lui enleva en même temps la victoire & la vie. La consternation & l'effroi s'emparèrent à l'instant de ses troupes témoins de sa chute ; bientôt ce ne fut plus qu'une déroute

générale : ceux qui ne prirent point la fuite se rendirent aux Tartares, qui les reçurent à bras ouverts, charmés de voir finir une guerre qui leur avait coûté tant de monde. Ils ne voulurent d'autre vengeance, que de livrer au pillage la ville de Taï-tong, qu'ils regardaient comme le berceau de la révolte.

Après l'extinction des révoltes excitées dans les provinces de Fou-kien, de Kiang-si, de Chen-si & de Chan-si, les Mantchéous se voyaient possesseurs paisibles de plus des deux tiers de l'empire : il ne leur restait plus à conquérir que les provinces de Ssé-tchuen de Yun-nan, de Koueï-tchéou, Kouang-si & de Kouang-tong, qui pouvaient seules ^{p.017} former un très grand royaume, en état de tenir tête aux Tartares, si elles avaient été réunies sous un seul prince ; mais le Ssé-tchuen, la plus grande des cinq, était sous la domination tyrannique du rebelle Tchang-hien-tchong ; & les quatre autres obéissaient au prince de Koueï, trop faible pour se soutenir contre une puissance aussi considérable que celle des Mantchéous. Ces conquérants qui voulaient réunir tout l'empire sous leurs lois, entreprirent cette année de soumettre le Ssé-tchuen & de détruire la tyrannie sous laquelle gémissait cette province, presque entièrement dépeuplée par les cruautés inouïes de Tchang-hien-tchong,

La dernière année de Hoaï-ti ou Tsong-tching, que les Tartares comptent pour la première de Chun-tchi, le rebelle Tchang-hien-tchong avait mis tout à feu & sang dans le Hou-kouang, & à la dixième lune de la même année, il était entré dans le Ssé-tchuen : comme il avait des forces nombreuses, rien ne put l'arrêter que la ville de Tching-tou, capitale de la province, qu'il investit de toutes parts. Bientôt après il fit mettre le feu à tous les bourgs & villages des environs, qui devinrent autant de monceaux de cendres.

Long-ouen-kouang, vice-roi de la province, qui faisait sa résidence ordinaire dans cette ville, ne put être spectateur d'un embrasement si barbare ; ayant rassemblé toutes ses troupes, qu'il augmenta de recrues prises parmi les habitants, il se mit à leur tête dans le dessein de faire

une sortie vigoureuse & de livrer bataille au rebelle. Quelque brave expérimenté que fut ce mandarin, il était difficile qu'il l'emportât sur un ennemi, qui se trouvait à la tête de deux cent mille hommes : il ne pouvait lui en opposer que quarante mille, dont à peine dix mille avaient été au feu ; le reste était composé des ^{p.018} bourgeois de Tching-tou, dont la plupart n'avaient jamais porté les armes. Le vice-roi sentait tout le désavantage de sa position ; mais il avait un certain nombre de braves d'élite dont l'intrépidité était à toute épreuve : il remit son sort entre leurs mains, & les distribua de rang en rang, assuré qu'ils communiqueraient leur valeur aux moins aguerris. Profitant alors du moment où il les vit animés, il fit sonner la charge, fondit avec impétuosité sur les rebelles, qui furent enfoncés ; plus de vingt mille des leurs couvrirent le champ de bataille. Il se voyait au moment de décider la victoire ; mais emporté par la chaleur du combat, tout occupé du soin d'animer ses soldats, il s'avança à la portée du trait d'une flèche qui l'atteignit, lui enleva la vie & la victoire, & sa mort fut le signal d'une déroute universelle parmi ses troupes. Tout plia devant les rebelles ; Tchang-hien-tchong n'eut qu'à se présenter pour entrer dans Tching-tou : il immola à sa fureur le prince de Chou de la famille des Ming, avec plusieurs des principaux habitants de cette grande ville ; mais il perdit plus de trente mille hommes dans cette sanglante action. A la vue du champ de bataille, jonché de ses plus braves soldats, il frémit de rage & ne respira que vengeance contre les habitants de Tching-tou, qui composaient la plus forte partie de l'armée de Long-ouen-kouang. Il allait condamner à passer au fil de l'épée tout ce qui se trouvait dans la ville sans aucune distinction, lorsque Sun-ko-ouang, le plus considérable de ses officiers, vint à bout de le fléchir, en lui peignant toute la haine que cette inhumanité allait lui attirer ; ainsi il se contenta d'abandonner cette malheureuse ville au pillage, pendant lequel ses soldats se portèrent aux plus affreux excès.

Cette province & trouvant dégarnie de troupes, il s'en rendit ^{p.019} aisément le maître, & résolut d'en former un royaume. Il commença par diviser ses troupes en quatre corps d'armée, dont il confia le commandement à quatre officiers généraux, qu'il revêtit des titres les plus magnifiques : il donna à Sun-ko-ouang, le premier de ces généraux, le nom de *ping-tong-tsiang-kiun*, c'est-à-dire, général pacificateur de l'est ; à Lieou-ouen-ki, le second, celui de *kien-fou-nan-tsiang-kiun*, ou général qui établit solidement le sud ; Li-tsing-koué, le troisième, eut le titre de *ngan-si-tsiang-kiun*, général qui donne la paix à l'ouest ; le quatrième, Ngai-ki-neng, eut celui de *ting-pé-tsiang-kiun*, général conquérant du nord.

Peu de jours après, le seize de la dixième lune, ce chef de rebelles prit le titre de *si-ouang* ou roi de l'ouest ; il donna le nom de *Si-kien* à sa prétendue dynastie, celui de Ta-chun aux années de son règne ; il choisit la ville de Tching-tou pour la capitale de ses États, & l'appela Si-king, Ouang-tao-ling & Yen-yang-min furent nommés ses ministres d'État, & il créa six généraux, affectant d'imiter en tout la forme du gouvernement chinois. Ignorant & ennemi déclaré des lettres, les savants devenaient l'objet assuré de sa haine, de ses mépris & de ses persécutions. Un de ses officiers, homme de lettres, s'étant avisé de lui proposer quelque réforme avantageuse au gouvernement, il le fit mourir, avec lui plus de deux cents autres lettrés, pour se défaire, disait-il, de ces donneurs d'avis, qui n'étaient propres qu'à causer du trouble à empêcher la réussite des meilleures entreprises. Il avait conçu le dessein d'exterminer dans ses États tous ceux qui faisaient profession de cultiver les lettres : pour consommer plus sûrement ce barbare projet, il sut cacher quelque temps la haine qu'il avait jurée aux lettrés, & il fit publier dans la province de ^{p.020} Ssé-tchuen l'ordre à tous ceux qui s'étaient appliqués à l'étude, de se rendre à Tching-tou pour y être examinés & promus aux dignités & aux emplois de mandarins suivant leur capacité. L'espérance de parvenir attira à Tching-tou des candidats, au nombre de trente-deux

mille trois cents dix : un seul d'entre eux préféra de rester dans la solitude, afin de n'être point distrait par les emplois de son application à l'étude, qui faisait son bonheur & toute son ambition. Aussitôt que cette multitude de lettrés fut assemblée dans l'endroit destiné à l'examen, Tchang-hien-tchong les fit investir par ses soldats, & sous prétexte de punir la désobéissance de celui qui ne s'était point rendu à ses ordres, il ordonna à ses gens de faire main basse sur ceux qu'il tenait renfermés : tous furent passés au fil de l'épée. Ce monstre osa tenter de justifier sa barbarie, en publiant que c'était rendre service à l'État, que d'exterminer ces sortes de gens, qui sont toujours les principaux auteurs des cabales des désordres qui se commettent.

Plus il répandait de sang, plus son caractère devenait féroce : rongé d'inquiétude & de soupçons, il ne pouvait & dissimuler qu'il ne méritât d'être en exécution à tout le monde. Sa fureur redoubla lorsqu'il vit l'effroi universel de cette grande province, & rien n'étant plus capable d'en modérer les excès, il convertit en désert un des pays les plus peuplés de l'empire.

A la prise de Tching-tou, après avoir fait mourir le prince de Chou qui s'y était renfermé, il attacha à son service les trois mille eunuques qui servaient ce prince malheureux. Un d'entre eux, en conversant avec ses camarades, l'ayant par mégarde appelé simplement de son nom de Tchang-yen-tchong, au lieu de lui donner le titre de roi, il en fut informé par un de ^{p.021} ses misérables espions, qu'il entretenait en grand nombre, & ce fut un crime irrémissible. Il rassembla aussitôt les troupes qu'il employait à ses exécutions sanguinaires, & peu content de la mort du prétendu coupable, il fit égorger sous ses yeux les trois mille eunuques, sans en épargner que quelques-uns qu'il conserva pour le service intérieur de sa famille.

Par une contradiction, qui n'est cependant qu'apparente, ce même homme, continuellement dominé par un caractère inquiet, soupçonneux & féroce, montrait avec ses troupes un air ouvert, gracieux & affable. Il

conversait familièrement avec ses soldats, mangeait même avec eux ; généreux & naturellement libéral, il s'empressait de leur donner ce qui leur faisait plaisir, & il était transporté de joie lorsqu'ils paraissaient contents de lui ; mais il reprenait son caractère farouche contre ceux qui lui semblaient tristes & mécontents : il les regardait comme des gens dont il devait se défier, & c'était pour lui un motif de proscription, dont l'arrêt ne tardait pas à être exécuté.

Conversant un jour, suivant sa coutume, avec ses soldats, il en vit un dont tous les autres louaient hautement la bravoure ; Tchang-hien-tchong le considère quelque temps, & n'ayant entre les mains qu'une ceinture, il la lui donna. Le soldat surpris de voir sa bravoure mise à si vil prix, s'en plaignit à quelques-uns de ses camarades avec trop peu de précaution ; le tyran, qui en fut informé, fit mettre sous les armes ses troupes, & en ayant séparé environ deux mille, du nombre desquels était ce soldat, il les fit passer au fil de l'épée.

Sur le rapport d'un de ses espions, qu'on ho-chang ou prêtre d'idole, en grande réputation dans Tching-tou, avait parlé ^{p.022} de lui d'une manière peu respectueuse, ce tyran, sous prétexte de faire un grand sacrifice à Foé, le fit venir, & avec lui tous les ho-chang de cette ville, dont le nombre allait à plus de deux mille ; il les immola tous, non à Foé dont il ne s'embarrassait guère, mais à sa cruauté, que la soif de répandre le sang irritait sans cesse.

Ce n'étaient là que les prémices de sa barbarie ; il envoya aux officiers qui commandaient dans les villes soumises à sa tyrannie des ordres d'exercer le même traitement envers les ho-chang de leur département : on en compta plus de vingt-cinq mille mis à mort dans la seule province de Ssé-tchuen ; les femmes & les enfants n'étaient pas plus à couvert de ses fureurs que les hommes ; les cruautés les plus inouïes & les plus incroyables, signalèrent le règne affreux de ce monstre.

A la nouvelle que les Mantchéous étaient arrivés dans le Chen-si, & qu'ils se disposaient à venir l'attaquer, il envoya Lieou-tsin-tchong, l'un de ses généraux, avec une division considérable, toute composée de soldats du Ssé-tchuen, s'emparer de Han-tchong-fou, qui est comme la clef de cette province. Cet officier entra sans difficulté dans la place ; mais à l'approche des Tartares, il la leur livra, & passa à leur service. Furieux de cette défection, Tchang-hien-tchong jura la perte de tous les peuples du Ssé-tchuen. Ses satellites, ministres trop fidèles de ses cruautés, se répandant aussitôt dans Tching-tou, forcèrent les maisons & en arrachèrent les habitants, qu'ils chargèrent de chaînes & traînèrent hors des murailles. Le tyran voulut se rassasier de ce spectacle horrible : on entendait de tous côtés les hurlements de la rage & le cris du désespoir, poussés par cette multitude d'hommes, de femmes & d'enfants de tout âge. Sitôt qu'il parut, ces infortunés ^{p.023} tombèrent à ses pieds, implorant sa miséricorde, & demandant qu'on séparât au moins l'innocent d'avec le coupable. Quelqu'endurcis que fussent la plupart des soldats employés souvent à ces sortes d'exécutions sanguinaires, ils ne purent tenir contre ce spectacle touchant : plusieurs joignirent leurs prières aux cris de ces malheureux pour exciter sa pitié & demander grâce. La nature sembla un moment avoir repris le dessus ; le tyran fut attendri, & demeura quelque temps indécis ; mais bientôt il rougit d'avoir été sensible, & entrant dans un nouvel accès de fureur, il ordonna d'arrêter les soldats qui lui avaient paru touchés du sort de ces victimes innocentes, & les fit tous avancer dans la plaine : là ils furent investis par ses satellites, dont chacun prit le caractère & fit les fonctions de bourreau ; lui-même courait de rang en rang pour animer leur férocité, défendant d'épargner personne sous peine de la vie. Bientôt un fleuve de sang couvrit la terre, & plus de six cent mille hommes furent égorgés : il fit jeter les cadavres dans la rivière, afin que les habitants des contrées qu'elle arrosait furent avertis par le spectacle de ses eaux changées en sang & des corps qu'elle charriait, du sort affreux qui les attendait eux-mêmes.

Histoire générale de la Chine

A cette vue horrible, les uns, saisis de frayeur, abandonnèrent leur patrie & tout ce qu'ils possédaient pour aller implorer un asile dans les États voisins ; les autres, sentant leur courage renaître de leur désespoir même, préférèrent de vendre chèrement leur vie, à l'ignominie de tomber sous les coups d'un cruel bourreau : ils coururent aux armes, brûlant de se venger, ils auraient pu réussir, s'ils avaient eu à leur tête un chef qui sût diriger leur courage ; mais manquant de chef & de munitions de guerre, ils périrent tous. Le rebelle convertit ^{p.024} en une solitude affreuse, une des plus florissantes provinces de l'empire.

La ruine du Ssé-tchuen n'avait point encore assouvi la barbarie de ce tigre altéré de sang. Il exerça sa rage sur les animaux qui avaient échappé au massacre général des habitants : chevaux, bœufs, moutons, tous les troupeaux furent égorgés par ses ordres.

Il ne restait plus à ce monstre destructeur, que de mettre cette province dans un état à ne pouvoir être repeuplée : il y réussit en faisant abattre palais, maisons, murailles des villes, édifices publics particuliers ; rien ne fut épargné ; & ses troupes renversèrent tout de fond en comble.

« Je veux, fit-il ensuite publier dans son armée, éteindre jusqu'au nom de cette province & éterniser ma vengeance. Je trouverai ailleurs des palais, & mes soldats des maisons plus commodes & plus magnifiques ; qu'ils soient donc insensibles aux regrets, en voyant tout absolument détruit ; & puisque cette province doit rester à jamais un désert, de quelle utilité y seraient les arbres & les forêts mêmes ? Que le feu achève de me venger, qu'un incendie universel consume tout ce qui peut être la proie des flammes.

Cet ordre fut publié sous les peines les plus sévères & exécuté avec promptitude. Cette vaste province n'offrit bientôt plus que des ruines & des monceaux de cendres ; & depuis plus de quatre-vingts ans, quelques

soins qu'aient pris les empereurs pour la repeupler, elle n'a pu encore se remettre sur le même pied où elle était avant cette terrible destruction.

Tchang-hien-tchong triomphait à peine du succès de ses fureurs, quand il apprit que les Tartares n'attendaient plus à Han-tchong-fou que l'arrivée d'un renfort, pour venir ^{p.025} l'attaquer avec leurs forces réunies. Sur cette nouvelle, il rassembla toutes ses troupes distribuées dans les provinces voisines ; & lorsqu'elles furent arrivées au rendez-vous, il manda les principaux officiers & leur adressa ce discours :

— La province de Ssé-tchuen n'est plus qu'un amas de ruines & qu'un vaste désert ; j'ai voulu signaler ma vengeance, & en même temps vous détacher des richesses qu'elle offrait, afin d'empêcher que votre ardeur ne se ralentît pour la conquête de l'empire, dont j'ai tout lieu de me flatter. Compagnons assidus des hasards, que j'ai courus jusqu'ici, vous le deviendrez de ma gloire & de ma fortune ; je veux que vous soyez alors au point de n'avoir pas même de nouveaux désirs à former. L'exécution de mes projets est facile ; mais il me reste de l'inquiétude sur un obstacle qui peut empêcher ou retarder la conquête que je médite : un cœur efféminé n'est pas propre aux grandes entreprises ; il ne faut aux héros que la seule passion de la gloire ; vous avez tous des femmes, & la plupart de vous en ont même plusieurs à leur suite. Ces femmes ne peuvent qu'embarrasser dans les camps, & surtout dans les marches ou dans les expéditions qui exigent de la célérité ; craignez-vous de n'en pas retrouver ailleurs, d'aussi belles & d'aussi accomplies ? Encore un peu de temps & je vous en promets d'autres qui nous donneront sujet de nous féliciter d'avoir fait le sacrifice que je vous propose. Défaisons-nous donc de l'embarras que celles-ci nous causent ; je sens qu'on ne mérite de persuader qu'en donnant l'exemple : demain, sans plus de délai, je ferai conduire toutes mes femmes sur la place

d'armes. Ayez soin de vous y trouver, & faites publier, sous des peines sévères, l'ordre à tous vos soldats sans exception de s'y rendre en même ^{p.026} temps que vous accompagnés chacun de leurs femmes ; le traitement que je ferai aux miennes, fera la loi commune.

Tchang-hien-tchong avait pris quatre femmes, pour se conformer aux empereurs de la Chine ; & il avait attaché à leur service trois cents jeunes filles, qu'il menait toujours à sa suite en qualité de concubines. Elles étaient l'élite des plus belles femmes qu'on avait pu lui trouver ; chacune d'elles était dans le cas de disputer à toutes les autres le prix de la beauté. Il en choisit parmi elles une vingtaine, qu'il crut nécessaires pour le service des quatre reines ; toutes les autres liées inhumainement, furent traînées dans cet état sur la place d'armes où il se trouva lui-même. Ses troupes montaient à plus de deux cent mille hommes : officiers & soldats, tous accompagnés de leurs femmes, se rendirent à l'heure assignée. Tchang-hien-tchong parcourut les rangs, faisant une revue générale, il ordonna qu'on séparât les femmes. Bientôt il les fit investir par les troupes choisies pour cet horrible massacre. Ses deux cent quatre-vingt concubines étaient placées à la tête de l'armée, il donna le signal, toutes furent égorgées ; plus de quatre cent mille autres femmes eurent le même sort, & furent sacrifiées au caprice barbare d'un chef sanguinaire.

Cette terrible exécution finie, il s'abandonna aux transports d'une joie immodérée ; il allait de rang en rang témoigner aux soldats la satisfaction qu'il ressentait de leur prompt obéissance.

— Je ne crains plus les Tartares, s'écriait-il, il n'est plus d'obstacle qui puisse s'opposer à notre bravoure ! Je vois déjà ces étrangers chassés de la Chine, & chacun de vous se féliciter d'avoir pris part aux peines & aux travaux qui nous restent à supporter.

Il donna l'ordre de se tenir prêt à partir le lendemain pour Chun-king.

p.027 Quelques jours après son arrivée dans cette ville, où il fit quelque séjour, une partie de l'armée tartare destinée à la conquête du Ssé-tchuen entra dans Han-tchong. Le commandant tartare sut de Lieou-tsing-tchong, ancien officier de Tchang-hien-tchong qui avait passé à leur service, que le rebelle était à Chun-king, & qu'il se disposait à continuer sa route pour pénétrer dans le Chen-si : cet officier lui conseilla même de presser la marche du reste de l'armée, afin d'empêcher les rebelles de surprendre Han-tchong. Le général tartare lui dit de ne rien craindre pour cette place, que le gros de l'armée arriverait encore assez à temps. En effet, Tchang-hien-tchong qui avait d'abord hâté sa marche, afin de prévenir les Tartares d'entrer avant eux dans Han-tchong, ayant appris par ses espions qu'un de leurs détachements l'avait devancé, mais que le gros de l'armée était encore assez loin, se pressa moins pour ménager davantage ses troupes & se préparer à recevoir l'ennemi.

Cependant le commandant du détachement tartare qui était arrivé à Han-tchong, sur la nouvelle que Tchang-hien-tchong approchait à la tête d'une armée formidable, sortit de la ville avec toutes les troupes qui étaient à ses ordres ; il se fit précéder, suivant la coutume de sa nation, par cinq à six cavaliers des meilleurs archers qu'il eut, du nombre desquels il mit Lieou-tsing-tchong. A peine fut-il hors des murs, qu'on vint lui annoncer que l'armée des rebelles n'était éloignée que de quarante à cinquante /y. Cette nouvelle lui fit hâter sa marche, il fit tant de diligence que les cinq à six cavaliers qui le précédaient, arrivèrent à la vue de l'ennemi dans le temps qu'il faisait halte. Les sentinelles de Tchang-hien-tchong coururent à sa tente l'avertir que l'armée tartare paraissait ; p.028 Tchang-hien-tchong, sûr de la fidélité de ses espions, rit de l'avertissement, & leur demanda si les Tartares avaient des ailes : à peine finissait-il de parler, que plusieurs de ses gens accoururent coup sur coup lui confirmer la même nouvelle. Persuadé que c'était en eux

l'effet d'une terreur panique, il fit arrêter tous ceux qui étaient venus l'avertir, en leur disant qu'il allait lui-même s'assurer de la vérité, & qu'à son retour il les traiterait comme ils le méritaient : il sortit de sa tente sans casque ni cuirasse, & prenant une pique il monta à cheval & s'éloigna de son camp. Lieou-tsing-tchong le reconnut & le fit remarquer aux autres cavaliers ; un d'eux poussant son cheval à toute bride courut sur lui & lui lança une flèche qui l'étendit sur la place. Ce coup heureux délivra l'empire d'un monstre odieux, sauva la vie à une multitude d'innocents qu'il avait fait lier & qu'il voulait faire mourir ce jour-là même après son dîner.

La mort de leur chef répandit la consternation parmi les rebelles ; aucun de leurs officiers ne songea à le remplacer dans le commandement, & lorsque le général tartare arriva avec sa brigade, les quatre grands généraux de Tchang-hien-tchong prirent la fuite vers la province de Yun-nan, suivis d'une partie de leurs soldats ; tout ce qui resta mit les armes bas : ainsi cette formidable armée & trouva dissipée & la révolte éteinte : le Ssé-tchuen rentra sous l'obéissance des vainqueurs.

Les révoltes des provinces de Fou-kien, de Kiang-si, de Kouang-tong & d'une partie du Hou-kouang, firent juger aux Tartares de la mauvaise disposition des peuples à leur égard, & de la nécessité d'employer des moyens efficaces pour accoutumer les Chinois à leur domination. De tous ceux qui furent proposés dans les différents conseils où cette importante affaire ^{p.029} fut agitée, on donna la préférence à celui d'établir trois princes qui tiendraient leur cour dans ces provinces dont les impôts serviraient à l'entretien de leur maison & de leurs troupes : ce devait être autant de petits souverains vassaux de l'empire, dont la fortune serait attachée à leur fidélité & à leur obéissance ; & il devait y avoir entre eux une réciprocité de services, en sorte qu'un des princes, dans le cas où il aurait besoin de secours, pouvait réclamer celui de ses voisins. Le conseil de la régence jeta les yeux sur Kong-yeou-té, prince de Kong-

chan, un des descendants de Confucius, King-tchong-ming, prince de Hoaï-chun, & Chang-ko-hi, prince de Chi-chun, tous trois Chinois. Ils étaient du nombre de ceux qui s'étaient déclarés les premiers pour Taï-tsong des Mantchéous, & cet empereur leur avait donné pour récompense des titres de princes. Le conseil se persuada que leur qualité de Chinois les rendraient agréables aux peuples des provinces dont ils allaient prendre possession, & la reconnaissance qui les liait aux Tartares, de qui ils avaient reçu leur élévation, devait être un garant assuré de leur fidélité. Ils furent de nouveau créés princes, sous des titres différents de ceux qu'on leur avait d'abord donnés ; Kong-yeou-té eut celui de *ting-nan-ouang*, ou prince qui établit solidement la paix dans les provinces du midi ; King-tchong-ming reçut le titre de *ping-nan-ouang*, ou prince pacificateur du midi ; & Chang-ko-hi, celui de *tsing-nan-ouang* ou prince qui purge de brigands le midi. On leur donna en même temps des troupes, & on les fit partir pour les provinces qui leur étaient assignées.

Kiu-ché-ssé en apprit le premier la nouvelle, qu'il cacha au prince de Koueï son maître, de peur de lui causer de l'inquiétude & du chagrin : il se disposa à faire la meilleure défense ^{p.030} qui pourrait dépendre de lui. Ce vice-roi envoya à Tching-tching-kong l'ordre d'arriver avec sa flotte au secours de Kouang-tchéou-fou, ou de Canton, capitale de la province de ce nom, ne doutant pas que cette place ne fût assiégée sous peu de temps. Tchang-tong-tchang que l'intelligence, la bravoure rendaient digne de Tchang-kiu-tching son aïeul, fut créé *tsong-tou* ou généralissime des troupes, chargé de garder les passages du Hou-kouang.

A la neuvième lune, Kiu-ché-ssé eut avis que Kong-yeou-té, prince de Ting-nan, avait pris sa route par la province de Hou-kouang à la tête d'une puissante armée, dont il avait formé deux divisions, & fait embarquer l'une des deux à Heng-tchéou pour se rendre à Pao-king-fou, tandis que l'autre irait par terre à Yang-tchéou-fou : il en informa sur-le-champ le prince de Koueï & le grand-général Tchang-tong-tchang, qui

s'approcha aussitôt de Tsuen-tchéou par où les ennemis devaient nécessairement passer en allant du Hou-kouang dans le Kouang-si : il envoya Tsao-tchi-kien camper à Long-hien-men pour s'opposer à ceux qui viendraient de Heng-tchéou, & il donna des ordres à Ma-tsin-tchong de faire avancer sa division vers Tchao-li, afin de tenir tête au corps des Tartares qui marchait vers Pao-king : il ne négligea rien de ce qui était nécessaire pour que les commandants puissent se secourir mutuellement.

Le six de la première lune de l'an **1650**, on reçut à la cour du prince de Koueï la nouvelle que les Tartares avaient pris Nan-hiong & Tchao-tchéou, qui avaient été abandonnés par les officiers chargés de leur défense. Le prince de Koueï ne se croyant pas en liberté à Chan-king, en sortit le huit de cette même lune, suivi de peu de monde, pour aller à Té-king-tchéou. Le général Ma-hé lui amena une escorte, & il y ^{p.031} reçut des dépêches de Kiu-ché-ssé, qui le conjurait de ne pas quitter la province, parce que sa présence était nécessaire pour maintenir les peuples & les encourager à repousser les ennemis ; mais rien ne put rassurer le prince, qui partit bientôt de cette dernière ville & se rendit à Ou-tchéou. Il y apprit que les princes Chang-ko-hi & King-tchong-ming avaient pacifié la province de Kiang-si, & qu'ils étaient entrés dans celle de Kouang-tong ; qu'après la prise de Nan-hiong & de Thao-tchéou, ils n'avaient plus trouvé d'obstacle jusqu'à Kouang-tchéou.

Ou-tching-naï, président du tribunal des Tributs, dénonça alors au prince cinq de ses grands, Yuen-pong-min, Lieou-siang, Ké-ting-ché-koueï, Kiu-pao & Mong-tching-fa, qu'on appelait vulgairement les *tigres* : il les accusa de tromper leur souverain & de ne s'occuper que de leurs intérêts particuliers. Le prince, qui avait déjà quelques soupçons contre eux, les fit arrêter & mettre dans les prisons des criminels d'État. Yen-ki-hoan, un des ministres, craignant qu'une conduite si précipitée ne fît des mécontents, présenta un placet en leur faveur, & demanda non seulement leur liberté, mais encore qu'on les rétablît dans leurs places.

Le prince n'eut aucun égard à ses instances, & refusa leur grâce à Kiu-ché-ssé lui-même, qui lui envoya de Koueï-lin jusqu'à sept placet pour le même motif.

Cependant les Tartares aux ordres du prince Kong-yeou-té s'approchaient des limites communes au Kouang-si & au Hou-kouang : divisés en deux corps, ils avaient en tête les troupes que le *tsong-tou* Tchang-tong-tchang leur avait opposées, & dont il avait confié le commandement aux généraux Tsao-tchi-kien & Ma-tsin-tchong. Il se donna presque en même ^{p.032} temps deux batailles sanglantes, dont la perte ruina entièrement les affaires du prince de Koueï. Yu-yuen-hou, Tchao-yn-siuen, Hou-y-tsing, tous trois officiers généraux employés dans les armées qui furent battues, étaient liés, par des intérêts communs, avec les cinq grands que le prince avait fait mettre dans les prisons ; aussi furent-ils des premiers à plier & à prendre la fuite : de son côté, Tsiao-lien, qui était à Ping-lo avec un détachement, refusa de quitter ce poste, malgré les ordres réitérés pressants que les généraux lui envoyèrent de venir à leur secours. La division qui était aux ordres de Tsa-tchi-kien essuya le premier choc & fut aussi la plus maltraitée. Ma-tsin-tchong ne perdit pas autant de monde, mais il fut obligé d'abandonner la ville aux ennemis & de se retirer en désordre à Ou-kang. Ces deux échecs funestes remplirent de consternation Koueï-lin, qui se trouvait dégarnie de troupes. Tchao-yn-siuen au lieu d'occuper le poste que Kiu-ssé-ché lui avait assigné pour protéger cette place, empêcha même les troupes qui étaient en marche pour venir à son secours d'aller plus avant ; il persuada à leurs commandants de prendre une autre route, & leurs soldats se débandèrent sans qu'on pût les retenir. Hou-y-tsing & Ouang-yong-tcha s'évadèrent aussi, en trompant la vigilance de Kiu-sse-ché, qu'ils laissèrent presque seul dans Koueï-lin. Tsi-léang-yun, son lieutenant, le pressant de ne pas attendre que l'arrivée des Tartares le mit dans l'impossibilité de se garantir du danger, ce ministre fidèle à son prince lui répondit :

— Je n'achèterai point par une lâcheté quelques jours de vie de plus. Koueï-lin est commise à ma garde ; c'est en la délivrant ou en périssant avec elle que je dois me montrer digne de la confiance de mon souverain.

Cet officier n'eut pas la même générosité ; p.033 il abandonna le vice-roi, & se retira avec les troupes qu'il avait sous ses ordres.

Le grand-général Tchang-tong-tchang informé de l'abandon où il se trouvait, passa aussitôt la rivière pour se jeter dans Koueï-lin ; il représenta au ministre la nécessité de pourvoir à sa sûreté.

— Des officiers comme vous & moi, lui dit le vice-roi, ne doivent pas craindre la mort ; mourir pour notre prince, c'est notre devoir ; rougir de la lâcheté de ceux qui l'ont abandonné & ne pas les imiter, voilà ce que l'honneur attend de nous.

— Je ne vous presse plus, reprit le général, mais je veux partager avec vous la gloire de mourir.

Ce combat de générosité fut bientôt suivi de la nouvelle que l'avant-garde ennemie paraissait : comme la ville était sans défense, les Tartares y entrèrent sans peine & se saisirent de ces deux héros, qu'ils conduisirent au prince Kong-yeou-té leur général.

— Quel est, demanda, le prince, le ministre d'État de Koueï-lin ?

— Moi, répondit Kiu-ché-ssé, qui n'attends plus que la mort.

— La mort, reprit le commandant tartare ! la vertu & le mérite sont dignes d'un autre traitement ; je vous offre la même place que vous occupiez, avec autant d'autorité, si vous voulez vous attacher au prince que je sers ; vous voyez la fortune où je suis parvenu ; quoique de la famille de Confucius, je n'aurais jamais pu y prétendre.

Tchang-tong-tchang indigné d'entendre un des descendants de cet ancien philosophe exciter des sujets à trahir leur souverain, lui dit, d'un ton ironique, qui le mortifia :

— Nous ne sommes point étonnés de la manière dont vous vous êtes élevé ; le rebelle Mao a été votre maître, vous avez reçu de lui des leçons sur la fidélité que les sujets doivent à leur prince.

Le commandant des ^{p.034} Tartares piqué de ce reproche, le fit charger de chaînes. Kiu-ché-ssé demanda d'être traité comme lui ; mais au lieu de le satisfaire, il fit ôter les fers à Tchang-tong-tchang, auquel on rendit ses habits & son bonnet : il les invita l'un l'autre à s'asseoir auprès de lui & revint à la charge pour tâcher de les gagner. Désespéré de leur fermeté, il se leva brusquement & les laissa seuls. Après avoir demeuré quelque temps livré à l'agitation que lui causait l'obstination de Kiu-ché-ssé, dont il faisait beaucoup d'estime, il lui envoya & à son généreux ami, l'ordre de se raser à la mode des Tartares : tous deux refusèrent avec la même fermeté qu'ils avaient montrée d'abord. Le prince chagrin de ne pouvoir rien gagner sur eux, leur proposa de s'habiller au moins comme les ho-chang. Cette tentative ne lui ayant pas mieux réussi que l'autre, convaincu que les prières & les menaces devenaient inutiles, il prononça leur arrêt de mort, qui fut exécuté le sept de la même lune. Pendant l'exécution, un orage furieux & terrible porta l'épouvante à plus de cent ly ; le prince lui-même en fut si effrayé, qu'il se repentit d'avoir sacrifié à la politique ces deux héros, auxquels il fit faire de magnifiques obsèques.

Tandis que le prince Kong-yeou-té s'approchait du Kouang-si, les deux autres princes, Chang-ko-hi & King-tchong-ming, étant entrés dans le Kouang-tong, allèrent mettre à siège devant la capitale, qui ne suivit point l'exemple des villes qui s'étaient soumises sans résistance aux Tartares. Cette capitale montra d'autant plus de résolution, que conformément aux ordres de Kiu-ché-ssé, Tching-tching-kong était

arrivé avec une bonne partie de sa flotte : aidée de ce secours, elle fit une si belle défense pendant plus de huit mois que dura le siège, que les Tartares furent jusqu'à trois fois sur le point de ^{p.035} l'abandonner. Ils n'étaient point exercés à combattre sur mer, & Tching-tching-kong leur tua tant de monde, que malgré le renfort qu'on leur envoya pour remplacer ceux qui avaient péri, jamais ils ne se seraient rendus maîtres de la place, s'il ne s'était trouvé des traîtres qui les introduisirent par la porte du nord, le trois de la dixième lune. Tching-tching-kong se retira avec sa flotte & reprit la route de la mer.

Les princes furieux de la résistance que cette ville leur avait opposée & de tout le sang qu'elle leur avait coûté, la livrèrent au pillage & firent main basse sur la garnison. Les lâches officiers qui l'avaient livrée entre leurs mains, furent continués dans leurs emplois, ils obtinrent la vie de quelques soldats qui les avaient aidés à trahir leur souverain : un petit nombre fut assez heureux de se dérober par la suite au ressentiment des vainqueurs. Les maux que firent les Tartares dans cette ville pendant les dix jours que dura le pillage, passent toute croyance : à l'exception des ouvriers, qu'on chercha à conserver pour continuer le commerce, dont plusieurs même ne purent se mettre à couvert de la férocité du soldat, tout succomba sous le fer des ennemis ; on fait monter au-delà de cent mille les victimes de leur fureur.

Le prince de Koueï reçut à Ou-tcheou la nouvelle de la prise de Kouang-tchéou ; il en partit pour se rendre à Tsien-tchéou, & dans le séjour qu'il y fit, il eut le chagrin de voir Tching-pang-fou, un de ses officiers dans lequel il avait le plus de confiance, quitter son service pour passer à celui de ses ennemis. Comme l'infidélité de cet officier pouvait avoir des complices, ou du moins des imitateurs séduits par son exemple, ce prince, dans la crainte de n'être pas en sûreté à Tsien-tchéou, en sortit précipitamment par un temps de grosses ^{p.036} pluies qui enflèrent si fort les rivières, que plusieurs des gens de sa suite &

noyèrent en les passant, & il ne put arriver à Nan-ning-fou que sur la fin de l'année.

1651. A la deuxième lune de l'année suivante, les Tartares se présentèrent devant Ou-tchéou, qui leur ouvrit aussitôt ses portes : ce fut dans cette ville que Tching-pang-fou alla se donner à eux. Ce traître, après avoir abandonné son maître, ne sachant comment il serait reçu des Tartares, & craignant de n'être pas bien traité s'il se présentait à eux les mains vides, ajouta la perfidie à l'infidélité : il alla trouver Tsiao-lien, qui l'avait toujours compté au nombre de ses amis ; saisissant à moment qu'ils étaient seuls, il lui enfonce un poignard dans le cœur, & sa tête à la main, il vint s'offrir aux Tartares, qui le reçurent à leur service.

Sun-ko-ouang & Li-ting-koué, deux des quatre généraux de l'exécrable Tchang-hien-tchong, étaient alors maîtres de la province de Yun-nan. Ils se disaient soumis au prince de Koueï mais ils n'étaient ses sujets que de nom ; aussi le prince n'osant se fier à eux, prit la route du midi pour éviter de tomber entre les mains des Tartares, qui étaient maîtres de presque tout le Kouang-si. Il n'eut pas fait une journée de chemin, qu'il s'aperçut que ses ennemis n'étaient pas moins puissants dans le Kouang-tong, où il espérait trouver quelque ressource. Agité de crainte, il prit la résolution de sortir des terres de l'empire, & d'aller chercher un asile dans le Mien-koué, royaume de Hava, dont le roi le reçut avec générosité. Il demeura sept ans à la cour de ce monarque, & pendant cet espace de temps, il tenta, par le moyen de quelques-uns de ses plus fidèles sujets, de se rétablir dans l'héritage de ses ancêtres : mais aucun de ses projets ne réussit.

p.037 Sun-ko-ouang & Li-ting-koué voyant que le prince de Koueï avait passé dans un royaume étranger, & que les Tartares étaient les maîtres de la plupart des provinces de l'empire, n'hésitèrent pas à se déclarer pour le parti le plus fort, & se soumirent à ces conquérants. Cette année, huitième de Chun-tchi, les Mantchéous se virent, pour la première fois, en possession de toutes les provinces de l'empire ; ils ne laissèrent

cependant pas d'être troublés de temps en temps par quelques révoltes qui s'élevèrent principalement sur les côtes du Fou-kien, qui ne furent jamais entièrement tranquilles ni soumises.

Cette même année mourut le prince Tsé-tching-ouang, chef du conseil de la régence ; le jeune empereur avait tant de respect pour lui, que jamais il ne lui donnait d'autre nom que celui d'Ama-ouang, c'est-à-dire *Père-prince* : il lui était en effet redevable du trône & de la réunion de tout l'empire sous ses lois. Ce génie vaste & pénétrant ne conçût jamais de projet, qui ne fut suivi d'un heureux succès : il était si attentif au bien général & si affable, qu'il fut aimé des Chinois comme des Tartares. Il sut si bien cacher son ambition, que ses amis les plus intimes ne purent deviner les ressorts secrets de sa conduite, & il ne fut bien connu que quelque temps après sa mort. Ce prince s'était tellement emparé de toute l'autorité de la régence, qu'on ne déterminait rien dans le conseil que d'après ses ordres ou sa permission. Un de ses frères, mais qui n'avait sur les autres de supériorité que par ses prétentions ambitieuses, voulut lui succéder à la place de chef du conseil de la régence ; mais les princes & les grands des tribunaux se réunirent pour s'y opposer, alléguant que l'empereur était en état de gouverner par lui-même. De son ^{p.038} côté, le prince intriguait de toutes ses forces pour faire continuer ce tribunal & s'en faire déclarer chef. Les grands en vinrent à un éclat qui jeta la cour dans le trouble ; ils donnèrent leur démission, & remirent les marques de leurs dignités, protestant hautement qu'ils ne les reprendraient que des mains de l'empereur : cette fermeté fit cesser les prétentions du prince & rétablit le calme.

Le jeune empereur ayant enfin pris les rênes du gouvernement, se comporta avec une sagesse qui lui attira l'admiration générale : il ne fit d'autres changements dans les six tribunaux que d'en doubler les officiers, dont il ordonna que la moitié serait prise parmi les Tartares, & l'autre composée de Chinois : cette loi s'observe encore aujourd'hui.

L'année suivante (**1652**), neuvième de son règne, il fit procéder aux examens ordinaires des lettrés, donna des ordres très rigoureux aux examinateurs de se comporter avec droiture & désintéressement ; il défendit sévèrement aux étudiants de solliciter à prix d'argent les grades auxquels ils aspiraient. L'ambition & la cupidité trouvent toujours des moyens d'éluder l'exécution des lois les plus sagement combinées : celle que rendit l'empereur n'empêcha pas plusieurs candidats de se présenter devant les examinateurs les mains pleines d'or & d'argent, & ils obtinrent les degrés & les emplois qu'ils désiraient. Plusieurs de ceux qui n'avaient d'autre recommandation que leur mérite, se voyant privés des grades auxquels ils avaient droit de prétendre, crièrent à la corruption & à l'injustice. L'empereur, à qui leurs plaintes parvinrent, après les avoir vérifiées, fit punir de mort les examinateurs ; il ordonna que les étudiants convaincus d'avoir donné de l'argent subiraient de nouveaux examens. Il pardonna à ceux qui se trouvèrent ^{p.039} d'une capacité suffisante, mais il envoya en exil dans la Tartarie avec leurs familles, ceux qui ne méritaient pas les places qu'ils avaient achetées.

Toutes les provinces de la Chine obéissaient alors aux Mantchéous ; il ne restait plus que la mer à soumettre. Tching-tching-kong, fils du fameux pirate Tching-tchi-long, s'en était emparé & ne cessait d'inquiéter les côtes. **1653**. Cette année, à la deuxième lune, il fit une descente sur celles du Fou-kien au port de Hia-men, que les Européens appellent Emouï, dans le dessein de mettre le siège devant Haï-tchin-hien. Les Tartares ne manquèrent pas d'y porter du secours, & Tching-tching-kong les attendit devant la place. Les deux partis en vinrent aux mains : les Tartares se battirent, à leur ordinaire, avec beaucoup de valeur ; mais bientôt ébranlés par le canon de Tching-tching-tong, cet habile marin sut si bien profiter de ce premier désordre, qu'il les poussa vivement, leur tua sept à huit mille hommes & mit les autres en fuite. Ce pirate revint ensuite devant Haï-chin, qu'il emporta le jour suivant

dans un assaut général. Il ordonna que tous ceux qu'on trouverait les armes à la main, fussent mis en pièces ; mais en même temps il défendit de faire aucun mal aux habitants. Les brèches furent réparées par son ordre, & la place munie d'une bonne garnison & de plusieurs pièces de gros canon.

Les officiers tartares chargés de la défense de ces côtes, consternés de la perte de cette bataille & de la prise de Haï-tchin, n'osèrent plus tenir la plaine & se renfermèrent dans les postes les plus importants en attendant que la cour leur envoyât des forces suffisantes pour attaquer l'ennemi. Tching-tching-kong, maître de la campagne mit à contribution les deux départements de Tchang-tchéou & de Siuen-tchéou. Les p.040 hien ou villes du troisième ordre, les bourgs & villages, tout fut saccagé : il en fit transporter le butin sur ses vaisseaux, & se hasarda ensuite à aller mettre le siège devant Tchang-tchéou. La perte de la bataille de Haï-tchin avait jeté tant d'épouvante & d'effroi dans cette ville, que s'il s'y fut présenté tout d'abord il s'en serait facilement emparé ; mais s'étant mis à battre la campagne & à piller les différentes places des environs, il perdit tout le fruit de sa victoire, en donnant au corps d'armée que la cour envoya au secours de cette ville, le temps d'arriver, & les moyens de le forcer à lever le siège.

Tching-tching-kong n'eût garde d'attendre l'ennemi : il avait sujet de craindre qu'on ne lui coupât la communication avec ses vaisseaux ; aussi dès qu'il vit que les Tartares renfermés dans Tchang-tchéou continuaient de faire une belle défense, il leva paisiblement le siège & se retira du côté de Haï-tchin, où était son armée navale. Il s'embarqua sans différer, laissant seulement une partie de ses troupes à terre, pour s'opposer aux Tartares qui le harcelaient dans sa retraite. Ils le poursuivirent jusqu'à Haï-tchin, où ils voulurent prendre leur revanche : leur général estimait assez son ennemi, pour se croire obligé de ne rien négliger de ce qui pouvait lui procurer la victoire. Il mit une partie de son armée en embuscade, & alla avec l'autre attaquer les Chinois. Ceux-ci l'attendirent

de pied ferme, & le reçurent vertement ; ils le repoussèrent même jusqu'à l'embuscade. Alors les Tartares débusquèrent, & s'étant réunis aux premiers qui pliaient, ils menèrent battant les Chinois jusqu'à la portée des gros canons de leur flotte. Tching-tching-kong fit faire un si grand feu sur eux, qu'ils cessèrent de les poursuivre & le laissèrent s'embarquer assez paisiblement. p.041

Après quelques heures de repos, les Tartares s'approchèrent des murs de Taï-tchin, & dès le lendemain, avant le lever du soleil, ils entreprirent de l'emporter par escalade : l'assaut dura cinq heures, & fut soutenu avec une vivacité qui répondit à l'attaque ; cependant Tching-tching-kong sortit la nuit suivante avec ses troupes par la porte du sud & regagna le port ; il mit à la voile, abandonnant ainsi aux assiégeants cette place, qui, dès le lendemain, leur ouvrit ses portes. Tching-tching-kong reprit le large, bien résolu de se venger dès que l'armée tartare se serait retirée.

1654. L'année suivante, Tang-jo-ouang ¹, pour qui l'empereur marquait une estime particulière, offrit à ce prince l'astronomie européenne. Dès la troisième année de son règne, l'empereur Hoaï-tsong avait fait travailler à cet ouvrage. Chun-tchi, d'après le rapport des examinateurs, qui attendirent jusqu'à l'année suivante pour donner leur avis, ordonna qu'à l'avenir on ne se servirait plus de l'astronomie des mahométans, & qu'on lui substituerait celle d'Europe, sous le titre de *Si-li-sin-fa*.

1655. La douzième année de Chun-tchi, le pirate Tching-tching-kong fit une descente sur les côtes du Fou-kien dans le département de Siuen-tchéou, d'où il entra ensuite dans celui de Hing-hoa ; la plupart des villes, bourgs & villages furent saccagés, & lui fournirent un riche butin qu'il transporta sur ses vaisseaux. Les Tartares eurent le chagrin de ne pouvoir s'opposer à son brigandage ; cependant il n'osa tenter de se

¹ Le père *Adam Schaal*, jésuite de Cologne en Allemagne, & le même que Nieuhof appelle *Adam Schaale*, en latin *Scaliger*. Je fais cette remarque pour qu'on ne se trompe pas avec l'abbé Prévôt, qui paraît les avoir pris pour deux personnes différentes. Éditeur.

rendre ^{p.042} maître d'aucune des villes considérables, parce que les Mantchéous y tenaient de fortes garnisons, & qu'il craignait d'échouer comme il avait fait devant Tchang-tchéou. A la nouvelle de cette descente, la cour de Pé-king fit marcher des troupes pour s'opposer à ses entreprises & maintenir les peuples dans l'obéissance.

L'an **1656** le roi des Oros, c'est-à-dire, des Russes ou Moscovites envoya quelques-uns des grands de sa cour à Pé-king, pour établir entre les deux États la liberté du commerce ; l'empereur ordonna de les traiter avec honneur, & leur fit préparer une maison devant laquelle on plaça des corps-de-garde ; les soldats avaient ordre de les accompagner toutes les fois qu'ils sortaient. La cour exigea pour préliminaire, que le monarque russe se reconnût vassal ¹ de la Chine, & qu'il offrît, ^{p.043}

¹ Si l'on s'en rapporte à Nieuhof maître d'hôtel des ambassadeurs hollandais, envoyés par le gouvernement de Batavia pour solliciter à Pé-king la liberté du commerce, les Moscovites ne furent pas admis à l'audience de l'empereur, non parce qu'ils refusèrent que leur monarque fût regardé comme son vassal, mais parce qu'ils ne voulurent pas s'assujettir au cérémonial chinois. Avant l'audience qu'ils se flattaient d'obtenir, ils devaient commencer par rendre hommage devant le trône du vieux palais, où l'on garde le trésor & le sceau impérial. Tous les grands de la Chine sont obligés de rendre leurs respects à ce trône avant que de paraître aux yeux de l'empereur ; & l'empereur même avant son installation, n'est point exempt de cette cérémonie, par la raison, disent les Chinois, que ce trône est plus ancien que l'empereur, & qu'il mérite par conséquent d'être respecté. Tous les ambassadeurs y sont assujettis trois jours avant l'audience ; celui de Moscovie la regarda comme une dérogation à la majesté du czar, & refusa de s'y soumettre : il partit sans avoir été reçu à l'audience.

Le 25 d'août, jour marqué pour l'audience, l'empereur n'en donna pas à cause de la mort subite du plus jeune de ses frères, dont les funérailles ayant été différées l'espace d'un mois, l'audience fut remise au même terme ; outre des Hollandais, on vit à cette audience les ambassadeurs du grand Mogol, des lamas & des Sutatses. Ce dernier fut traité avec plus de considération parce qu'il représentait une nation tartare voisine de la Chine, qui avait une excellente cavalerie. Il était revêtu d'une casaque ou justaucorps de peaux de moutons teintes en cramoisi qui descendait jusqu'au défaut de la ceinture, & n'avait point de manches ; en sorte qu'il avait les bras entièrement nus jusqu'aux épaules. Une espèce de jupon d'une étoffe légère, descendait de la ceinture au-dessous du gras des jambes. Son bonnet pareil à peu près à celui des Arméniens, était garni de marte & surmonté d'une aigrette de crins de cheval teints en rouge. Il avait des bottes si épaisses & si pesantes, qu'elles lui ôtaient la facilité de marcher librement. Il portait au côté gauche un large sabre, dont la poignée était tournée en arrière, parce que c'est l'usage de le tirer de la main droite sans tenir avec la gauche le fourreau. Tous les gens de sa suite étaient vêtus de même, & avaient de plus un arc & un carquois suspendu à leurs épaules, de manière qu'ils avaient plus l'air de militaires que d'ambassadeurs.

L'ambassadeur du Mogol avait une robe de couleur bleu-céleste, richement brodée en or qu'on apercevait à peine l'étoffe : elle était assujettie par une magnifique ceinture de soie garnie de superbes franges aux deux bouts, qui tombaient négligemment jusqu'aux

comme tribut, les présents qu'il envoyait. Ces conditions abrégèrent de beaucoup le temps de l'ambassade, par le refus que les Russes firent d'y souscrire & ils s'en retournèrent sans avoir rien conclu.

Tching-tching-kong voyant que les Tartares entretenaient une forte armée dans le Fou-kien pour s'opposer à ses descentes, tourna ses vues ailleurs ; & comme il avait beaucoup de soldats & de matelots avec un grand nombre de vaisseaux, il conçut le dessein de se rendre maître du Kiang-nan. Sa première tentative sur cette province, fut la conquête de l'île de Tsong-ming, dont il s'empara facilement : il y établit ses arsenaux & ses magasins, qu'il fit garder par une partie de ses troupes ; une escadre assez forte croisait dans ces parages pour mettre cette place à couvert d'insulte.

p.044 **1657.** Au commencement de l'année suivante, quatorzième de Chun-tchi, ce pirate se rendit maître de Tong-tchéou : son dessein était de s'assurer l'embouchure du Kiang ; il s'avança du côté du midi, s'empara de presque toutes les villes des départements de Tchang-tcheou & de Tchinkiang : remontant ensuite ce grand fleuve avec une flotte de plus de huit cents voiles jusqu'à Kiang-ning ou Nan-king, il entreprit le siège de cette ville.

Le commandant tartare, bien éloigné de croire Tching-tching-kong assez osé pour tenter une pareille conquête, n'avait pris aucune précaution ; il n'avait que très peu de provisions de guerre & de bouche, & sa garnison n'allait au plus qu'à six mille hommes ; ainsi tout contribuait à lui faire craindre de ne pouvoir tenir longtemps. Une autre inquiétude vint encore l'agiter : comme la ville était fort peuplée, il appréhendait quelque trahison de la part des habitants ; & pour se

genoux ; il avait des bottines de maroquin & un turban de soie, rayée de diverses couleurs & fort riche.

L'ambassadeur des lamas était vêtu d'une étoffe jaune avec un chapeau à larges bords, comme celui des cardinaux, & un grand chapelet, de la forme des nôtres. Il venait, selon Nieuhof, demander, pour les lamas, la permission de rentrer dans les établissements qu'ils avaient eus en Chine, & dont ils avaient été expulsés sous les derniers empereurs de la dynastie précédente des Ming. Éditeur.

délivrer de cette crainte, il résolut de faire mourir tous ceux qui étaient en état de porter les armes. Le *tsong-tou*, auquel il communiqua ce barbare dessein, chercha à l'en détourner, en lui représentant qu'il serait capable de révolter contre eux tout l'empire, & il vint à bout, par le ton ferme avec lequel il lui parla, de lui faire changer de résolution.

Cependant Tching-tching-kong ne pressait que faiblement le siège, dans la pensée que les habitants, dont il n'ignorait pas la répugnance à porter le joug des Tartares, lui fourniraient quelque moyen de se rendre maître de la ville, & d'épargner le sang de ses gens qu'il avait soin de ménager. Le commandant tartare étonné de lui voir ralentir ses attaques, commença à ne le plus craindre ; il voulut même éprouver s'il n'avait point usurper la réputation de bravoure dont il ^{p.045} jouissait. Ayant fait choix de mille à douze cents de ses Tartares, à la tête desquels il mit un de ses meilleurs officiers, il l'envoya donner sur un quartier des assiégeants, qu'il lui indiqua de dessus les murailles, où il demeura tout le temps que dura cette sortie pour être spectateur de l'action.

Les Tartares, suivant leur manière de combattre, coururent vers les ennemis au grand trot, l'arc & la flèche en main ; mais ils n'eurent pas fait cent cinquante pas, que leur général découvrit de dessus les remparts deux escadrons de cavalerie chinoise, qui s'avançaient pour couper à ses gens la communication avec la ville. Les Tartares s'apercevant du danger où ils allaient tomber tournèrent bride contre ces deux corps ennemis, qui les reçurent avec bravoure, leur tuèrent plus de la moitié de leur troupe poursuivirent le reste jusque sous les murs de la ville. Le général tartare forcé d'avouer qu'il n'aurait jamais cru les Chinois capables de se battre avec tant de courage, n'osa plus tenter de sortie.

L'avantage que ces derniers venaient de remporter sur les Tartares, fit croire à Tching-tching-kong qu'il pourrait aisément se rendre maître de cette grande ville : il était instruit du peu de provisions qu'elle avait pour un si grand nombre d'habitants renfermés dans son enceinte ; mais il jugea que s'il différerait encore de quelque jours de donner l'assaut, il

éprouverait moins de résistance ; ainsi il remit l'exécution de ce projet après la fête que son armée se disposait à célébrer, sous huit à dix jours, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Ce jour-là, tout ce que l'indiscipline peut produire de licence & d'excès, se réunit dans son camp : ce ne fut partout que réjouissances & festins ; presque tous les soldats s'ensevelirent dans l'ivresse. Le général tartare attentif à ce qui p.⁰⁴⁶ passait dans le camp des assiégeants, sut bientôt l'état où la débauche les avait mis : il fit prendre les armes à toute la garnison, sortit à une heure de nuit, tandis que les Chinois étaient livrés au plus profond sommeil. L'attaque fut si chaude qu'il leur tua plus de trois mille hommes, & contraignit les autres à se rembarquer, abandonnant leurs tentes, leurs armes & tout le butin qu'ils avaient fait, dont les Tartares se saisirent. Après cet échec, Tching-tching-kong désespérant de la réussite, remit à la voile ; & comme il ne doutait pas qu'on n'envoyât de Pé-king des troupes contre lui, il fit revenir à bord tout le monde qu'il avait à terre.

Cette même année, un nouveau parti se forma dans la province de Koueï-tchéou en faveur du prince de Koueï : les chefs, Ma-tsin-tchong & Ma-oueï-hing, trouvèrent moyen, par leurs intrigues, de mettre une armée sur pied & de faire entrer le vice-roi du Koueï-tchéou dans leur révolte. En un instant toute la province se soumit à l'obéissance du prince de Koueï, auquel ils en firent parvenir la nouvelle dans le pays de Mien-koué, où il s'était retiré. Cette révolution fit luire à ses yeux & à ceux de ses fidèles sujets qui l'avaient suivi, l'espérance de revoir leur patrie. Tout ce qu'ils avaient de meubles précieux & d'argent fut employé à lever des soldats & augmenter leur petite troupe, composée de quelques mille hommes : ils se flattaient qu'en traversant la province de Yun-nan, par où il leur fallait passer pour aller dans celle de Koueï-tchéou, les peuples se joindraient à eux, & dans cette confiance ils quittèrent le royaume de Mien au commencement de l'an **1658**, quinzième de Chun-tchi.

Le fameux Ou-san-koueï qui avait introduit les Tartares dans la Chine, se trouvait alors dans le Yun-nan ; l'empereur lui ^{p.047} avait donné, à titre de principauté, cette province, à laquelle il avait incorporé celle de Koueï-tchéou : ainsi il avait à défendre son propre domaine, que cette révolte pouvait lui enlever sans retour. Intéressé à se conserver le Kouei-tcheou, Ou-fan-koueï leva des troupes & se tint dans le Yun-nan pour y attendre le prince à son passage. Jamais fortune ne fut égale à la sienne ; il trouva le moyen de le surprendre & de se saisir de sa personne, sans être obligé presque de tirer l'épée. Il n'eut pas de peine à dissiper la petite armée qu'il amenait ; la plupart des soldats dont elle était composée se donnèrent la mort, pour éviter la domination des Tartares. Ou-fan-koueï fit étrangler le prince & son fils ; ils étaient les seuls qu'on reconnût alors pour être de la famille des Ming. En immolant ces deux victimes, on ôtait aux Chinois tout prétexte de révolte & l'espérance de rétablir cette dynastie, que plusieurs font durer jusqu'à l'époque de la mort du prince de Koueï, regardé par eux comme le dernier empereur de cette famille. Suivant ce calcul, la première année de la dynastie régnante **1659**. ne serait que la seizième de Chun-tchi.

Tching-tching-kong fut, de tous les partisans des Ming, celui qui donna le plus de peine aux Mantchéous : ils l'avaient vu se rendre maître de la mer, sans songer à lui opposer un seul vaisseau ; ce ne fut qu'à l'occasion du siège de Nan-king, que la cour impériale se détermina enfin à équiper une flotte, qui fit voile du côté des îles du Fou-kien où l'on s'attendait à le rencontrer. Tching-tching-kong épargna aux Tartares la peine de venir le chercher : comme ils étaient peu au fait de la manœuvre, il les mit sous le vent & coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux ; il en prit encore un plus grand nombre, & regagna triomphant une des îles qui lui servaient ^{p.048} de retraite, où s'étant fait amener quatre mille prisonniers, il leur fit couper le nez & les oreilles. Ces malheureux ainsi mutilés furent remis à terre : il voulait, par cette barbarie, prouver aux Tartares qu'ils n'avaient aucune paix à attendre de

lui. Apprenant le triste sort du dernier prince des Ming sous le nom duquel il avait jusque là fait la guerre aux Tartares dans l'espérance que la cause qu'il défendait engagerait les peuples à se déclarer pour lui, & voyant toutes ses tentatives restées sans succès, il tourna ses vues du côté de l'île Formose, que dans le dessein de s'y former un établissement solide.

Les Hong-mao ¹ étaient alors les maîtres de Taï-ouan, que ^{p.049} les Japonais leur avaient cédée. Ces derniers s'en étaient emparés la première année de Tien-ki : une escadre de leur nation y ayant abordé

¹ Les Hollandais, que les Chinois appellent *Hong-mao*, ou *cheveux rouges*, tentèrent à peu près dans le même temps, mais sans succès, une pareille entreprise sur Macao, appartenant aux Portugais. Macao, en Chinois Ngao-nan, est une petite île remplie de rochers qui la rendent de difficile accès ; elle servait autrefois de retraite aux pirates qui désolaient les côtes voisines. Les Portugais qui allaient aux Indes, ayant abordé à l'île de Sancian, pour commercer avec les Chinois, & la trouvant déserte, bâtirent sur la plage quelques cabanes, qui leur servaient d'abri en attendant leur cargaison : aussitôt que leurs vaisseaux étaient chargés, ils remettaient à la voile, abandonnant ainsi leurs petites habitations. Le gouvernement chinois qui avait à cœur de détruire les écumeurs de mer, proposa de leur céder Macao, à condition d'en chasser les pirates : ces étrangers saisirent cette occasion de s'établir en Chine & quoiqu'inférieurs en nombre aux brigands, ils vinrent à bout de les expulser & de se rendre maîtres de l'île. Bientôt ces nouveaux colons élevèrent des maisons & formèrent une bourgade très peuplée. Leur comptoir qui s'enrichit par le commerce qu'ils faisaient seuls avec la Chine, excita l'envie des Hollandais qui tentèrent de le leur enlever.

Au mois de Juin 1622, deuxième de Hi-tsong des Ming, quatorze vaisseaux hollandais entrèrent dans le port de Macao ; ils paraissaient si assurés de s'en rendre maîtres, qu'ils avaient fait d'avance le partage de ses richesses. La veille de la Saint Jean, au soir, sept cents hommes descendirent à terre, dont trois cents restèrent pour garder les batteries, tandis que les quatre cents autres s'approchèrent de la ville. Quelques volées de canon lâchées du fort les obligèrent de quitter le grand chemin & de prendre à gauche pour attaquer la place par un autre endroit ; malgré la vivacité du feu de leur mousqueterie, les Hollandais furent repoussés & obligés de regagner le port ; ils étaient si découragés, que quoique renforcés par les trois cents hommes restés sur le port qui les pressaient de retourner avec eux au combat, ils coururent avec précipitation vers leurs vaisseaux : plusieurs entrant dans l'eau se noyèrent ; il en coûta la vie à plus de quatre cents des leurs, indépendamment des blessés : les Portugais ne perdirent que trois hommes. Depuis cet échec, les Hollandais, qui avaient été reçus plus vertement qu'ils ne s'y attendaient, n'ont osé hasarder une seconde tentative : cependant la première fut cause que les Portugais se précautionnèrent. Macao fut fortifiée d'une enceinte de murailles flanquées de bastions garnis de pièces d'artillerie & le port protégé par une batterie avec un corps de garde. Les Portugais continuèrent de posséder cette île sous la protection & la dépendance de l'empire : le gouvernement chinois y avait alors un auditeur ou intendant-général du commerce & des affaires résidant à Macao. Cette ville était peuplée en partie de Portugais, environ au nombre de mille, & par cinq à six mille Chinois, dont les uns étaient chrétiens & vêtus à la portugaise, & les autres idolâtres, presque tous artisans ou marchands, vivaient & s'habillaient à la mode chinoise. On y comptait deux hôpitaux, trois paroisses & cinq couvents, quatre d'hommes & un de filles. La maison des

trouva le pays inculte, mais assez propre pour y établir une colonie. Le commandant y laissa une partie de son équipage, avec ordre de prendre toutes les connaissances nécessaires & relatives à son projet. Quelque temps après un vaisseau des Hong-mao qui allait au Japon, ou revenait des côtes de ce royaume, fut jeté par la tempête à Taï-ouan ; ils y trouvèrent les Japonais peu en état de leur résister : le pays leur parut beau, & commode pour le commerce ; sous prétexte de se pourvoir de rafraîchissements, quelques-uns d'eux entrèrent dans les terres & l'examinèrent de plus près. De retour à bord, ils en firent à leurs officiers une description si avantageuse, qu'elle leur inspira le désir de s'en mettre en possession. Les Hong-mao demandèrent en conséquence aux Japonais, avec lesquels ils ne voulaient pas se brouiller, la permission de bâtir ^{p.050} une maison sur le rivage d'une île qui borde l'une des entrées du port. La proposition fut d'abord rejetée ; mais les Hong-mao insistèrent, & les Japonais leur accordèrent enfin un terrain assez petit, sur lequel ils élevèrent un fort, avec cette inscription : CASTEL ZELANDA 1634. Les Japonais ayant, peu de temps, après abandonné Taï-ouan, les Hong-mao s'en trouvèrent entièrement les maîtres.

La Chine était alors déchirée au-dedans par des guerres intestines suscitées par des rebelles, & au-dehors par celles qu'elle avait à soutenir contre les Tartares, dont les suites aboutirent enfin à fixer une famille étrangère sur le trône de l'empire.

Les Hong-mao de Taï-ouan se croyant en sûreté du côté de la Chine & hors d'insulte de toute autre part, négligèrent de garnir les îles de Pong-hou & de Taï-ouan de troupes pour s'opposer aux tentatives qu'on pourrait faire contre eux ; Tching-tching-kong les prenant au dépourvu, se saisit d'abord de Pong-hou ¹, où il laissa cent de ses voiles pour

jésuites était comme la pépinière des missionnaires qui se répandaient dans la Chine, dont le zèle & les travaux étaient souvent traversés par le gouvernement. *Éditeur*.

¹ On ignore pourquoi le père de Mailla dans une lettre insérée dans le quatorzième volume des *Lettres Édifiantes*, recueillies par le père du Halde place l'expédition de Tching-tching-kong en 1661, & deux ans après l'époque qu'il lui donne ici : cette différence sur un même fait, vient probablement de quelque faute glissée à l'impression.

conserver ^{p.051} cette conquête ; de là il entra dans le port de Taï-ouan avec le reste de la flotte par la passe de Ou-eul-men, à une lieue au-

L'*Histoire générale des Voyages*, qui cite le père du Halde, répéterait la même erreur, si c'en est une : elle dit que les Hollandais abandonnèrent les îles de Pong-hou ou des *Pêcheurs*, pour aller s'établir dans l'île Formose sur la foi d'un traité de commerce respectif fait avec les mandarins chinois. Après l'invasion des Tartares, plus de vingt-cinq mille Chinois se réfugièrent avec leurs familles dans cette île, où ils se livrèrent, les uns à l'agriculture, & les autres au commerce.

Tching-tching-kong forcé de quitter la Chine (apparemment lorsque Tching-tching-long, son père, fut arrêté & conduit à Pé-king par les Tartares) eut, sur ces îles, des vues de conquête qui transpirèrent : dès 1646 les Hollandais en reçurent des avis qui leur vinrent du Japon, & qui leur firent prendre des précautions. En 1650 la garnison du fort Taï-ouan montait déjà à douze cents hommes ; dans le cours de 1652, les paysans chinois de l'île, quoique sans armes, commencèrent à se révolter ; ils comptaient sans doute sur les secours de Tching-tching-kong, qui avait probablement fomenté ce soulèvement ; mais le pirate alors trop occupé contre la Chine, ne put diviser ses forces pour les soutenir : les Hollandais aidés des insulaires, les firent bientôt rentrer dans la soumission ; & afin de les intimider & de les contenir, ils bâtirent, de l'autre côté du canal qui sépare Formose de Taï-ouan, le fort de Province, auquel ils donnèrent le nom de *Sakkam*.

Cette première tentative du corsaire, quoique faite sourdement, jointe à ce que les Chinois des îles des *Pêcheurs* discontinuèrent d'envoyer aux Hollandais des joncs pour le commerce, leur donna des inquiétudes, qui augmentèrent en 1655 par la cessation totale de la fourniture des joncs : cependant ils crurent devoir dissimuler, & leur gouverneur, nommé Cayet, députa vers Tching-tching-kong le Chinois Ping-ka, pour renouveler avec lui un traité d'amitié : le corsaire de son côté chercha à le tromper par des protestations de vouloir vivre en bonne intelligence avec les Hollandais ; il lui fit dire que le besoin qu'il avait eu lui-même de ces joncs l'avait empêché d'en envoyer à l'ordinaire : cette démarche produisit cependant un bon effet, mais qui ne fut que momentané. Le commerce reprit vigueur jusqu'en 1659 : à cette époque, les Hollandais découvrirent que Ping-ka levait secrètement, au nom de Tching-tching-kong, des droits sur les joncs qui arrivaient pour leur compte. Le gouverneur fit saisir les effets de cet exacteur, qui se hâta de se mettre à couvert par la fuite : il se retira auprès du corsaire, qu'il pressa de ne plus différer l'exécution de son ancien projet sur Formose. Sa fortune avait changé ; vaincu par les Tartares, il s'était retiré sur les côtes de l'île d'Emouï : un grand nombre de ceux qui l'avaient suivi dans ses courses passèrent alors dans l'île Formose, & y répandirent le bruit qu'il ne tarderait pas à les suivre avec le reste de ses forces ; cependant ce fameux corsaire ne parut qu'au mois d'Avril 1661 avec une flotte nombreuse & assiégea le fort Zélande. Le conseil de Batavia, qui s'était laissé endormir par les discours de l'ancien gouverneur de Formose, nommé Verbugh, ennemi de Cayet, dont il traitait de chimères les craintes d'une invasion, & les avis qu'il en donnait, négligea de renforcer la garnison ; néanmoins comme elle était de douze cents hommes, elle tint jusqu'au commencement de 1662, qu'elle fut obligée de capituler à des conditions plus avantageuses qu'elle n'osait espérer. Voilà ce que l'auteur de l'*Histoire générale des Voyages* rapporte de cette expédition d'après le père du Halde, qui a suivi le père de Mailla. La contradiction apparente qui se trouve entre sa lettre et l'*Histoire*, fait présumer qu'il écrivit immédiatement après son retour de l'île Formose, les faits que le père du Halde a recueillis, & qu'il n'a pu les vérifier dans ce moment, parce qu'on n'avait encore rien rédigé des Mémoires de Kang-hi, qui ne parurent que longtemps après, & la quarante-septième année de son règne : mais comme on n'a plus d'originaux à consulter, on ne peut décider laquelle des deux époques est la plus certaine. Au surplus on a cru devoir ne rien changer à l'ordre que le père de Mailla a établi, puisqu'il déclare qu'il a suivi le mémorial du règne de Kang-hi, rédigé sous les yeux de ce prince. Il en faudrait conclure que, s'il a erré, c'est que le texte chinois contient lui-même des dates fautives. Éditeur.

dessus du fort de Zélande : il débarqua une partie de ses troupes, & attaqua le fort par terre & par mer ; mais comme ses batteries ne jouaient pas avec autant de vivacité que celles des Hong-mao, plusieurs mois se passèrent sans que le fort parût ^{p.052} disposé à se rendre. Cette longue résistance lui causait d'autant plus d'inquiétude, qu'il n'avait plus de ressource s'il échouait dans cette entreprise : il fit un dernier effort, & ayant rempli quelques-uns de ses navires d'artifice, il profita d'un grand vent nord-est, & les poussa vers les quatre vaisseaux que les Hong-mao avaient dans le port, dont trois furent consumés par les flammes ; alors il fit sommer le fort de se rendre, sous la condition & la promesse de leur laisser emporter leurs effets. Les Hong-mao, auxquels il ne restait plus qu'un seul vaisseau, acceptèrent la capitulation ; ils remirent le fort & s'embarquèrent avec ce qu'ils purent emporter. Tching-tching-kong ne trouvant plus d'obstacle à ses desseins, s'empara de toute la partie de Taï-ouan, qui appartient à présent aux Chinois ; il fit construire des forts, & choisit, pour bâtir sa capitale, l'emplacement où se trouve aujourd'hui Taï-ouan-fou, à laquelle il donna le nom de Ching-tien-fou : deux autres villes, Tien-hing-hien au nord, & Ouan-nien-hien au sud, s'élevèrent sur les plans qu'il en donna. Il fit construire son palais & tint sa cour au fort Zélande, dont il changea le nom en ^{p.053} celui de Ngan-ping-tching, qu'il conserve encore aujourd'hui.

Taï-ouan commença alors à prendre une nouvelle forme ; Tching-tching-kong y introduisit les coutumes & le gouvernement chinois ; mais ce conquérant ne jouit pas longtemps du fruit de ses travaux : il mourut un an & quelques mois après s'être établi dans ces îles, laissant pour successeur son fils Tching-king-maï, qui ne fit presque rien pour mettre en valeur un pays que son père avait acquis au prix de tant de sang & de fatigues.

1660. Les mandarins du Fou-kien ayant recueilli les prisonniers mutilés par les ordres de Tching-tching-kong, les avaient envoyés à la cour dans la persuasion que la vue de ces objets de compassion &

d'horreur, exciterait à venger l'insulte faite à la majesté impériale ; cependant quand on sut que ce pirate s'était retiré dans l'île Formose, on ne s'occupa plus du projet de l'attaquer, & la cour de Pé-king loin d'être touchée du sort des malheureuses victimes de sa barbarie, les fit au contraire mourir pour s'être laissé prendre par un rebelle, plutôt que de périr glorieusement les armes à la main en se défendant contre lui.

L'année suivante, **1661**, mourait Chun-tchi le premier empereur des Mantchéous qui ait régné en Chine. On attribua sa mort au chagrin que lui causa la perte d'une de ses reines, pour laquelle il avait conçu une violente passion ¹. N'ayant _{p.054} point de fils légitime, il laissa l'empire au

¹ Philippe Couplet, dans sa *Table chronologique de l'empire chinois*, donne de plus grands détails sur la mort de ce prince, qui fut causée par la petite vérole. Chun-tchi devint passionné pour la femme d'un de ses officiers qu'il maltraita sous prétexte d'avoir manqué à son devoir : l'officier sensible à l'affront qu'il venait de recevoir, se retira chez lui & mourut au bout de trois jours. L'empereur alors fit venir sa veuve au palais, & lui donna le rang de seconde reine. Il en eut un fils, dont la naissance fut célébrée par de grandes réjouissances, mais ce fils ne vécut que trois mois & sa mort fut suivie de près par celle de la mère. Chun-tchi s'abandonnant à son désespoir, tenta à sa propre vie ; on s'opposa à sa fureur : il ordonna d'apaiser les mânes de cette princesse en sacrifiant trente hommes qui s'offriraient volontairement ; coutume barbare que son successeur abolit dans la suite. Il voulut encore que les officiers portassent le deuil pendant un mois, & le peuple pendant trois jours, avec les mêmes cérémonies pratiquées à l'égard des impératrices dont il lui donna le titre après sa mort. Le corps de la princesse fut mis dans un cercueil précieux couvert de perles, & brûlé, suivant l'usage des Tartares, avec une quantité prodigieuse d'or & d'argent, de soieries & de meubles de la couronne.

Ce faible prince recueillit lui-même les cendres dans une urne d'argent. Se livrant à toutes les superstitions des bonzes qui l'obsédaient, il exhortait toutes les femmes du palais & les eunuques à prendre l'habit de ces religieux, & lui-même se faisant raser les cheveux, embrassa leur règle & s'assujettit à leur manière de vivre. Il fit construire dans son palais trois pagodes, & ne s'occupa plus que du culte des idoles, pour lequel il avait marqué auparavant beaucoup de mépris. Le célèbre Adam Schaal, qu'il n'appelait jamais que Ma-fa, le respectable père, & auquel il avait accordé le rare privilège de lui offrir directement des placets sans l'intervention des tribunaux, tenta de rappeler ce prince à lui-même, mais inutilement.

Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il mourut. Avant de mourir cependant, ayant mandé les quatre grands auxquels il recommanda le jeune Kang-hi & qu'il désigna pour ses tuteurs, il s'avoua coupable de n'avoir point marché sur les traces de son père & de son aïeul ; d'avoir méprisé les conseils de sa mère ; d'avoir, par avarice, frustré les grands de leurs pensions ; d'avoir prodigué beaucoup pour des choses de pure curiosité ; de n'avoir point eu pour ses peuples des entrailles de père ; d'avoir trop favorisé les eunuques ; enfin d'avoir aimé trop éperdument la reine défunte. Ses regrets tardifs ne réparèrent point le mal qu'il avait fait, & la fin de son règne ne répondit pas aux espérances flatteuses qu'on avait conçues du commencement, dont il dut la gloire aux grandes qualités du prince Ama-ouang, son oncle & son tuteur, plus capable que lui de porter la couronne. Ce régent prépara le règne brillant de Kang-hi, comme on a vu chez nous, dans le même temps, le ministre de Louis XIII, jeter, pour ainsi dire, les fondements de la gloire & de la puissance de Louis XIV. Éditeur.

second de ses fils, âgé seulement de huit ans, qu'il avait eu d'une de ses femmes ou reines qui tiennent le premier rang après l'impératrice.

p.055 Le jeune prince que Chun-tchi avait nommé son successeur fut aussitôt après sa mort unanimement reconnu pour légitime empereur par tous les grands & les mandarins de Pé-king, mantchéous, mongous & chinois, & il prit possession du trône avec les cérémonies accoutumées.

Quelques jours après la solennité de son inauguration, les grands s'assemblèrent conformément à ses ordres, & choisirent quatre d'entre eux auxquels ils donnèrent la régence pendant sa minorité, avec un pouvoir absolu. Ils firent aussitôt publier l'élévation de ce prince & une amnistie générale, avec une déclaration que les années de son règne s'appelleraient Kang-hi. On publia encore que, suivant la décision du tribunal des Rites, l'empereur défunt aurait, dans la salle des ancêtres, le nom de *Chi-tsou-tchang-hoang-ti*.

1662. L'empire jouissait alors d'une paix profonde ; il ne se formait plus aucun parti en faveur des Ming depuis la mort du prince de Koueï. Le fils de Tching-tching-kong, maître de l'île Formose, ne paraissait occupé qu'à s'y maintenir, en sorte que toutes les provinces de l'empire se trouvaient réunies sous la domination des Mantchéous.

Les quatre princes régents donnèrent leurs premiers soins à empêcher que les eunuques ne s'ingérassent dans l'administration. Les crimes dont leur chef était accusé, offraient une occasion favorable à l'exécution de ce projet : ils lui firent faire son procès, & la peine de mort fut prononcée contre lui pour les malversations dont il fut convaincu. On fit en même temps sortir du palais plusieurs milliers d'eunuques qu'on p.056 renvoya chez leurs parents. La régence fit graver sur une plaque de fer, du poids de plus de mille livres, qui subsiste encore aujourd'hui, une loi, en vertu de laquelle la nation mantchéou s'engage à ne plus élever d'eunuques aux emplois & aux dignités. Cette loi est toujours en vigueur.

1663. Pendant que Tching-tching-kong était occupé à fonder un royaume dans l'île Formose, ce pirate n'avait pas laissé d'envoyer quelques-uns de ses vaisseaux ravager les côtes, d'où ils avaient emporté un butin considérable. Les quatre chefs de la régence étaient fort embarrassés pour réprimer son brigandage : ils redoutaient ses forces maritimes, dont ils avaient une funeste expérience, & ils considéraient d'ailleurs les frais immenses que coûterait l'entreprise de l'aller attaquer dans Taï-ouan même. Cependant le spectacle des quatre mille prisonniers inhumainement mutilés, qui avait fait frémir, le monde qu'il égorgeait sur les côtes, l'inquiétude qu'il ne continuât d'y mettre tout à feu & à sang, prouvaient la nécessité de s'opposer à ses pirateries. On tint à ce sujet plusieurs conseils, dans lesquels rien ne fut décidé : un des grands mandarins ayant ouvert l'avis de transférer dans l'intérieur de l'empire les peuples exposés à ses insultes, & de détruire tous les bourgs, forts & villages voisins de la mer, les autres membres du conseil, étonnés de la violence de l'expédient, se regardèrent en silence ; mais comme il offrait un moyen d'ôter au pirate l'appât qui l'attirait pour butiner, on ne rejeta point cette proposition, dont on remit l'examen à une autre séance. Ce projet de destruction ayant transpiré au-dehors, Tang-jo-ouang ¹, président du tribunal des Mathématiques, intercéda en faveur p.057 des environs de Ngao-nan (ou de Macao) qui appartenaient aux Européens, & il fut assez heureux pour se faire écouter des régents, en leur représentant que la ville ne serait point à charge à l'empire, étant en état de se défendre elle-même contre les entreprises des pirates : ainsi l'affaire ayant été remise sur le tapis, on adopta le plan de tout détruire jusqu'à trente *ly* de la mer, on défendit tout commerce au dehors, dans les provinces de Kouang-tong, de Fou-kien, de Tché-kiang, de Kiang-nan, de Chan-tong & de Pé-tché-li, comme l'unique moyen d'obtenir la paix & de soustraire les côtes à la cupidité des pirates ; les seuls environs de Macao furent exceptés, à condition qu'elle se chargerait de leur défense sans qu'il en coûtât rien à

¹ Le père Adam Schaal, jésuite.

l'empire. Peu de temps après on mit la main à l'exécution, pour transporter dans l'intérieur des provinces les habitants des côtes, auxquels on assigna autant de terrain qu'on leur en faisait quitter : on leur donna aussi des maisons & tout ce qui leur était nécessaire pour former les nouveaux établissements où on les avait transférés.

L'année suivante, **1664**, les régents, sur une accusation grave qui leur fut présentée par Yang-kouang-sien, contre les Européens & la religion qu'ils enseignaient, ôtèrent à Tang-jo-ouang sa place de président du tribunal des Mathématiques, & le firent mettre aux fers avec plusieurs de ses compagnons : des ordres rigoureux furent expédiés aux mandarins des provinces, de charger de chaînes & d'envoyer Pé-king les autres missionnaires répandus dans la Chine. Le délateur les accusait d'être venus apporter l'esprit de révolte & de faction, en se servant, pour séduire les Chinois, du prétexte de les instruire de leur religion : il disait que les temples où ils s'assemblaient avec ceux qu'ils avaient gagnés à leur foi, étaient autant de ^{p.058} refuges où ils prenaient des mesures pour se défendre dans le cas où l'on voudrait les attaquer ; que pour mieux distinguer ceux de leurs prosélytes, sur lesquels ils pouvaient compter, ils leur donnaient de petites pièces de cuivre (des médailles) jetées en fonte, sur lesquelles on voyait des figures d'hommes & de femmes, dont l'explication était un secret réservé à ceux de leur secte. Il terminait son mémoire par un portrait si horrible de la religion, que les régents se hâtèrent de la proscrire & de défendre, sous de grièves peines, à tout sujet de l'empire de la suivre ; il était enjoint, à ceux qui l'avaient embrassée, de la quitter sans délai ; & pour récompenser le zèle de l'accusateur, on lui donna la place de Tang-jo-ouang.

L'année suivante, **1665**, les mandarins ayant fait conduire à Pé-king les Européens répandus dans les provinces, les régents ordonnèrent au tribunal des Crimes de les examiner rigoureusement, & de statuer, conjointement avec le tribunal des Rites, sur la peine qu'on leur infligerait. Tang-jo-ouang, en sa qualité de chef des prosélytes & de docteur de cette

loi, fut d'abord condamné à être étranglé, mais la peine ayant paru trop légère aux régents, eu égard au crime, dont on l'accusait, d'être à la tête d'une secte qui prêchait la rébellion, les deux tribunaux, des Rites & des Crimes, s'assemblèrent de nouveau & le condamnèrent à être mis en pièces. La sentence fut ensuite présentée aux régents pour être confirmée & mise à exécution ; mais au moment qu'ils allaient la confirmer, on ressentit de violentes secousses de tremblement de terre ; cet événement les saisit d'effroi & les détermina à suspendre leur arrêt. Ils accordèrent même un pardon général, dont ils exceptèrent Tang-jo-ouang : les trois Européens qui résidaient à la cour furent élargis, ainsi que les autres, & on les conduisit à ^{p.059} Kouang-tchéou-fou, capitale de la province de Kouang-tong, avec ordre aux mandarins de cette ville, de les garder étroitement. L'ordre pour l'exécution de la sentence portée contre Tang-jo-ouang, fut encore suspendu sur les représentations de Sony, un des quatre chefs du tribunal de la régence : il dit à ses collègues, que les honneurs dont Tang-jo-ouang avait été comblé par le feu empereur Chun-tchi, devaient être un motif de ne rien précipiter ; qu'il craignait qu'un jour le jeune empereur devenu majeur & gouvernant par lui-même, ne leur demandât compte de leur conduite à l'égard d'un homme que son père avait protégé : en conséquence il leur conseilla, pour se mettre à l'abri de toute recherche, de prendre l'attache de l'impératrice mère, afin que sa signature les disculpât si jamais ils étaient inquiétés à ce sujet. Sony avait imaginé cet expédient pour sauver Tang-jo-ouang : les trois régents ses collègues suivirent son avis ; mais l'impératrice mère indignée, jeta par terre la sentence, & demanda si les régents avaient déjà oublié l'estime & la considération que son fils avait eues pour un homme qu'ils auraient dû respecter, au lieu de le traiter en criminel. Elle ordonna de le mettre en liberté : il en jouit peu, son grand âge & ce qu'il avait souffert dans les prisons, terminèrent bientôt sa carrière.

Le commencement de l'an **1666** fut marqué par la mort de Sony, le plus âgé des quatre régents de l'empire. Kang-hi prit alors les rênes du

gouvernement ; il cassa d'abord le tribunal de la régence : les connaissances qu'il avait acquises, le mirent à même de juger sainement de la conduite de ses tuteurs, & il ne tarda pas à le faire paraître dès qu'il eut été déclaré majeur : cette cérémonie se fit avec beaucoup d'éclat.

Des quatre régents chargés de l'administration pendant sa ^{p.060} minorité, Sony & Patourou-kong pouvaient passer pour gouverner absolument ; rien ne se faisait dans le conseil de régence que par l'ordre de Patourou-kong ¹. Kang-hi avait souvent désapprouvé sa conduite, & s'en était expliqué assez ouvertement dans plusieurs occasions. Patourou-kong avait fait bien des mécontents ; mais comme l'autorité était dans ses mains, & qu'il faisait un crime des simples murmures, personne n'osait se plaindre : on se contentait de gémir en secret, d'attendre l'époque de la majorité du prince. Dès l'instant que Kang-hi eut cassé le conseil de régence, on lui présenta contre ce ministre douze chefs d'accusation, dont chacun était digne de mort. L'empereur, tout jeune qu'il était, montra beaucoup de fermeté dans cette occasion : il fit arrêter Patourou-kong avec toute sa famille ; le tribunal des Crimes instruisit leur procès, & bientôt convaincus des crimes dont on les avait accusés, le père & le troisième de ses fils furent condamnés à être mis en pièces ; ses autres enfants, au nombre de sept, à être décapités, & tous leurs biens confisqués au profit de l'État. Cette sentence fut confirmée par l'empereur, qui fit cependant quelque grâce au père, en commuant sa peine en celle d'être étranglé. L'exécution suivit de près la confirmation de l'arrêt.

Sur la fin de l'an **1667**, il arriva à la cour un ambassadeur portugais avec des présents qu'il offrit, suivant le cérémonial qu'on exige en Chine de la part des étrangers. Kang-hi le traita avec honneur, & promit sa protection à la ville de Macao. **1668**. Cet ambassadeur partit fort

¹ C'est le même que le père Couplet appelle Sucama ; voyez la *Table chronologique de l'empire chinois*, imprimée la fin de son Confucius. Il marque qu'il était un grand ennemi de la religion chrétienne, qu'on porta contre lui vingt chefs d'accusation. Éditeur.

satisfait de la cour à la ^{p.061} troisième lune de l'année suivante, septième de Kang-hi.

Quoiqu'il n'eut encore que quinze ans, ce prince gouvernait avec une sagesse & une application qui faisait l'admiration de ses sujets : soigneux d'éviter les fautes ordinaires à la jeunesse, il n'était attentif qu'à se faire aimer de ses peuples. Continuellement occupé à s'instruire, il menait une vie active, dont tous les moments étaient remplis, soit à se former aux exercices militaires, auxquels les Tartares se plaisent ; soit à cultiver les sciences, dans l'étude desquelles consiste le plus grand mérite des Chinois. Les progrès qu'il fit dans la tactique & dans les lettres, le mirent au-dessus des plus habiles dans l'une & l'autre carrière.

Comme on ne pouvait, sans un ordre exprès de l'empereur, rien changer à l'astronomie de Tang-jo-ouang, Yang-kouang-sien, son délateur & son successeur dans la place de chef du tribunal des Mathématiques, se voyait avec chagrin forcé de suivre les mêmes calculs qu'il avait établis. Ce nouveau président intrigua tant, qu'il engagea le tribunal des Rites, de qui celui de Mathématiques dépend, & plusieurs mandarins qui lui étaient subordonnés, à se joindre à lui pour demander l'abolition de l'astronomie européenne, comme erronée, & le rétablissement de l'ancienne, qui était celle de la nation. Malgré le crédit de la cabale qu'il faisait agir, il ne put réussir à surprendre la jeunesse de l'empereur ; ce prince comprit mieux que ses grands le mobile & le motif de cette demande : cependant il lut le placet, & pour réponse il ordonna aux neuf tribunaux de Pé-king de s'assembler, & d'examiner avec soin le contenu de la supplique ; mais voulant se mettre en état de décider lui-même la question, il se fit instruire secrètement par des personnes versées dans cette ^{p.062} matière, afin de connaître laquelle des deux astronomies donnait avec plus de justesse le mouvement des astres.

Yang-kouang-sien persuadé que l'empereur adopterait la décision des neuf tribunaux, mit tout en usage pour gagner leur suffrage ; il y réussit, & tous répondirent par un placet commun, qu'après avoir consulté les

plus habiles gens, ils jugeaient qu'on devait rétablir l'ancienne astronomie. Le jeune empereur ne se rendit point au jugement des tribunaux : il manda tous les présidents des autres tribunaux, fit en même temps venir Nan-hoäi-gin ¹ & Yang-kouang-sien. Là, devant une nombreuse assemblée, après avoir parlé avec dignité de l'importance d'employer dans le tribunal des Mathématiques une astronomie sûre, il s'adressa à Nan-hoäi-gin & à Yang-kouang-sien, & leur demanda s'ils n'auraient point quelque moyen sensible de faire voir à tous ceux qui étaient présents, laquelle des deux astronomies marquait avec plus de justesse les révolutions des astres. **1669.** Yang-kouang-sien qui n'avait que des connaissances bornées, se trouva embarrassé de la proposition. Nan-hoäi-gin voyant qu'il gardait un profond silence, prit la parole, & dit à l'empereur qu'il y avait plusieurs moyens faciles ; que s'il voulait ordonner de placer un gnomon, Yang-kouang-sien & lui supputeraient chacun, suivant leur méthode, à quel point l'ombre marquerait le lendemain à midi ; qu'alors on jugerait laquelle des deux était la plus exacte. Cette manière de décider la question parut si simple, qu'elle eut l'approbation du prince & de toute l'assemblée. On plaça plusieurs styles de différentes grandeurs : l'antagoniste de Nan-hoäi-gin ne put donner aucune supputation _{p.063} satisfaisante ; l'Européen détermina juste les points qu'il avait indiqués. L'empereur dit en souriant aux chefs des tribunaux, qu'ils voyaient eux-mêmes qu'il ne faut jamais précipiter ses jugements, & qu'il avait eu raison de ne pas se décider sans examen. Ce prince ne s'en tint pas à cette seule expérience ; il fit supputer, suivant les deux méthodes, par le tribunal des Mathématiques, plusieurs éclipses passées dont on avait les observations ; & ayant examiné lui-même la différence des calculs, il prononça en faveur de l'astronomie européenne, qu'il trouva beaucoup plus exacte que celle des Chinois : en conséquence de quoi il ordonna de s'y conformer à l'avenir.

¹ Le père Ferdinand Verbiest, jésuite.

Les présidents des neuf tribunaux qui avaient si légèrement porté leur jugement sur la foi de Yang-kouang-sien, forcés de se rendre à des preuves si convaincantes, furent irrités contre lui ; ils l'accusèrent d'avoir tenté de tromper son souverain, & d'être incapable de remplir la place qu'il possédait : ils demandèrent qu'il en fut destitué & livré au tribunal des Crimes pour y être examiné à la rigueur. Sur cette plainte, il fut arrêté & conduit devant ce tribunal, qui, après l'avoir convaincu de fourberie & de plusieurs injustices commises dans le tribunal dont il était le chef, prononça contre lui la peine de mort : tous ses biens furent confisqués ; mais l'empereur, d'un naturel porté à la clémence, se contenta de le faire descendre au rang du peuple, & de l'exiler à Ouei-tchéou de la province de Kiang-nan, sa patrie. Il mourut en chemin, peu de temps après son départ de Pé-king. Nan-hoai-gin le remplaça dans le tribunal des Mathématiques. Ce nouveau président profitant de l'accès qu'il avait auprès de l'empereur, lui représenta que l'astronomie de Tang-jo-ouang ayant obtenu la préférence, il était de la justice de réhabiliter la mémoire de son auteur, ^{p.064} flétrie par l'accusation de Yang-kouang-sien, & de révoquer l'arrêt porté contre la religion qu'il professait. L'empereur renvoya l'examen de cette affaire au tribunal des Rites. Les mandarins qui le composaient, après avoir délibéré quelque temps, répondirent que Tang-jo-ouang ayant été reconnu innocent des crimes dont Yang-kouang-sien l'avait noirci, il était juste de le réintégrer dans ses dignités, & de lui rendre les mêmes honneurs que s'il fut mort dans la place de président qui lui avait été injustement enlevée ; à l'égard de la religion, attendu que c'était une doctrine étrangère, ils dirent qu'on pouvait permettre aux Européens exilés à Kouang-tchéou, de retourner à leurs maisons & à leurs églises, pour y pratiquer les exercices de leur religion ; que cependant il paraissait à propos de leur défendre de la prêcher aux Chinois, & à ceux-ci, de l'embrasser : cette décision du tribunal, fut confirmée dans tous ses points.

1670. L'empereur avait eu plusieurs entretiens avec Nan-hoai-gin sur l'astronomie & la géométrie à l'occasion de ses disputes avec Yang-kouang-sien ; il y avait pris tant de goût, qu'il résolut de se faire instruire dans ces sciences, surtout dans l'astronomie, regardée comme un des points les plus importants du gouvernement. Il avait encore un autre but ; c'était de pouvoir être en état de juger par lui-même, si les astronomes du tribunal, que les anciens condamnaient à mort lorsque leurs calculs sur le mouvement des astres se trouvaient faux, méritaient une punition aussi rigoureuse. Comme ce prince avait l'esprit vif & pénétrant, il fit les progrès les plus rapides, & répondit aux soins & au zèle de Nan-hoai-gin, au point de devenir bon astronome en peu de temps.

1671. Kang-hi s'aperçut bientôt que la géométrie avait des rapports p.065 directs avec l'astronomie ; aussi ne fut-il pas moins empressé de profiter de la paix dont jouissait l'empire, pour en apprendre les principes : il se fit expliquer par Nan-hoai-gin la manière de mesurer les différentes distances, soit sur les montagnes, soit dans la plaine ; il apprit aussi à se servir des principaux instruments de mathématique, & tout ce qu'il y a de plus curieux en ce genre.

1672. Notre musique excita encore sa curiosité : il était assez instruit de celle des Chinois, & il voulait se mettre en état de la comparer avec l'européenne. Siu-gé-chin en composa, par son ordre, un traité en langue chinoise, & il lui apprit à toucher de quelques instruments d'Europe. Ce prince commençait déjà à jouer quelques airs avec assez de justesse de grâce, lorsque la guerre civile que Ou-fan-koueï excita dans les provinces du midi, vint troubler ces exercices d'agrément & l'obligea de porter ailleurs toute son attention.

Depuis l'avènement de Kang-hi au trône, Ou-fan-koueï, prince tributaire du Yun-nan, était toujours resté dans cette province, sans autre projet que d'y passer tranquillement le reste de ses jours. Il aimait ses peuples, & les gouvernait en père ; ayant fait longtemps la guerre, il

avait acquis assez d'expérience pour se maintenir contre les voisins & s'opposer à leurs efforts, s'ils entreprenaient de l'attaquer ; dans cette vue, il exerçait continuellement les troupes, & les tenait toujours prêtes à agir à la première occasion qui se présenterait. Ces précautions donnèrent de l'ombrage à la cour : on y conçut contre lui des soupçons, que la seule considération de son âge avancé aurait dû dissiper. Les grands s'imaginant qu'il méditait une révolte, en donnèrent avis à l'empereur d'une manière si spécieuse, que tout autre qu'un prince aussi éclairé, aurait p.066 ajouté foi à l'accusation : il crut cependant devoir les laisser dans l'idée qu'il était persuadé que leurs craintes étaient fondées mais il ne voulut jamais consentir aux instances qu'ils lui faisaient, d'envoyer des troupes contre Ou-fan-koueï. Kang-hi se contenta de lui faire expédier un ordre de se rendre à la cour pour prêter l'hommage qu'il devait & qu'il n'avait pas rendu depuis longtemps ; il était persuadé que ce moyen suffirait pour détruire les soupçons que donnaient les précautions qu'il semblait prendre, ou que s'il refusait, il fournirait par là une preuve de son manque de fidélité, qui justifierait la guerre qu'on serait encore à temps alors de lui déclarer.

La coutume des Mantchéous était de retenir à la cour les fils aînés des officiers généraux des provinces pour s'assurer de leur fidélité ; le fils de Ou-fan-koueï, qui s'y trouvait alors avec les autres otages, instruit des soupçons qu'on avait contre son père, & de l'ordre qu'on lui envoyait de se rendre à la cour, le crut perdu. Dans cette pensée, il fit partir promptement un homme de confiance, pour avertir son père du danger qu'il courait en obéissant. Ou-fan-koueï ayant reçu la lettre de son fils avant l'ordre qui l'appelait à la cour, répondit qu'accablé des infirmités de la vieillesse, il était hors d'état d'entreprendre un si long voyage ; mais qu'il écrirait à son fils de faire en son nom l'hommage que l'empereur exigeait. Cette réponse donna un nouveau poids à l'accusation des grands, qui ne manquèrent pas de s'en servir pour exciter de plus en plus l'empereur à porter les armes contre Ou-fan-

koueï ; cependant ce prince qui désirait conserver la paix, voulut tenter encore une fois la voie de douceur, & il fit partir deux mandarins auprès de sa personne chargés d'engager Ou-fan-koueï à ^{p.067} ne plus s'excuser sur la démarche qu'on exigeait de lui. **1673.** Ou-fan-koueï reçut ces deux envoyés avec beaucoup de magnificence & avec toutes les marques du respect dû à leur caractère ; mais lorsqu'ils vinrent à lui faire la proposition dont ils étaient chargés, il leur demanda avec vivacité, si les Tartares avaient oublié que c'était lui qui les avait introduits dans l'empire : il dit qu'il y avait de l'ingratitude de leur part, à vouloir lui ravir le peu de jours qui lui restait à vivre.

— Croit-t-on à la cour, ajouta-t-il avec plus de feu, que je sois assez aveugle pour ne pas sentir le motif de l'ordre qui m'y appelle ? Je m'y rendrai, si on continue de me presser, mais ce ne sera qu'à la tête de quatre-vingt mille hommes : vous pouvez prendre les devants ; j'espère vous y suivre dans peu, accompagné d'une manière à faire ressouvenir de ce qu'on m'y doit.

Ou-fan-koueï, d'après la lettre de son fils, avait en effet si bien pris ses mesures pour assurer le succès de sa révolte, qu'aussitôt que les envoyés de l'empereur furent partis, il quitta l'habit tartare & reprit celui des Chinois : tout le Yun-nan suivit son exemple. Il proscrivit le calendrier des Tsing, & en fit publier un nouveau qu'il envoya aux royaumes voisins tributaires de la Chine & qui le recevaient de l'empire ; se mettant ensuite à la tête de ses troupes, il entra dans la province de Koué-tchéou, qui se déclara aussitôt pour lui ; de là il passa dans le Ssé-tchuen, & ensuite dans le Hou-kouang : ces provinces abandonnèrent le parti des Tartares, & se donnèrent à Ou-fan-koueï avec un empressement singulier.

Pendant que le prince de Yun-nan parcourait avec tant de rapidité les provinces du midi, son fils, qui était resté à la cour, n'y travaillait pas avec moins d'activité à la ruine des ^{p.068} Mantchéous, & s'il n'avait pas

été trahi, la conspiration qu'il avait eu l'adresse d'y tramer, était seule capable de détruire cette dynastie. Il avait formé le projet de faire main basse sur tous les mandarins chinois & mantchéous que leur devoir appelait au palais le premier jour de l'an, & de saisir la personne même de l'empereur : il ne trouva point de gens plus propres à entrer dans ses desseins, que les esclaves de cette grande ville, comme étant ceux qui avaient le moins à perdre & le plus à gagner dans une révolte. Il s'attacha en conséquence à distinguer ceux d'entre eux qui montraient le plus d'esprit & de talents. Rien de ce qu'il croyait nécessaire pour s'insinuer dans leur confiance ne lui paraissait humiliant ; il descendait avec eux jusqu'à la familiarité, il ne dédaignait pas de leur demander leur amitié. Par ces insinuations adroites, il en gagna d'abord un grand nombre ; & lorsqu'il les vit arrivés au point de pouvoir leur confier une partie de ses desseins, il n'oublia rien pour leur faire sentir le malheur de l'esclavage, en leur peignant ce que cet état offre d'abject & de pénible : il leur fit voir la possibilité de changer leur sort par une grande révolution, & la facilité de l'exécuter avec du courage & de la fermeté.

L'espoir de la liberté & la perspective d'une fortune inespérée, enflammèrent ces esclaves d'autant plus aisément, qu'étant tous Chinois, ils supportaient avec encore plus de peine l'avilissement de la servitude & d'obéir aux Tartares, qu'ils regardaient comme des usurpateurs & des tyrans. Ils promirent tout au fils de Ou-fan-koueï, & se lièrent à lui par les serments les plus forts : ils montrèrent une ardeur & un courage qu'on n'avait pas lieu d'attendre de leur état, & ils lui gardèrent un secret inviolable. Tout promettait un succès ^{p.069} infaillible ; lorsqu'un seul d'entre eux devenu infidèle, par un mouvement d'attachement & de tendresse pour son maître, lui révéla la conspiration.

Ma-tsi, c'est le nom de ce maître heureux, servait dans la première compagnie des gardes du corps de l'empereur ; sa bravoure & son mérite lui avaient gagné l'estime de la cour, & ses talents le firent depuis parvenir à la place de ministre d'État, dans laquelle il eut toute la

confiance de son souverain : encore plus aimé dans son domestique qu'il ne l'était au-dehors, il traitait ses esclaves plus en père qu'en maître, & il n'exigeait d'eux que les services qu'ils pouvaient lui rendre. Jamais il ne les excédait de travail, & il voulait que rien ne leur manquât, surtout lorsqu'ils étaient malades ; ces soins paternels & cette humanité lui gagnèrent l'affection de ceux que l'esclavage avait réduits à le servir & lui sauvèrent la vie.

Le dernier jour de l'an, veille de celui fixé par le fils de Ou-fan-koueï pour l'exécution de son complot, l'esclave de Ma-tsi parut agité d'un violent chagrin & passa tout le jour dans les larmes, s'obstinant à en taire le sujet. L'amour pour son maître l'emporta, à la nuit close, le voyant seul dans son appartement, il alla se jeter à ses pieds, les arrosant de ses larmes sans pouvoir proférer une seule parole. Ma-tsi tâcha de le rassurer par de nouvelles marques de bonté : alors l'esclave lui découvrit le projet, les auteurs & les principaux complices de la conspiration. Ma-tsi sans perdre de temps monta à cheval, ordonna à l'esclave de le suivre. Comme la nuit était avancée lorsqu'il se présenta aux portes du palais, l'officier de garde fit de grandes difficultés ; enfin après bien des instances, il obtint qu'on avertirait l'empereur qu'il avait une affaire de la plus grande conséquence à lui communiquer, & p.070 qu'elle ne pouvait être remise au lendemain. Kang-hi donna ordre de le faire entrer. Introduit devant l'empereur avec son esclave, il fit répéter à ce dernier ce qu'il lui avait dit à lui-même de la conspiration & de ses auteurs. Le prince chercha à rassurer l'esclave sur la crainte qu'il avait d'être puni, & ordonna cependant de le retenir au palais. Il consulta Ma-tsi sur les précautions qu'il fallait prendre pour prévenir les conjurés. Son avis fut de doubler la garde du palais de n'y laisser entrer que les mandarins : il conseilla encore de faire arrêter, dès cette même nuit, le fils de Ou-fan-koueï avec tous ses gens & ceux de ses complices dont on avait les noms. Ma-tsi chargé lui-même de la commission, exécuta avec promptitude les ordres qui lui furent donnés. Bientôt le chef de la

conjuraton & les principaux complices furent mis dans les prisons : quelques-uns cependant s'évadèrent au premier bruit que leur complot était découvert. On instruisit le procès de ceux qui étaient arrêtés ; & convaincus de tout ce que l'esclave de Ma-tsi avait déclaré, ils furent jugés à mort. L'empereur qui aimait ses sujets ne put consentir à en voir périr un si grand nombre ; il accorda un pardon général, dont il n'excepta que le fils de Ou-fan-koueï & quelques-uns des plus coupables, qui subirent le dernier supplice.

1674. A peine les mandarins que Kang-hi avait envoyés vers Ou-fan-koueï, pour l'engager à obéir à l'ordre de venir à la cour, furent-ils de retour à Pé-king, qu'il arriva coup sur coup des courriers du Yun-nan, du Koué-tchéou, du Ssé-tchuen, du Hou-kouang & de presque toutes les provinces du midi, pour donner avis que partout on se déclarait en faveur de Ou-fan-koueï, & que si on n'apportait un prompt remède à une révolte si considérable, il était à craindre qu'on ne vît bientôt ^{p.071} les rebelles aux portes de Pé-king. L'empereur connut tout le danger auquel il était exposé ; il n'avait, pour ainsi dire, qu'une poignée de monde sur qui il pût compter, en comparaison des troupes nombreuses qui se déclaraient chaque jour pour Ou-fan-koueï ; d'un autre côté, il ne paraissait pas prudent, surtout après la conspiration qu'il venait d'étouffer, de dégarnir Pé-king : cependant il fut forcé de prendre ce dernier parti. Il fit marcher ce qu'il avait de troupes pour sa garde, sous la conduite de généraux auxquels il recommanda de se tenir sur la défensive & de ne point en venir aux mains sans y être forcés. Il leur dit encore de s'attacher uniquement à arrêter la rapidité des conquêtes des ennemis. Ce prince infatigable employait les jours & les nuits à tenir conseil avec ses grands, ou à donner les ordres qu'exigeaient les mouvements des rebelles, dont il voulait être instruit jusque dans les moindres détails : il sut si bien ménager les esprits, & surtout les gouverneurs des provinces des places les plus importantes, qu'il réussit à s'attacher les principaux mandarins d'armes, & maintint dans

l'obéissance ceux qui ne s'étaient pas encore déclarés pour Ou-fan-koueï : sa conduite, pleine de sagesse, ralentit de beaucoup la facilité que son ennemi avait d'abord trouvée à pousser ses conquêtes & releva le courage des Tartares : bientôt on s'aperçut qu'une révolte qui aurait enlevé l'empire à tout autre qu'à lui, ne servit qu'à développer ses grands talents & ses éminentes qualités dans tous les genres.

1675. Cependant Ou-fan-koueï avait profité de tous ses avantages sans rien perdre de ses conquêtes, parce qu'on ne s'était occupé qu'à empêcher sa révolte de faire de plus grands progrès ; mais l'empereur le vit sous peu de temps en état d'augmenter ses troupes & d'attaquer un ennemi qu'il s'était ^{p.072} contenté jusque là d'arrêter, en se tenant sur la défensive.

A cette époque, trois autres ennemis du côté du midi & déclarèrent contre les Mantchéous ; les princes de Kouang-tong, de Fou-kien & de Taï-ouan ou de Formose prirent les armes contre eux, & les auraient infailliblement chassés de la Chine, s'ils avaient su concerter leurs opérations avec Ou-fan-koueï, & un nouveau parti très puissant qui s'éleva du côté du nord, seul capable d'occuper toutes les forces tartares. Cette dernière révolte avait pour chef Satchar, prince mongou, qui conçut des projets ambitieux sur les rapports que lui fit son envoyé à la cour de Pé-king, de la situation de cette capitale & de la facilité de s'en emparer : il lui représenta cette grande ville dégarnie de troupes, la garde de ses portes confiée à des enfants. Plusieurs autres officiers mongous lui ayant confirmé la même chose, la circonstance lui parut favorable pour secouer le joug des Tartares & tenter de reconquérir le sceptre impérial que Yuen ou Mongous, ses ancêtres, avaient porté. Persuadé que le moyen le plus sûr d'accélérer le succès de ses hautes entreprises, était de faire entrer dans sa révolte les princes mongous ses voisins, il s'appliqua à les gagner, & il y réussit si bien, qu'il en tira toutes les promesses qu'il voulut : ils s'engagèrent à mettre sur pied une

armée de plus de cent mille hommes, à la tête de laquelle Satchar devait faire une prompte irruption dans la Chine.

Par bonheur pour les Mantchéous, l'empereur, qui entretenait partout des espions depuis la révolte de Ou-fan-koueï, fut informé à temps de la tempête qui se préparait en Tartarie, & il ne perdit pas un seul moment ; il commença par expédier des ordres aux troupes du Leao-tong de se mettre en campagne, & de se trouver à jour nommé au rendez-vous qu'il p.⁰⁷³ leur assignait : là elles devaient recevoir de nouveaux ordres. Il rassembla, avec une promptitude étonnante, un petit corps d'armée, formé en partie de la garnison de Pé-king, qu'il fit partir sans délai pour aller joindre les troupes du Leao-tong. Il en avait confié la conduite à de braves officiers, qui devaient, aussitôt après leur jonction, profiter de leurs forces réunies pour attaquer le prince Satchar, & chercher à se saisir de sa personne, ainsi que de toute sa famille.

Les troupes impériales firent une diligence extrême, & ne laissèrent pas le temps au prince mongou de se reconnaître ni de réunir toutes ses forces, encore moins de les joindre à celles des autres princes confédérés ; de sorte qu'ayant été contraint de se battre avec le peu de soldats qu'il assembla à la hâte, il fut vaincu & fait prisonnier avec son frère & ses enfants : cette victoire en imposa tellement aux autres princes mongous, qu'aucun n'osa remuer ; cependant Kang-hi leur fit connaître qu'il n'ignorait pas leurs liaisons avec le prince Satchar, mais il leur pardonna.

Les princes de Kouang-tong, de Fou-kien & de Taï-ouan, qui s'étaient déclarés pour le parti de Ou-fan-koueï, se précipitèrent dans une ruine totale, par la mésintelligence qui se mit entre eux. Tching-king-maï, prince de Taï-ouan, prétendait avoir le pas sur le prince de Fou-kien, qui n'était que tributaire des Mantchéous ; le prince de Fou-kien, qui se regardait comme son égal, lui marqua son ressentiment de l'insulte qu'il lui faisait. Il rassembla tout ce qu'il avait de forces maritimes pour attaquer la flotte de son rival ; mais il ne tarda pas à se repentir de sa

témérité : plusieurs des soldats qui montaient les vaisseaux de son ennemi avaient servi sous Tching-tching-kong ; c'étaient des gens aguerris accoutumés à vaincre. La ^{p.074} flotte du prince de Fou-kien fut battue ; il perdit plusieurs vaisseaux, le reste fut très maltraité.

Tching-king-maï se trouvait malgré lui engagé dans cette querelle : attaché d'inclination à Ou-fan-koueï, il mettait sa gloire à contribuer de tous ses efforts à chasser les Mantchéous de la Chine au lieu que le principal but du prince de Fou-kien, était de se rendre indépendant & de se composer un royaume dans l'empire. Quoiqu'il eût eu l'avantage dans ce premier combat naval, le prince de Taï-ouan lui envoya un de ses officiers pour lui représenter le tort qu'il se faisait & à la cause commune, par son ardeur à poursuivre une prétention de simple cérémonial ; il lui fit dire que quand bien même il lui céderait le pas dans le Fou-kien, on regarderait cette déférence comme une politesse à l'égard d'un étranger ; mais afin de lui prouver combien il désirait sincèrement ne pas pousser plus loin cette dispute, il lui fit encore dire qu'il consentait à n'avoir sur lui aucune prééminence, quoiqu'il pût y prétendre en sa qualité de souverain indépendant.

Le prince de Fou-kien aigri par les pertes qu'il avait essuyées, ne voulut rien écouter de la part du prince de Taï-ouan : il reçut mal son envoyé, qui s'en retourna fort mécontent. Le prince de Taï-ouan jugea, par la réception qu'on lui avait faite, que la flotte du Fou-kien ne serait pas longtemps sans le venir chercher, & il se mit en état de la bien recevoir : il alla croiser dans les parages où il estimait qu'elle devait se rendre, & en effet elle parut bientôt. Le prince Taï-ouan connut à sa manœuvre, qu'elle faisait voile de son côté dans l'intention de lui disputer l'avantage du vent, qui soufflait nord-ouest ; alors il cala une partie de ses voiles, & cingla vers le nord-est ; mais la flotte du Fou-kien ne perdit point ce premier ^{p.075} avantage. Tching-king-maï avait autant de bravoure que son père ; il ne montra pas moins d'habileté dans cette occasion : quoique son ennemi fut supérieur en forces, & qu'il eût le vent

contraire au commencement de l'action, il fit des mouvements si à propos, qu'il gagna enfin le vent, & battit la flotte ennemie jusqu'au soir, avec tant d'avantage, qu'elle fut obligée de prendre la fuite & de se réfugier dans les ports. Le prince de Fou-kien, n'écoutant plus que son désespoir, voulut tenter un troisième combat, & fut encore plus maltraité que dans les deux premiers.

La révolte du prince de Kouang-tong n'eut pas un succès plus heureux : il s'était d'abord déclaré pour Ou-fan-koueï, qu'il avait reconnu empereur de la Chine, dans l'espérance qu'il en retirerait des avantages plus considérables que des Tartares ; mais Ou-fan-koueï qui se voyait arrêté par les Mantchéous à chaque entreprise qu'il tentait, ne jugea pas qu'il fût d'une sage politique de lui accorder aucune prérogative au-dessus de celle dont il était en possession, encore moins d'augmenter sa puissance : il aurait été à craindre que ce ne fût lui fournir des moyens de devenir son concurrent, & le mettre en état de lui disputer par la suite le titre même d'empereur qu'il s'était arrogé. Le prince de Kouang-tong, qui vit ses projets ambitieux s'évanouir, se repentit de la démarche qu'il avait faite, & de la légèreté avec laquelle il avait changé ses habits tartares pour reprendre ceux de sa nation ; il chercha dès lors à se raccommoder avec les Mantchéous.

La victoire que les troupes impériales avaient remportée en Tartarie contre le prince Satchar contint dans le devoir les autres princes mongous : ceux-ci pour prouver qu'ils avaient sincèrement l'intention de vivre dans la soumission ^{p.076} & l'obéissance, envoyèrent en otage à la cour de Pé-king leurs frères & leurs fils aînés.

L'empereur se voyant tranquille, du côté du nord, ne se borna plus, comme il l'avait fait jusqu'alors, à se tenir sur la défensive contre les ennemis qui l'attaquaient dans les provinces méridionales : il forma deux corps d'armée de ses troupes victorieuses, à leur retour de Tartarie, & les envoya contre les princes de Kouang-tong & de Fou-kien. Ce dernier avait entièrement ruiné ses affaires dans la guerre qu'il avait entreprise

contre le prince de Tai-ouan : il avait perdu ses meilleures troupes, ses trésors se trouvaient épuisés, ses peuples étaient ruinés & mécontents ; le chagrin & une humeur sombre le rendaient de plus en plus insupportable à ses sujets, & la conjoncture ne pouvait être plus favorable aux Tartares pour recouvrer cette province.

1676. Le prince de Fou-kien apprit bientôt qu'une armée de Mantchéous devait venir l'attaquer : malgré sa faiblesse il aurait pu l'arrêter, s'il avait fait garder par mille à douze cents hommes seulement, les deux passages par où elle devait nécessairement entrer dans ses États, mais cette précaution si simple ne lui vint pas même dans l'esprit : la crainte le troubla si fort à la première nouvelle de leur marche, qu'il ne pensa plus qu'à fléchir la colère de son ennemi, en s'empressant de se faire raser de nouveau la tête & de reprendre l'habillement tartare qu'il avait quitté ; il donna les ordres les plus sévères à tous ses sujets d'en faire autant : il se flattait, en faisant cette démarche d'être traité avec moins de rigueur.

Cependant les Tartares entrèrent dans le Fou-kien sans rencontrer la moindre opposition : partout ils furent reçus par les mandarins & par le peuple avec les mêmes honneurs ^{p.077} que les troupes du prince : ils continuèrent ainsi leur route jusqu'à Fou-tchéou-fou, capitale de la province, sans troubler la tranquillité des habitants ni trouver de résistance. Le prince ne put se dispenser de les bien recevoir ; il fit fournir aux soldats les vivres nécessaires, & traita les officiers avec beaucoup d'honneur dans l'espérance de conjurer l'orage qui le menaçait, & d'obtenir la grâce d'être conservé dans le même état où il était avant sa révolte : il se trompa ; on lui laissa, à la vérité, le titre de prince tributaire de l'empire ; mais conformément aux ordres exprès de Kang-hi, on mit dans sa capitale une garnison commandée par un officier-général, dont l'autorité contrebalançait la sienne ; de sorte qu'il ne pouvait rien entreprendre sans le consentement de ce surveillant. On lui laissa ses gardes, mais le reste de ses troupes était subordonné au

commandant tartare, qui avait le pouvoir de l'employer toutes les fois qu'il jugerait en avoir besoin pour le service de l'empereur.

Le prince de Kouang-tong fut réduit sur le même pied que celui de Fou-kien : ce prince, dans le dessein d'abandonner Ou-fan-koueï, dont il était mécontent, avait rappelé par parties, sous différents prétextes, les troupes qu'il avait à son service, & lorsqu'il les eut toutes retirées, il les augmenta considérablement, afin de se mettre en état de se défendre s'il venait l'attaquer, pour se venger de ce qu'il avait quitté son parti : il reprit l'habit tartare & se fit raser, ordonnant à ses sujets de se conformer à son exemple. Quoique la révolte dont il s'était rendu coupable dût lui faire craindre quelque ressentiment de la part des Tartares, il crut cependant que son repentir & la manière dont il avait abandonné Ou-fan-koueï, les apaiserait. Plein de cette idée, dès qu'il apprit qu'ils ^{p.078} approchaient de ses États, il alla au-devant d'eux, & les reçut dans sa capitale comme ses maîtres légitimes.

Les officiers-généraux tartares satisfaits de trouver tant de facilité dans une entreprise dont le succès leur donnait beaucoup d'inquiétude & qui aurait pu leur coûter bien du monde, répondirent à l'accueil qu'il leur faisait, en tâchant d'adoucir la rigueur des conditions qu'ils avaient ordre de lui prescrire. On ne devait lui conserver que l'ombre de la souveraineté, & l'obliger à recevoir dans sa capitale & celle du Kouang-si, deux officiers-généraux avec une autorité absolue sur ses propres troupes. Le prince ne s'attendait pas à un traitement si dur ; il vit, mais trop tard, la faute qu'il avait faite de quitter si légèrement le parti de Ou-fan-koueï : cependant comme il n'était plus temps de revenir sur ses pas, il dissimula son chagrin, & content en apparence du titre de prince qu'on lui laissait, il donna ses ordres pour le logement & l'entretien des troupes tartares qui restèrent en garnison à Kouang-tchéou & à Koueï-lin : il se soumit à tout ce qu'on exigea de lui.

Ou-fan-koueï ne poursuivait plus qu'avec lenteur les opérations de la guerre. L'empereur, qui connaissait l'habileté de ce rebelle, ne voulut

point hasarder de bataille contre lui : ses généraux se contentaient d'observer tous ses mouvements & d'agir sous main auprès des gouverneurs des places, afin de les détacher de ses intérêts ; ils y réussissaient mieux que s'ils avaient employé la force des armes.

1677. Dans ces entrefaites, un nouvel ennemi se disposait du côté du nord-ouest à porter la guerre dans la Chine ; c'était le *kaldan*, prince des Éleutes, qui pendant plus de dix ans, tint en échec toutes les forces de l'empire. L'empereur marcha en personne à cette guerre, qui lui coûta beaucoup de peine à terminer.

p.079 Les Éleutes, nation considérable qui habitait au nord-ouest de la Chine, étaient divisés en plusieurs hordes ; ils occupèrent dans la suite tout le pays du nord-ouest & du nord de l'empire sous différents chefs, tous originaires d'une même famille & descendants d'une même tige.

Au commencement de la dynastie régnante des Tsing, un prince éleute vint faire hommage & paya tribut à l'empereur Chun-tchi. Il en obtint le titre de *han* ou de roi, sous le nom de *kouché-han*, on lui expédia le diplôme impérial, qui étendait sa juridiction sur les princes Ouotsio-tou-han & Hopa-laï-poyen. On lui permit encore de conduire ses troupes dans le pays qui est à l'ouest du Hoang-ho, & on lui donna un sceau relatif à l'autorité qu'on lui accordait.

L'empereur fit aussi expédier des lettres-patentes à un autre prince de cette même famille, appelle Tchétchin-ouenpou, pour le récompenser des services qu'il avait rendus en purgeant l'empire des bandits qu'on appelait *Pémao* ou *Bonnets blancs*. Il lui donna le titre de *touchtou-patour-taïtsing*, & soumit à son autorité les princes Talaï-patour-taïki & Merghen-taïki : il joignit à cette prééminence la permission d'habiter avec ses troupes du côté du Si-haï ou mer Occidentale, c'est-à-dire du lac de Houkounor.

Kaldan, qui fit la guerre à Kang-hi, était de cette famille & fils de Hotohotsin, qui avait pris le titre de *patour-taïki*. Ce prince demeurait

avec ses troupeaux aux montagnes Altaï, ce qui lui fit donner, & à la horde dont il était le chef, le nom d'Éleutes du nord.

Hotohotsin laissa plusieurs enfants de différents lits, entr'autres Tsenké & Kaldan, qu'il eut de la même femme. Tsenké, l'aîné, fut déclaré, par son père, son héritier, & Kaldan, qui ^{p.080} était fort jeune, quitta la maison paternelle pour aller trouver le *talaï-lama*, dans le dessein de se faire lama lui-même ; avant d'exécuter ce dessein, ayant pris querelle avec Tchétchin & Patour, deux de ses frères, mais d'une mère différente, & ayant été repris par Tsenké, qui blâma sa conduite, il tourna sa colère contre celui-ci & le tua : cette mort causa beaucoup de trouble dans sa horde, & le *talaï-lama*, qui en fut informé, le renvoya parmi les siens.

Kaldan réunissait, à la dissimulation à la duplicité, tous les vices d'un caractère pervers & méchant. De retour dans sa horde, il parlait sans cesse des grandes liaisons qu'il entretenait avec le *talaï-lama* ; c'était un moyen sûr de gagner l'estime de sa horde, & il sut par là si bien séduire les anciens officiers de son père & de Tsenké son frère, qu'ils se joignirent à lui, dans le projet qu'il leur découvrit, de se défaire de ses frères Tchétchin & Patour. Il se donna ensuite lui-même le titre de *taïki*, & soumit à sa domination toutes les hordes du nord-ouest : ce fut en cette qualité, que la seizième année de Kang-hi, il envoya un de ses officiers à la cour impériale, pour y faire hommage en son nom.

Le *talaï-lama*, tiré d'une horde du Tangout, est le chef de la religion de Foé, pour lequel tous les Mongous sont pénétrés d'une profonde vénération. La neuvième année de Chun-tchi, ce grand lama vint lui-même à la cour de Pé-king faire hommage & offrir des présents. L'empereur le reçut en cérémonie, assis sur son trône, dans la grand'salle d'audience, & lui donna un sceau d'or avec un titre magnifique : depuis ce temps, le *talaï-lama* a constamment prêté hommage, & n'a jamais manqué de faire des présents à l'empereur. L'an

1675 il fit porter à Kang-hi, par un de ses principaux lamas, un ^{p.081} grand coussin rouge, avec quelques raretés de Ki-ping.

A la dixième lune de cette année, Kang-hi se rendit médiateur entre les Éleutes & les Kalkas, qui étaient sur le point de se déclarer mutuellement la guerre. Les Kalkas descendent des Yuen ou Mongous. Sous Taï-tsong, empereur des Mantchéous, un de leurs princes appelé Mahasamati-han, avait commencé à former des liaisons avec la cour impériale. Au commencement du règne de Chun-tchi, le prince Touchtou-han, ainsi que quelques autres princes, envoyèrent en tribut des chevaux, des chameaux, des peaux de zibelines, avec d'autres choses précieuses, & demandèrent qu'on établît une union stable entre la Chine & leur pays. La cinquième année de Chun-tchi (en 1648), les princes Tchassac-han & Nomen-han vinrent eux-mêmes prêter hommage, que l'empereur reçut, assis sur son trône, dans la grand'salle des audiences. Comme jusqu'alors il n'y avait eu rien de réglé sur les tributs que devaient payer ces princes kalkas, ni par rapport aux présents qu'on leur ferait en retour de leurs tributs, Kang-hi, la douzième année de son règne (en 1673), ayant reçu des princes Touchtou-han & Cheleï-han, mille chevaux & cent chameaux, détermina la nature des tributs & des présents, & cette loi servit de règle pour l'avenir. Il commença par diviser en huit quartiers ou huit principautés, les pays occupés par les Kalkas, qu'il désigna en général du nom de Tchassac, mais auxquels il donna différents titres particuliers, tels que ceux de *Touchtou-han*, *Tchéitchin-han*, *Tantsin-lama*, *Merghen-noyen*, *Pihilertou-han*, *Lopotsong-noyen*, *Tchéitchin-sinong* & *Koentolun-toin* : ensuite il décida que ces huit *tchassac* ou grand *taïki*, offriraient tous les ans en tribut huit chevaux blancs & un chameau de même couleur ; que les petits *taïki*, ou princes subalternes, donneraient ce qu'ils ^{p.082} pourraient, sans rien déterminer à cet égard ; que les présents qu'on ferait aux grands *taïki* consisteraient en argent, en thé, en bassins d'argent, en

pièces de soie, en toiles, & qu'on leur en donnerait plus ou moins suivant leur rang & leurs dignités.

A cette même lune on reçut à la cour plusieurs dépêches des mandarins de la partie occidentale du Chen-si, qui donnaient avis qu'un *tsinong* des Éleutes, après avoir été battu par Kaldan, s'était sauvé sur les limites de la Chine, & qu'il demandait un asile pour lui & pour ses gens : ils ajoutaient qu'on ne pouvait pénétrer les vues de Kaldan, ni savoir si son dessein était de déclarer la guerre aux Kalkas, ou s'il pensait à venir attaquer les frontières de l'empire ; mais qu'on savait sûrement qu'il était à la tête d'une puissante armée, & qu'il faisait de grands préparatifs.

Le tribunal des Affaires Étrangères avertit de son côté qu'il était informé par Tchang-kia-kéou, que Toanchouheyetou, envoyé des Éleutes à la cour, & les gens de sa suite, n'osaient retourner dans le pays, par rapport à la guerre qui s'était élevée, disaient-ils, entre Ouotsio-tou-han des Éleutes, & Touchtou-han des Kalkas, qui s'étaient l'un & l'autre déclarés ennemis de leur *taïki*. Le tribunal ajoutait dans son placet, qu'il avait aussi appris de Koukou-hoton ou Koué-hoa-tching, que des marchands tartares, qui étaient venus pour commercer, se plaignaient d'avoir été poursuivis par trois cents hommes, commandés par Sérentaché, *taïki* des Kalkas au pays de Kélong, & qu'ils demandaient avec instance d'être reçus sous la protection de l'empire.

Kang-hi était occupé à délibérer sur les moyens d'éteindre ces premières semences de guerre lorsqu'il reçut la nouvelle ^{p.083} qu'un ambassadeur de Taïki-Kaldan se présentait sur la frontière avec des lettres de créance comme envoyé pour faire hommage au nom de ce prince. On l'examina avec plus d'attention qu'à l'ordinaire, parce que, quelque temps auparavant, Hotchopayenbek, qui était *noyen* mahométan, se disant chargé, de la part du *kaldan*, de renouveler l'hommage, s'était avancé jusque sur les limites, où il avait causé beaucoup de désordre ; l'empereur fut obligé d'envoyer des mandarins

pour le réprimer, & il ordonna qu'à l'avenir lorsque le *kaldan* enverrait faire hommage, il ne chargerait de la commission que des gens pacifiques, à la tête desquels il mettrait un Éleute revêtu d'une autorité suffisante & pourvu des talents nécessaires pour remplir son ambassade avec dignité ; mais il en excluait les mahométans. Malgré cette défense, le prétendu envoyé du *kaldan* & les sept personnes de sa suite se trouvèrent tous mahométans, & autant d'espions que Spirataï-han, prince *hochétsi*, envoyait à la cour impériale, pour examiner ce qui s'y passait & lui en rendre compte. Il leur avait fait prendre la qualité de plénipotentiaires du *kaldan*, afin de leur donner par ce titre un facile accès. La supercherie ayant été découverte, l'empereur les fit arrêter : il ne voulut pas cependant les faire punir lui-même, mais il les renvoya au *kaldan* pour qu'il vengeât l'insulte qu'on lui faisait d'abuser de son nom ; on lui intima de nouveau les ordres sur le choix des seigneurs de sa cour qu'il chargerait de venir faire hommage en son nom.

Les princes de Fou-kien de Kouang-tong étant rentré sous la domination tartare, l'empereur envoya ordre aux troupes employées contre eux, d'aller joindre l'armée occupée dans le Hou-kouang contre Ou-fan-koueï. Sur l'avis que ce ^{p.084} renfort était en marche, Ou-fan-koueï abandonna la province, & se retira dans le Ssé-tchuen ; mais il n'y trouva plus le même zèle pour ses intérêts ; ce contretemps lui fit craindre de ne pouvoir y rester, surtout se voyant poursuivi de près par les Tartares ; cependant comme il avait des ressources dans son génie, il s'y maintint en habile capitaine le reste de l'année, sans que les Tartares osassent entreprendre de l'en chasser.

A la douzième lune les grands mandarins du Chen-si mandèrent que les peuples du Si-haï ou mer Occidentale, autrement appelé le lac Houhou-nor, venaient en foule se réfugier dans l'empire pour se mettre à couvert des armes du *kaldan* : le bruit de son approche avec une armée destinée à la conquête de leur pays, s'accréditait de plus en plus. Ils écrivaient que le *taïki* Merghen-holanaï-tortsi était arrivé en fugitif du

côté de Sou-tchéou avec plusieurs mille de ses gens, transportant avec eux leurs tentes & tous leurs équipages, comme s'ils devaient toujours demeurer en Chine ; que cette première émigration avait été suivie d'une autre de plus de dix mille Tartares, conduits par le *tsinong* Poutipatour, le *tchosba* de Lopotsan, le *hochétsi* de Erdéni, le *oupaché* de Sésan & le *oupaché* de Pataïmamou, qui avaient amené avec eux leurs familles pour éviter de tomber entre les mains du *kaldan*. Les mandarins représentaient ensuite que ces émigrants étaient réduits à la dernière misère ; mais après avoir fait l'éloge de la grandeur d'âme & de la générosité de l'empereur, qui, disaient-ils, porte indistinctement dans son sein tous les peuples de l'univers, ils observaient qu'il pourrait y avoir de l'inconvénient à les recevoir dans l'empire. **1678.** Kang-hi leur permit cependant de rester sur les frontières, & il ordonna même de leur fournir des bestiaux, voulant qu'on leur laissât la liberté de vivre à leur p.085 manière ; mais afin de les tenir en respect, il établit un cordon de troupes capable de leur en imposer.

A la quatrième lune, Nomen, que l'empereur avait fait comte sous le nom de Tchîn-koué-kong, & le *nomen* des Oulataï, qu'il avait envoyés du côté de Patari contre des coureurs & des vagabonds, lui donnèrent avis qu'à la troisième lune intercalaire, une troupe de trois à quatre cents voleurs étant allé dans le pays de Patari, avait tué le *taïki* Tchahanourtousan & sa femme ; qu'ils avaient enlevé vingt personnes de sa famille, & plus de soixante mille deux cent quatre-vingt-dix chevaux ou chameaux avec des tentes, des armes & tout ce que cette horde possédait. Kang-hi prit cette affaire à cœur, & envoya Séren & Nghenkésen, deux officiers des tribunaux, avec ordre de faire la plus grande diligence pour savoir à quel prince tartare appartenaient ces trois à quatre cents partisans : mais ces deux commissaires ne purent rien apprendre de certain à cet égard, & ils se bornèrent à conjecturer que ces brigands pouvaient être quelque reste des Éleutes de Ouotsio-tou-

han qui avaient été battus par le *kaldan*, qui manquant de ressources pour subsister, faisaient le métier de bandits & de voleurs.

Dans ces entrefaites, Ou-fan-koueï n'ayant que trop de sujet de se défier des officiers chinois qui servaient dans son armée, & voyant qu'il s'en détachait assez souvent de son parti pour se donner aux Tartares, prit la résolution d'abandonner le Ssé-tchuen & de se retirer dans le Yun-nan ; il y fut encore déterminé par les avis qu'il reçut que l'armée tartare grossissait chaque jour, qu'elle paraissait disposée à diriger sa marche vers lui : cependant les ennemis n'entreprirent rien & lui laissèrent faire assez tranquillement sa retraite, se contentant de s'assurer de cette province & d'y rétablir la tranquillité.

p.086 A la huitième lune les grands mandarins du Chen-si répondirent à l'ordre qui leur avait été donné de s'informer de la marche des projets du *kaldan* ; leurs dépêches étaient conçues en ces termes :

« Nous, les généraux Tchang-yong & Sun-ssé-ké, en conséquence de l'ordre de Votre Majesté, avons envoyé secrètement en Tartarie un homme de confiance qui en savait la langue, qui nous a fait le rapport suivant.

— La première personne que j'ai interrogée sur le sujet de la commission dont j'étais chargé, a été Tarhanhochéan, officier de Ouotsio-tou-han, qui allait du côté de Si-haï. Il m'a dit qu'à la deuxième lune de cette année, le *kaldan* avait ordonné à ses gens de tenir prêts leurs équipages, que dans peu il devait se mettre en campagne, mais qu'on ignorait la marche qu'il tiendrait.

Nous avons en second lieu fait venir Yon-tchu, chef de quelques Tartares, arrivé depuis peu du pays du *kaldan* ; il nous a dit qu'il demeurait à la montagne Kin-chan, éloignée de Kia-yu-koan de deux mois de chemin, vers le nord-ouest, dans un pays appelé anciennement Taouan.

Nous nous sommes encore adressés à un lama appelé Ouantchun, qui était depuis peu de retour d'auprès du *kaldan* ; il nous a dit que la plupart des peuples de cette contrée s'étaient soumis à ce prince, quelques-uns de leur plein gré, les autres par force ; que plusieurs de ces derniers l'avaient abandonné, dès qu'ils avaient trouvé le moyen de le faire avec sûreté. — Il semblerait que le *kaldan* forme le projet de se porter du côté du Si-haï pour s'en emparer ; mais comme les peuples qu'il a soumis à son obéissance lui sont peu attachés, que le pays de Si-haï est fort éloigné de ses États, il craint qu'on ne profite de son absence pour y causer quelque révolution.

p.087 L'année suivante, **1679**, le *kaldan* fit demander au général Tchang-yong un interprète qui sût le chinois, le mongou & le tartare qu'on parle dans le pays à l'ouest de la Chine ; il chargea le *séssan* Mannaï de remettre à ce mandarin trois chevaux & un habit complet de zibeline, pour être offerts de sa part à l'empereur, afin de l'engager à ne pas s'opposer aux vues qu'il avait sur le Si-haï, le berceau de ses ancêtres. Tchang-yong avait accepté les présents envoyé au *kaldan* l'interprète qu'il demandait avec des instructions secrètes. A son retour l'interprète rapporta que le *kaldan* était dans la trente-sixième année de son âge, & d'une physionomie qui seule inspirait la terreur ; qu'il avait le caractère sévère, & marquait beaucoup de penchant pour le vin ; que l'année dernière il avait assemblé une assez grosse armée pour aller porter la guerre dans le Si-haï ; mais qu'après une marche de onze jours, il avait rebroussé chemin, sans qu'on ait jamais pu en savoir la raison ; que cette année, il s'était mis deux fois en campagne, & que s'étant avancé chaque fois jusqu'à Tchen-téou des mahométans, il était revenu sur ses pas sans rien entreprendre.

Quelque temps après un ambassadeur de ce prince arriva à Pé-king, & justifia son maître sur l'imposture des mahométans qui avaient fausement pris le titre de ses envoyés. Il désavoua tout ce qu'ils avaient

fait, & dit que ceux que son souverain chargeait de rendre hommage à l'empire, étaient toujours munis de lettres de créance. Il déclara que le *talaiï-lama* ayant élevé son maître au rang de *han*, sous le titre de *pochkétou-han*, il venait offrir, de sa part & en cette qualité, des cuirasses appelées *sofékia*, & fort estimées, des fusils, des chevaux & des chameaux, des peaux de zibelines avec d'autres productions précieuses de ses États, qu'il présentait ^{p.088} comme un hommage. L'empereur le renvoya au tribunal des princes étrangers, qui, après avoir vérifié ses lettres de créance, dit que le *kaldan* & les autres princes des Éleutes étaient venus constamment rendre hommage à l'empire ; que le *kaldan* ayant été créé *han* par le *talaiï-lama*, rien n'empêchait que l'empereur lui fît la même grâce qu'au Kalka. On reçut son tribut, & on lui donna un sceau pareil à celui qui avait été accordé au Kalka.

Le fameux Ou-fan-koueï s'apercevait de jour en jour que son âge avancé secondait mal son courage, & ne lui permettait plus de soutenir les fatigues d'une longue guerre. Arrivé dans le Yun-nan, il ressentit plus qu'il n'avait encore fait le poids de la vieillesse ; il jugea qu'il touchait au terme de sa vie, & ayant fait assembler ses principaux officiers, après les avoir instruits de la conduite qu'ils devaient tenir pour se soutenir contre les Tartares, il leur recommanda son fils, encore enfant. Sa mort, qui suivit de près, fut douce & tranquille ; il transmit à son fils les conquêtes qu'il avait faites dans l'empire.

A la septième lune de cette même année, vers les dix heures du matin, on ressentit un tremblement de terre si violent à Pé-king, que plus de trois cent mille ¹ personnes furent ensevelies sous les ruines des maisons ; la ville de Tong-tchéou, à quatre lieues de la capitale, éprouva

¹ Couplet qui marque ce terrible tremblement au dix septembre, dit qu'il périt plus de quatre cent mille personnes. Sub decimam horam matutinam, regiam urbem & loca vicina tam horribilis terræ motus concussit, ut innumera palatia, deorum fana, turres & urbis mœnia corruerint ; & sub ruinis sepulta quadringenta hominum millia, & in proximo aulæ oppido Tong-tchéou dicto supra triginta hominum millia sub ædium ruinis oppressa. Il ajoute que l'empereur fit rétablir, à ses frais, les maisons & inhumer ceux qui avaient péri sous les ruines.

un semblable désastre, & p.089 plus de trente mille hommes furent écrasés par le renversement des édifices. L'effroi continua pendant environ trois mois que les secousses se firent sentir par intervalle, mais moins fortes que les premières. L'empereur, les princes & le peuple campèrent assez longtemps à la campagne pour éviter le danger. Kang-hi fit, à cette occasion, de grandes largesses au peuple, dont un nombre prodigieux se trouvait réduit à l'extrême misère ; les soldats, surtout ceux des bannières, eurent, aussi part à ses libéralités ¹.

L'an **1680**, dix-neuvième de Kang-hi, on découvrit quels étaient les coureurs qui avaient ravagé le pays de Patari. Le mandarin chargé de faire des perquisitions à cet égard, apprit du *tsinong* de Patour, qu'après avoir été battu par le *kaldan*, il s'était sauvé, accompagné du *hochétsi* de Erdéni, avec lequel il était demeuré six jours ; qu'au bout de ce temps, ils s'étaient séparés, & que le *hochétsi* avait emmené avec lui quatre cents hommes, avec lesquels il était actuellement dans le pays de Touchétou-han, où il avait conduit ses troupes. D'après p.090 ces premiers indices, le commissaire de la cour envoya chercher le *hochétsi*, qui avoua de bonne foi qu'il était l'auteur du brigandage commis dans le pays de Oulataï, & il s'excusa sur la nécessité où il se trouvait de permettre le pillage pour faire subsister sa troupe, qui n'avait plus d'asile étant réduite à fuir devant le *kaldan* victorieux. L'empereur lui pardonna en faveur de sa franchise, à condition qu'il réparerait le dommage qu'il avait causé.

¹ A la dernière lune de l'an 1679 (le 4 janvier 1680) un incendie subit consuma en peu d'heures le palais impérial. Le dommage fut estimé à plus de deux millions trois cent cinquante mille livres. Quatre jours après cet accident, Kang-hi étant allé à sa maison de plaisance prendre le plaisir de la chasse, dont il était passionné, & ayant aperçu de loin le tombeau magnifique du dernier empereur Ming, élevé par les soins de Chun-tchi, il le visita & fit à ce prince les cérémonies chinoises : il s'écria, les larmes aux yeux & le visage prosterné contre terre, qu'il ne devait point attribuer aux Mantchéous, le sort funeste qui avait tranché ses jours, mais à l'infidélité de ses propres sujets. Un autre jour Kang-hi étant à la chasse & s'étant écarté de ses gens, rencontra un vieillard qui se désespérait de la perte d'un fils unique que venait de lui enlever un officier tartare ; le monarque indigné de cette action, fait monter en croupe le vieillard, & se rend, à deux lieues de là, à la maison de l'officier, auquel il fit couper la tête, après qu'il l'eut convaincu de son crime, en présence des grands qui l'avaient rejoint. Il gratifia le vieillard de la charge que possédait l'officier. Éditeur.

Cette même année les Tchang-kolao ou montagnards de la province du Kouang-si prirent querelle avec quelques sujets de l'empire ; & leur démêlé personnel dégénéra dans une guerre ouverte. Le prince de Kouang-tong, qui avait la province de Kouang-si sous sa juridiction, aurait pu en étouffer les premières semences en faisant marcher une division de ses troupes ; mais quoiqu'il eût alors jusqu'à quarante mille hommes sur pied, dont il ne tenait qu'à lui de disposer, négligeant absolument de faire attention aux conséquences que pouvait avoir cette guerre, il en laissa tout le fardeau aux seules troupes de la province.

L'empereur mécontent de ce prince, qui ne s'occupait que du soin de s'enrichir par le commerce qu'il faisait avec les Hong-mao ¹ & les îles de Lu-song ², malgré les défenses réitérées du gouvernement de commercer avec les étrangers, lui envoya ordre de conduire une partie de ses troupes contre les Tchang-kolao. Le prince obéit ; il rassembla un petit corps d'armée, & marcha jusque près des limites du Kouang-si ; mais là, sous différents prétextes, il partagea sa petite armée, p.091 dont il envoya un détachement au secours des troupes du Kouang-si contre les Tchang-kolao & avec l'autre division il reprit le chemin de Kouang-tchéou-fou (ou Canton), sa résidence ordinaire.

L'empereur & toute la cour crurent apercevoir dans sa conduite le dessein de vouloir secouer le joug des Tartares : le peu d'égard qu'il avait pour les ordres qu'on lui intimait, de rompre tout commerce avec les étrangers ; le grand nombre de troupes qu'il entretenait sur pied, & qui semblaient inutiles, tout contribua à rendre la chose si probable, que l'empereur envoya deux grands lui signifier l'ordre de se faire mourir avec un cordon de soie jaune, qu'ils lui portèrent renfermé dans une boîte de vernis. Une commission de cette nature demandait de la prudence & de la fermeté : les envoyés eurent soin d'arriver incognito & sur le soir à Kouan-tchéou-fou ; ils se rendirent aussitôt chez le

¹ Les Hollandais, que les Chinois appellent *cheveux rouges*.

² Manille ou Luçon, une des Philippines, appartenant aux Espagnols.

commandant des troupes tartares qui étaient en garnison dans la place, & l'instruisirent du sujet de leur mission, en lui ordonnant de faire mettre ses soldats sous les armes. Le lendemain avant le jour ils montèrent au palais, escortés des troupes tartares : ils firent prier le prince de se lever, lui signifièrent l'ordre de l'empereur, qu'il reçut avec une grandeur d'âme qui les surprit ; après s'être revêtu de ses plus magnifiques habits, il ouvrit tranquillement la boîte & prit le cordon, avec lequel il s'étrangla. Ce prince avait plusieurs frères, l'un desquels était gendre de Kang-hi : les deux grands chargés d'exécuter les ordres de la cour, en firent mourir trois, avec plus de cent de ses principaux officiers qui avaient eu le plus de part à sa confiance ¹. p.092 On établit sa principauté sur le pied des provinces de l'empire, & le reste de sa famille fut transporté à Pé-king.

L'armée tartare occupée dans le Ssé-tchuen contre Ou-fan-koueï, & qui n'avait osé jusque là hasarder une bataille contre ce rebelle, dont elle craignait l'habileté, n'eut pas plus tôt appris sa mort, qu'elle se mit en route pour passer dans le Yun-nan, où elle battit les rebelles dans trois actions considérables. Profitant de ses succès, elle s'avança, vers Yuan-nan-fou, la capitale de cette province qu'elle investit.

Le fils de Ou-fan-koueï, qu'il avait déclaré son successeur, était dans cette place, considérée comme le dernier retranchement qui restait à leur parti. Ce qu'il avait de braves gens se trouvaient renfermés avec lui, résolus de se défendre avec courage, & de sacrifier leur vie pour conserver la sienne. Il ne le cédait en bravoure à aucun de ses nouveaux sujets, & il fit toute la résistance qui dépendait de lui, mais après avoir soutenu un assez long siège, ce jeune prince, craignant de tomber vif entre les mains des Tartares, se pendit, & termina par sa mort une

¹ Les deux grands chargés de cette commission de la part de Kang-hi, ne mirent pas plus de dix-sept jours à le rendre de Pé-king à Canton, où ils arrivèrent le 9 d'octobre. Couplet dit que ce prince de Canton était fort attaché aux chrétiens, qu'il protégeait. Les Tartares avaient dessein de confisquer ses biens ; mais ayant ouvert le cercueil de son père, qui n'avait point encore été porté à la sépulture, & ayant trouvé le corps vêtu à la tartare, ils changèrent d'avis, & laissèrent sa succession à ses héritiers.

révolte qui semblait devoir anéantir la puissance des Mantchéous dans la Chine.

Les Tartares étant entrés dans la ville, se saisirent de toute la famille de Ou-fan-koueï, ils firent exhumer son corps & emportèrent ses os à Pé-king, où ils conduisirent les prisonniers de considération. Plusieurs d'entre ceux-ci subirent la mort, & on éteignit jusqu'au dernier rejeton de la famille ^{p.093} de Ou-fan-koueï. Ses os réduits en cendres, furent jetés au vent, ne pouvant punir autrement le chef d'une révolte d'autant plus à craindre, qu'il était en état de la soutenir par sa puissance & par son habileté.

1681. Le prince de Fou-kien, inquiet, soupçonneux & cruel, se perdit dans le même temps par la manière dure & barbare dont il traitait ses sujets : il ne pouvait pardonner à ceux de ses officiers qui avaient hautement désapprouvé sa révolte, & il les regardait comme des gens qui ne le voyaient qu'avec peine au-dessus d'eux ; il conçut contre leur fidélité des soupçons qui coûtèrent la vie à plusieurs d'entre eux. Son injustice révolta tous les esprits, qui se réunirent pour porter des plaintes contre lui. L'empereur fit venir ce prince avec toute sa famille à Pé-king, & le punit du dernier supplice : il fut coupé par morceaux, & ses chairs jetées aux animaux carnassiers. Kang-hi remit la principauté du Fou-kien sur le même pied que celle de Kouang-tong, & eut soin d'y envoyer l'année suivante des mandarins généraux & particuliers comme dans les autres provinces.

La même année, vingtième de Kang-hi, Lopotsan, *taïki* des Kalkas vint, suivant l'ancien usage, prêter hommage à l'empereur : il n'avait pas rempli ce devoir depuis longtemps à cause des troubles arrivés dans ses États. La douzième année de Chun-tchi (1655), ce prince divisa les Kalkas en huit *tchassac*, qui devaient, à des temps marqués, se rendre à la cour pour rendre hommage. Le *taïki* Lopotsan fut le premier qui satisfait à cette loi.

La première année de Kang-hi (1662), un *tchassac* & le *taïki* Lopotsan se brouillèrent au point de recourir aux armes. Le *tchassac* fut défait et tué par Lopotsan ; celui-ci craignant que ^{p.094} les autres *tchassac* ne se réunissent pour venger cette mort, abandonna son pays & alla se réfugier chez les Éleutes, parmi les hordes soumises au *kaldan*.

Cette même armée de Kang-hi, le *kaldan* cherchant à persuader qu'il voulait vivre en bonne intelligence avec l'empire & les Kalkas, ainsi qu'avec le *taïki* Lopotsan ou *tchassac* Touhan, demanda qu'on reconnût ce dernier pour *tchassac*, afin qu'il pût l'envoyer en cette qualité faire hommage à l'empereur. La cour lui accorda cette dignité à la sollicitation du *kaldan*.

Depuis longtemps des troupes de bandits & d'autres vagabonds de la Tartarie, exerçaient de continuels brigandages, s'assemblant par centaines, & souvent en plus grand nombre, pour piller de tous côtés & enlever dans les pâturages les chevaux & les bestiaux des Mantchéous. L'empereur ordonna aux princes mongous d'arrêter ces fréquents désordres, & il leur adressa le rescrit suivant :

« Sous mes ancêtres & jusqu'à ce jour, votre pays de Tartarie a été divisé en différents quartiers ou principautés ; savoir, Tchahar Konchin, Naïman, Honniot, Holo-kortchin, Parin, Tourbet, Tchalut, Korlo, Toumet, Kartchin, Ngahan, Tchalout, Kesiéteng, Setsé-pou-lou, Outchu-moutsin, Hopakaï, Kaotsit, Hopahanar, Soucté, Houlataï, Orto, Kalka, Maomingan, Koukou, Hoton-toumet. Vous êtes tous de la même famille ; vous êtes tous Mongous : il vous serait de la plus grande facilité de vous accorder à entretenir, à frais commun, des corps-de-gardes pour veiller sur vos troupeaux. Ceux que vous avez établis sont trop éloignés les uns des autres, & la plupart à une ou deux journées de distance : vous laissez par-là vos pâturages exposés aux incursions des brigands, & vos bestiaux sont, en quelque sorte, à leur discrétion. Au lieu de vous servir

p.095 d'étrangers pour les garder, la prudence semble vous dicter de n'y employer que des nationaux. Princes Peïlé, vous grands des Mongous, assemblez-vous pour statuer sur une précaution qui vous est de la plus grande conséquence, faites-moi savoir ce que vous aurez résolu.

Tous les princes & grands se conformèrent à cet ordre, & établirent des corps-de-gardes plus rapprochés les uns des autres, afin de pouvoir se secourir mutuellement & avec plus de promptitude en cas d'incursion de la part des brigands.

L'année suivante, **1682**, l'empereur cherchant à faire régner la paix, envoya aux principaux d'entre les princes tartares, Éleutes & Kalkas, de magnifiques ambassades, dont le motif apparent était de leur porter des présents, mais dans le fait, c'était pour examiner l'état de leurs cours & leur inspirer des sentiments de paix. De tous ces princes, Pochkétouhan, *kaldan* des Éleutes, lui donnait le plus d'inquiétude ; il députa vers lui deux grands du premier ordre, qu'il fit accompagner par Sunko, ceinture rouge ¹, & Honanta, le premier garde du corps de la première compagnie, le second, garde du corps de sa présence ; Nghen-késen, officier d'un tribunal, & le lama Sambutan-kérong furent aussi de cette ambassade.

Les Kalkas, divisés en deux quartiers, sous la distinction de la droite & de la gauche, étaient gouvernés par deux *han*, qui avaient l'inspection sur les autres princes de leur district. Comme ces princes étaient en trop grand nombre, Kang-hi n'envoya des ambassades qu'aux principaux d'entre eux : celle pour Touchtou-han, chef des Kalkas de la gauche, était composée de Féyankou, capitaine des gardes, de Ho-rabdan, *taïki* p.096 mongou, d'un officier des gardes, & du mandarin Kara. Le grand lama Chouï-tchon-kérong fut envoyé vers le *koutouctou* des Tchépsuntanpa ; on députa à Tché-tchin-han, deux grands du premier

¹ Voyez la note, [tome X, page 454](#).

ordre, avec Séren, officier de l'un des tribunaux ; le lieutenant-général Pandarka, Nomoutsi, *taïki* mongou du deuxième ordre, le garde du corps Sahata & le mandarin Ouotsir, furent choisis pour aller vers le *noyen* Erkétaïtsing. L'empereur nomma Chéouchit, grand officier de sa maison, le lieutenant général Yang-taï, Soning, grand du quatrième ordre, & Ouchepa, officier de tribunal, ses ambassadeurs auprès du *noyen* Merghen. L'ambassade destinée pour le *tchassac* Tou-han, chef des Kalkas de la droite, était composée d'un lieutenant-général, *taïki* mongou du deuxième ordre, d'un garde du corps de la première compagnie, & d'un officier dans un tribunal. Les envoyés vers le *taïki* ou prince de Pentsou furent Ouména, ceinture rouge & grand du palais, Ouomoctou, grand du premier ordre, Mata, garde du corps de la première compagnie, & Tala, officier d'un tribunal. Le lieutenant-général Lacta, de la famille impériale, Tchamouyang, *taïki* mongou du second ordre, Souleï, officier des gardes, le mandarin Mati furent nommés ambassadeurs auprès du *tsinong* de Erdéni. On députa vers le Séren, *taïki* de Hohai, un garde du corps de la première compagnie, Lati, *taïki* du premier ordre, le docteur Feïpao & le mandarin Balang. Ouotsir, grand du premier ordre, Tchamfou, officier des gardes, Holo, docteur du premier ordre & le mandarin Tsilanpao furent envoyés vers le *noyen* de Tarmakili ; enfin l'ambassade pour le *taïki* Lopotsan était composée d'un garde du corps de la première compagnie, d'un docteur du premier ordre & du mandarin Sanké.

p.097 L'empereur fit porter à chacun de ces princes un *pao-tsé* ou habit long de cérémonie, garni de zibelines noires, avec un bonnet bordé de même, mais d'une nuance moins foncée ; il y joignit un chapelet de corail, des bottes de cuir & de soie fourrées ; une ceinture ornée de pierres précieuses & bordée de corail, avec le mouchoir, la bourse & le petit couteau dans une gaine d'ivoire, qui s'attachent à la ceinture. Il leur envoya encore un carquois, dont les ornements étaient de pierres précieuses & de corail, avec l'arc & les flèches ; un vase d'or pour

prendre le thé, orné de pierres précieuses & de corail, un autre de vermeil doré, pour le riz, & un service entier de plats d'argent ; ces présents furent accompagnés, pour chacun des princes, de cinq peaux de zibeline, presque noires ; d'autant de peaux de castors, de léopards, tigres & de léopards de mer ; de neuf barres de thé, de quatre-vingt-dix pièces de soie, & de neuf cents pièces de toile fine du plus beau bleu. Comme la plupart de ces présents ne convenaient point au *koutouctou* Tchépsuntanpa, qui était lama, on lui en envoya de particuliers, qui consistaient en sept grandes serviettes de toile fine ; une coupe de pierre précieuse ; une aiguière de même matière, avec son anse ; un chapelet de corail ; une selle brodée, & couverte de plaques d'or ; un service complet de vermeil doré, & une théière d'or, ornée de pierres précieuses & de corail. On lui donna encore, comme aux autres princes, des peaux, du thé, des soieries & des toiles.

Avant de partir, l'empereur donna à chacun des ambassadeurs des instructions sur les routes qu'ils devaient tenir, & sur la manière de se conduire à l'égard des princes vers lesquels il les envoyait. Il leur recommanda surtout de leur inspirer ^{p.098} des sentiments de soumission & de fidélité pour sa personne, & il les chargea de lettres qu'il écrivit à ces princes d'un ton de maître, adouci cependant par les promesses d'avoir pour eux tous les égards qu'ils mériteraient ; mais il menaçait de son ressentiment ceux qui troubleraient la paix ou s'écarteraient de l'obéissance qu'ils lui devaient. Munis de ces instructions, ces différents ambassadeurs partirent pour leur destination.

Le garde du corps Tortsitchapou & les autres envoyés vers le *taïki* Lopotsan, arrivés au pays de Kongoropo, rencontrèrent Salactour, ambassadeur du Kaldan, qui se rendait à la cour impériale pour y faire hommage. Ils surent de lui que Tchassac-tou, *han* des Kalkas, avait défait sans ressource le *taïki* Lopotsan. Poukoupanti, envoyé de Tchassac-tou-han, qui accompagnait l'ambassadeur, leur confirma cette vérité, & leur dit que son maître instruit par une voie sûre, que Lopotsan

s'était réuni avec les Oros (les Russes ou Moscovites), pour le venir attaqué & s'emparer de ses États, avait envoyé contre lui son fils, à la tête de dix à douze mille hommes ; que l'ayant surpris le dix de la deuxième lune de cette année pendant la nuit, dans le temps qu'il était enseveli dans les vapeurs du vin, il s'était saisi de sa personne ; qu'il avait ensuite dissipé sans peine tous ses gens, enlevé ses richesses & ses troupeaux & l'avait fait conduire dans le camp de son père, où il l'avait laissé. Les ambassadeurs de l'empire jugeant par ce récit que leur voyage devenait inutile, n'osèrent cependant retourner sans un ordre express : ils s'arrêtèrent pour attendre la réponse de la cour, qui leur manda de revenir.

L'année suivante, **1683**, l'empereur se rendit maître de l'île de Taï-ouan ou de Formose, où régnait Tching-ké-san, fils de Tching-king-maï. Ce dernier, au commencement de la p.099 révolte de Ou-fan-koueï, s'était déclaré pour lui, & après de grands démêlés sur la préséance avec le prince de Fou-kien, il s'était retiré dans son île, où il était mort peu de temps après, laissant pour successeur son fils Tching-ké-san dans un âge tendre, auquel il donna pour tuteurs Lieou-koué-kan Fong-si-fan, deux de ses officiers qui lui étaient entièrement dévoués.

L'empereur en détruisant la principauté de Fou-kien y avait envoyé, en qualité de *tsong-tou* ou gouverneur général, Yao, homme adroit & insinuant. A peine eut-il pris possession de sa charge, qu'il fit publier, jusque dans Taï-ouan une amnistie, par laquelle il promettait à tous ceux qui se soumettraient à l'administration tartare, les mêmes emplois & les mêmes honneurs dont ils jouissaient. Cette déclaration produisit tout l'effet que le *tsong-tou* en attendait ; la plupart de ceux qui s'étaient attachés à Tching-tching-kong avaient quitté, pour le suivre, leur patrie, leurs femmes & leurs familles, ils ne désiraient que l'occasion de retourner chez eux honorablement. Quelques-uns même ne balancèrent point, aussitôt après la publication, de passer dans le Fou-kien : le *tsong-tou* leur fit un traitement si avantageux, qu'ils furent bientôt suivis

par un plus grand nombre. Cette défection fit juger au gouverneur du Fou-kien, que la conjoncture était favorable pour s'emparer de Taï-ouan ; en conséquence il envoya, sous les ordres du *ti-tou* ou grand amiral de la province, une flotte considérable attaquer les îles Pong-hou. Cette escadre trouva plus de résistance qu'elle n'avait compté ; la garnison soutenue par l'artillerie des Hollandais, se défendit avec bravoure : cependant il fallut céder à la force. Ces îles une fois prises, le conseil du jeune prince jugea qu'il serait ^{p.100} impossible de conserver Taï-ouan : ainsi, sans attendre que le *ti-tou* vînt les attaquer, ils envoyèrent porter à l'empereur, au nom du jeune prince, le placet suivant :

« Prosterné aux pieds de Votre Majesté, lorsque je considère la puissance de la Chine, qui, depuis un temps immémorial, s'est soutenue avec éclat dans une succession de rois, qui en ont si glorieusement occupé le trône, je ne puis m'empêcher de reconnaître que le Tien, par une protection spéciale, a choisi votre illustre famille pour gouverner ces États, & qu'il n'a opéré les dernières révolutions, que pour perfectionner les cinq grandes vertus ¹ ; les preuves en deviennent évidentes par l'heureux succès qui a couronné toutes les entreprises de Votre Majesté. Mes ancêtres se sont toujours signalés par un véritable attachement pour leurs souverains ; ils ont fait leur étude principale de reconnaître les bienfaits qu'ils avaient reçus des Ming, dans un temps où votre glorieuse dynastie ne leur avait accordé aucune faveur.

C'est cet attachement inviolable à son prince qui obligea mon aïeul Tching-tching-kong de sortir de la Chine, & de défricher les terres incultes de l'orient : Tching-king-maï mon père, aimait & cultivait les sciences ; imitant les rois de Yé-lang ²,

¹ La charité, la justice, les cérémonies, la prudence & la fidélité.

² Sur les confins du Ssé-tchuen.

son ambition se bornait à instruire & à gouverner son peuple. Héritier de ses domaines, j'ai joui jusqu'ici du nom & du rang qu'il m'a transmis, & loin de chercher à m'agrandir, toute mon occupation est de me rappeler avec reconnaissance les bienfaits dont le Tien a comblé ma famille. Je regarde Votre Majesté comme le ciel, qui, ^{p.101} par son étendue & par son élévation, couvre & embrasse l'univers ; Elle est encore semblable à la terre, qui soutient toutes choses par sa solidité : Elle a posé pour base immuable de sa glorieuse administration, la bienfaisance, la justice & la clémence ; & de même que le soleil à son lever, répand partout la lumière, l'éclat qui environne son trône frappe les nations les plus éloignées ; pourrais-je ne pas m'abaisser devant lui, & oserais-je concevoir des desseins inspirés par l'orgueil ou par l'ambition ? La seule pensée de faire passer mes vaisseaux du côté de l'ouest, serait un crime. Hélas ! de ces flots innombrables de soldats qui étaient venus inonder l'orient, qu'en reste-t-il ? Comme la rosée qui se dissipe lorsque le soleil paraît, tout s'est évanoui sans laisser de traces : ainsi loin de chercher à faire couler encore le sang, je souhaite ardemment de voir le ciel & la terre ne faire qu'un seul tout par l'harmonie & la concorde. Le peuple de cette île ne demande pas de pouvoir s'enivrer de liqueurs fortes, ni de se rassasier de mets délicats ; il n'aspire qu'à être traité avec douceur, & il n'en sera que plus porté à la soumission : moi-même je n'ai point d'autre pensée. Je fais ici le serment solennel, que la lumière du soleil n'est pas plus pure que les sentiments de fidélité & d'obéissance que j'apporte au pied du trône de Votre Majesté.

L'empereur, pour toute réponse à ce placer, ordonna à Tching-ké-san de se rendre à Pé-king. Ce prince en conçut de vives inquiétudes ; & au lieu d'obéir, il se contenta d'envoyer le sceau de sa principauté, avec

ceux de ses premiers officiers. Il adressa un second placet, dans lequel il exposait qu'étant né dans les contrées méridionales, & d'une santé faible, il ne pouvait supporter le froid du nord ; en conséquence il p.102 demandait qu'on lui permît de se retirer dans le Fou-kien, pays d'où ses ancêtres étaient sortis. Ce placet ne fut pas plus favorablement accueilli que le premier ; de sorte que ce malheureux prince fut obligé de quitter Taï-ouan & de venir demeurer à Pé-king, où il jouit de la qualité de comte, que l'empereur lui donna à son arrivée à la cour, qu'il transmit à son fils après lui.

A la septième lune les ambassadeurs qu'on avait envoyés au *kaldan* des Éleutes, arrivèrent à la cour. L'empereur les ayant admis aussitôt en sa présence, ils lui firent un détail circonstancié de tout ce qu'ils avaient vu depuis leur entrée dans les États du *kaldan* jusqu'à leur départ pour revenir en Chine. Kitat, le chef de cette ambassade, s'exprima de la sorte dans le compte qu'il rendit :

« Lorsque nous arrivâmes près des limites du *kaldan*, nous dépêchâmes Sambutan-kérong & quelques autres d'entre nous pour prendre les devants & donner avis de notre arrivée. Le vingt-huit de la onzième lune, notre envoyé nous fit dire qu'il avait vu à Sarpatéou le *kaldan*, qui lui avait d'abord témoigné beaucoup de surprise du sujet de sa mission ; mais qu'ensuite il s'était félicité de ce que la Chine, qui n'avait jamais envoyé d'ambassade aux Éleutes, lui faisait cet honneur, ajoutant qu'il regardait cet événement comme l'époque la plus glorieuse de son règne. Que ce prince lui avait encore dit qu'il pouvait repartir dès le lendemain avec Kessersin, chargé de sa part d'aller au-devant des ambassadeurs.

Le dix de la douzième lune nous arrivâmes à Mao-li-kéou, où un *séssan* ou conseiller d'État du *kaldan*, appelé Séren, nous attendait. Il nous fournit à chacun un cheval de p.103 monture, & trente chevaux avec dix chameaux pour porter notre bagage,

& pourvut à notre subsistance, en nous faisant donner un grand nombre de moutons.

Le vingt-quatre de cette même année nous arrivâmes à Tsitsiha, où nous séjournâmes, un second *séssan* du *kaldan*, appelé Tchétchin, vint nous y trouver.

— Jamais, nous dit-il, le grand empereur de la Chine ne nous a envoyé d'ambassade ; il a sans doute un motif dans celle que nous recevons aujourd'hui ? Nous lui répondîmes que Votre Majesté impériale n'en avait point d'autre que la bienveillance, qui lui est naturelle ; que l'empire jouissant d'une paix universelle, elle avait voulu profiter de cet heureux temps pour donner des marques de ses libéralités au *han*, leur maître. Nous ajoutâmes que devant arriver le lendemain à la cour, nous serions bien de voir comment il recevrait les présents que nous étions chargés de lui offrir de la part de notre auguste maître, & quel cérémonial on observerait pour notre réception. Nous lui témoignâmes encore le désir que nous avions d'être prévenus de l'étiquette qu'on suivait, afin de nous y conformer. Comme nous étions près d'arriver au quartier où le *kaldan* a fixé sa demeure, il nous envoya son *kesser* ou ministre, pour nous dire de sa part qu'il aurait dû venir en personne au-devant de nous ; mais que sa nation recevant pour la première fois, les honneurs d'une pareille ambassade, il ne pouvait y avoir rien de réglé sur le cérémonial ; qu'il pensait que d'abord il fallait choisir un jour heureux pour cette cérémonie. Nous lui répondîmes que quand il l'aurait fixé, s'il voulait nous faire avertir & nous dire en même temps avec quelles cérémonies il recevrait l'ordre & les présents de Votre Majesté, nous nous rendrions auprès de lui.

p.104 Le *kesset* rapporta notre réponse à son maître ; le *kaldan* choisit le vingt-huit de la lune, comme un jour heureux pour

nous donner audience. Il nous fit dire qu'il recevrait de nos mains les présents & la lettre de Votre Majesté ; quoiqu'il n'eût point, comme à la Chine, des tribunaux chargés de recevoir les tributs & les placets des princes étrangers, il avait des *séssan* qui remplissaient les mêmes fonctions auprès de lui, & qu'il aurait pu leur donner la commission de recevoir l'ambassade sans manquer aux rites & aux usages de sa nation.

Le jour indiqué nous parûmes devant le *kaldan* ; il était assis sur une natte, les pieds croisés à la manière des Tartares. Lorsque nous lui présentâmes l'ordre de Votre Majesté, il se leva, & le corps à moitié courbé, il le prit avec les deux mains : il ordonna ensuite aux grands qui étaient à ses côtés, de recevoir les habits & les autres présents que Votre Majesté lui envoyait.

Après ces préliminaires, nous lui témoignâmes l'intérêt que Votre Majesté prenait à sa personne, & il nous marqua les mêmes sentiments pour elle. Nous ayant fait asseoir, il nous dit :

— On a répandu le bruit que des esprits remuants avaient causé du trouble dans l'empire, & qu'il avait fallu plusieurs années pour rétablir la tranquillité.

Nous répondîmes, qu'à la vérité, des gens turbulents avaient troublé la paix ; mais que Votre Majesté les avait traités avec tant de douceur, qu'elle avait fait rentrer dans le devoir ceux qui s'en étaient écartés, & que sans avoir besoin de recourir aux armes, elle était parvenue à éteindre jusqu'aux dernières semences de divisions dans l'empire, qui jouissait actuellement d'une paix profonde. p.105

— On m'a encore dit, continua-t-il, que l'empereur votre maître a envoyé huit jeunes gens dans le royaume de Tangout pour y

apprendre les lettres & la langue du pays ; quel fruit espère-t-il en retirer ?

— Celui, répondîmes-nous, que procure l'acquisition de nouvelles connaissances ; le plaisir en est semblable à celui qu'on ressent au sortir d'un grand festin ; on retourne chez soi joyeux & content.

Le vingt-neuf de la douzième lune le *kaldan* nous invita à venir voir les jeux & les danses des lama ; & le lendemain, premier de la première lune, nous fûmes encore invités à les entendre expliquer leurs livres canoniques : après ces exercices, il nous donna à manger, & nous régala de trois en trois jours jusqu'au neuvième de cette même lune. Ces fêtes, en usage au renouvellement d'année, étant finies, nous demandâmes un entretien aux *séssan* Tchétchin, Ourtchin & Tchapou : ils se justifièrent sur l'affaire du Hochétsi de Erdéni, & du *tsinong* Patourkké. Nous vînmes ensuite à parler des sujets du *kaldan* qui venaient en Chine sans lettres de créance de sa part : ils répondirent que tous ceux qu'on envoyait rendre hommage, ne partaient jamais sans lettres scellées du sceau de leur *han* ; mais qu'il pouvait se faire que quelques-uns de ses sujets, trop éloignés de l'endroit où il fait sa demeure, tels que les Tourbets, les Tourgouts & les Hochets, dans les fréquents voyages qu'ils étaient obligés de faire en Chine pour leur commerce, auraient pu se dire ses envoyés sans en avoir la commission ; & que quand ils auraient demandé ce titre, on le leur aurait refusé.

— Mais, leur dîmes-nous, si la mère de votre *han*, ses frères, ses fils, ses petits fils ses neveux voulaient envoyer des gens à notre cour, leur donnerait-il des passe-ports ?

— Ils ^{p.106} leur deviendraient mutilés, répondirent-ils ; cependant afin que vous n'y soyez plus trompés, notre han a trois sceaux ; & si les passe-ports n'en sont pas munis, tenez-les pour faux.

Le dix-neuf de la lune nous avertîmes les mêmes *séssan*, que n'ayant plus rien à faire à la cour de leur maître, nous demandions notre audience de congé, & que nous nous disposions à retourner en Chine ; le han nous fit dire de rester encore un jour ou deux.

Le vingt-trois ce prince nous donna un festin & consentit à notre départ, qui fut fixé au vingt-sept de la lune ; & pour répondre aux présents de Votre Majesté, il nous envoya, par quatre des grands de sa cour, quatre cents chevaux choisis, soixante chameaux, trois cents peaux de zibelines, cinq cents peaux d'hermines, trois peaux de chélisun, cent peaux de renard tachetées de blanc & de jaune, vingt peaux de renards jaune, cinq cuirs dorés, un gros oiseau vivant appelé *tiao* par les Chinois, qui ressemble à l'aigle royal, & quatre fusils, qu'il nous a chargés de présenter de sa part à Votre Majesté.

1684. Les princes kalkas envoyèrent leurs propre fils à la cour remercier l'empereur de l'honneur qu'il avait daigné leur faire. Cependant ils ne vivaient pas entre eux dans une sincère union ; il était même à craindre qu'ils n'en vinssent bientôt à se faire une guerre ouverte. La raison, ou le prétexte de leur mésintelligence venait de ce qu'au temps des démêlés de Lopotsan, plusieurs des frères & des neveux du *tchassac* Tou-han, chef des Kalkas de la droite, avaient passé chez les Kalkas de la gauche, & qu'ils ne voulaient point revenir. Le *tchassac* Tou-han en avait porté des plaintes à l'empereur, & s'était en même ^{p.107} temps adressé au *talaiï-lama*, qui avait envoyé vers les sept bannières de la droite pour les engager à respecter le *tchassac* comme ils le devaient, & déterminer ses frètes & ses neveux qui s'étaient donnés au touchtou,

han de la gauche, à retourner dans leur famille. Ce différend causa de la peine à l'empereur, qui désirait maintenir ses vassaux en paix. Il écrivit au *talaï-lama* une lettre pressante, afin qu'il se joignît à lui pour apaiser ces querelles domestiques, & il offrit sa médiation à l'effet d'engager les transfuges à retourner dans leur patrie. Le *talaï-lama* s'était déjà occupé de cette négociation, & avait envoyé Tcharpounaï vers les princes kalkas, obstinés à ne point se relâcher de leurs prétentions : cependant il ne douta pas qu'elle ne réussît dès que l'empereur s'en mêlait, & il fit encore partir le *koutouctou* Sanpatchinpou, en lui recommandant de se trouver à la douzième lune au pays des Kalkas.

A la neuvième lune Kourbanpaï, envoyé du *kaldan*, arriva sur les frontières : il présenta ses lettres de créance, qui furent envoyées à la cour pour y être examinées ; ayant été trouvées en bonne forme, on lui permit de se rendre à Pé-king, mais avec la condition de n'amener avec lui que deux cents hommes, & de renvoyer le reste de sa suite : il se soumit à cette restriction.

L'an **1685**, à la première lune, le *koutouctou* Sanpatchinpou, envoyé du *talaï-lama* auprès des Kalkas, étant arrivé à Kou-kou-hoton, que les Chinois appellent Koueï-hou-tching, tomba malade & mourut. L'empereur en donna avis au *talaï-lama*, & l'engagea à le faire remplacer dans cette ambassade par un autre lama. Le chef des lama nomma le *koutouctou* éleute Yla-kouéfan, & lui donna ordre d'aller à Koukou-hoton prendre le sceau de Sanpatchinpou, & de se rendre incessamment ^{p.108} au pays des Kalkas : il lui conféra le titre de *tchassac-ta-lama* ou grand lama-tchassac.

A la septième lune un second envoyé du *kaldan* arriva à Pé-king, & se plaignit de ce qu'on n'avait permis à Kourbanpaï, qui était venu l'année précédente à la cour, de n'entrer en Chine qu'avec deux cents hommes, contre l'usage qui s'était pratiqué de temps immémorial. Le tribunal des Affaires Étrangères, auquel l'empereur renvoya cette affaire, répondit que le *kaldan* fondait ses plaintes d'après l'ancienne coutume, mais que

cet usage ayant été aboli la vingt-deuxième année de Kang-hi, il fallait s'en tenir aux derniers règlements. L'empereur confirma cette décision.

1686. Le *talai-lama* cherchant à seconder les démarches de l'empereur pour parvenir au rétablissement de la paix entre les Kalkas, envoya dans l'endroit où & tenaient les conférences, Silétou, politique habile & en grande réputation dans le Tourbet. Il lui ordonna de se trouver à la quatrième lune intercalaire de cette vingt-cinquième année de Kang-hi, au quartier du *taiki* Merghen, où tous les princes kalkas & les ambassadeurs chinois devaient s'assembler.

L'empereur fit voir, par le nombre & la qualité de ses envoyés, combien il avait à cœur de voir cette affaire entièrement terminée : il députa vers les principaux princes des Kalkas les personnes de sa cour les plus consommées dans les affaires. Tous ces ambassadeurs se réunirent au pays du *taiki* Merghen, où les princes des deux partis se rendirent en même temps. La paix se conclut, & fut jurée unanimement devant l'image de Foé. Les actes de ce congrès furent envoyés à la cour dans le plus grand détail, & on y joignit un placet commun, rempli des sentiments de la plus vive reconnaissance pour ^{p.109} l'empereur, qui marqua beaucoup de joie de l'heureux succès de cette négociation.

1687. Peu de mois après la conclusion de la paix, le prince kalka Tchétchin-han mourut. L'empereur répondit au placet qui lui fut adressé à cette occasion, que la paix venant d'être faite, il ne convenait pas de laisser cette place vacante ; & qu'ainsi on avertît Touchtou-han, le *koutouctou* Tchépsuntanpa & le *tchassac* Tou-han de proclamer Yrdenhorabdan, fils aîné de Tche-tchin-han.

A cette époque, des lettres du *kaldan* qu'on envoya en original, & des avis qu'on reçut de différents endroits, firent connaître à la cour que ce prince cherchait à tenter la fidélité de ceux qui avaient signé la paix. Il leur disait qu'on n'y avait observé aucune règle d'équité, qu'on n'avait employé que l'autorité pour la conclure. Le *kaldan* ajoutait dans ses

lettres, qu'un serment arraché par la violence, n'engageait pas l'honneur, qu'une paix semblable n'était propre qu'à rallumer un feu mal éteint. Les mémoires envoyés à la cour, contenaient encore que ces lettres avaient fait impression sur plusieurs des princes, & qu'ils paraissaient disposés à entrer dans ses vues ; que même le *tchassac* Tou-han était allé le trouver pour concerter avec lui les moyens de détruire Touchtou-han.

La démarche du *kaldan* ne surprit point l'empereur ; il n'ignorait pas que son but était de profiter des dissensions des Kalkas pour les subjuguier, & la paix qui venait d'être conclue entre eux déconcertait toutes ses vues : cependant il ne put se persuader qu'après avoir comblé de bienfaits le *tchassac* Tou-han, il voulût devenir ingrat & troubler l'harmonie qu'il venait de rétablir. Kang-hi aima mieux croire que les avis qu'on lui donnait étaient sans fondement, ou plutôt un artifice de ^{p.110} ses ennemis pour nuire à ce prince dans son esprit ; mais afin de s'assurer des mauvaises intentions du *kaldan*, il écrivit aux Kalkas Éleutes :

« J'apprends avec douleur que vous songez à renouveler les querelles entre vous ; je vous ai prouvé que je ne cherchais pas moins vos intérêts que ceux de la Chine. Vous vous ressouvenez sans doute que, la seizième année de mon règne, vous, Éleutes & Mongous, je vous engageai à resserrer entre vous les liens d'une amitié sincère : vous me répondîtes unanimement que, réunis sous la même loi & respectant les ordres du *talai-lama*, qui vous recommandait de vivre en paix, vous étiez disposés à étouffer toute semence de discorde : cette époque est encore si récente, qu'elle ne peut s'être effacée de votre mémoire.

Vous, Pochkétou-han, votre soumission m'a toujours paru sincère, vous m'en avez donné des preuves par votre exactitude à rendre votre hommage : j'ai peine à ajouter foi aux bruits qu'on répand des desseins que vous méditez ; la

guerre que vous entreprendriez ne saurait manquer d'être funeste à l'un des deux partis, & de faire périr une infinité de monde. Le sang des sujets est précieux ; le souverain qui le prodigue ne mérite pas d'être appelé le père de ses peuples. Aussitôt que cette lettre vous sera parvenue, travaillez à cimenter avec les Kalkas une paix stable & solide : j'envoie un ordre semblable à Touchtou-han ; Taolaï-hacha, qui est chargé de vous le porter, vous confirmera combien je désire de voir l'union régner entre vous.

Au commencement de l'an **1688**, vingt-septième de Kang-hi, un ambassadeur de Tchahan ¹, han des Oros, appelé ^{p.111} Fiotor ², venant de Sélinga par ordre de son souverain, arriva à Pé-king pour déterminer les limites des deux empires. Kang-hi voulant mettre fin aux disputes qui s'étaient si souvent élevées à cette occasion, nomma de son côté des commissaires qui eurent ordre de se rendre à Sélinga, où se devaient tenir les conférences, Soukétou ³, grand du premier ordre, Tong-koué-kang, oncle maternel de l'empereur, & Tou-tong, lieutenant-général des troupes tartares, furent nommés chefs de la commission ; Horni, président d'un tribunal, Matsi, président du tribunal des Censeurs, Mara, officier des gardes, & plusieurs autres mandarins, les accompagnèrent en qualité d'assesseurs : mais comme aucun d'eux n'entendait ni le russe ni le latin, dont les Oros se servaient ordinairement pour traiter avec la Chine, l'empereur nomma Su-gé-chin ⁴ & Tchang-tching, tous deux

¹ Czar des Moscovites ou Russes ; c'est apparemment le nom corrompu de Iwan, qui régna conjointement avec Pierre I Alexiowitz, depuis 1682 jusqu'en 1687.

² Théodore-Alexiowitz, Golowin-okolnitz, grand-panetier du lieutenant-général de Branki, fils du gouverneur général de la Sibérie Samoïède, & de tout le pays qui s'étend depuis Tobolskoï jusqu'à la mer orientale. Fiotor est le nom Foédor ou Théodore. Éditeur.

³ Le prince Sozan ou Sosan, capitaine de la garde impériale & ministre d'État.

⁴ Antoine Pereira, Portugais, Jean Gerbillon, Français, tous deux jésuites. Ces deux missionnaires reçurent à cette occasion de l'empereur, entr'autres présents, une longue robe du plus beau brocard, ornée de dragons, mais sans broderie, parce que cette distinction est réservée pour l'empereur & les princes du sang, à moins que ce monarque ne fasse lui-même cette faveur à quelque particulier. Il leur donna aussi des robes courtes de martre à boutons d'or, doublé de satin, qui venaient de sa propre garde-

robe ; cependant ils n'eurent pas l'honneur de le voir comme les autres seigneurs de l'ambassade, lorsqu'ils se présentèrent pour prendre congé de lui ; il leur fit dire qu'il leur souhaitait un heureux voyage.

Le prince héritier, par ordre de son père, accompagna l'ambassade jusqu'à une lieue de Pé-king, où l'on avait dressé une tente pour le recevoir. Après avoir régalé de thé les ambassadeurs & les chefs des étendards, il se leva ; alors tout le monde se prosterna neuf fois la face tournée vers le palais, pour remercier l'empereur de l'honneur qu'il avait fait à l'ambassade, de la faire accompagner si loin par son fils. Ce prince retourna à Pé-king, & les ambassadeurs continuèrent leur route. Ils passèrent par Cha-ho pour se rendre à un camp qui leur avait été préparé à quarante-deux *ly* au-delà de cette ville, au pied d'une montagne, près d'un fort qui bouche le passage d'un défilé fort étroit, & dont les murs s'étendent des deux côtés jusqu'à des montagnes qui paraissent inaccessibles : elles sont si stériles qu'on n'y découvre pas même un arbre, ce qui leur a fait donner le nom de *Montagnes pauvres*. Là, comme dans tous les endroits où les ambassadeurs s'arrêtèrent sur la route, les mandarins des villes voisines vinrent en habits de cérémonie leur rendre les hommages dus à leur rang & se mirent à genoux dans le grand chemin en présentant leur billet de visite.

Après une marche de quinze jours, l'ambassade arriva à Kouei-hoa-chin ou Kuku-hotun, ville autrefois fort peuplée & célèbre par son commerce, pendant que les Tartares occidentaux étaient les maîtres de la Chine : les ambassadeurs allèrent descendre au principal temple, où ils trouvèrent un de ces lama que les Tartares croient immortel, ou du moins dont l'âme n'est pas plutôt séparée du corps, qu'elle passe dans celui d'un enfant ; ce qui leur fait donner, par les Chinois, le nom de *Ho-fo*, qui signifie *Dieu vivant*. Ils sont adorés comme des divinités sur la terre. Ce prétendu immortel âgé d'environ vingt-cinq ans, était assis dans une alcôve à l'extrémité du temple sur deux grands coussins, l'un de brocard, & l'autre de satin jaune ; il était couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'un grand manteau de damas de la Chine, bordé d'un galon de soie, semblable aux chapes de nos prêtres, de sorte qu'on ne lui voyait que la tête, qu'il avait nue ; ses cheveux étaient frisés. La seule civilité qu'il fit aux ambassadeurs, fut de se lever de son siège en les voyant paraître. Il continua de se tenir debout pour recevoir leurs compliments, ou plutôt leurs adorations ; quant à eux, lorsqu'ils furent à six pas du lama, ils jetèrent leurs bonnets à terre, se prosternèrent trois fois en frappant la terre du front. S'étant ensuite agenouillés devant lui, il leur imposa les mains sur la tête, & leur fit toucher son chapelet. Ils rendirent une seconde adoration, après laquelle le lama s'étant assis, les deux chefs de l'ambassade prirent place à côté de lui, l'un à droite l'autre à gauche. Plusieurs personnes de leur suite furent aussi admises à l'adoration, & reçurent l'imposition des mains avec la faveur de toucher le chapelet. Ces hommages rendus, en présenta d'abord du thé : il y avait un vase particulier pour le lama qui fut servi le premier. Les ambassadeurs le saluèrent avant & après le thé, sans qu'il daignât faire aucun mouvement pour les remercier. Un instant après on apporta une collation, composée de fruits secs & de pâtisserie qui répandait une odeur forte. On plaça une table devant l'idole vivante, & chaque ambassadeur eut la sienne. A cette collation succédèrent des tables chargées de riz & de viandes à demi-cuites. Les conviés firent honneur à ces mets, & principalement deux Tartares Kalkas qui les mangèrent avec avidité. Le divin lama ne démentit point sa gravité ; il prononça à peine cinq ou six mots, souriant cependant quelquefois en promenant ses regards sur l'assemblée.

Au sortir de ce festin, les ambassadeurs montèrent à une galerie environnée de chambres, dans l'une desquelles ils trouvèrent un enfant de sept à huit ans, assis, ayant une lampe qui brûlait devant lui. Il était vêtu & placé comme l'idole régnante, dont il se disait le successeur ; car les lamas ont toujours un substitut prêt à le remplacer en cas d'une mort imprévue. Ce jeune imposteur ne parla point & ne fit pas le moindre mouvement : plusieurs Mongous du cortège lui rendirent les mêmes honneurs qu'à l'autre. La chambre du Foé vivant était sur le porche même du temple ; on y voyait un trône à la tartare, & une belle table incrustée de nacre de perle, sur laquelle était une tasse de porcelaine avec une soucoupe d'argent. Dans une autre chambre, assez malpropre, ils trouvèrent un lama qui chantait ses prières, écrites sur des feuilles de gros

Européens, pour leur servir d'interprètes ; il leur en fit expédier le brevet, & leur donna le rang de mandarins du troisième ordre.

p.112 Indépendamment d'une nombreuse suite de domestiques que ces envoyés menaient avec eux, l'empereur choisit cinq mille huit cents hommes dans les huit bannières, dont seize cents devaient marcher en avant & tenir lieu d'avant-garde ; les trois mille deux cents autres, réservés pour leur servir d'escorte, joints à un grand nombre de canonniers & d'officiers, p.113 formaient, avec le reste de la caravane, près de dix mille hommes. L'empereur fit partir les commissaires aussitôt qu'ils furent en état, leur ordonnant de sortir de la grande muraille par Cha-hou-kéou. Il envoya un exprès au *koutouctou* Tchépsuntanpa pour l'avertir du sujet de leur mission, & lui porter l'ordre de leur ménager un passage par le pays des Kalkas ; p.114 mais la guerre acharnée que le *kaldan* faisait alors aux Kalkas empêcha ces envoyés de se rendre à leur destination : ils étaient déjà à moitié chemin, lorsqu'ils furent contraints de s'arrêter, parce que les passages étaient fermés ; & après avoir attendu en vain pour continuer leur route avec sûreté, ils furent obligés de revenir à Pé-king. On remit à l'année suivante les conférences au sujet des limites avec les Oros, & on convint d'un autre endroit que Sélinga, où l'on n'aurait pas à craindre les mêmes inconvénients.

papier noir. Enfin prenant congé de la divinité, qui les laissa partir sans se lever & sans leur faire la moindre civilité, ils allèrent visiter dans un autre temple le lama ou Fo vivant qui était venu la veille au-devant d'eux ; celui-ci leur confessa avec franchise qu'il ne comprenait pas comment il pouvait avoir existé dans d'autres corps que le sien, & qu'il ne se rappelait rien de ce qui pouvait lui être arrivé dans ceux où l'on prétendait qu'il avait déjà vécu : il avoua encore la même ingénuité, qu'il n'en avait d'autre preuve que les assurances de leur grand pontife, qu'ils adoraient tous comme une divinité.

L'ambassade s'étant remise en route, on divisa la caravane en trois bandes, qui devaient se rejoindre par des chemins différents à l'endroit où réside le han des Kalkas. Après avoir traversé des montagnes, des déserts & des sables, elle se réunit au pays des Kalkas, au moment où elle reçut ordre de l'empereur de revenir à Pé-king. Il la rappelait, parce que la guerre étant allumée entre les Éleutes & les Kalkas, il ne voulait point donner d'ombrage aux deux partis, ni leur faire croire qu'il envoyait du secours à l'un au préjudice de l'autre ; mais avant de revenir, il les chargea d'avertir les plénipotentiaires russes, qui les attendaient à Sélinga, de la cause de leur retour, & de les inviter à se rendre sur les frontières de l'empire, ou de choisir un autre endroit pour tenir les conférences au sujet des limites ; cette négociation s'effectua l'année suivante dans la ville de Nipchou. Éditeur.

Cette guerre, entre le *kaldan* & les Kalkas, commencée à la quatrième lune de cette année, causait des ravages affreux dans toute la Tartarie ; & elle aurait fini par la ruine entière des Mongous & des Kalkas, si l'empereur, qui prit ceux-ci sous sa protection, après avoir inutilement épuisé toutes les voies de la douceur & de la négociation, n'avait entrepris de réduire le *kaldan* par la force, en marchant contre lui en personne à la tête de ses armées.

Le commencement de cette même année fut encore marqué par la mort de l'impératrice, aïeule de Kang-hi. Comme il avait perdu son père & sa mère en bas âge, il avait pour cette ^{p.115} princesse le respect & la tendresse d'un fils : il en remplissait à son égard tous les devoirs, avec une exactitude qui causait de l'admiration à ses sujets ; & quoiqu'il aimât la chasse, la seule passion qu'il montrât, il quittait cet amusement, & faisait jusqu'à soixante à quatre-vingt *ly* pour se rendre auprès de son aïeule s'il lui survenait la plus légère indisposition. Il porta le deuil de cette princesse comme si elle eût été sa propre mère, & voulut qu'il fût universel. Ses obsèques se firent avec beaucoup de pompe suivant le rite impérial ; ce monarque lui même, au milieu de ses fils, accompagna à pied le convoi, depuis le palais jusqu'à l'endroit où le cercueil fut déposé le premier jour, à dix *ly* de Pé-king. Les jours suivants il le conduisit, avec toute sa cour, jusqu'à la sépulture, éloignée de la capitale d'environ deux cents cinquante *ly*. A son retour de cette cérémonie funèbre, il choisit, parmi les reines de l'empereur Chun-tchi son père, une princesse, qu'il nomma & fit reconnaître impératrice, en l'adoptant pour sa mère à la place de celle qu'il venait de perdre.

Le *koutouctou* Tchépsuntanpa donna, le premier, avis des hostilités du *kaldan* dans ce placet adressé à l'empereur.

« L'année dernière nous apprîmes que le *kaldan* venait à nous par différents chemins avec une armée de plus de trente mille hommes ; il engagea les princes Tchassac-tou-han, Hohäi-

ketché-merghen & le *noyen* Tarmasili à entrer dans son parti. Touchtou-han indigné d'une révolte qui suivait de si près la paix qu'ils avaient jurée ensemble, se mit à la tête de ses troupes, les arrêta tous trois & les ramena. Ce prince informé que le *kaldan* venait par trois endroits, s'avança du côté de Erquie, par où il savait qu'il devait lui-même passer ; mais ayant appris de l'envoyé du *talaï-lama*, qu'il rencontra ^{p.116} dans sa marche, que son maître & Votre Majesté envoyaient exhorter les deux partis à suspendre leurs hostilités, plein de respect pour ces ordres, il n'alla pas plus avant & vint camper à Touchtou-nor en attendant les conférences qu'on y devait tenir pour terminer toutes querelle. Le *kaldan* au contraire a continué de nous faire la guerre ; il a enlevé les princes Tchinhadan-patour, le *noyen* Tchétchin, le *taïki* Irden de la droite, & Pochkétou de Koentoulun de la gauche.

A son arrivée à Témour, il a attaqué le *taïki* Kaltan, fils de Touchtou-han, & l'a tellement maltraité, que de plusieurs mille hommes il lui en est à peine resté cent ; le *taïki* Kaltan, le *taïtsing* Erkimou & six autres seulement ont été assez heureux pour ne pas tomber entre ses mains.

D'un autre côté, Tantsin-ouenpou, Tantsila, Toukarha-rabdan, & quelques autres de son parti se sont rendus maîtres de Erdéni-tchao, qui n'est qu'à deux journées du canton où je fais ma résidence ; il nous serre de si près, que si Votre Majesté ne nous envoie un prompt secours, il nous sera impossible d'échapper au joug des Éleutes.

Peu de jours après, l'empereur reçut ces dépêches du président Horni, l'un des commissaires envoyés sur les limites des Oros, qui lui confirmaient les mêmes faits. Il ajoutait :

« Nous n'étions pas encore arrivés au lieu de la résidence de Tchépsuntanpa, que nous fûmes informés que les troupes du *kaldan* étaient devant Erdéni-tchao ; comme nous avions peine à le croire, nous envoyâmes Haïsantaï vers Tchépsuntanpa, & aussitôt après son départ, nous apprîmes qu'en effet Erdéni-tchao était prise. Nous sûmes encore que l'armée du *kaldan* s'était ensuite avancée jusqu'à Karatchol, à p.117 une journée de chemin de Tchépsuntanpa ; que dans la crainte de tomber entre les mains des ennemis, la femme & les enfants de Touchtou-han avec le lama Panti s'étaient sauvés de nuit, accompagnés d'environ trois cents hommes

Les Kalkas, disait-il encore, sont dans un trouble & une confusion étrange ; la frayeur s'est tellement emparée de tous, qu'ils abandonnent leur pays, leurs bestiaux & leurs tentes pour aller ailleurs implorer un asile & éviter d'être pris par le *kaldan*. On les voit passer continuellement par troupes, cherchant à se mettre à couvert de la fureur de ses armes. Aucun de ces fugitifs n'a pu nous donner des nouvelles de Touchtou-han ; ainsi nous ignorons s'il est encore en vie.

Le *kaldan* n'est pas le seul qui en veuille aux Kalkas : Toukarha-rabdan, qui a sous son commandement six à sept mille hommes, fait main basse sur tous ceux qu'il rencontre ; il a forcé leurs *taïki* de se soumettre aux Éleutes. Cet allié du *kaldan* brûle les temples consacrés à Foé & ses statues ; il réduit en cendres tous les livres qui traitent de sa doctrine, sans qu'on puisse s'opposer à sa fureur. Haïsantaï, dont j'attends le retour, me fournira sans doute des détails plus circonstanciés, que je ferai passer à Votre Majesté, pour me conformer à ses ordres & remplir exactement la commission dont elle m'a honoré.

Après ces connaissances, Kang-hi craignant que le *kaldan* ne vînt attaquer les Kalkas jusques sur les terres de l'empire, ce qui l'aurait obligé de lui déclarer la guerre, envoya des ordres à huit bannières des Mongous, soumis à son obéissance, de faire avancer des troupes sur les limites du côté de Sounit dans le district de Karong, afin d'arrêter les Éleutes s'ils ^{p.118} se présentaient pour les franchir. Les bannières commandées furent deux de Houniot, deux de Parin, une de Késiéteng, une de Ssé-tsé-pou, & celles de Hara-kortchin & de Kartchin.

Honanta, garde du corps du premier ordre, envoyé en Tartarie à l'occasion de la mort de Irtenha-rabdan, revint à la septième lune, & rapporta que le vingt-cinq de la cinquième lune, étant au pays de Tchétchin-han, on lui dit que le *tortchi* Tchapou, frère du *kaldan*, avait paru à la tête de quatre cents hommes ; qu'il avait battu & fait mourir Kaltan, fils de Touchtou-han. Qu'après cette expédition, le *kaldan* ayant pénétré plus avant dans le pays, avait défait entièrement deux princes kalkas & réduit en cendres Erdéni-tchao ; que s'étant emparé des États de Touchtou-han, il l'avait obligé de s'enfuir à Onhin. Le garde du corps dit encore que les hordes de Tchétchin-han avaient également pris la fuite, laissant tout le pays des Kalkas à la merci du *kaldan*, sur la nouvelle qu'il était déjà au sud de Karong, qu'il s'approchait de Sounit.

— Le dix-neuf de la sixième lune, ajoutait-il, étant arrivé au pays de Foutsi, j'entrai dans le camp de Tchépsuntanpa, où le trouble & la confusion régnaient comme ailleurs ; en un mot, tous les Kalkas sont hors d'eux-mêmes, de ne pensent qu'à se réfugier sur les terres de l'empire.

Ouenta, assesseur d'un des tribunaux de Pé-king, envoyé en Tartarie, donna avis de l'émigration des Kalkas sur les frontières de Sounit des deux Karong, & mandait que ces fugitifs occupant entièrement la contrée, il était à craindre que leur multitude ne causât des disputes entre les différents *taïki* qui s'y étaient réfugiés avec leurs hordes : il avertissait de se précautionner, afin de prévenir tout désordre.

Haïsantaï, que le président Horni avait envoyé prendre des p.119 informations sûres au sujet du *kaldan*, écrivit à l'empereur qu'après avoir joint ce prince, il lui avait fait des reproches sur sa conduite ; mais que toute sa réponse avait été qu'on ne devait pas ignorer les sujets de mécontentements qu'il avait reçus de Touchtou-han & de Tchépsuntanpa ; qu'il ne pouvait même dissimuler la peine qu'il avait ressentie, en apprenant que ce dernier s'étant réfugié sur les terres de l'empire, la cour l'avait pris sous sa protection & reçu au nombre de ses sujets ; que cependant, pour donner des preuves du désir qu'il avait lui-même de faire la paix, il promettait de la signer aussitôt qu'on lui aurait renvoyé son ennemi chargé de chaînes, afin d'en tirer une vengeance à laquelle son honneur ne lui permettait pas de renoncer.

L'empereur ne douta plus, d'après ce rapport, que le *kaldan* ne fût décidé à faire la guerre aux Kalkas, & il jugea que la voie des armes était le seul moyen de le réduire ; mais afin de le mettre entièrement dans son tort, il essaya encore de l'amener à un accommodement. Le garde du corps Honanta, accompagné d'un lama & de deux assesseurs d'un tribunal, fut chargé de lui porter une lettre, dans laquelle Kang-hi lui marquait l'étonnement où il était de ce qu'il ne lui avait point fait part de ses griefs contre les Kalkas ; que le grand lama & lui, dans la seule vue d'épargner le sang, avaient cherché à lui inspirer des sentiments de conciliation ; qu'il lui avait fait réitérer les mêmes exhortations par Taolaïhacha, envoyé de sa part à la cour de Pé-king pour y rendre hommage en son nom ; mais qu'il ignorait encore si cet envoyé était retourné auprès de sa personne, & s'il lui avait rendu les instructions dont il l'avait chargé. Kang-hi terminait sa lettre en invitant de nouveau le *kaldan* à considérer les maux que la guerre traîne p.120 à sa suite, & la crainte qu'elle ne finît par la ruine des deux partis.

Cependant l'empereur mit en mouvement les troupes du Leao-tong, & une partie des bannières des princes mongous & mantchéous. Comme les commissaires chargés de déterminer les limites avec les Oros ne

pouvaient se rendre à Sélinga, Kang-hi envoya ordre à Sokétou & ses collègues de revenir à Pé-king. Leur escorte fut employée à protéger les Kalkas réfugiés sur les terres de l'empire & à prévenir le désordre qui pouvait naître parmi eux.

Honanta & sa suite arrivèrent le vingt-sept de la septième lune au Kara-oufo, près du Kerlon : ils y apprirent que les envoyés du *talaï-lama* étaient sur le point d'arriver auprès du *kaldan* ; quelque temps après ils surent que ces envoyés s'étant rendus à sa cour, il leur avait demandé qui vengerait la mort de son frère Tortsï-tchapou, s'il faisait la paix avec Touchtou-han.

— Sachez, ajouta-t-il, que j'ai résolu de faire la guerre pendant cinq à six ans avec toutes mes forces : je veux détruire les Kalkas, & je ne serai pas content, que je n'aie vu à mes pieds Tchépsuntanpa humilié & chargé de chaînes.

A la neuvième lune Tchépsuntanpa donna avis à l'empereur, que le *kaldan* après avoir considérablement augmenté ses troupes, les avait divisées en trois corps, qui s'étaient mis en mouvement, & paraissaient avoir dessein de s'approcher des limites de l'empire. Kang-hi craignit qu'en effet le *kaldan* ne voulût venir attaquer les Kalkas qui s'y étaient réfugiés, & il mit sur pied un gros corps d'armée tiré des huit bannières, qu'il envoya camper à Koué-hoa-tching, où il devait attendre les ordres qui lui marqueraient sa destination.

p.121 Le comte Sounou ¹, lieutenant-général des troupes tartares, commandait la droite, & le comte Hoachen la gauche, avec quatre lieutenants généraux sous eux : on ne nomma point alors de

¹ Sounou est le petit nom du prince Sourniama de la famille impériale ; plusieurs de ses fils aimèrent mieux, sous le règne de Yong-tching, être dégradés & mis au rang du peuple, avoir leurs biens confisqués & subir une rude prison, que de renoncer à la religion chrétienne qu'ils avaient embrassée. Le comte Sourniama lui-même mourut de misère, le dix-neuf de la onzième lune, c'est-à-dire le deux janvier 1725, au Fourdan, place de guerre de la grande muraille, au midi, & à peu de distance de Cha-hou-kéou. Voyez la [lettre du père Parennin, datée de Pé-king, le vingt juillet 1725](#), qui se trouve dans le XVIIIe recueil des Lettres Édifiantes. Éditeur.

généralissime, & on se contenta d'en remettre, en attendant, la commission au comte Sounou.

Quelque temps après l'empereur reçut un placet de Touchtou-han & de Tchépsuntanpa, tous deux chefs des Kalkas, qui demandaient, au nom de toute la nation, d'être reçus au nombre des sujets de l'empire, sur le même pied que les Mongous des quarante-neuf bannières. Kang-hi leur accorda le pays de Karong, & envoya le président Horni pour faire le dénombrement de ces émigrants. Le vingt-neuf de la neuvième lune ce commissaire de la cour ayant rassemblé tous les *taïki*, leur demanda, de la part de l'empereur, quel dessein ils avaient eu en entrant dans le Karong, & s'ils prétendaient y rester ou s'ils ambitionnaient un autre établissement.

— Nous sommes, lui répondirent-ils, les restes infortunés d'une nation que le *kaldan* a presque entièrement détruite ; la ruine de notre patrie, nos malheurs personnels nous ont déterminés à venir dans le Karong implorer un asile, & nous recevrons avec reconnaissance celui qu'on voudra nous accorder.

Horni leur intima l'ordre dont il était chargé ^{p.122} de faire le dénombrement de tous ceux qui les avaient suivis, afin de leur fournir en proportion le nécessaire pour subsister & former leur établissement. Il trouva environ trente *taïki*, plus de six cents lama, & deux mille familles du peuple, composant vingt mille têtes. Les chefs de ces réfugiés annoncèrent qu'ils attendaient au moins un pareil nombre de familles qui n'avaient pu encore arriver, & ils promirent d'en donner par la suite un état exact. L'empereur envoya ordre aux mandarins de Koué-hoa-tching de leur distribuer incessamment du riz, dont ils avaient le plus grand besoin, jusqu'à ce que tous étant rassemblés, il pût déterminer ce qu'il leur donnerait chaque année pour leur subsistance, en attendant qu'ils se fussent remis des pertes cruelles qu'ils avaient essuyées.

A la onzième lune le garde du corps Honanta, & le lama Channantortsi arrivèrent de leur ambassade de Tartarie ; suivant le rapport qu'ils firent, le *kaldan* affectait de publier qu'il n'était point ennemi des Kalkas, mais seulement de Touchtou-han & de Tchépsuntanpa, qui s'étaient, disait-il, mal comportés dans l'assemblée que l'empereur avait convoquée pour rétablir la concorde l'union entre les princes kalkas. Il les accusait d'avoir abusé des bienfaits de l'empereur, ainsi que d'avoir fait mourir Tchassac-han : il disait encore que dans le temps même où il volait au secours des Kalkas, ceux-ci avaient envoyé des troupes pour faire périr son frère Tortsitchapou ; il les chargeait des griefs les plus odieux, & ajoutait que le *talai-lama* & l'empereur lui-même devaient être contents de ce qu'il avait entrepris de les exterminer, parce que c'était l'unique moyen de se procurer une paix durable. Et comme le *kaldan* avait questionné les ambassadeurs de la cour sur le lieu de la retraite de Tchépsuntanpa, il leur avait dit qu'on^{p.123} se donnât bien de garde de lui laisser mettre le pied sur les terres de l'empire, parce qu'il ne manquerait pas de faire repentir de la facilité qu'on aurait eue de s'attendrir sur son sort ; qu'il était persuadé que l'empereur avait déjà porté le même jugement que lui sur ce transfuge dangereux, dont probablement il aurait démêlé le caractère assez clairement pour se garantir de l'imprudence qu'il y aurait à lui accorder un asile. Il se plaignit ensuite des nouvelles difficultés qu'on faisait aux Éleutes ses sujets, qui se présentaient pour commercer en Chine ; que malgré leurs lettres de créance, munies de son sceau, qui leur suffisaient autrefois pour passer librement, on les retenait sur les frontières jusqu'à ce qu'on eût reçu la réponse & la permission de la cour ; retards qui leur causaient, & aux peuples voisins, un préjudice énorme, sur lequel il les avait chargés de faire ses représentations à l'empereur, afin qu'il donnât des ordres pour que les négociants de sa nation jouissent de la même liberté de commerce qu'ils avaient eue de tout temps.

A la douzième lune Kang-hi réduisit les Kalkas sous deux chefs, auxquels il laissa le titre de han, qu'il rendit héréditaire dans leur famille ; mais à la charge qu'à chaque mutation, ces chefs seraient obligés, avant de prendre possession, d'obtenir l'agrément de la cour.

Au commencement de l'an **1689**, vingt-huitième de son règne, ce prince écrivit au *talai-lama* tout ce qu'il avait fait pour apaiser les différends des Kalkas & les réunir entre eux ; il s'étendait sur les plaintes que le *kaldan* lui avait adressées, & sur le contenu d'un placet de Touchtou-han. L'empereur disait qu'il paraissait certain que ce dernier avait été l'agresseur ; qu'à la vérité, le *kaldan* s'était avancé à la tête de ses troupes, mais sans commettre aucune hostilité ; que ^{p.124} Touchtou-han, sous prétexte que Tchassac-tou-han s'entendait avec le *kaldan* contre les intérêts des Kalkas, avait pris les armes & tué le *tchassac-tou-han* Tortsit-tchapou, frère du *kaldan* ; enfin que ce dernier n'avait entrepris une guerre, devenue si funeste aux Kalkas, que pour venger la mort de son frère.

— Je ne prétends point, ajoutait Kang-hi, favoriser un parti au préjudice de l'autre, & je n'envisage que la justice ; mais le *kaldan* a évidemment le bon droit & l'équité de son côté. Je n'ai jamais eu d'autre but que de ménager le sang des peuples & de les empêcher de s'entre-détruire : je cherche à étouffer toute semence de discorde. J'ai prévu la chute des Kalkas ; leurs *han* & leurs princes avec leurs peuples se sont donnés à mon empire, & si je leur avais refusé un asile, moi qui suis le monarque le plus puissant de l'univers quel autre les aurait secourus dans leur détresse ?

Je les laisse dans le pays de Karong, où ils se sont réfugiés ; leurs princes conservent les mêmes titres qu'ils avaient à leur entrée dans mes États : ils ont reçu de mes libéralités tout ce qu'ils pouvaient désirer pour vivre suivant leurs coutumes. Un prince sage ami des hommes, peut-il vouloir la guerre ? Qui

peut répondre d'un succès heureux ? Et même quelques avantages qu'on remporte, à quel prix ne faut-il pas les acheter ? Voilà pourquoi mon intention est de rendre la paix aux Éleutes & aux Kalkas, Le *kaldan* a beaucoup d'estime & de vénération pour votre loi ; je ne doute point qu'il n'ait de la déférence pour vos conseils. Dans cet espoir, je goûte d'avance le plaisir d'une réconciliation prochaine. Je vais envoyer encore une fois l'exhorter à la paix ; il faut que de votre côté vous employiez tout ce que vous avez de crédit sur lui pour l'amener à des sentiments de concorde. ^{p.125} Peut-être qu'enfin nous viendrons à bout de consommer une œuvre si digne de vous & de moi.

L'empereur, dans sa lettre au *kaldan*, convenait que Touchtou-han & Tchépsuntanpa avaient été eux-mêmes les auteurs de leur ruine, en contrevenant à ses ordres & en commettant les premières hostilités. Il lui disait que, respectant la loi de Foé & sa doctrine, la guerre qu'il avait faite aux Kalkas avait causé la destruction de ses temples ; profanation dont l'odieux retombait sur ceux qui l'avaient suscitée. Enfin il lui représentait que la vengeance devait être satisfaite par l'humiliation de ses ennemis, forcés de mendier un asile qu'il n'avait pu leur refuser dans l'état de désespoir où ils étaient réduits, & il finissait par l'exhorter à ne plus mettre d'obstacle à une paix que le grand lama & lui désiraient, & qu'il était même de son propre intérêt de conclure pour ne pas aliéner les puissances qui ne pourraient s'empêcher de protéger ces peuples, s'il s'obstinait à vouloir les écraser.

A la quatrième lune l'empereur fit partir de Pé-king les mêmes commissaires qu'il avait chargés l'année précédente d'aller à Sélinga déterminer les limites avec les Oros ¹. On ^{p.126} choisit un autre endroit

¹ Suivant le père Gerbillon, jésuite français, qui était de cette ambassade avec le père Thomas Pereira, Portugais, en qualité d'interprètes, les Russes ayant étendu leur domination dans la Scythie jusqu'aux confins de la Tartarie chinoise, y établirent des colonies & y bâtirent un fort. Ils s'étaient d'abord emparés de la chasse aux martres-zibelines ; ce qui avait occasionné une guerre de trente ans, mais peu sanglante. Les Chinois détruisirent deux fois le fort, qui fut relevé par les Russes : enfin comme il était

pour tenir les conférences, afin d'éviter de passer par le pays des Kalkas que le *kaldan* avait conquis. Nipchou, appartenant aux Oros, fut assignée p.127 aux députés des deux puissances ; ceux de la Chine s'y rendirent en quarante-six jours ; & trouvant les Oros campés au nord du fleuve Sahalien, auprès de la citadelle, ils prirent leur poste au sud.

Le fort Yacsa, que les Oros avaient bâti sur le fleuve Sahalien ¹, à plus de mille *ly* à l'est de Nipchou, était le principal objet des différends

assiégé pour la troisième fois, & sur le point d'être pris, des ambassadeurs du grand duc de Russie arrivèrent à la cour de Pé-king ; il venaient annoncer qu'on enverrait incessamment des plénipotentiaires pour traiter de la paix & régler les limites. Les Chinois en furent d'autant plus charmés, que jusque-là ils avaient été obligés d'entretenir une armée pour s'opposer au progrès des Moscovites, qui s'étaient avancés jusqu'auprès du Léao-tong, & avaient établi, sur les bords mêmes de la mer du Sud, des colonies que les Chinois avaient dissipées ; ainsi dans l'espérance de la paix, le siège fut levé : les plénipotentiaires russes se rendirent, comme on en était convenu, sur les frontières en 1688, & s'arrêtèrent à la ville de Sélinga, située à quatre cents lieues de Pé-king, pour y attendre le retour du courrier qu'ils avaient dépêché, afin d'annoncer leur arrivée & de savoir jusqu'où ils s'avanceraient. La cour impériale détermina que les conférences se tiendraient à Sélinga même, & elle y envoya ses ambassadeurs avec plein pouvoir. Ces commissaires étaient deux grands, l'un président d'un tribunal & grand chambellan, l'autre était oncle de l'empereur : ils furent accompagnés de plusieurs mandarins & d'une suite nombreuse. Gerbillon & son collègue, qui leur servaient d'interprètes, mangeaient à la table de l'oncle de l'empereur, & ils avaient été chargés de cette commission parce qu'on avait besoin de quelqu'un qui entendît la langue latine, dont les Russes se servaient constamment dans leurs ambassades. La caravane chinoise fut quatre mois en route, & passa au milieu des déserts par des chemins si difficiles, que Gerbillon ajoute que ce qu'il avait essuyé pour se rendre de France à Pé-king, n'était qu'un jeu en comparaison de ce qu'ils eurent à souffrir dans cette marche.

Cette première députation n'ayant abouti à rien, les mêmes commissaires se rendirent l'année suivante, 1689, dans la ville de Nipchou, qui est sous la domination des Moscovites, à trois cents lieues au nord de Pé-king, sous le méridien de cette capitale, mais un peu plus à l'orient. Les deux interprètes jésuites les y suivirent : ils mirent quarante-neuf jours à faire cette route, & les conférences durèrent environ un mois. Les ambassadeurs chinois & les interprètes firent le chemin par terre mais la plus grande partie de l'escorte remonta le Sahalien oula (le fleuve Noir) qui, après un cours de sept cents lieues d'occident en orient toujours navigable, se décharge dans l'océan Oriental, à quarante-six degrés de latitude, vis-à-vis ou un peu au-dessous de la partie septentrionale du Japon. Le cortège de cette ambassade était composée de huit à neuf mille hommes, dont trois mille de troupes pour servir d'escorte ; il y avait cent cinquante mandarins, douze mille chevaux, trois mille chameaux & cinquante canons. Quoique les Moscovites eussent moins de monde, cependant ils vinrent avec autant d'appareil & ne le cédèrent point en magnificence aux Chinois. La paix s'étant enfin conclue, elle fut jurée dans une église que les Russes avaient à Nipchou le 3 septembre 1689, deux ou trois jours avant le départ des commissaires, qui se séparèrent pour retourner chacun auprès de leur empereur. Éditeur.

¹ Ce fleuve, que les Moscovites appellent Onon-amur, prend sa source dans des montagnes qui sont entre Sélinga & Nipchou ; il coule de l'occident à l'orient l'espace de cinq cents lieues, & va se décharger dans la mer Orientale après s'être grossi de plusieurs autres rivières. On assure qu'il n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de largeur à son embouchure. Éditeur.

élevés entre les deux couronnes. L'empereur refusait absolument de laisser Yacsa entre leurs mains, il avait ordonné à Sokétou ¹ & aux autres commissaires, de ne pas se relâcher sur cet article. Les Oros, de leur côté, voulaient conserver cette forteresse ; l'opiniâtreté qu'on mit de part d'autre occasionna, dès les premières conférences, de grands débats ² qui durèrent plusieurs jours, p.128 & avec tant de vivacité, qu'on

¹ Le prince Sofan.

² Le plénipotentiaire moscovite proposait le fleuve Sahalien pour séparation des deux empires, de sorte que tout ce qui était au nord appartiendrait à la Russie. Les commissaires chinois rejetèrent la proposition, parce que leur empire avait au nord des villes & des terres assez peuplées, & que la chasse des martres-zibelines se faisait dans les montagnes qui sont au-delà du fleuve. Ils demandèrent, de leur côté, que les Moscovites se retirassent jusqu'au-delà du Sélinga, & abandonnassent à la Chine la ville de ce nom, ainsi que Nipchou & Yacsa avec leurs dépendances, sous prétexte que ce pays avait autrefois appartenu à l'empire, ou qu'il lui avait payé tribut : en effet lorsque les Tartares occidentaux ou Mongous s'étaient rendus maîtres de la Chine, tous les autres Tartares de cette région étaient devenus leurs tributaires. Le ministre russe alléguait plusieurs raisons pour prouver que ces terres appartenaient au contraire aux Moscovites.

Sur ce premier débat, les commissaires chinois se réduisirent à demander que les Russes ne passassent pas Nipchou, offrant de leur laisser cette place pour faciliter leur commerce avec la Chine. Le plénipotentiaire du czar répondit, en riant, que les Moscovites leur étaient sans doute fort obligés de ne les pas chasser de cette ville. Les Chinois, piqués de l'ironie, firent détendre leurs tentes, en déclarant qu'ils ne voulaient plus de conférences avec des gens qui les insultaient, & dont ils espéraient peu de satisfaction. Cependant la négociation se renoua ; un gentilhomme russe vint au camp des Chinois demander quelle était leur dernière résolution. On lui montra sur une carte les bornes qu'on prétendait assigner aux deux empires ; c'était, d'un côté, une petite rivière nommée Kerbéchi, dont la source est dans une grande chaîne de montagnes qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale, & qui sont au nord du fleuve Sahalien-oula, dans lequel cette rivière vient se décharger à trente ou quarante lieues de Nipchou. Le sommet de ces montagnes fut marqué pour bornes respectives ; de sorte que tout le pays qui s'étend du haut de la chaîne vers le midi, appartiendrait aux Chinois, & ce qui s'étend au nord demeurerait aux Moscovites, avec ce qui est à l'ouest au-delà de la même rivière. De l'autre côté, & au midi du Sahalien, la rivière d'Ergone, qui vient se jeter dans ce fleuve après avoir pris sa source dans un grand lac, à soixante-dix ou quatre-vingt lieues au sud-est de Nipchou, fut désignée pour limites ; de manière que tout ce qui est à l'est & au sud de l'Ergone, appartiendrait à la Chine ; & que ce qui est au-delà serait le partage des Moscovites, avec la restriction qu'ils n'habiteraient que le pays qui est entre le Sahalien & une chaîne de montagnes peu éloignée, qui se trouve au sud de ce fleuve, sans avancer dans les terres qui appartenaient aux Kalkas devenus la plupart sujets de l'empire.

Les Moscovites marquèrent aussi de leur côté les bornes qu'ils prétendaient fixer, un peu au-delà de Yacsa, entendant se conserver cette place & tout ce qui est à son occident. Comme aucun des deux partis ne voulut se relâcher, les Chinois firent quelques mouvements dans leur camp ; ils étaient résolus de passer la rivière & de se poster de manière qu'ils tiendraient la citadelle de Nipchou comme bloquée. Les Moscovites, qui s'en aperçurent, envoyèrent proposer de céder Yacsa, à condition qu'il serait rasé, & de mettre pour séparation la rivière d'Ergone. La petite armée chinoise qui avait passé la rivière, ayant commencé à défiler sur le haut des montagnes, au pied desquelles Nipchou est située, cette vue décida les Moscovites à accéder à tout ce que les commissaires exigeaient ; ils demandèrent seulement que dans les lettres qu'on écrirait aux czars leurs

maîtres, on mît leurs titres au moins en abrégé, & qu'on ne se servît d'aucun terme qui marquât de l'inégalité entre les souverains des deux empires ; que s'ils envoyaient des ambassadeurs à Pé-king, ils fussent traités avec honneur, sans être soumis à aucun cérémonial humiliant ; qu'ils rendissent les lettres dont ils seraient chargés en main propre à l'empereur, & jouissent, dans les lieux où ils seraient, même à la cour, d'une entière liberté ; enfin que le commerce fût libre d'un état à l'autre, avec la simple permission des gouverneurs sous la juridiction desquels les marchands se trouveraient. Les commissaires chinois accordèrent sans peine ce dernier article ; mais ils ne voulurent pas consentir à ce qu'il fût inséré dans le traité parce qu'il était étranger à leur mission, qui se bornait au règlement des limites. Ils rejetèrent les deux autres demandes, comme n'ayant aucun pouvoir à cet égard, ne voulant pas prendre sur eux de rien décider sur l'étiquette des ambassadeurs, ni sur le style des lettres ; ainsi les Moscovites se virent réduits à demander que le traité fût dressé suivant les intentions des commissaires.

Cependant un nouvel incident pensa le faire échouer. On ne s'était point expliqué sur la chaîne des montagnes appelée Nossé, qui s'étend depuis la source de la petite rivière Kebétchi, au nord-est, jusqu'à la mer Occidentale & Boréale, & qui finit par une langue de montagnes qui s'étend dans la mer : cette chaîne, à la source du Kebétchi, en forme deux autres de hautes roches, dont l'une, que les Moscovites entendaient poser pour limites, s'étend à l'est & court parallèlement au fleuve Sahalien ; l'autre va au nord-est, & c'était celle que les Chinois voulaient pour ligne de séparation. Ils insistèrent à ce que les montagnes de Nossé marquassent les bornes ; mais les Russes s'y opposèrent, d'autant plus qu'entre ces deux chaînes de montagnes il y a une vaste étendue de pays arrosée par des rivières, dont la principale nommée Oudi, a plusieurs colonies moscovites sur ses bords : c'est dans cette contrée que se trouvaient les plus belles zibelines, les renards noirs & d'autres fourrures précieuses ; c'est aussi dans la mer qui s'avance entre ces deux chaînes de montagnes qu'on pêche ces grands poissons, dont les dents sont plus belles & plus dures que l'ivoire : les Tartares les estiment beaucoup, & en font des anneaux qu'ils mettent au pouce droit, pour ne pas se blesser en tirant de l'arc.

Ces nouvelles difficultés ayant fait cesser les négociations de la part des Russes, les commissaires chinois firent réflexion qu'en exigeant plus qu'ils n'avaient ordre de demander ils risquaient absolument de manquer le but de leur mission ; ainsi ils se disposaient à renvoyer auprès des Moscovites, lorsqu'un de leurs officiers accompagné de quelques Tartares, vint protester qu'ils répondraient du sang que ferait répandre la continuation d'une guerre qu'ils offraient de terminer à l'amiable, & qu'ils sauraient se défendre s'ils étaient attaqués. Cette fermeté radoucit les commissaires ; ils se relâchèrent & on convint que le différend sur le pays situé entre les deux chaînes de montagnes, resterait indécis jusqu'à ce que les deux cours se fussent expliquées sur leurs prétentions respectives à cet égard : les limites furent donc accordées comme les Moscovites y avaient consenti d'abord ; les Chinois donnèrent les mains à tout, d'autant plus que la saison était fort avancée, & qu'ils craignaient le mauvais temps pour leur retour. Les articles furent arrêtés en conséquence des interprétations qu'on y donna & des changements qu'on y fit. On convint de la manière dont le traité serait signé & juré par les ambassadeurs des deux couronnes. L'interprète moscovite & le père Gerbillon furent chargés de le rédiger en latin, & ils en firent deux copies : dans celle destinée pour les Chinois, l'empereur était nommé avant les czars ; & dans l'autre pour les Russes on donna le premier rang aux grands ducs de Moscovie & à leurs ministres. Le préambule était conçu dans les termes suivants :

« *Par ordre du très grand empereur, Song-houtou, capitaine des officiers de la garde du corps, conseiller d'État & grand du palais ; Tong-koué-kang, grand du palais, kong du premier ordre, seigneur d'un des étendards de l'empire & oncle de l'empereur ; Lang-tan, seigneur d'un des étendards de l'empire ; Sapfo, général des camps & armées de l'empereur sur le fleuve Sahalien-oula, & gouverneur général des pays circonvoisins ; Lang-tarcha, seigneur d'un des étendards de l'empire ; Mala, grand enseigne d'un des étendards de l'empire ; Ouenta, second président du tribunal des Affaires Étrangères, s'étant assemblés près de Nipchou, l'an vingt-huit de Kang-hi, pendant la septième lune, avec les grands ambassadeurs plénipotentiaires Théodore*

fut sur le point de rompre & d'en venir à une guerre ouverte. L'Européen Tchang-tching (Gerbillon), affligé du mauvais succès d'une négociation si importante, persuadé d'ailleurs que les Oros étaient mal éclairés sur leurs véritables intérêts, demanda au prince Sokétou la permission de passer avec Su-gé-chin (Pereira), son collègue, ^{p.129} au camp des Oros. Il se flattait d'obtenir d'eux qu'ils se relâcheraient sur l'article de Yacsa :

Alexiowitz, Golowin-okolnitz & lieutenant de Branki, & ses compagnons, nous sommes convenus, par un accord mutuel des articles suivants : &c.

On fit quatre copies de ce traité ; deux en latin traduites, l'une en tartare pour la Chine, & l'autre en moscovite pour la Russie. Les deux exemplaires latins furent seulement scellés des sceaux des deux nations. Les ambassadeurs respectifs ayant la main posée sur leur exemplaire, jurèrent, au nom de leur maître, d'observer fidèlement le traité, & prirent Dieu à témoin de la sincérité de leurs intentions. Comme les commissaires de la Chine avaient ordre de jurer la paix par le Dieu des chrétiens, dans la pensée que rien ne pouvait avoir plus de force sur les Moscovites pour leur faire observer inviolablement le traité, ils composèrent cette formule de serment :

« La guerre qui a régné entre les habitants des frontières des deux empires, de la Chine & de la Moscovie, les combats que se sont donnés les deux partis, avec effusion de sang & trouble du repos des peuples, étant tout à fait contraires à la divine volonté du ciel, qui est amie de la tranquillité publique ; Nous, grands ambassadeurs des deux empires, avons été envoyés pour déterminer les bornes des deux États, & établir une paix solide & éternelle entre les deux nations ; ce que nous avons heureusement exécuté dans les conférences que nous avons tenues, la vingt-huitième année de Kang-hi, pendant la septième lune, proche du bourg de Nipchou. Après avoir marqué très distinctement & mis par écrit les noms des pays & des lieux où se touchent les deux empires, établi des bornes à l'un & à l'autre, & réglé la manière dont on traitera désormais les affaires qui pourront survenir, nous avons réciproquement reçu l'un de l'autre un écrit authentique dans lequel est contenu le traité de paix, que nous sommes convenus de faire graver, avec tous ses articles, sur des pierres qui seront placées dans les lieux que nous avons marqués pour servir de bornes aux deux empires, afin que tous ceux qui passeront par là en puissent être pleinement informés, & que cette paix, avec ses conditions, soit inviolablement gardée à jamais.

Que si quelqu'un avait seulement la pensée ou le dessein secret de transgresser ces articles de paix, ou si, manquant de parole & de foi, il venait à les violer par quelque intérêt particulier, ou formait le dessein d'exciter de nouveaux troubles & de rallumer le feu de la guerre, nous prions le seigneur souverain de toutes choses, qui connaît le fond de nos cœurs, de ne pas permettre que de telles gens vivent jusqu'à l'âge parfait, mais qu'il les punisse par une mort avancée.

Les commissaires chinois avaient intention de lire cette formule à genoux, devant une image du Dieu des chrétiens, & d'adorer l'image en se prosternant jusqu'à terre, suivant leur usage. Ils s'étaient encore proposé de brûler ensuite cette formule, signée de leur main & scellée du sceau des troupes de l'empereur ; mais les Moscovites craignant qu'il n'y eût de la superstition dans cette cérémonie, ou ne voulant pas s'astreindre à des pratiques étrangères, décidèrent que chacun jurerait à sa manière : cependant les Chinois renoncèrent à leur formule, & firent le même serment que les Russes ; après quoi le plénipotentiaire moscovite remit aux envoyés de la Chine les deux exemplaires du traité, & reçut d'eux les siens en latin & en moscovite. Ils s'embrassèrent au son des instruments de musique dont ils étaient accompagnés. Le Russe fit servir une collation, qui consistait en confitures & en trois sortes de vins d'Europe, pendant laquelle on se félicita mutuellement sur l'amitié qui venait d'être établie entre les deux puissances. Éditeur.

la chaleur que les deux partis mettaient dans cette affaire était si grande, que Sokétou craignit que les Oros n'arrêtassent ces deux Européens. L'estime qu'il savait que l'empereur faisait de leurs personnes, lui fit rejeter d'abord la proposition ; mais Tchang-tching revint ^{p.130} plusieurs fois à la charge, assurant toujours que les Oros ne lui feraient aucun mauvais traitement, & qu'il espérait même les amener à un accommodement. Soukétou se laissa persuader enfin ; mais il ne voulut permettre qu'à Tchang-tching d'y aller. Celui-ci fut reçu d'une manière honorable par les Oros : il vint à bout de les convaincre que la conservation de Yacsa n'était ^{p.131} pas comparable aux avantages qu'ils retireraient du commerce avec la Chine, principal objet de leur mission, qui allait leur être interdit du moment de la rupture de la négociation. Ces raisons les frappèrent ; ainsi ils accordèrent pour préliminaire que le fort de Yacsa serait rasé, à condition qu'ils auraient liberté entière de commercer avec la Chine. Tchang-tching ^{p.132} s'empressa de porter au camp chinois cette nouvelle. On renoua les conférences : ces deux principaux articles furent arrêtés. On ne fit plus que de légères difficultés sur la manière de fixer les limites des deux États : il devait être en effet bien aisé de s'accorder sur ce point ; les pays qui devaient servir de bornes aux deux empires, étant des déserts, à la vérité, d'une étendue immense, mais absolument incultes ; ainsi la paix fut enfin signée à la huitième lune de cette année, & les commissaires chinois repartirent peu de temps après pour se rendre à Pé-king, où ils arrivèrent à la neuvième lune.

A la dixième lune, le président Horni de retour d'auprès du *kaldan*, rendit compte de sa commission de la manière suivante :

« Nous arrivâmes le sept de la huitième lune au pays du *kaldan* ; nous lui remîmes, à lui-même, l'ordre & les présents de Votre Majesté. Après nous avoir fait asseoir :

— Vous venez sans doute, dit-il, en s'adressant à moi, pour m'exhorter, de la part de votre maître, à une réconciliation & à la paix avec les Kalkas ?

Sur ma réponse que c'était en effet le principal objet de la mission dont j'étais honoré auprès de lui, il passa tout de suite à un autre sujet, & il ajouta :

— On m'a rapporté que, l'année dernière, l'empereur avait envoyé plusieurs grands de sa cour à Sélinga ; quelle était ^{p.133} donc la cause d'une si nombreuse députation ? était-elle escortée par des troupes ?

— Tchahan, han des Oros, lui répondis-je, est maître, comme vous le savez, du pays qui est au nord du fleuve Sahalien. Étant limitrophe avec les terres de l'empire, ce prince avait demandé qu'on choisît un endroit propre à tenir des conférences pour déterminer les limites respectives & régler à l'amiable quelques différends élevés entre les deux puissances. L'empereur avait choisi Sélinga ; les grands dont on vous a parlé se mirent en route pour se rendre à leur destination, accompagnés de quelques mille hommes qui leur servaient d'escorte, & ils étaient à moitié chemin, lorsqu'ils apprirent que vous aviez des démêlés avec les Kalkas : comme il fallait nécessairement passer par le pays qui était alors le théâtre de la guerre, l'empereur craignit que les deux partis ne le soupçonnassent d'envoyer du secours à l'un au préjudice de l'autre, & ce fut ce qui le détermina à rappeler à Pé-king ses députés & leur suite ; l'affaire des Oros renvoyée à l'année suivante, se négocie actuellement dans une ville beaucoup plus à l'est que Sélinga.

Le *kaldan* finit à ces mots l'audience qu'il nous donnait.

Le dix-huit de la même lune, ce prince m'invita à venir le trouver à une de ses maisons de campagne ; là, aussitôt que je fus admis en sa présence, il fit sortir tous ceux qui s'y trouvaient, voulant me parler en particulier :

— L'empereur, me dit-il alors, suit en tout l'impression de cette bienveillance universelle, si digne de son cœur, qui embrasse indifféremment tous les peuples. Je suis sensible aux soins qu'il prend pour étouffer les divisions qui ont été déjà si funestes aux Kalkas, & vous avoue sincèrement que je ^{p.134} suis disposé à seconder ses vues pacifiques ; mais Tchépsuntanpa & Touchtou-han sont les premiers auteurs de la guerre ; ils ont pris les armes contre moi sans motif. Le *tchassac-tou-han* mon frère, plusieurs autres de mes amis, en ont été les premières victimes qu'ils ont immolées à leur fureur : je m'en suis plaint jusqu'à trois fois à votre maître ; quel moyen a-t-il employé pour me venger & me faire justice de mes ennemis ?

Je lui répondis que Votre Majesté, dont le cœur embrasse l'univers, n'avait pu voir, sans en être touchée, ces deux princes fugitifs réduits à la dernière misère ; qu'il avait dû juger, par les lettres qu'elle lui avait écrites, combien elle désapprouvait leur conduite ; que loin de les soutenir dans leurs torts, elle faisait même, en quelque sorte, les premières avances pour assoupir ces querelles ; que si, de son côté, il était sincèrement disposé à la paix, il en donnerait des preuves en répondant aux intentions de Votre Majesté.

Le vingt-deux de la lune on annonça au *kaldan* que le *talai-lama* avait député Tantsila avec quelques autres lama, pour l'engager à ne pas s'opposer plus longtemps à un accommodement avec les Kalkas. Ce prince répondit que si la lettre du *talai-lama* & les instructions données à ses envoyés

étaient conformes à ce que l'empereur lui avait écrit, on devait deviner sa réponse.

Le vingt-quatre, le *kaldan*, qui paraissait disposé à se conformer aux ordres de Votre Majesté, prit la route de l'ouest avec tout son monde & ses troupeaux, & nous, de notre côté, nous partîmes le lendemain pour retourner à Pé-king.

A la douzième lune il arriva à la cour un envoyé du ^{p.135} *talai-lama*, dont la mission se bornait, en apparence, à féliciter l'empereur sur sa santé ; mais qui était chargé de lui dire en secret que son maître ne voyait d'autre moyen d'accélérer la conclusion de la paix, que de livrer Touchtou-han & Tchépsuntanpa au *kaldan*, assurant qu'il se contenterait de cette satisfaction, & ne ferait aucun mal à ces deux princes. La proposition déplut fort à l'empereur, qui s'en plaignit amèrement dans sa réponse, adressée en partie aux lama, ministres du *talai-lama*, plutôt qu'à ce chef lui-même ; elle était conçue en ces termes :

« Chenparinkanpou, que vous m'avez envoyé, m'a insinué, de votre part, de faire charger de chaînes Touchtou-han & le *koutouctou* Tchépsuntanpa, & de les envoyer en cet état au *kaldan*, sur les assurances qu'il ne leur serait fait aucun mal. Le premier devoir des rois & des maîtres du monde est d'avoir un cœur droit, des intentions pures, & une conduite dont la raison & la justice forment la base. Si je faisais arrêter ces deux princes, je me déclarerais dès lors pour un parti aux dépens de l'autre ; pourrions-nous ensuite vous & moi nous offrir pour médiateurs entre les Éleutes & les Kalkas ? Nous devons, l'un & l'autre, tenir une conduite impartiale dégagée de toute prévention ; c'est le meilleur moyen de concilier tous les partis & de les forcer à accepter la paix. J'ai envoyé le président Horni vers le *kaldan* ; il m'a écrit que ce prince avait été défait par Tséonang-rabdan, & si malmené, qu'une partie de ses gens étant restée sur le champ de bataille, ceux qui avaient échappé

à cette déroute éprouvaient les horreurs de la misère & d'une famine affreuse, qui les avait mis dans la triste nécessité de se nourrir de chair humaine. Horni ajoute que votre envoyé auprès de ce prince a dû vous mander ^{p.136} les mêmes choses. Supposons le *kaldan* réduit aux dernières extrémités, sans ressource pour se procurer les besoins de première nécessité, implorant mon secours ; supposons encore que je lui aie donné un asile ; si violant l'hospitalité j'allais me saisir de sa personne & le livrer à son ennemi, quelle idée odieuse ne donnerais-je pas de moi ? Ces réflexions toutes simples, me donnent lieu de douter que votre envoyé ait été l'interprète de vos véritables sentiments, & m'empêchent d'ajouter foi aux propositions qu'il m'a faites de votre part. Je vous envoie Pantsarta, afin de m'assurer de votre façon de penser à cet égard.

1690. Après la défaite du *kaldan* par Tséouang-rabdan, le président Horni se rendit sur les confins du pays qu'occupaient les Kalkas suivant les ordres de la cour. On fut ensuite longtemps sans rien apprendre du *kaldan*, ni du *koutouctou* Ylakouéfan, du *tortsi* Channan & des autres députés envoyés vers ce prince ; Kang-hi jugea qu'il voulait rompre avec lui malgré ses protestations d'amour pour la paix, & qu'il avait retenu Ylakouéfan & sa suite, comme une preuve de son changement de dispositions. Le *kaldan* était en effet résolu de faire une guerre sanglante aux Kalkas ; c'était la raison qui l'avait déterminé à faire arrêter les ambassadeurs de la cour. L'empereur vit bien qu'il n'avait plus rien à ménager ; il leva en conséquence, pour garder les limites, une armée considérable, qu'il divisa en plusieurs corps, l'un desquels, sous les ordres du président Horni, eut ordre de s'avancer jusqu'au sud du Kerlon. Comme on ne savait point au juste l'endroit où le *kaldan* s'était retiré, l'empereur envoya de tous côtés à la découverte, sans qu'on pût s'en procurer de nouvelles certaines ; seulement Talaïkampou, envoyé du *talaï-lama*, à son ^{p.137} passage par Kia-hiu-koan, dit à Tchou, officier

du tribunal, que le trois de la douzième lune, il avait vu le *kaldan*, dont le premier dessein avait été de marcher vers Hiongoro ; mais qu'ayant appris que la *kotun* ou princesse Honou, & Tséouang-rabdan s'avançaient vers son pays, il avait pris la route de Hopto, où il l'avait laissé, conduisant plusieurs mille hommes d'infanterie avec lui, mais fort peu de cavalerie ; qu'après avoir pris quelque repos à Hopto, il se proposait de marcher du côté de l'est contre les Kalkas.

Quoiqu'on ne pût faire un fond certain sur ce rapport, l'empereur ne laissa pas d'en conclure que le *kaldan* était brouillé avec Tséouang-rabdan ; comme il en ignorait la cause, il envoya vers ce dernier, Tahou, avec ordre de lui remettre des présents accompagnés de la lettre suivante :

« La place que j'occupe m'impose le devoir de chercher les moyens de maintenir en paix tous les royaumes. On m'a rapporté que vous aviez rompu avec le *kaldan* ; ce ne peut être que pour de fortes raisons de mécontentement. Cette nouvelle m'a vivement affecté : cependant la distance considérable qui nous sépare m'engage à suspendre mon jugement sur les bruits qui sont parvenus jusqu'à moi. Pour me tirer de toute incertitude, j'envoie Tahou, un des premiers officiers du tribunal de mes ministres, vous porter de ma part vingt pièces de soie de différentes couleurs, & savoir de vous-même le sujet de vos démêlés.

A la cinquième lune Horni écrivit à l'empereur que Matsi, précédemment au service de Tchépsuntanpa, & fait prisonnier par le *kaldan*, s'étant sauvé de son camp, avait passé la rivière de Ourtcha, & s'était mis ensuite à la tête d'une armée qu'il faisait monter à quarante mille hommes, mais qui n'allait ^{p.138} qu'à trente mille ; qu'il avait demandé du secours aux Oros, & qu'il espérait que sous peu de temps il en recevrait un renfort considérable. Sur cette nouvelle l'empereur fit dire aux Oros, Kilicouli & Yfanistsi, alors à Pé-king pour leur commerce,

qu'il était surpris d'apprendre que leur nation se joignait au *kaldan* pour faire la guerre aux Kalkas ; qu'elle ne pouvait ignorer que ces derniers s'étaient donnés à la Chine, & que leur faire la guerre, c'était la déclarer à l'empire & contrevenir formellement au traité, si solennellement juré à Nipchou. Ces Oros ne furent pas moins étonnés de cette nouvelle ; ils ne purent faire d'autre réponse, sinon qu'ils regardaient ce bruit comme destitué de tout fondement.

Quelques jours après on reçut un autre avis de la part des Tartares, que le lama Changnan-tortsi était arrivé, le quatre de la première lune, à Tahanter ; qu'il y avait trouvé Ylakouéfan & les autres ambassadeurs chinois auprès du *kaldan* auxquels il avait fourni des vivres dont ils avaient un pressant besoin ; qu'il avait vu un envoyé des Oros marcher avec les Éleutes, & même entendu le commandant des Éleutes parler à cet envoyé du dessein où ils étaient de demander des troupes aux Oros, & que celui-ci en avait promis : les dépêches portaient encore, que le *kaldan* souffrait beaucoup de la disette de vivres, & qu'il avait fait tuer presque tous ses chevaux pour la subsistance de son armée. Cet avis confirma l'empereur dans son opinion, que le *kaldan* était absolument résolu à la guerre, & que la force seule pouvait l'obliger à la paix. Il donna en conséquence ordre au comte Sounou, de la famille impériale, qui commandait les troupes tartares des bannières destinées à marcher contre le *kaldan*, de se tenir prêt à partir. Kang-hi fit ensuite part aux grands de sa cour de l'avis qu'il ^{p.139} avait reçu du président Horni ; celui-ci mandait qu'un *kouka* qui s'était sauvé du camp des Éleutes avait rapporté que le six de la sixième lune, ils avaient passé la rivière Ourchun au nombre de quarante mille, & s'étaient approchés de la rivière Ourchta ; que là, un envoyé du *noyen* Poutun des Oros, étant arrivé au camp du *kaldan* à la tête de quelques centaines de soldats, s'en était presque aussitôt retourné avec beaucoup de précipitation, sans qu'on ait pu en deviner la cause ; que la rivière Ourchun n'était pas fort éloignée de celle de Kalka, laquelle est à une journée du pays de Karong,

ou du premier corps de garde chinois ; qu'il paraissait certain que le *kaldan* allait entrer dans le pays de Poïr, & par conséquent commencer ses hostilités contre l'empire.

Chatsin, *touchtou-han* de Kortchin, prince du premier, ordre écrivit à l'empereur :

« En conséquence des ordres de Votre Majesté, je me suis mis en campagne ; étant arrivé avec mes troupes à Tunta, j'y ai trouvé un grand nombre de Kalkas qui s'y étaient réfugiés. Je les interrogeai sur la raison qui leur avait fait abandonner leur patrie, & ils m'ont répondu que la crainte de tomber entre les mains du *kaldan* avait rendu leur fuite nécessaire. Ces mêmes fugitifs me dirent encore que Merghen de Outchun-coutsin, leur avait assuré que, le quatre de cette sixième lune, les Éleutes étaient partis de la Hourkoeï, & venaient par deux chemins au nombre de plus de deux mille ; que les *taïki* Palantchou & Noho étaient allés à leur rencontre avec quelques centaines de leurs gens, & que les officiers des Éleutes leur avoient dit :

— Nous vous avons d'abord pris pour des Kalkas ; mais puisque vous appartenez au grand empereur de la Chine, vous n'avez rien à craindre de notre part : nous n'en ^{p.140} voulons qu'aux Kalkas ; eux seuls sont nos ennemis : quant à vous, nous vous comptons au nombre de nos amis ; & afin de vous en convaincre, ainsi que de nos dispositions à ne rien entreprendre contre vous, nous vous invitons à jurer avec nous une fidélité mutuelle. Ylakouéfan, les autres envoyés de l'empereur, ainsi que ceux du *talaï-lama*, sont dans notre camp : suivez-nous, vous pourrez alors croire la vérité de tout ce que nous avançons.

Le jour suivant, ajouta Merghen, ils se saisirent des femmes de ces *taïki*, & de plus de soixante personnes de leur suite ;

m'étant aperçu à temps de cette trahison, je me suis heureusement jeté au milieu des herbes, ou, restant caché, j'ai trouvé le moyen de me dérober à leur perfidie, & ensuite de me rendre jusqu'ici. Ce n'était point le *kaldan* qui commandait ces troupes, mais un de ses frères.

L'empereur, pleinement instruit alors des démarches du *kaldan* tint un conseil composé des princes des grands de sa cour, dans lequel il fut résolu d'employer tous les moyens possibles pour le détruire ; sa ruine entière étant regardée comme le seul fondement de la paix. Kang-hi déclara qu'il commanderait en personne ; il assembla en conséquence une armée formidable, composée des quarante-neuf bannières des princes mongous, de l'élite des huit bannières des Mantchéous & de la bannière des Chinois. Cette armée devait être divisée en plusieurs corps, qui prendraient chacun une route différente.

La division aux ordres immédiats des princes, devait sortir par Y-fong-kéou ; le corps d'armée que commandait le comte Sounou, devait suivre celui où serait l'empereur, qui ne se mettrait en marche que deux jours après l'armée des princes, ^{p.141} dont le départ était fixé au quatre de la septième lune.

Dans ces entrefaites, Kang-hi s'attachait à mettre en évidence les torts du *kaldan* & à lui ôter tout moyen de se plaindre de ce qu'on lui déclarait la guerre. Orbitiou, mandarin du tribunal des Affaires Étrangères, alla lui porter, de sa part, des plaintes de ce qu'il entraînait, main armée, sur les terres de l'empire, & de ce que, contre le droit des gens, il retenait ses ambassadeurs. Il lui fit encore dire qu'il envoyait des troupes en Tartarie pour mettre les frontières hors d'insulte, & se précautionner sur le bruit qui se répandait qu'il se disposait à les attaquer. Les instructions de Orbitiou portaient de plus que, dans le cas où le *kaldan* demanderait si l'empereur & les princes marchaient en personne contre lui, il répondît qu'il l'ignorait ; enfin que si ce prince rebelle se déterminait à envoyer un officier pour justifier sa conduite, il

eût soin de l'en prévenir par un courrier. Orbitiou était aussi chargé d'une lettre de Kang-hi adressée au *kaldan*, conçue en ces termes :

« Mon premier devoir est de protéger les faibles contre l'oppression, & de faire régner la paix autant parmi les étrangers que parmi mes sujets ; je les porte également dans mon sein. La guerre est un fléau qu'on ne peut trop s'attacher à détourner, puisque le malheur & la ruine des peuples en sont les suites nécessaires, & c'est ce qui m'a engagé à vous exhorter si souvent à reprendre des sentiments de paix & à quitter toute pensée de continuer vos hostilités.

Vous m'avez répondu que, jaloux de seconder mes intentions, qui n'ont pour but que le bien de l'humanité, & de vous conformer à mes ordres, vous ne respiriez que la paix ; cependant il me revient de toutes parts que vous avez ^{p.142} recommencé à inquiéter les Kalkas. J'envoie le président Horni pour savoir si tout est tranquille sur les limites ; & on me mande que vous avez assuré les *taïki* de Outchun-coutsin, chargés de veiller à la sûreté des frontières de l'empire, que ce serait vous calomnier que de vous imputer le dessein de nous faire la guerre ; mais tandis que vous nous payez de belles paroles, vous entrez sur nos terres avec vos troupes & vous en enlevez les hommes & les bestiaux ; est-ce donc là une preuve de vos dispositions pacifiques ? n'est-ce pas au contraire une déclaration de guerre formelle ? Il y a très longtemps que j'ai envoyé vers vous le *koutouctou* Ylakouéfan ; cependant je ne le vais point revenir, non plus que sa suite : que prétendez-vous, en les retenant ? Orbitiou, mandarin d'un de mes tribunaux, vient encore une fois vous engager, de ma part, à changer de conduite ; si vous ne le faites pas, sachez que je suis résolu de me mettre à la tête de mes armées, suivi de tous les princes de ma cour, pour vous châtier. Le meilleur

parti que vous ayez à prendre, est de retirer sans délai vos troupes, de mettre en liberté mes envoyés, & de les faire accompagner par un de vos premier officiers, que vous chargerez de venir me rendre compte de votre conduite : vous avez dû voir, par la mienne, la peine que j'ai à me décider à des voies de rigueur ; mais si vous me forcez à tirer l'épée du fourreau, je ne l'y remettrai point que je n'aie vengé le mépris que vous aurez fait de mes conseils.

Quelques jours après, l'empereur reçut un courrier de Horni, qui lui donnait avis d'une bataille qu'il avait livrée au *kaldan*, auprès de la rivière Hourhoeï. Les Éleutes, au nombre de plus de vingt mille, étant entrés dans le pays de Outchun-coutsin, ^{p.143} en avaient enlevé un grand nombre d'hommes, de femmes & de bestiaux. Le président Horni, à la tête des troupes qu'il avait sous ses ordres, se mit en devoir de leur reprendre ce butin ; il forma deux divisions, & prenant des chemins différents, il joignit les ennemis auprès de la rivière Hourhoeï. L'attaque fut commencée par les Mongous, soutenus des Kalkas. Les Mongous forcèrent d'abord les Éleutes, & leur enlevèrent une grande partie de leur bagage ; mais au lieu de poursuivre l'ennemi, ils se jetèrent à la débandade sur le butin. Les Éleutes s'apercevant du désordre où ils étaient, se rallièrent, & fondirent sur eux avec impétuosité ; ayant regagné le butin dont ils s'étaient emparés, ils les poussèrent si vivement sur les Kalkas, que ceux-ci ne pouvant soutenir le grand feu de leur mousqueterie, furent forcés de plier. Horni fit avancer des brigades qui n'avaient point encore donné, & elles arrêtaient les Éleutes, qu'elles menaient à leur tour avec vigueur, lorsque deux pelotons d'ennemis descendant des montagnes voisines, chargèrent la droite & la gauche des impériaux, qui, faute de poudre, ne purent répondre à la vivacité de leur feu, & se virent obligés de céder le terrain avec tout ce qu'ils avaient pris.

La perte de cette bataille causa du chagrin à l'empereur. Comme Horni avait attaqué le *kaldan*, il craignit que ce ne fût un motif de plus à

ce prince pour refuser de faire la paix avec les Kalkas : cette raison le déterminait à envoyer vers lui Manpi, assesseur du tribunal des Affaires Étrangères pour l'assurer que Horni en était venu aux mains sans ses ordres ; mais qu'il avait été forcé à cet acte d'hostilité, parce qu'il n'avait pu voir d'un œil tranquille les violences exercées par lui, Kaldan, sur les terres de l'empire. Les instructions de Manpi portaient encore que l'empereur avait chargé ses généraux ^{p.144} d'observer seulement la marche des Éleutes, & de ne les point attaquer, que même, sur la nouvelle qu'ils approchaient des frontières, il avait dépêché un courrier à Horni, dans la crainte qu'il ne devînt agresseur, pour lui porter des ordres de se tenir sur la défensive ; mais que ce courrier était arrivé trop tard après la bataille donnée.

Malgré cette espèce de négociation, Kang-hi ne laissa pas de tout disposer pour le départ des troupes qu'il avait fait assembler. Hoché-yu-tsing-ouang, son frère aîné, en fut nommé généralissime, sous le titre de *fou-yuen-ta-tsiang-kiun*, ou *grand-général qui gouverne loin* ; on lui donna pour lieutenant le prince Yn-ti, fils aîné de l'empereur, & il fut arrêté qu'ils sortiraient de la grande muraille par Koupe-kéou. Tchang-ning, de la famille impériale, prince du premier ordre, sous le nom de Hoché-kong-tsing-ouang, eut le commandement d'une seconde division : on lui donna le titre *ngan-pé-ta-tsiang-kiun*, qui signifie *grand-général qui donne la paix au nord* ; Yapou, prince du premier ordre, sous le nom de Kien-tsing-ouang, & Ouotcha, prince du second ordre, sous celui de Tolo-sin-kiun-ouang, tous deux de la famille impériale, devaient servir en qualité de lieutenants-généraux, & on déterminait qu'ils entreraient en Tartarie par Hi-fong-kéou.

Le départ de ces différents corps d'armées fut fixé au deux de la septième lune. Le comte Sounou reçut en même temps ordre d'aller prendre le commandement de l'armée de Horni ; mais, peu de jours après, sur la nouvelle que les troupes de Hamita & celles de Honniot (ou Onhiot) & de Parin avaient joint Horni, l'empereur donna contre-ordre au

comte Sounou, & lui fit dire d'attendre le prince Yu-tsing-ouang. On dépêcha un autre courrier à Hamita, auquel on ordonna de ^{p.145} suspendre sa marche & toute opération militaire jusqu'à ce que le prince Yu-tsing-ouang l'eût joint, & de l'attendre à Kéré, où se devait faire la jonction des deux armées.

Le treize de la septième lune Tarhan-kérong, envoyé du *kaldan*, arriva à Pé-king pour protester, de la part de son maître, qu'il regardait les Kalkas comme ses seuls ennemis ; qu'il était entré malgré lui sur les terres de l'empire, où il se voyait obligé de rester encore quelque temps, mais avec promesse de n'y commettre aucune hostilité. L'empereur traita honorablement cet ambassadeur, & lui donna à son départ une lettre pour le *kaldan* dans laquelle il commençait par lui faire des reproches sur le peu de fond qu'il y avait à faire sur sa parole ; qu'aimant naturellement la droiture, il ne pouvait souffrir qu'on usât de détours, surtout dans une affaire de la plus grande conséquence. Afin de le convaincre de la légitimité de ses plaintes, il lui rappelait tout ce qu'il avait fait, de concert avec le *talaiï-lama*, pour l'amener à des sentiments de conciliation au rétablissement de la paix. Il finissait sa lettre par l'informer que, dans la nécessité où il le mettait de s'opposer aux ravages qu'il causait sur les limites de l'empire, il avait enfin résolu d'envoyer une armée considérable, sous les ordres du prince Yu-tsing-ouang, de son fils aîné, & de plusieurs de ses grands, qu'ils étaient actuellement en chemin : que cependant, s'il voulait prendre le parti que le *talaiï-lama* & lui désiraient, & qu'ils lui avaient tant de fois suggéré, il les rappellerait ; mais il le menaçait de le poursuivre à toute outrance, s'il persistait à ne pas vouloir quitter les armes.

Le quatorze de la septième lune l'empereur partit de Pé-king pour la Tartarie, sous le prétexte d'y aller passer le temps des grandes chaleurs ; mais le véritable motif de son voyage, était ^{p.146} qu'il voulait être plus à portée de donner ses ordres, soit pour la conclusion de la

paix, soit pour pousser, selon que les circonstances l'exigeraient, les opérations de la campagne.

Cependant le *kaldan* envoyait députés sur députés au camp des impériaux, protester qu'il ne voulait point faire la guerre avec l'empereur, qu'il n'en voulait qu'à ses deux ennemis qui s'étaient réfugiés sur ses terres. Il lui était impossible, malgré ces démarches, de cacher l'intention où il était d'allumer de plus en plus le feu de la guerre ; mais il croyait par là donner le change & temporiser assez pour augmenter le nombre de ses troupes, & se mettre en état de se venger plus complètement de Touchtou-han & de Tchépsuntanpa. L'empereur démêla ses vues ; les différentes divisions des troupes qui étaient en marche, avançaient toujours, & elles se réunirent bientôt assez près de Parin, sous les ordres du grand-général Yu-tsing-ouang.

Peu de jours après son départ, Kang-hi se trouva indisposé, & se vit même obligé de revenir à Yng-tchuang ; mais comme ni le repos ni les remèdes ne paraissaient apporter aucun soulagement à son mal, sur les instances des grands qui l'accompagnaient, il retourna à Pé-king, où il reçut bientôt la nouvelle d'une victoire remportée sur le *kaldan* au pays d'Oulan-poutong, mais qui coûta la vie au prince Kiou-kiéou ¹. Les dépêches du grand-général contenaient le détail suivant : p.147

¹ Ce prince, oncle de l'empereur, & chef d'un des huit étendards de l'empire, fut tué dans cette bataille. On brûla son corps, suivant l'usage des Tartares, qui n'y manquent jamais à l'égard de ceux qui ont péri à la guerre ou qui sont morts en voyage. On rapporta à Pé-king ses cendres dans un petit coffre de brocard, placé dans une chaise fermée, couverte de satin noir, & portée par huit hommes ; elle était précédée par dix cavaliers, ayant chacun une lance ornée d'une houppe rouge & d'une banderole de satin jaune avec une bordure rouge, sur laquelle étaient peints les dragons de l'empire ; c'était la marque du chef d'un des huit étendards. Ensuite venaient huit chevaux de main, marchant deux à deux, proprement équipés : ils étaient suivis d'un autre cheval, portant une selle dont l'empereur seul a droit de se servir, à moins d'être honoré de cette faveur, qu'il n'accorde guère qu'à ses fils. Les enfants & les neveux du mort, à cheval & vêtus de deuil, environnaient la chaise, que huit domestiques accompagnaient à pied : à quelques pas d'eux suivaient les plus proches parents, & deux grands que l'empereur avait envoyés pour lui faire honneur.

Les autres parents du défunt, tous en habits de deuil, vinrent aussi au-devant de son convoi. A leur arrivée, ses enfants & ses neveux mirent pied à terre & commencèrent à pleurer autour de la chaise. Ils marchèrent ensuite à pied, toujours en pleurant, l'espace d'un demi-quart de lieue : les deux envoyés de l'empereur les firent remonter à cheval.

« Le vingt-neuf de la septième lune ayant appris que l'armée des Éleutes était campée a Oulan-poutong, je fis aussitôt

On continua la marche, pendant laquelle plusieurs parents ou amis du mort vinrent lui rendre leurs devoirs.

Le convoi n'était plus qu'à un quart de lieue de l'endroit où il devait s'arrêter avant d'entrer dans la capitale, lorsque l'aîné & le quatrième des fils de l'empereur, envoyés par lui pour faire honneur au défunt, parurent avec une nombreuse suite, composée de personnes de la première distinction. Tout le monde mit pied à terre, & on fit doubler le pas aux porteurs afin d'arriver plus tôt auprès des princes ; lorsqu'on fut en leur présence, on posa la chaise à terre. Les deux princes & toute leur suite pleurèrent quelque temps avec de grandes marques de tristesse ; ensuite remontant à cheval ils s'éloignèrent un peu du grand chemin, & suivirent le convoi jusqu'au camp. On rangea devant la tente du mort les chevaux de main & les lances. Le coffre où reposaient les cendres fut tiré de la chaise & placé sur une estrade au milieu de la tente, avec une petite table auprès. Les deux princes étant entrés, l'aîné se mit à genoux devant le coffre, & éleva trois fois au-dessus de sa tête, une petite coupe remplie de vin, qu'il versa en se prosternant chaque fois jusqu'à terre, dans un plus grand vase d'argent qui était posé sur la table. Après cette cérémonie les princes sortirent de la tente & reçurent les remerciements des enfants & des neveux du mort : ils remontèrent à cheval pour retourner à Pé-king. Le convoi se mit en marche le lendemain pour entrer dans la ville ; une troupe de domestiques accompagnait les cendres en pleurant & en se relevant tour à tour. Tous les officiers de l'étendard du mort, & quantité de seigneurs des plus qualifiés de la cour, vinrent rendre leurs devoirs à la mémoire d'un homme qui avait été généralement estimé. A mesure qu'on approchait de Pé-king, le convoi grossissait par la multitude des personnes distinguées qui arrivaient successivement. En entrant dans la ville, un des domestiques du mort lui offrit trois fois une coupe de vin, qu'il répandit à terre, en se prosternant autant de fois. Les rues par où le convoi devait passer étaient nettoyées & bordées de soldats à pied, comme dans les marches de l'empereur, du prince héritier & des princesses. Avant d'arriver à la maison du défunt, deux nombreuses troupes de domestiques, qui étaient les siens & ceux de son frère, tous en habits de deuil, vinrent se joindre au cortège. D'aussi loin qu'ils l'aperçurent, ils se mirent à pleurer & à jeter de grands cris, auxquels ceux qui accompagnaient les cendres répondirent par des pleurs & des cris redoublés. Le convoi était attendu à la maison du mort par un grand nombre de personnes de qualité.

Le père Gerbillon, qui rapporte cette pompe funèbre, comme y ayant assisté, dit qu'il n'y remarqua d'autre superstition, que celle de brûler du papier à chaque porte de la maison du mort par où passaient ses cendres : on l'allumait lorsqu'elles approchaient d'une cour. Des pavillons de nattes formaient comme autant de grandes salles, éclairées par quantité de lanternes, où il y avait des tables sur lesquelles on avait posé des fruits & des odeurs. On plaça le coffre qui renfermait les cendres sous un dais de satin noir, enrichi de crêpines & de passements d'or, & fermé par deux rideaux. Le fils aîné de l'empereur & l'un de ses jeunes frères, institué fils adoptif de l'impératrice, nièce de Kiou-kiéou, morte sans laisser d'enfant mâle, se trouvèrent aussi à la maison du mort : ils répétèrent les mêmes cérémonies qu'ils avaient pratiquées dans la tente, avant d'entrer à Pé-king, & furent remerciés, à genoux, par les enfants & les neveux du défunt qui se prosternèrent après avoir ôté leurs bonnets. La veille du jour qu'on devait porter les cendres à la sépulture, Kang-hi ayant témoigné qu'il voulait honorer le convoi de sa présence, les grands & les frères même du mort le supplièrent de s'en dispenser : il se rendit à leurs instances, mais il voulut que ses enfants assistassent à cette dernière cérémonie. Son fils aîné, deux autres de ses fils, deux régules, plusieurs princes du sang, & la plupart des grands de l'empire accompagnèrent les cendres jusqu'à la sépulture, éloignée de Pé-king d'environ une lieue & demie. Lorsqu'on y fut arrivé, on plaça l'urne sous un dais préparé exprès, les princes & les grands firent les cérémonies devant le tombeau du père & de la mère de Kiou-kiéou, qui l'étaient également de l'empereur Chun-tchi, & par conséquent aïeuls de Kang-hi. Éditeur.

avancer les troupes de Votre Majesté de ce côté-là. ^{p.148} Le premier de la huitième lune, sur le midi, nous découvrîmes l'ennemi campé au bas d'une montagne, entre un bois & une petite rivière. Sur les deux heures je fis ^{p.149} attaquer : notre aile gauche enfonça ceux qu'elle avait en front ; la droite ne put avoir le même avantage, à cause du ruisseau qui la séparait des ennemis. Ceux-ci profitèrent de leur position ; mais nos troupes ayant remonté à la source, franchirent l'obstacle qui les avait arrêtées, & tombant avec impétuosité sur ce qui s'opposait à leur ardeur, elles mirent tout en fuite. La nuit m'empêcha de poursuivre l'ennemi & d'achever sa défaite entière : cependant notre victoire a été complète.

Le *kaldan* consterné de cet échec, chercha à renouer les négociations qu'il avait éludées : il envoya au grand-général de l'empire, plusieurs de ses officiers avec des pouvoirs très étendus, dans lesquels cependant il n'était fait aucune mention de Touchtou-han ni de Tchépsuntanpa, ses ennemis personnels. Le grand-général, qui n'ignorait pas les intentions de l'empereur, ne se laissa pas surprendre par les protestations du *kaldan* ; il exigea que l'on comprît nommément ces deux princes dans le traité de paix. Les envoyés demandèrent, au nom de leur maître, qu'au moins on les lui remît tous deux, s'obligeant à donner caution qu'il ne leur serait fait aucun mal, & même que le *kaldan* les traiterait avec honneur comme il l'avait promis au *talaï-lama*.

Un envoyé du *talaï-lama* qui arriva dans ces circonstances appuya la demande du *kaldan*, pour qu'on lui livrât les deux princes kalkas ; mais le grand-général montra toute l'indignation que lui causait une semblable proposition :

« Je vois bien, dit-il, que les armes de l'empereur pourront seules mettre à la raison ce prince obstiné ; heureusement rien ne sera plus facile. Allez le retrouver, assurez-le bien que dès demain je marche à lui.

Ces paroles intimidèrent ^{p.150} l'envoyé du *talai-lama* : il demanda la permission de passer dans le camp du *kaldan*, avec la promesse de faire les derniers efforts pour l'engager à se conformer aux ordres de l'empereur pour la conclusion de la paix.

Le douze de la huitième lune, Kang-hi jugeant qu'après le gain de la bataille de Oulan-poutong, il n'y aurait plus d'expédition considérable contre le *kaldan*, envoya ordre au prince Yn-ti, son fils aîné, de revenir à Pé-king. Le *kaldan* perdant toute espérance d'obtenir des conditions plus favorables à ses desseins de vengeance, se rendit enfin, & mit par écrit sa soumission, après avoir fait serment, devant la statue de Foé, de consentir à faire la paix conformément aux conditions exigées par l'empereur : il envoya sa signature en bonne forme au prince Yu-tsing-ouang, qui la fit passer à Pé-king. Kang-hi lut la soumission du *kaldan* avec une joie proportionnée au désir qu'il avait de donner la paix à l'empire. Le *kaldan* demandait que le passé fût oublié, & protestait de la sincérité de son repentir. L'empereur déclara devant tous ses grands qu'il lui pardonnait, il lui écrivit sur-le-champ une lettre, dans laquelle il lui disait qu'une des principales raisons qui l'avait déterminé à accorder sa protection aux Kalkas était l'honneur qu'ils avaient de descendre de la famille impériale des Yuen. Il lui faisait l'énumération de tout ce qu'il avait tenté, de concert avec le *talai-lama*, pour rétablir la paix sur des fondements durables, & finissait par lui dire qu'il voulait bien être persuadé de la sincérité de ses protestations, & de tout ce que contenait l'écrit qu'il lui avait fait remettre, mais que s'il le forçait, en violant des promesses si solennellement jurées, à reprendre les armes, il devait s'attendre qu'il ne les quitterait pas sans l'avoir entièrement exterminé.

^{p.151} Malgré la conclusion la signature de la paix, l'empereur laissa dans la Tartarie une partie de ses troupes, sous les ordres du grand-général Yu-tsing-ouang, de Soukétou, de Mintchu, de Féyankou & de Hamita, & il ordonna à l'autre partie de son armée de revenir à Pé-king, recommandant aux officiers d'exercer leurs soldats & de les tenir

toujours prêts à partir au premier ordre. On vit par là qu'il n'avait pas grande confiance dans les promesses du *kaldan*, & qu'il s'attendait à le voir exciter de nouveaux troubles, aussitôt qu'il pourrait le faire avec quelque succès. La suite ne vérifia que trop la sage prévoyance de l'empereur.

La victoire que le prince Yu-tsing-ouang venait de remporter sur le *kaldan*, avait d'abord répandu la joie & donné matière aux plus grands éloges, d'après la relation qu'il avait envoyée à l'empereur ; mais lorsqu'on sut le détail de l'action, & qu'il n'aurait tenu qu'aux généraux de ruiner sans ressource le parti du *kaldan*, si l'on avait profité du gain de la bataille en se mettant à sa poursuite, on se plaignit si hautement de la mauvaise conduite des généraux, que l'empereur ne pût se dispenser de la faire examiner & d'en attribuer la commission aux princes & grands de la cour.

Les murmures s'élevèrent alors de toutes parts avec tant d'éclat, que les juges crurent devoir agir dans toute la rigueur des lois, réservant à l'empereur d'user de clémence envers les accusés, s'il le jugeait à propos. Ils condamnèrent les deux grands généraux & tous les princes, à l'exception du fils aîné de l'empereur, à perdre leurs emplois & à être privés de leur dignités. Ils déclarèrent pareillement l'oncle maternel de l'empereur, Tong-koué-kang, déchu & privé de ses prérogatives. Comme les grands tels que Soukétou, Mintchu, Hamita ^{p.152} & la plupart des lieutenants-généraux de l'armée, ainsi que le comte Sounou & ses officiers s'étaient distingués dans l'action, & qu'on leur devait la victoire, les juges se contentèrent de les condamner à être privés des récompenses que méritait leur bravoure. L'empereur mitigea la sentence des juges, dont la sévérité lui parut excessive : il se contenta d'ôter aux princes leurs places de généraux, & les condamna à être privés de leurs appointements pendant trois ans ; il adoucit encore par proportion, en faveur des autres accusés, la rigueur de la sentence prononcée contre eux.

A la douzième lune, le *kaldan* ayant confiance dans les dispositions favorables de l'empereur à son égard, lui représenta la misère à laquelle l'interruption du commerce occasionnée par les malheurs de la guerre, avait réduit ses sujets, il le suppliait de se laisser attendrir sur leur sort, en lui faisant passer des secours qui le missent en état de les soulager. L'empereur n'écoutant que sa générosité naturelle, lui envoya mille taëls, somme considérable dans ce temps-là, surtout par rapport au *kaldan*.

1691. Quelque tranquille que parût le *kaldan*, la plupart des princes & des grands de la cour ne pouvaient se persuader qu'un esprit aussi inquiet demeurât longtemps sans causer de nouveaux troubles. Les ministres d'État, convaincus de ses dispositions, demandèrent qu'on envoyât des troupes en Tartarie, sous prétexte de les exercer & de les tenir en haleine ; mais en effet pour empêcher le *kaldan* de remuer. La sagesse de cette précaution était encore justifiée par les nouvelles qu'on venait de recevoir, que ce prince était du côté de Ouo-nong, & qu'il paraissait vouloir s'avancer vers le *tsinong* Merghen des Kalkas. L'empereur leva deux corps d'armée, ^{p.153} qu'il fit marcher du côté du Kerlon & du Toula ; il publia en même temps qu'il ferait cette année une revue générale des Kalkas, & il envoya à tous leurs princes ordre de se tenir prêts à partir pour le rendez-vous qui leur serait assigné.

A la deuxième lune de cette trentième année de Kang-hi, un envoyé de Tséouang-rabdan apporta la réponse de son maître à l'ordre que l'empereur lui avait donné, de l'instruire des raisons du nouveau démêlé qui s'était élevé entre lui & le *kaldan*. Cette réponse portait que le *kaldan*, après avoir fait empoisonner son frère, cherchait encore à lui débaucher ses sujets ; que rien n'était par conséquent plus légitime que la vengeance qu'il voulait en tirer ; mais que le bien de la paix générale l'emporterait dans son cœur sur ses intérêts particuliers ; & qu'au reste, il attendait les ordres de l'empereur comme une loi suprême qui réglerait toute sa conduite.

A la troisième lune Kang-hi envoya ordre à tous les princes kalkas de se rendre, avec leurs sujets, du côté de Chang-tou, de Nghertun & de Tsi-ki : il fixa le jour du rendez-vous au douze de la quatrième lune. Matsi, président d'un des tribunaux, fut chargé de régler les présents qu'on leur ferait. Tous ces princes s'étant rendus à l'endroit assigné, on les divisa en neuf classes, rangées de manière que l'empereur pût les distinguer facilement, & que chacun vint à son rang rendre hommage. Kang-hi partit le vingt ¹ de la même lune pour _{p.154} aller tenir ces États ;

¹ Gerbillon, qui fut de ce voyage, place le départ de l'empereur pour aller tenir les États de Tartarie au neuf de mai 1691. Son cortège était nombreux & composé de la plus grande partie de sa cour. Outre les officiers & les troupes de sa maison, la plupart des grands de l'empire, les principaux princes du sang, les régules, les ducs, &c. partirent en même temps avec beaucoup de troupes, & prirent une autre route pour se rendre au lieu de l'assemblée. Les trompettes, les hautbois, les tambours & tous ceux qui portaient les marques de la dignité impériale, rangés en haie des deux côtés du grand chemin hors de la porte de la ville, attendaient l'empereur pour se mettre en marche. Ce prince fit presque tout le voyage en chassant. Étant arrivé sur les bords d'une petite rivière nommée Chang-tou où il y avait autrefois une ville du même nom, dans laquelle les empereurs de la famille des Yuen tenaient leur cour pendant l'été, il alla voir une source d'eaux chaudes & médicinales, dans le voisinage de laquelle il s'en trouve une autre très fraîche. La première, malgré leur réunion, conserve un filet d'eau chaude distinct de l'autre en coulant ensemble. Kang-hi prit encore d'autres divertissements, tels que ceux de tirer au blanc avec le fusil & l'arc, en quoi il montrait beaucoup d'adresse : il se donna aussi celui de faire lutter un Kalka & un Mongou contre un de ses Ha-ha-chous, qui passait pour le meilleur athlète de la cour, quoiqu'il fût très petit de taille, & qu'il n'eut pas plus de vingt-cinq ans. Le Kalka terrassa le Ha-ha-chou ; mais le Mongou, quoique beaucoup plus puissant, & en apparence, plus robuste, ne put le renverser ; il conserva le même avantage contre son adversaire. Pour se donner plus de facilité dans cet exercice, les Tartares quittent leur habit & prennent une casaque de grosse toile. Ils se ceignent le plus étroitement qu'ils peuvent ; ensuite ils se saisissent l'un & l'autre au-dessus de l'épaule, ou par le haut de la poitrine en s'efforçant, par des croc-en-jambe, de renverser leur adversaire. Celui qui a terrassé le sien vient se mettre à genoux devant l'empereur & lui faire hommage de la victoire en se prosternant à terre.

Kang-hi choisit, pour tenir l'assemblée des États de Tartarie, la plaine de Tolo-nor ou les *sept réservoirs d'eau*, où il assit son camp, qu'il chargea Gerbillon de tracer ; telle en était l'ordonnance : Les tentes de l'empereur furent placées au centre ; son quartier était composé de quatre parcs ou de quatre enceintes. La première, qui était fort grande, contenait les tentes de gardes du corps tellement jointes ensemble, qu'elles ne laissaient aucun vide & formaient une galerie ; la seconde enceinte avait moins d'étendue que la première ; la troisième était fermée par des rets ou filets de cordes jaunes entrelacés, qu'on ne pouvait traverser. Chacune de ces enceintes avait trois portes ; une au sud, qui était la plus grande, par où l'empereur entrait & sortait avec sa suite ; les deux autres portes étaient, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Celles des trois enceintes intérieures étaient occupées par des gardes du corps, sous le commandement de deux ou trois officiers. La dernière enceinte & la plus intérieure, de toile jaune, tendue sur des pieux & des cordes, formait une espèce de muraille en carré long, avec une seule porte de bois vernissé, gardée par deux Hya, tenant chacun un battant de la porte avec une courroie de cuir, & n'en permettant l'entrée qu'aux seuls domestiques de l'empereur. Au-dessus de cette porte était un pavillon de toile jaune, avec une broderie plate de couleur noire. Entre la seconde enceinte, appelée *muraille de toile*, & celle de rets, les officiers de la

maison impériale se trouvaient placés ; & au milieu de l'enceinte de toile jaune, était la tente de l'empereur, ronde, suivant l'usage des Tartares, à peu près de la forme d'un colombier. Ordinairement il en a deux qui communiquent ensemble, dont l'une lui sert pour coucher, & l'autre de salle, où il se tient pendant le jour.

Les deux tentes destinées pour l'assemblée, étaient plus spacieuses & plus hautes que les tentes ordinaires. La plus grande, qui devait servir de salle d'audience, avait cinq toises de diamètre, & l'autre quatre. En-dedans elles étaient ornées d'une tapisserie de soie bleue, & couvertes en-dehors d'un feutre épais, revêtu d'une toile forte : cette couverture servait à garantir de la pluie & de l'ardeur du soleil. Ces deux tentes étaient surmontées d'un cylindre de toile, ouvragé, sur le bord vers le haut, d'une broderie plate de couleur noire. On plaça, au fond de la seconde, le lit de l'empereur, dont le tour était de brocard d'or, parsemé de dragons. Les couvertures & les matelas étaient de satin : il y avait encore une couverture de peaux de renards, qui se met sur les matelas, dont les Tartares font usage quand il fait froid. Le fond de la plus grande tente présentait une petite estrade d'environ cinq pieds de large, & haute d'un pied & demi, couverte d'un tapis de laine. Un paravent, sur lequel était peint un grand dragon, cachait la communication de cette première tente avec la seconde. Le parc était couvert d'un feutre blanc & vers le milieu d'une natte du Tong-king.

Aux deux coins de cette partie intérieure de l'enceinte, étaient les tentes des deux fils de l'empereur ; mais plus petites que la sienne. Il y en avait encore pour les officiers qui sont auprès de sa personne ; celles des grands étaient rangées autour de la troisième enceinte. On avait réservé, du côté du sud, une plate-forme pour y placer la musique, les éléphants & les marques de la dignité impériale. Au-delà du quartier des grands & à trois cents pas de distance, étaient les tentes des hyas ou officiers de l'écurie & de tous les grands & petits officiers de l'empereur.

Le camp des troupes était distribué en dix-sept quartiers, occupés par les soldats des huit étendards, dont les tentes se touchaient & formaient une espèce de galerie qui bordait l'enceinte, au milieu de laquelle étaient les tentes des officiers. On avait laissé entre chaque quartier un espace vide d'environ cent pas qui servait d'esplanade ou de place d'armes. L'empereur ayant visité successivement les quartiers, les soldats se mirent en haie devant les portes de leur camp sans autres armes que le sabre au côté, ayant leurs officiers à leur tête & tous les drapeaux déployés. Les arcs, les carquois & les fusils étaient posés à terre devant les rangs. Chacun des quatre camps des mousquetaires avait huit petites pièces de campagne, avec deux autres plus grosses & deux petits mortiers : toute l'artillerie consistait en soixante-quatre petites pièces, huit autres médiocres & huit mortiers. Les régules & les princes étaient à pied, chacun à la tête de son camp, ayant les marques de leur dignité exposées devant leurs tentes : elles consistaient, pour ceux du premier ordre, en deux grands étendards, & en une grande banderole de la couleur de l'étendard dont ils étaient chefs, & deux autres piques, ornées vers le sommet du poil des queues de vaches de Tartarie, & dix lances ornées de petites bannières de satin, sur lesquelles les armes de l'empire étaient peintes en or avec des fleurs & des festons. Les régules du second ordre n'avaient point d'étendards, mais seulement deux piques, avec leurs banderoles & huit lances.

L'empereur ne fit que parcourir les camps des mousquetaires ; mais il s'arrêta pour voir faire l'exercice à l'infanterie, qui était composée de sept à huit cents soldats, armés, les uns de fusils & de sabres ; les autres d'une espèce de pertuisane, qui n'est tranchante que d'un côté ; quelques-uns n'avaient qu'un grand sabre, qu'ils tenaient d'une main, & de l'autre un bouclier, fait d'osier corroyé : cette troupe sert à commencer les attaques. Aussitôt qu'elle fut rangée en bataille, on lui fit faire trois ou quatre évolutions après lesquelles on donna le signal de l'assaut ; alors ces soldats se mirent à courir tous ensemble le sabre à la main, se couvrant de leurs boucliers & poussant de grands cris. Leur impétuosité fut si vive, qu'ils firent reculer les hyas de l'empereur. Lorsqu'ils ne peuvent plus avancer, qu'ils firent reculer les hyas de l'empereur. Lorsqu'ils ne peuvent plus avancer, ils s'accroupissent à terre & se couvrent de leurs boucliers qui les garantissent des flèches, mais qui ne seraient point à l'épreuve des armes à feu.

Après cette première manœuvre, on en fit combattre quelques-uns à découvert avec le sabre, sans s'approcher cependant de trop près ; d'autres avec la pertuisane & le bouclier. L'empereur voulant juger comment ils se garantissaient des flèches, leur en fit tirer qui n'étaient armées que d'un morceau d'os presque arrondi par le bout, & telles qu'on s'en sert pour tirer les lièvres sans les percer ; ils ne purent se couvrir si parfaitement de leurs boucliers, qu'ils ne fussent atteints au pied. A la suite de ces exercices, l'empereur essaya des chevaux d'une espèce singulière, dont le pas est si allongé & si vite, que d'autres bons chevaux auraient de la peine à les suivre au grand trot, & même au petit galop.

Le lendemain, jour marqué pour recevoir les hommages des princes kalkas, tous les mandarins & les officiers civils & militaires, parurent dès le matin en habits de cérémonie, & se rendirent chacun au poste qui lui était assigné. Les soldats furent rangés sous les armes avec leurs étendards dans l'ordre suivant :

Au-dehors des trois enceintes intérieures du quartier impérial, & à dix pas de la porte la plus extérieure, on avait tendu un grand pavillon jaune d'environ quatre toises de large sur trois de longueur, & un autre plus petit derrière le grand. Sous le premier, il y avait une estrade haute d'environ deux pieds couverte de deux tapis de feutre, l'un de laine blanche, & l'autre à fond rouge, avec des dragons jaunes ; au milieu était placé un coussin de satin jaune, brodé en fleurs & en feuillages, avec les armoiries de l'empire en or, pour servir de siège à l'empereur. La terre était couverte de feutre, & par-dessus de nattes du Tong-king. Un peu plus loin, on dressa deux autres grands pavillons de simple toile ; sur le devant, & vis-à-vis de celui de l'empereur on en éleva un plus petit, sous lequel on plaça une table chargée de vases & de coupes d'or, à l'entour de laquelle on en voyait beaucoup d'autres garnies de viandes.

Tout l'espace qui se trouvait depuis l'enceinte des tentes de l'empereur jusqu'au quartier de l'avant-garde, était occupé par les soldats rangés en double haie & armés de leurs arcs & de leurs carquois, avec les enseignes déployées. Les officiers paraissaient à la tête, vêtus de leurs habits de cérémonie, qui sont les mêmes que ceux des autres mandarins. Entre les rangs de cette milice, on avait mis les trompettes, les hautbois, les tambours & toutes les marques de la dignité impériale, qui étaient portées par des hommes vêtus d'une grande robe de taffetas rouge, semée de cercles à taches blanches : elles étaient précédées par quatre éléphants qu'on avait amenés exprès de Pé-king, & dont les harnais étaient magnifiques : on nomme ces éléphants les *porteurs des pierreries de la couronne*, quoiqu'ils n'en aient jamais ni sur leurs harnais ni dans les grands vases de cuivre dorés dont ils sont chargés. On voyait aussi plusieurs chevaux de main de l'empereur superbement équipés.

Toutes ces dispositions étant achevées, les grands de la cour, les officiers de la maison impériale & ceux des tribunaux se placèrent à leur rang & sans confusion ; les régules & les princes du sang, manchéous & mongous, & rangèrent à la gauche de l'empereur ; la droite fut réservée pour les *han* & les princes kalkas : ensuite on conduisit à l'audience le grand lama Houtouktou & son frère Touchtou-han, le principal des trois *han* kalkas. Le lama était vêtu d'une grande robe de satin jaune, avec une bordure de martre ; il portait par-dessus une écharpe couleur de sang de bœuf, relevée par dessus l'épaule ; il avait tête & la barbe rasées. Son bonnet était une espèce de mitre de satin jaune, avec quatre coins retroussés & garnis de zibeline très noire & très fine ; ses bottines étaient de satin rouge, dont le pied allait en pointe avec un petit galon jaune sur les coutures. Deux seuls lama entrèrent avec lui dans l'enceinte intérieure, & il fut introduit par le président du tribunal des Mongous. Son frère, qui marchait après lui, portait une grande veste de brocard d'or & de soie, mais fort sale, & il avait la tête couverte d'un bonnet de fourrures moins belles que celles du lama. Ce prince n'avait aucune suite ; un des premiers officiers de la garde impériale lui servit d'introduit.

L'empereur reçut debout ces deux princes sous le grand pavillon qui était immédiatement devant sa tente, & ne souffrit pas qu'ils se missent à genoux : il les prit par la main pour les relever, au moment qu'ils allaient s'agenouiller. Ce monarque était revêtu de ses habits de cérémonie, qui consistaient en une veste longue de brocard à fond jaune, chargée de dragons en broderie d'or & de soie, & par-dessus une robe à fond de satin

violet, sur laquelle paraissaient quatre grands cercles, chacun d'un pied de diamètre, remplis de deux dragons en broderie d'or ; un des cercles était immédiatement sur l'estomac, un second au milieu du dos, & les deux autres sur les manches. Son bonnet n'avait rien d'extraordinaire, qu'une grosse perle placée sur le devant. Il portait au col une espèce de chapelet à gros grains d'une sorte d'agate, mêlée de corail ; ses bottines étaient de simple satin noir. Les deux princes ses fils, & les régules étaient à peu près vêtus de même, mais moins richement. L'audience dura près d'une demi-heure : on apporta en cérémonie un petit coffre qui renfermait un sceau avec des lettres-patentes que l'empereur accordait à Tchoutou-han, auquel il conservait le titre de *han*.

Au sortir de là, on conduisit les deux princes proche du grand pavillon préparé hors du troisième parc. L'empereur s'y rendit aussi, & s'assit, à la manière des orientaux, sur une estrade. Ses fils étaient placés derrière lui sur un coussin à terre ; les régules de Pé-king, ceux des Mongous & les autres princes du sang se rangèrent sur deux lignes à sa gauche ; vis-à-vis d'eux, & à la droite de l'empereur, se mirent les trois princes kalkas qui avaient le titre de *han*, avec le grand lama à leur tête. Ce pontife occupa toujours la première place, & reçut les honneurs avant les trois *han*. Quoique les deux frères de l'empereur assistassent à la cérémonie, ils n'avaient pas le premier rang parmi les régules ; ce fut un oncle de l'empereur, fils du frère aîné de Chun-tchi ; après lui étaient le frère aîné, le cadet de l'empereur & les autres régules suivant leur rang, assis à terre sur des coussins comme les trois *han*, derrière lesquels on voyait sept à huit cents *taïkis* ou princes du sang des *han* kalkas, aussi assis à terre en quinze, ou vingt rangs : les grands de l'empire paraissaient dans le même ordre.

A l'arrivée de l'empereur toute l'assemblée se tint debout & demeura dans cette situation pendant que les princes kalkas rendirent hommage. Aussitôt que l'empereur se fut placé sur son siège, les officiers du tribunal des Mongous allèrent prendre ces princes & les conduisirent à trente pas de l'estrade. Lorsqu'ils furent rangés en ordre, un officier du tribunal des cérémonies leur dit en tartare : — Mettez-vous à genoux. Ils s'y mirent à l'instant ; ensuite le même officier leur cria : — Battez de la tête contre terre. Aussitôt ils battirent trois fois de la tête. L'officier leur dit : — Levez-vous. Aussitôt ils se relevèrent. Un moment après : — Mettez-vous à genoux. Ils fléchirent encore le genou, recommencèrent à battre trois fois de la tête, pour rendre à l'empereur le salut, qui consiste en trois génuflexions & neuf prosternations. Les lamas furent dispensés de cette cérémonie, parce qu'ils ne l'observent jamais à l'égard d'un séculier. L'empereur en ayant aperçu quelques-uns parmi les *taïkis*, qui rendaient hommage en qualité de princes du sang kalkas, ordonna qu'ils fussent séparés de cette troupe, & placés à la tête de cinq ou six cents lamas de leur nation. Le grand lama & son frère, qui avaient eu leur audience particulière, ne rendirent point l'hommage ; mais ils demeurèrent aussi debout de même que les princes & les grands de l'empire.

Après cet hommage solennel, les princes kalkas furent conduits par les mêmes officiers aux places qui leur étaient marquées. Ils y trouvèrent des tables couvertes de viandes, & servies en vaisselle d'argent, au nombre de près de deux cents. Elles étaient chargées en pile, & à plusieurs étages, de bœuf, de mouton & de gibier ; les piles d'en bas consistaient en pâtisseries, en confitures & en fruits secs. Le grand lama & les trois *han* eurent chacun leur table particulière, ainsi que les deux fils de l'empereur & les régules du premier ordre. Les autres étaient deux, trois ou quatre à la même table, assis suivant leur rang sur des coussins ; les *taïkis*, qui n'en avaient pas, s'assirent à plate terre. Avant qu'aucun des convives touchât aux mets qu'il avait devant lui, les deux maîtres d'hôtel de l'empereur allèrent chercher les tables qui lui étaient destinées & les apportèrent avec beaucoup de respect, aidés par les autres officiers de la bouche : elles étaient servies en vaisselle d'or.

Le chef du gobelet lui ayant présenté à genoux sa coupe remplie de thé, faite d'une espèce d'agate avec un cercle d'or, tous les assistants se mirent à genoux pendant qu'il but & battirent la terre de leur front. Les fils de l'empereur, les régules, les princes du sang & les *taïkis* burent ensuite le thé : on eut grand soin d'en donner aux régules de Pé-king en même temps qu'aux trois *han* kalkas. Avant que de boire, & après avoir bu, chacun fléchit un genou en se baissant vers la terre. Comme les lamas ne boivent jamais

que dans leurs propres coupes, on eut l'attention de présenter au grand lama celle dont il se servait. Le même cérémonial s'observa pour le vin & les viandes. L'empereur offrit lui-même du vin au grand lama, aux trois *han* & à une vingtaine de *taïkis* : ils reçurent cet honneur à genoux devant l'estrade, tenant d'une main la coupe & frappant de la tête contre terre. Les officiers de gobelet servirent ensuite du vin aux *taïkis*, aux lamas & aux autres convives.

Ce festin fut entremêlé de divertissements exécutés par des danseurs de corde, qui firent divers tours de souplesse. Il y eut aussi des marionnettes, qui jouèrent à peu près comme en Europe. Les Kalkas qui n'avaient jamais vu ce spectacle oubliaient de manger, par l'admiration qu'il leur causait. Le grand lama parut insensible à ces frivolités ; il fut le seul qui conserva un air grave & il demeura les yeux baissés avec une contenance fort sérieuse.

Le lendemain du festin, le grand lama, les trois *han*, ainsi que les principaux *taïkis*, furent appelés pour recevoir les présents que l'empereur leur destinait : il donna au grand lama mille taëls en argent ; à chacun des trois *han* quinze pièces de satin, avec quelques grands vases d'argent pour le thé, plusieurs habits complets la manchéou, tels que les portent, dans les cérémonies, les régules & les princes du sang. Il joignit à ces présents des pièces de toile pour leurs domestiques, une grande quantité de thé & de selles brodées. Cinq des plus proches parents des trois *han* furent créés régules du second ordre ; d'autres princes kalkas furent faits régules du troisième ordre, & quelques-uns eurent le titre de kong. Tous reçurent des habits à la manchéou, dont ils se vêtirent à l'instant, & depuis ils ne parurent plus devant l'empereur qu'avec ces habits : le grand lama lui-même, ne conserva de son ancien habillement, que son écharpe rouge & ses bottines. Cette cérémonie fut suivie d'une collation accompagnée de musique & de tours des danseurs de corde comme la veille.

Le jour suivant l'empereur fit la revue des troupes qui l'avaient accompagné, & parcourut les rangs dans le plus grand silence ; on n'entendit pas même les trompettes ni les tambours, & aucun officier ne lui rendit le salut. Ces troupes étaient composées de quatre mille cavaliers armés de flèches, de deux mille mousquetaires à cheval, d'un bataillon de sept à huit cents fantassins, de quatre à cinq cents canonniers, sans y comprendre les officiers & la suite de l'empereur, qui formaient un corps de sept à huit cents chevaux, non plus que les escadrons que chaque régule avait amenés de Pé-king, au nombre de dix mille chevaux & de douze cents hommes d'infanterie. L'artillerie consistait en soixante-dix pièces de campagne toutes de bronze, dont huit plus grosses que les autres, étaient dorées, avec des ouvrages relevés en bosse, & traînées sur des chariots peints en rouge. L'empereur s'étant placé sur une éminence, les vit défiler devant lui ; alors on entendit sonner quatre trompettes fort sourdes que les Tartares nomment *lapa*, & dont ils se servent pour donner le signal du combat. Elles sont de cuivre, & longues de neuf pieds, mais si pesantes, qu'il faut qu'un homme la soutienne sur une fourche tandis que l'autre l'embouche. L'empereur fit faire quelques décharges de mousqueterie & de canon devant les princes kalkas.

Après avoir fait retirer ses troupes, il s'exerça à tirer de la flèche avec un arc si fort qu'aucun des princes kalkas ne put le bander. Il les régala ensuite d'une course de chevaux, nommée *paohyai* : les chevaux étaient montés par des danseurs de corde qui couraient à bride abattue, se renversaient sur leur cheval, jetaient les jambes & le corps tantôt à droite, tantôt à gauche sans toucher à terre, quoiqu'ils ne se tinssent qu'avec la main au crin des chevaux. Un homme courait devant eux comme pour leur servir de guide. Ils firent plusieurs fois la culbute sur la selle, la tête renversée en bas & les pieds en l'air, & couraient dans cette posture, ou bien ils s'asseyaient sur le col du cheval en faisant d'autres tours. A ce divertissement succéda celui de la lutte des Kalkas contre des athlètes manchéous, mongous & chinois : les premiers eurent l'avantage.

Cette journée fut terminée par la visite que reçut l'empereur des femmes & des filles des princes kalkas. Il leur fit servir une collation, les régala de musique & du jeu des marionnettes. Ces princesses avaient à leur suite des filles qui ne se marient point, & qui sont sous la direction des lamas.

& étant arrivé à l'assemblée, il traita tous ces princes avec beaucoup de bonté. Les *han*, les *noyen*, les ^{p.155} *tsinong*, les *taïkis* furent distingués dans les honneurs qu'on leur fit. Les festins, la musique & d'autres divertissements ^{p.156} succédèrent à la cérémonie de l'hommage, qui se fit avec beaucoup d'appareil. L'empereur accorda au *han* des Kalkas, ^{p.157} & aux autres princes du premier ordre, d'être mis sur le même pied que les princes mongous avec mille taëls d'appointements, ^{p.158} & le même nombre de pièces de soie & de toile. Il donna aux autres des titres & des présents suivant leur qualité. Ce ^{p.159} monarque se sépara d'eux les laissant pleins d'admiration pour ^{p.160} la magnificence avec laquelle il les avait traités, & il reprit le ^{p.161} chemin de Pé-king, où il arriva le douze de la cinquième lune.

Le seize de la douzième lune les Européens Su-gé-chin & ^{p.162} Ngan-to ¹, chargés de l'astronomie du tribunal des Mathématiques à la place du président Min-ming-ngo ², que l'empereur avait envoyé en Europe, présentèrent à ce prince un placet, pour se plaindre de la conduite de

L'empereur visita lui-même le grand lama le jour marqué pour le départ, & il lui donna une audience, après laquelle il fit lever le camp. Les trois *han* & les *taïkis* se trouvèrent rangés en haie sur son passage, & se mirent à genoux pour recevoir ses derniers ordres. Quantité de Kalkas réduits à la misère, se présentèrent aussi sur son chemin pour implorer du secours : il leur en fit donner suivant leur qualité & leurs besoins.

Avant de partir il envoya un détachement à l'endroit où le grand lama tenait sa cour, & d'où le *kaldan* l'avait chassé. Il fit demander à ce prince si, contre sa parole, il était dans l'intention de conserver un pays qui ne lui appartenait pas, & de commettre des hostilités contre les sujets de l'empire. Le commandant avait ordre de le traiter avec douceur, s'il paraissait disposé à se retirer, mais de l'attaquer s'il marquait trop de fierté.

L'armée qui était partie de Pé-king dès le commencement du printemps reçut ordre de demeurer campée sur les frontières du côté de Koukou-hotun jusqu'au retour du détachement envoyé pour observer le *kaldan*. L'empereur assigna quelques terres au jeune *han* Chassactou âgé seulement de dix à onze ans. Ce prince s'était comporté avec beaucoup de dignité dans l'assemblée générale ; comme il n'avait pas encore été reconnu *han*, Kang-hi le créa régule du premier ordre.

Enfin l'empereur reprit, en chassant, la route de Pé-king : il fit une partie du chemin par terre, & l'autre sur l'eau. Le prince héritier, en habits de cérémonie, avec peu de suite, vint au-devant de lui à deux lieues de la capitale, où il entra, suivant Gerbillon, le quatorze de juin, à cinq heures & demie du matin, pour éviter la chaleur du jour. Éditeur.

¹ Les pères Thomas Péreyra & Antoine Thomas, jésuites.

² Le père Grimaldi, jésuite.

Tchang-p'ong-ké, vice-roi de la province du Tché-kiang, qui avait proscrit la religion chrétienne. Ils disaient dans leur mémoire que ce vice-roi avait donné des ordres rigoureux pour faire abattre les *Tien-tchu-tang* (églises) & briser les planches des livres que Yn-to-tsé ¹ avait fait imprimer. Ils lui rappelaient les bienfaits dont il les avait comblés ; & que si la religion chrétienne méritait les reproches dont on voulait la flétrir, lui-même dans la visite qu'il avait faite des provinces méridionales de son empire, n'aurait pas traité avec autant de distinction les Européens qu'il y avait rencontrés. Ils lui exposaient les services rendus à l'État par Tang-jo-ouang ², qui s'était appliqué à réformer l'astronomie du tribunal des Mathématiques, dont les corrections se trouvaient conformes aux mouvements des cieux ; travail long & opiniâtre, dont le succès avait excité contre l'auteur la haine de Yang-kouang-sien, & failli causer sa perte. Ils alléguaient les travaux de Nan-hoai-gin ³, qui avait présidé le tribunal des Mathématiques après Tang-jo-ouang, & les soins qu'ils se donnaient eux-mêmes depuis plus de vingt ans, & par son ordre, pour traduire en chinois & en tartare les traités d'Europe sur le *ki-ho* (la géométrie), le *tien-ouen* (l'astronomie), le *souen-fa* (l'arithmétique), le *lu-lu* _{p.163} (la musique) le *ké* ou *kiong-li* (la philosophie & la physique). Ils faisaient encore valoir le travail des Européens employés, la première année de Chun-chi, à diriger la fabrique des armes, & la fonte des canons, ignorée en Chine ; les négociations dont Min-ming-ngo avait été chargé à la cour de Russie, en vertu d'une commission scellée par le tribunal de la Guerre ; ce qu'ils avaient fait eux-mêmes aux conférences de Nipchou, où ils avaient été envoyés avec la qualité de mandarins du troisième ordre, pour y conclure un traité de paix avec les Oros. Ils terminaient leur mémoire par un éloge de la bonté du cœur de ce monarque, qui prenait également sous sa protection les étrangers comme ses sujets & ils lui représentaient que ce n'était point l'appât des

¹ Le père Intorcetta, jésuite italien.

² Le père Adam Schaal, jésuite allemand.

³ Le père Ferdinand Verbiest, jésuite.

richesses ni l'intérêt, mais l'amour de la vérité, qui leur avait fait braver de si grands dangers pour venir dans ses États annoncer une religion qui ne leur inspirerait pas un zèle si pur, & ne leur aurait pas fait surmonter autant d'obstacles, si elle était fausse & dangereuse.

L'empereur lut avec attention ce placet, qu'il envoya au tribunal des Rites, avec ordre de délibérer sur son contenu & de lui en faire son rapport. Le tribunal s'assembla plusieurs fois ; & comme l'affaire paraissait avoir été déjà décidée la huitième année de Kang-hi, le jugement qui avait été porté alors servit de base à la réponse qu'il présenta à l'empereur. Ce prince ne la trouvant pas conforme au désir qu'il avait de traiter favorablement les Européens, donna ordre au tribunal des ministres d'État de se réunir avec celui des Rites pour examiner de nouveau l'affaire. Le lendemain ces deux tribunaux s'étant assemblés au palais, la séance dura longtemps ; enfin ils rendirent ce jugement, intitulé seulement du nom du tribunal des Rites :

« Moi, Koupataï, sujet de Votre Majesté, président du ^{p.164} tribunal des Rites, présente très respectueusement ce placet.

Il a été d'abord observé par le tribunal, sur l'affaire communiquée, que les Européens qui sont en Chine ont traversé de vastes mers pour s'y rendre des extrémités de la terre à travers mille dangers, attirés par la haute sagesse de Votre Majesté & par ses grandes vertus, qui sont l'admiration de l'univers. Maintenant ils sont chargés de la direction de l'astronomie & du tribunal des Mathématiques ; ils ont signalé leur zèle pour faire construire des machines de guerre & fondre des canons, qui ont été d'un si grand secours dans les dernières guerres civiles. On leur doit de la reconnaissance pour les services qu'ils ont rendus dans la négociation de la paix avec les Oros conclue à la satisfaction de tout l'empire. On ne peut les accuser d'avoir causé aucun trouble, ni rien dit contre la raison : la doctrine qu'ils enseignent n'est point

mauvaise, ni capable de séduire le peuple. On permet d'aller aux temples des lamas, des ho-chang & des tao-ssé, & on défend d'aller dans ceux des Européens ; cette distinction ne nous paraît point raisonnable. Nous estimons donc qu'on doit laisser subsister toutes les églises qui sont dans l'empire, & permettre indistinctement d'y aller prier & brûler des parfums sans inquiéter personne à ce sujet. Nous attendons l'ordre de Votre Majesté pour faire exécuter cette décision dans toute l'étendue des États soumis à son obéissance.

Elle fut rendue le trois de la deuxième lune, par dix-sept grands de l'empire, dont onze étaient du tribunal des ministres d'État ; l'empereur la signa de sa propre main, & la renvoya au tribunal des Rites, avec l'ordre suivant de la faire publier dans toutes les provinces :

« Vous, vice-rois, recevez avec respect les ordres de votre souverain, & ne manquez pas de les exécuter ponctuellement ; qu'ils soient ^{p.165} intimés à tous les mandarins de vos juridictions, & rendez compte de ce que vous aurez fait pour les faire observer.

1692. Les affaires de Tartarie occupaient bien plus sérieusement l'empereur la cour que celles des Européens. Le *kaldan*, esprit toujours inquiet & remuant, faisait des courses continuelles depuis le Kerlon, pays des Kalkas jusqu'au Si-haï, contrée habitée par les Éleutes. Il mettait à contribution les peuples qu'il rencontrait sur son passage ; mais les choses n'étaient point portées à des extrémités qui exigeassent une guerre déclarée. L'empereur mettait d'ailleurs tous ses soins à faire régner la paix dans les vastes pays de la Tartarie, & à empêcher surtout que Tséouang-rabdan n'en vînt à une rupture ouverte avec le *kaldan*, dont il avait sujet de se plaindre fortement. Kang-hi envoya Mati, officier du tribunal, lui porter des présents capables de l'apaiser & de l'engager à sacrifier son ressentiment au bien de la paix.

Mati partit à la cinquième lune de Pé-king, & étant arrivé sur les frontières du Chen-si il demanda à Sun-ssé-ké, grand-général des troupes de cette province, une escorte qui le conduisît au moins jusqu'à Hami. Cet officier lui accorda soixante hommes, avec chacun deux chevaux & un chameau pour porter le bagage. Lorsqu'il n'était plus qu'à cinq ou six *ly* de Hami, il fut attaqué par cinq cents hommes des troupes du *kaldan*, qui le tuèrent & enlevèrent presque toute son escorte, à la réserve de vingt-quatre hommes qui se sauvèrent à Hami, avec deux de leurs officiers blessés. Cette nouvelle était à peine rendue publique, qu'il arriva à Pé-king un envoyé du *kaldan* pour faire hommage & demander en même temps qu'on renvoyât les Kalkas dans leur ancien pays, excepté Touchtou-han & Tchépsuntanpa, qui resteraient sur les terres de l'empire.^{p.166} Malgré l'insulte faite à la dignité impériale par le massacre de ses sujets, Kang-hi n'écoulant que son inclination à la douceur, écrivit encore au *kaldan* pour essayer de le ramener à des sentiments de paix. Il lui rappela le dernier traité qu'il avait juré solennellement de ne point enfreindre, l'obligation où un prince est de tenir inviolablement ses promesses. Prenant ensuite un ton plus ferme, il lui disait :

« J'apprends qu'au mépris de vos serments, vous, & Tséouang-rabdan, ne pouvez vivre dans l'union ; aussitôt que je suis instruit de vos démêlés, je fais des démarches pour les assoupir. J'envoie un des mandarins de mes tribunaux porter des paroles de paix, & vos gens, comme des barbares, le massacrent inhumainement ! Je vous fais juge, si une action aussi atroce ne crie pas vengeance, si elle peut être approuvée par un prince qui doit donner à ses sujets l'exemple de la justice ? La lettre que Mati portait à Tséouang-rabdan est sans doute tombée entre vos mains ; de quelle honte n'avez-vous pas dû être accablé, lorsque vous en avez fait lecture ? Vous avez violé sans pudeur le droit des gens. Chez toutes les nations, les ambassadeurs des princes, fussent-ils en guerre

ouverte, ont été regardés comme des personnes sacrées. Après la bataille de Oulan-poutong, qu'elle conduite ai-je tenue envers vos envoyés ? avez-vous à vous plaindre du traitement que j'ai exercé à leur égard ? J'ai fait conduire au-delà des limites de l'empire plus de mille de vos soldats faits prisonniers & on leur a fourni, par mes ordres, tout ce qui leur était nécessaire. Je pouvais cependant les traiter en rebelles, & expier dans leur sang votre révolte & leur infidélité ; auriez-vous pu me reprocher même d'user du droit que j'avais incontestablement de retenir vos envoyés ? Je vous ai donné un ^{p.167} exemple qu'il vous est honteux de n'avoir pas suivi. On m'a vu traiter vos députés avec distinction, & les combler de caresses ; j'ai sacrifié mon ressentiment au désir que j'ai de voir régner la paix parmi vous.

Vous me demandez de renvoyer les Kalkas dans leur ancien pays ! quoi, vous exigez que je les remette à la discrétion d'un ennemi implacable ? quelle opinion auriez-vous de mon humanité ? Rappelez-vous le serment dont vous avez scellé le dernier traité de paix. Me méconnaîtrez-vous déjà pour votre souverain, & le *talai-lama* pour votre maître ? Vous ne respectez plus ses sages conseils ni mes ordres ; que dois-je penser d'une conduite qui manifeste le parjure & l'esprit de révolte ? Je veux bien vous avertir, pour la dernière fois, que si le repentir ne suit de près votre faute, j'irai, les armes à la main, vous demander raison de tant d'outrages.

Cependant le *kaldan* mettait tout en usage pour corrompre la fidélité des Mongols : le désir de se venger des Kalkas était le moindre de ses projets. Il envoya Tchortsi de Erdéni à Pé-king, sous le prétexte de rendre hommage ; mais dans la vérité, pour semer la division & débaucher les principaux d'entre les Mongous. L'empereur informé de la trahison, la lui reprocha par la lettre suivante :

« Je n'ai point de passion qui égale celle de faire jouir tous les peuples des avantages d'une paix solide ; c'est le mobile de toutes mes actions. J'ai cherché à m'attacher, par des bienfaits, les princes tributaires de mon empire ; leur obéissance & leur soumission ont été la mesure des grâces dont je les ai comblés. La confiance que je leur ai inspirée par ma conduite, en a déterminé plusieurs à se donner à moi sans réserve, & ils m'instruisent avec ^{p.168} exactitude de tout ce qui peut intéresser mon service & celui de l'empire.

Cessez donc d'être surpris, si j'ai été informé que vos envoyés ont abusé de leur nom & de leur qualité pour répandre des lettres séditeuses parmi les Mongous ; vous n'avez tiré de votre perfidie que la honte d'avoir échoué. Les Mongous indignés, ont été les premiers à me découvrir vos intrigues & vos menées sourdes. Il est étonnant que l'expérience ne vous ai pas rendu moins confiant dans l'exécution de vos trames criminelles ; comment avez-vous pu vous flatter que les Mongous quitteraient mon service pour se ranger sous vos lois ?

A la bataille de Oulan-poutong, la plupart de vos gens, saisis de crainte, vous abandonnèrent pour venir se donner à moi. J'ai refusé de les recevoir ; je vous renvoyai même les prisonniers que j'avais faits. Il n'en était aucun qui ne retournât avec regret. Connaissez, prince, l'étendue des malheurs que vous vous préparez. Vos sujets n'aspirent qu'à secouer votre joug & à changer de maître ; ceux mêmes à qui vous donnez votre confiance, vos envoyés, sont les premiers à chercher l'occasion de vous tromper impunément. Vous ne faites aucun cas des conseils du *talaï-lama* ni des ordres réitérés que je vous ai adressés. Vous vous jouez des serments solennels ; toute votre conduite semble marquée au coin de la mauvaise foi. Je remets

cette lettre à vos envoyés ; lisez-là avec attention : puisse-t-elle vous faire apercevoir l'abîme où vous vous précipitez !

1693. A la quatrième lune de cette trente-deuxième année de son règne, Kang-hi fut attaqué d'une fièvre maligne qui fit craindre pour sa vie. Les médecins du palais ne négligèrent ^{p.169} aucun des moyens que l'art leur fournissait pour le guérir ; mais ils les épuisèrent en vain, & aucun remède n'eut de succès. L'empereur se ressouvint alors que Tchang-tching & Pé-tsin lui avaient vanté la vertu de remèdes ¹, apportés d'Europe, auxquels il avait lui-même donné le nom de *chin-yo* ² ; voyant que les soins de ses médecins ne lui étaient d'aucun soulagement, il proposa lui-même de prendre le remède des Européens. Les médecins s'y opposèrent avec opiniâtreté, alléguant qu'il y aurait de la témérité à faire, sur l'empereur même, l'expérience d'un remède inconnu. Trois des plus fameux furent de même avis, & ajoutèrent qu'il serait convenable de suspendre pendant quelques jours toute espèce de drogue, afin d'examiner la marche de la nature & de découvrir plus sûrement le caractère de la maladie, mais l'empereur, à l'insu de ses médecins, prit le spécifique européen, & le soir du même jour il se trouva sans fièvre : il continua d'aller de mieux en mieux les jours suivants. Cependant quelque temps après il ressentit de nouveau plusieurs accès d'une fièvre intermittente, lesquels quoiqu'assez légers, lui causèrent de l'inquiétude. Ce nouvel accident lui fit donner l'ordre de publier, par toute la ville, que si quelqu'un avait un spécifique contre la fièvre, il eût à venir sans délai en donner avis au palais ; & que ceux qui en étaient atteints, pouvaient se présenter pour être guéris. Il chargea quelques-uns des grands officiers du palais de recevoir les remèdes qu'on apporterait, & de les administrer aux malades.

Parmi ceux qui s'annoncèrent pour avoir des recettes ^{p.170} infaillibles, un ho-chang se fit remarquer par sa singularité, & divertit les courtisans. Ce bonze se présenta, d'un air grave & les mains vides, devant les officiers

¹ La pâte des pauvres.

² Remèdes divins. C'est la signification des deux termes chinois.

nommés par l'empereur, & demanda qu'on le conduisit auprès du puits le plus profond du palais, d'où ayant tiré un seau d'eau, il en remplit un vase de porcelaine qu'il posa à terre ; ensuite il le reprit, il & tournant vers le soleil, les mains élevées, il le lui offrit. Le charlatan réitéra la même cérémonie vers les quatre parties du monde, en faisant des gestes & des contorsions ridicules ; alors il présenta le vase aux quatre grands nommés par l'empereur, en les assurant qu'aucune fièvre ne pouvoir résister à la vertu de cette eau mystérieuse. Tout ce qu'il y avait là de spectateurs se mirent à rire ; on ne laissa pas cependant de faire prendre de cette eau à quelques-uns des fébricitants ; mais le prétendu remède se trouvant sans efficacité, le ho-chang fut chassé du palais comme un imposteur.

Les Européens, Tchang-tching, Hong-jo & Pé-tsin ¹ se rendirent aussi au palais avec une certaine provision de quinquina ; ils le présentèrent aux quatre grands, & leur enseignèrent la manière de l'administrer. On en fit, dès le lendemain, l'essai sur plusieurs malades, qu'on garda à vue, & qui furent guéris dès la première prise. Les grands chargés de veiller aux expériences, rendirent compte à l'empereur de l'effet étonnant du remède ; ce monarque se serait déterminé à en prendre dès l'instant, si le prince héritier ne s'y fût opposé, & n'eût même fait des reproches aux grands d'avoir parlé si avantageusement d'un remède dont on faisait la première expérience. Ceux-ci se justifièrent, en disant que ce ^{p.171} spécifique, loin de pouvoir jamais nuire, était au contraire salubre même en santé, & ils offrirent d'en prendre. Le prince s'étant fait apporter du vin, voulut lui-même en faire le mélange avec l'écorce péruvienne, & sur les six heures du soir il en donna une prise à chacun des quatre grands, qui se retirèrent chez eux, & dormirent fort tranquillement sans éprouver la moindre incommodité.

L'empereur passa fort mal cette nuit. Sur les trois heures du matin, il fit appeler Soukétou ; & ayant su que lui & les trois autres grands

¹ Gerbillon, de Fontaney, & Bouvet, jésuites.

avaient pris du quinquina, sans en avoir éprouvé aucune incommodité, il n'hésita plus à en prendre lui-même, & sa fièvre disparut. L'usage qu'il en fit pendant quelques jours, le rétablit parfaitement. Kang-hi récompensa ceux qui avaient marqué du zèle pour lui procurer des remèdes efficaces ; mais il punit sévèrement les trois médecins qui avaient proposé de laisser agir la nature, & de suspendre tout remède. Le tribunal des Crimes, devant lequel ils furent traduits, les ayant condamnés à mort, l'empereur commua leur peine en celle de l'exil. Il récompensa les Européens, auxquels il publiait qu'il était redevable de la vie, & leur fit présent d'une maison ¹ située dans le Hoang-tching ou l'enceinte du palais, qui avait appartenue à un gouverneur du prince héritier, qu'on avait exilé, & dont les biens avaient été confisqués. Il ordonna au tribunal des Édifices Publics d'y faire toutes les réparations & les changements qu'ils ^{p.172} demanderaient ; & les ayant fait venir au palais, il les admit en sa présence ² & les assura de sa protection. Il fit remettre à Pé-tsin (au père Bouvet) des présents pour le roi de France, en lui recommandant d'informer ce monarque de la faveur qu'il venait de leur accorder.

A cette époque, Poliétou, officier de Oula, accusa Chatsin, prince de Kortchin, d'entretenir avec le *kaldan* des liaisons contraires aux intérêts de l'empire : on l'en avait déjà taxé après la bataille de Oulan-poutong. L'empereur répondit que ce prince lui était attaché depuis trop longtemps, pour soupçonner sa fidélité. L'officier de Oula insista, & fit passer à Kang-hi le placet suivant :

« Dans le voyage que je fis chez les Éleutes, je rencontrai Tsirhalan-kéroung, envoyé du *kaldan* ; dès qu'il sut que j'étais

¹ C'est la première maison que les jésuites aient eu en Chine. Ils y ont fait bâtir une très belle église, aux frais de l'empereur. Voyez la position de cette maison & de cette église dans le Plan de Pé-king, dressé par ordre du gouvernement chinois, & publié par MM. de l'Isle & Pingré en 1765 ; il se trouve à Paris chez Lattré, rue Saint-Jacques. Éditeur.

² Le quatre juillet 1693. Voy. dans le VII^e *Recueil des Lettres Édifiantes* la [lettre du père de Fontaney](#), en date de Tchéou-chan, port du Tché-kiang, le quinze février 1703.

un *taïki* il me demanda si je connaissais le prince de Kortchin : & comme je l'assurai que j'étais un de ceux en qui il avait le plus de confiance, il me conduisit à l'endroit où il avait pris son logement ; après un repas que nous fîmes ensemble, & avoir exigé que j'en fisse le serment devant l'image de Foé, il me remit une lettre pour le prince de Kortchin. Cet envoyé me fit présent d'une peau de zibeline & d'un habit de drap de Ngannan. Nous nous séparâmes, en nous promettant réciproquement le secret.

Kang-hi ne communiqua à personne cet avis ; mais lorsque tous les princes mongous & kalkas vinrent à la cour pour les fêtes du commencement de l'année suivante, & que ceux de Kortchin furent arrivés, il les manda, & leur dit :

— J'ai su, ^{p.173} qu'après la bataille de Oulan-poutong, vous aviez envoyé un de vos gens au *kaldan* ; tout le monde en prit sujet de soupçonner que vous étiez d'intelligence avec ce rebelle ; les grands & les généraux des troupes vous ont même accusés d'avoir le dessein de vous joindre à lui contre moi. Poliétou, officier de Oula, a rassemblé plusieurs preuves pour donner couleur à cette accusation ; mais me rappelant que depuis Taï-tsou & Taï-tsong, mes ancêtres, vous vous êtes montrés fidèles dans toute les occasions, je n'ai pas hésité à rejeter ces impressions. Je vous avouerai cependant que je ne puis dissiper entièrement les nuages qui s'élèvent dans mon esprit.

Alors Chatsin, prince de Kortchin, ôtant son bonnet, se jeta aux pieds de l'empereur, en s'écriant qu'après tant de preuves de leur zèle pour son service, il était affligeant d'être soupçonnés, & qu'ils mériteraient les derniers châtiments, s'ils poussaient l'ingratitude jusqu'à oublier ses bienfaits. Il prit à témoin de son attachement pour la famille impériale, tous les princes assemblés, comme autant de garants de sa fidélité, s'il

venait à l'empereur le moindre soupçon à cet égard. Kang-hi parut persuadé de la sincérité de ces protestations : l'état des affaires de Tartarie exigeait qu'il n'approfondît point une accusation de cette nature ; il craignait d'obliger le prince de Kortchin à se déclarer ouvertement. De tous les Mongous c'était le plus puissant, & jusque là il avait été inviolablement attaché aux Mantchéous.

Pendant que le *kaldan* continuait de semer la division dans la Tartarie, l'empereur, de son côté, prenait toutes les précautions nécessaires pour assurer le repos des frontières de la Chine, & se mettre en état de perdre son ennemi, s'il le forçait d'en venir aux dernières extrémités. Sous prétexte de ^{p.174} prendre le divertissement de la chasse, il fit un voyage en Tartarie, & envoya ordre à Sapsou, grand-général du département de Hélong-kiang, de se tenir prêt à conduire ses troupes, ainsi que celles de Chin-yang & de Oula, sur les frontières, dans des lieux où elles pussent facilement trouver leur subsistance. Ce général lui écrivit qu'il paraissait nécessaire, avant de mettre les troupes en marche, de savoir les distances & de marquer les campements, en faisant reconnaître les endroits qui pourraient fournir de l'eau & du fourrage. L'empereur envoya en conséquence Tchang-taï, mandarin du tribunal de la Guerre, Tégout & Tiéteou, mandarins du tribunal des Affaires Étrangères, mesurer les distances. On trouva, de Chin-yang à Soyoltsi, quatorze cents cinq *ly*, qu'on pouvait faire, étant pressés, en vingt-cinq jours, & en trente-neuf jours d'une marche ordinaire ; depuis Merghen jusqu'à Soyoltsi, onze cent soixante-dix-sept *ly*, ou vingt jours de chemin en marchant à grandes journées, & trente-un jours d'une marche plus ralentie. Les seize cent cinquante *ly*, depuis Kirin-oula jusqu'à Soyoltsi, pouvaient se faire en vingt-neuf jours, & avec moins de diligence, en quarante-huit journées.

1694. Le *kaldan* instruit des dispositions de la cour, n'oubliait aucun des moyens qu'il croyait capables de fortifier son parti. L'ambition était sa seule divinité ; il lui sacrifia la religion de ses pères, & se fit

mahométan, dans l'espérance de gagner les Tartares qui suivaient cette secte. Il sema la division parmi les Mongous au sujet de la religion de Foé, cherchant à brouiller les sectateurs du *talaï-lama*, en faveur de qui il se déclarait, avec ceux qui s'attachaient au parti de Tchépsuntanpa, que soutenait particulièrement l'empereur de la Chine. Kang-hi, attentif à veiller sur toutes les démarches du *kaldan*, ne ^{p.175} fut pas longtemps sans être instruit que l'on voyait dans la Tartarie des courriers qui allaient continuellement de la cour du *kaldan* à celles des princes mongous & du *talaï-lama*, & que le but principal de ces négociations était de semer la division parmi les Mongous. Il prévint les suites fâcheuses qui pouvaient en résulter, & donna ordre au *talaï-lama* & à tous les princes mongous de ne recevoir ces courriers qu'autant qu'ils seraient munis de lettres de créance scellées du sceau des princes qui les enverraient. Il ordonna en même temps à la garnison de Koué-hoa-tching, d'arrêter tous ceux qui ne montreraient point de passe-ports revêtus des formes prescrites.

Le *kaldan*, informé des préparatifs qu'on faisait contre lui & des ordres de rassembler les plus grandes forces pour l'accabler, dans le cas où il s'avancerait sur les frontières de l'empire, chercha à détourner l'orage qui le menaçait. Meïssessan, un des seigneurs de sa cour, se rendit, de sa part, auprès de l'empereur pour le complimenter & lui donner avis qu'il allait conduire ses troupes dans les pâturages du côté de Tamir. L'empereur lui fit cette réponse :

« Votre conduite, & les termes même des dépêches que vous m'adressez, prouvent que vous vous écarterez des vrais principes de la raison & des égards que vous me devez. Vous n'avez cesse de m'écrire que vous suiviez avec respect les instructions du *talaï-lama* ; & le *talaï-lama* lui-même, séduit par les démonstrations artificieuses d'un zèle hypocrite, m'a adressé en votre faveur, au printemps dernier, les plus instantes sollicitations pour obtenir le pardon des fautes, dont il n'ignore

pas que vous vous êtes rendu coupable, afin que je vous conservasse le titre de *han*. Aujourd'hui vous me faites prévenir que vous allez conduire vos troupeaux du côté de Tamir ; mais ^{p.176} Meïssessan, votre envoyé, me parle, en votre nom, de manière à me convaincre que vous regardez ce pays comme à vous. Est-ce donc là où aboutit votre docilité aux conseils du *talaï-lama* ? votre conduite n'est-elle pas entièrement contradictoire ? Des paroles, & aucun effet, voilà ce qu'elle manifeste : croyez-vous par là vous concilier les esprits ? Tant de promesses illusoires, l'honneur si peu respecté, des devoirs dont vous avez contracté l'obligation par les hommages que vous m'avez rendus, & que vous ne remplissez point ; tout doit révolter contre vous. Un prince qui manque de fidélité peut-il en exiger des autres ? Puissiez-vous ouvrir enfin les yeux sur l'abîme que vous creusez sous vos pas ! J'ai chargé votre envoyé de ma réponse : elle est celle d'un maître outragé ; mais qui sacrifierait son ressentiment au bien de la paix, si l'on pouvait en espérer avec vous.

1695. Quelque temps après, le grand-général Féyankou, élevé depuis peu à la dignité de *pé*, écrivit de Koué-hoa-tching, où il faisait sa résidence, que Sélinter, officier de Toumet, ayant à son retour de Tamir, pénétré plus de quarante *ly* dans le pays, avait rencontré au sud de la montagne Tsiramotaï, un parti d'Éleutes qui avaient fait feu sur sa suite, & que s'étant mis en état de les repousser, ils avaient pris la fuite. Comme cet officier n'avait avec lui que neuf personnes, craignant que les Éleutes ne vinssent en plus grand nombre, il s'était lui-même retiré, marchant jour & nuit, afin de se dérober à leur poursuite. Cet avis s'accordait avec ce que le *kaldan* avait fait dire, qu'il allait au pays de Tamir ; & il décida l'empereur à mettre quelques troupes en campagne ; en conséquence il envoya ordre à Chin-yang de faire partir deux mille hommes de Ningouta, & mille de Hélong-kiang. On tira de Pé-king ^{p.177}

quinze mille hommes ; & sur ce qu'on apprit que le *kaldan* s'approchait du Kerlon, l'empereur envoya des ordres dans les provinces qui devaient fournir des troupes, de les tenir prêtes à partir. Il dépêcha en secret vers Chatsin, prince de Kortchin, pour l'inviter à le venir joindre dans le pays de Moulan, où il prenait le divertissement de la chasse ; & il lui assigna Kéroulan-soutaï, où il se rendrait pour conférer avec lui. Le prince de Kortchin s'y trouva au jour marqué. L'empereur l'ayant fait entrer dans sa tente, lui dit :

— Le *kaldan*, vous le savez, foule depuis longtemps aux pieds tous les principes de l'honneur & de la probité ; méchant, fourbe & turbulent par caractère, jamais nous ne pourrons espérer de repos tant qu'il verra le jour ; j'ai juré sa perte, je la dois à ma gloire & à mes peuples qu'il vexe & qu'il opprime. Voilà le but des grands préparatifs de guerre qui m'occupent. Je sais que la nouvelle n'en parviendra pas plus tôt jusqu'à lui, qu'il cherchera à nous échapper par la fuite, & qu'il attendra que j'aie retiré mes troupes pour recommencer ses hostilités. Voici, d'après l'expérience que j'ai de sa conduite, quel serait mon projet pour nous défaire de ce méchant homme. J'ai appris, par Poliétou, que le *kaldan* vous a sollicité de vous joindre avec lui ; il faut que vous ayez l'air de vous rendre à son invitation, lui écrire que vous êtes à sa disposition avec vos dix bannières, & qu'à son approche des frontières de l'empire, vous passerez de son côté. Je ne doute pas qu'il ne donne dans ce piège ; tombant alors sur lui à l'improviste avec toutes mes troupes, nous le prendrons infailliblement.

L'empereur termina cette conférence en faisant présent d'un de ses propres habits au prince de Kortchin.

Le général Sapsou s'était aussi mis en mouvement, & se ^{p.178} tenait prêt à marcher au premier ordre avec trente-cinq mille quatre cent trente hommes, tirés des troupes de Chin-yang de Kirin-oula, de

Merghen, de Hélong-kiang & des autres provinces de son gouvernement. L'empereur fit faire un grand nombre de cuirasses de coton qu'il destina pour la cavalerie, & même pour l'infanterie. C'étaient une espèce de corselets matelassés fort épais. Des mandarins furent chargés d'en faire venir cinq mille du Tché-kiang, trois mille du Kiang-nan, deux mille du Fou-kien, mille du Kiang-si & autant du Chan-tong.

A cette époque le *homhoulan* & trois autres officiers du *kaldan* vinrent se donner à l'empereur. Ces transfuges avaient d'abord été sujets du *taïki* Ho-rabdan, qu'ils avaient quitté pour passer au service du *kaldan*. Ils avaient déserté de Payen-oulou, & étaient venus, avec beaucoup de peines & de fatigues, se ranger sous les drapeaux de Kang-hi. On sut par eux que le *kaldan* était resté au pays de Hopto, depuis la deuxième lune jusqu'à la huitième ; qu'il était venu camper à la source du Kerlon, où le *taïki* Ho-rabdan, Tantsila & Tantsin-gomoup l'avaient joint avec environ trois mille soldats. Ce chef des Éleutes, après avoir passé le Kerlon, avait mis à contribution les Kalkas Namoutcha-toin & Parhou ; puis descendant le Kerlon, il était allé à Payen-oulou avec environ six mille hommes, conduisant avec lui les troupeaux qu'il avait enlevés à Namoutcha-toin, & à quelques autres de ses voisins. Tséouang-rabdan, campé à Kélunapirha, ne vivait pas en bonne intelligence avec le *kaldan*, & n'avait même aucune communication avec lui. Un grand nombre de sujets de ce dernier passèrent dans le camp de Tséouang-rabdan.

Quelque temps après l'empereur fit choisir, dans les troupes ^{p.179} des huit bannières, trente-sept mille sept cent trente soldats, robustes & aguerris, destinés à l'expédition qu'il méditait contre les Éleutes. Les grands furent chargés de faire, sans délai, les provisions de guerre & de bouche nécessaires pour cette armée. On promit, aux mandarins qui avaient perdu leurs places, de les rétablir, s'ils se distinguaient dans cette guerre ; & pour animer les officiers actuellement de service, on s'engagea à les récompenser, en leur donnant des mandarinats plus élevés que ceux auxquels ils pouvaient prétendre.

A la première lune de l'année suivante (**1696**) Kang-hi indiqua pour le quatorze un grand festin, auquel il invita tous les officiers qui devaient être de l'expédition. Le jour fixé pour cette fête, ce prince tint sa cour avec la plus grande pompe. Il parut d'abord sur son trône dans la salle d'audience, environné de ses grands, de ses gardes & des ministres d'État, tous assis sur des sièges magnifiquement ornés, & chacun suivant son rang & sa dignité. Paraissaient ensuite, à droite, les mandarins de guerre jusqu'au pont Kin-chouï-kiao, & à gauche les mandarins chargés des vivres ; après eux, à la droite, les généraux des troupes chinoises ; au-delà du pont, les officiers subalternes, assis de chaque côté ; au-delà de la porte Ou-men, étaient assis pareillement les mandarins reformés, les docteurs, les lieutenants & le corps de l'artillerie. Une symphonie bruyante ouvrit la fête : alors l'empereur ayant fait s'approcher le pé Féyankou, qu'il avait nommé grand-général de cette expédition, il lui présenta une coupe de vin. Cet officier l'ayant reçue à genoux, se leva, descendit les marches du trône, se mit de nouveau à genoux, & vida la coupe après qu'il eut frappé la terre de son front. Les officiers généraux, tartares & chinois, reçurent le même honneur, ainsi que les mandarins ^{p.180} des vivres ; tous observèrent le même cérémonial. L'empereur ordonna ensuite à ses gardes du corps de présenter, en son nom, du vin à tous les autres officiers. Ceux-ci reçurent la coupe à genoux, & vinrent, dix par dix, la boire au bas des degrés du trône, après avoir frappé la terre de leur front une seule fois. Cette cérémonie dura près de deux heures. Lorsque le festin fut fini, le grand maître de la maison impériale, suivi des gens qui composaient son tribunal, distribua des pièces de soie au grand-général, aux gardes du corps, & à tous les lieutenants-généraux.

Quelques jours après, l'empereur déclara qu'il voulait envoyer deux armées contre le *kaldan* ; que l'une, sous les ordres du grand-général Féyankou, irait le chercher du côté de l'ouest, & qu'il commanderait l'autre en personne. Le ministre d'État Ouang-hi, tous les grands des

neuf tribunaux & les censeurs de l'empire, étonnés de sa résolution, allèrent en corps lui faire des représentations & le prier de ne pas s'exposer aux dangers & aux fatigues d'une guerre contre un ennemi qu'une seule armée pouvait réduire. Ce prince loua leur zèle mais il leur signifia qu'il partirait le quatorze de la deuxième lune, & que dans la crainte que le *kaldan*, informé qu'il marchait en personne contre lui, ne lui échappât par la fuite, il envoyait en avant un détachement sous la conduite de Hornita, afin de l'attirer dans le pays de Oulan-poutong.

Suivant les derniers avis reçus, le *kaldan* était alors campé à Payen-oulan, vers le nord des frontières des Mongous. Kang-hi persuadé que quand il verrait les forces de l'empire prêtes à fondre sur lui il n'oserait risquer le sort d'une bataille, envoya ordre de faire avancer un corps composé de mille cavaliers de Tcha-hao, d'en prendre autant dans les troupes de ^{p.181} Kortchin & de Honniot, & d'y joindre dix mille hommes, tirés des gardes des princes kalkas, avec leurs troupes légères. Les instructions adressées aux commandants de ces différents corps, portaient en termes exprès d'attaquer sans relâche le *kaldan*, & de ne point quitter prise qu'ils ne l'eussent entièrement détruit. Les princes mongous reçurent également ordre de se rendre sur les bords de la rivière Ourhoeï, & d'y attendre l'empereur, dans l'armée duquel ils devaient être employés.

Dans ces entrefaites, un envoyé de Tséouang-rabdan arriva à la cour. Il venait offrir à l'empereur des raretés de son pays, & se plaindre du *kaldan*, qu'il traitait de prince sans honneur & sans foi. Il avait encore la commission de représenter que le commerce des sujets de son maître avec la Chine, ne pouvait leur être avantageux tant que la permission de le faire ne serait accordée qu'à deux cents personnes. L'empereur, sur le rapport du tribunal des Affaires Étrangères, permit d'en augmenter le nombre jusqu'à trois cents, & il chargea l'envoyé de porter cette réponse à Tséouang-rabdan, avec une lettre, dans laquelle il prévenait ce prince de ne point s'effrayer, non plus que les Turfan, s'il avait mis trois armées

en campagne ; qu'elles étaient destinées à punir le *kaldan* & à venger les peuples des maux qu'il leur causait. Il fit accompagner cet envoyé à son retour par Tchang-min, mandarin du tribunal des ministres d'État, & par un officier du tribunal des Affaires Étrangères, qui portèrent, de sa part, à Tséouang-rabdan vingt pièces de soie, deux services de tasses, l'un d'argent & l'autre de bois rare, avec un habit de cérémonie doublé de peau de renard, un bonnet de zibeline, une ceinture ornée de pierres précieuses, des bottes de cuir & des bas de bottes de brocard.

Le général Féyankou, chargé d'examiner les routes les plus p.182 commodes pour les marches depuis Koué-hoa-tching jusqu'au pays de Karong, ou était le rendez-vous des trois armées, envoya les instructions suivantes :

« Depuis Koué-hoa-tching jusqu'à Karong, il se présente deux chemins faciles ; l'un par Mounaï, qui conduit en vingt jours au pays de Karong ; & l'autre par Koentolun, plus court d'une journée que le premier. Sans qu'il soit nécessaire de creuser des puits, on trouve partout sur ces deux routes des petits ruisseaux & des sources qui donnent de très bonne eau. Il y a encore deux chemins ; l'un par Koton-purhusun, qui ne demande que treize jours de marche, & sur lequel on trouve dix à douze puits ; l'autre, par Karpai-tchahan-kouteng, qui offre, ainsi que le premier, dix à douze puits par chaque journée ; mais ce dernier chemin est le plus long, il faut dix-sept jours pour le faire. Partout ailleurs on ne trouve point d'eau ; les puits qu'on est obligé de creuser à deux, trois, cinq & six pieds de profondeur, ne donnent que de très mauvaise eau, pleine de sable & de vase.

D'après ces instructions, l'empereur lui dépêcha le lama Channan-tortsi & le lieutenant-général Hoyusi, pour lui porter l'ordre de faire creuser des puits où il n'y aurait point de sources d'eau vive ni de rivière. Il lui fit encore dire de garder auprès de lui le lama, qui pourrait lui être

d'une grande utilité, parce qu'il savait la langue des Mantchéous & des Mongous.

L'armée que l'empereur commandait en personne était composée de trente-sept mille sept cents hommes, tirés des troupes de Pé-king & de la province de la cour, auxquels se joignirent plus de quarante mille hommes des bannières des Mongous & des Kalkas. Féyankou avait sous ses ordres cinquante-cinq mille six cents hommes, en partie Chinois & en partie ^{p.183} Mantchéous & Mongous. La troisième armée, dont le commandement fut confié au général Sapsou, était de trente-cinq mille quatre cent trente hommes effectifs. Indépendamment de ces forces, quinze mille, tant mandarins reformés que docteurs & bacheliers, devaient escorter les convois & marcher à la suite des armées. Un nombre considérable de valets grossissait encore cette multitude ; chaque soldat mantchéou, mongou & chinois étant servi en campagne par des domestiques attachés à sa personne ¹, de sorte qu'on peut évaluer à un million d'hommes les trois armées qui passèrent en Tartarie pour cette expédition.

Tous les préparatifs étant faits, le tribunal des Rites détermina les cérémonies qui seraient observées au départ de l'empereur ; & le tribunal de la Guerre régla la marche des troupes de la manière suivante :

« Après que Sa Majesté aura offert un sacrifice au Tien, elle se transportera à la salle de ses ancêtres pour les avertir de son départ ; de là, sortant de son palais, elle se rendra, par la grande rue de Ngan-ting-men à la porte de la muraille de terre de ce faubourg, où les soldats des huit bannières l'attendront

¹ Un corps de huit à dix mille cavaliers effectifs, se compte ordinairement pour quarante ou cinquante mille hommes, parce qu'on y comprend les valets que les Tartares font servir de soldats dans l'occasion, & qu'ils instruisent de jeunesse à tirer de l'arc & se mettre en état d'occuper une place de cavalier ou de fantassin. Ces valets sont avantageux à leurs maîtres en ce que ceux-ci profitent de leur paie ; & même, si ces valets font quelque action de valeur, c'est le maître qui en reçoit la récompense. Éditeur.

sous les armes. Les troupes légères feront l'avant-garde. Les fils de l'empereur qui le suivront à cette expédition, marcheront à la tête de leurs bannières avec les gardes du corps de la même bannière. Les canonniers mantchéous formeront les premiers rangs ; après eux les canonniers chinois des bannières, & les soldats ^{p.184} chinois suivront immédiatement. Dès qu'ils verront paraître l'empereur, ils le salueront de trois coups de canon, & se disposeront à marcher. Lorsque Sa Majesté arrivera au milieu du camp, alors tous les officiers & les soldats, le salueront, sans descendre de cheval, avec une profonde inclination, & se mettront en marche. Les princes qui ne suivent point l'empereur à la guerre, & tous les mandarins, se placeront à droite & à gauche sur son passage, à la suite de l'armée ; lorsque Sa Majesté passera, ils le salueront profondément, les deux genoux en terre. Les lieutenants-généraux & les officiers de la garde qui seront en faction, ne quitteront point leurs postes pour aller conduire Sa Majesté.

L'armée sera divisée en seize brigades, deux de chaque bannière, sans y comprendre le corps de l'artillerie. La grande brigade de la bannière jaune sera commandée par le prince de Yn-yéou, septième fils de l'empereur. Il aura sous lui le lieutenant-général Touskar ; pour sous-lieutenants-généraux, Talychen, Chantchilong, grand du palais, allié à la famille impériale, & Ouenta, inspecteur-général de la milice. La petite brigade de la même bannière, sera commandée par Sourfa, prince *peïlé*, & il aura sous lui les sous-lieutenants-généraux Kartchin & Sitchou.

La grande brigade de la bannière toute jaune, marchera sous les ordres du prince Yn-ki, cinquième fils de Sa Majesté, qui aura pour lieutenant-général Pahoentaï, pour sous-lieutenants Hokana-sontchu, du tribunal des ministres d'État, & Pouctar,

grand du palais. La petite brigade de la même bannière obéira à Pou-ki, de la famille impériale ; le lieutenant-général Tchéou-pou-chi, & le sous-lieutenant Moulo-hoen serviront sous lui.

p.185 La grande brigade de la bannière toute blanche, sera commandée par Ouotcha, prince du second ordre du titre de *sin-kiun-ouang*, & aura pour lieutenant-général Hossitan, & pour sous-lieutenants, Horna & Serden, du tribunal des ministres d'État. La petite brigade de la même bannière marchera sous les ordres du comte de Tien-tchu, de la famille impériale, ayant sous lui le lieutenant-général Ché-ouen-yng, & le sous-lieutenant Ou-ché-pa.

Le prince Yn-tsing, quatrième fils de Sa Majesté, sera à la tête de la grande brigade de la bannière toute rouge, & aura sous lui le comte de Tchang-taï, le lieutenant-général Tsichi, le sous-lieutenant Faka, l'ancien président du tribunal des Rites Koupataï, & Hoa-hien, ceinture rouge & assesseur dans le tribunal des ministres d'État. Le comte de Sié-tchu, de la famille impériale, commandera la petite brigade de la même bannière, & aura le lieutenant-général Octsiha & le sous-lieutenant Tchatactou pour subordonnés.

Yohi, prince du second ordre du titre de *ko-tching-kiun-ouang*, conduira la grande brigade de la bannière blanche-bordée, avec les lieutenants-généraux Karma & Sanké, & le sous-lieutenant Nadaï. Ourtchen, prince *peïlé*, commandera la petite brigade de la même bannière, ayant sous lui le lieutenant-général Souhé.

La grande brigade de la bannière rouge-bordée sera sous les ordres du prince Yn-tchi, troisième fils de l'empereur, aidé par le comte Fouchen, le lieutenant-général Sanchatsi, Sirta, assesseur d'un tribunal, Sanpao, du tribunal des ministres

d'État. Le comte Sounou, de la famille impériale, aura le commandement de la petite brigade de la même bannière, & Houhé pour sous-lieutenant-général.

p.186 La grande brigade de la bannière toute bleue aura pour chef Tantchin, prince du premier ordre du titre de *yen-tsing-ouang*, & sous ce prince, le sous-lieutenant-général Tchaï-moupou & Tchang-cheou, du tribunal des ministres d'État. La petite brigade de la même bannière sera commandée par Harfa, de la famille impériale, & par Tson-kouli, en qualité de sous-lieutenant-général.

Kiého, prince du premier ordre du titre de *kang-tsing-ouang*, sera à la tête de la grande brigade de la bannière bleue, & sous lui, Hornita, grand du palais, & Ouofei, sous-lieutenant-général & de la famille impériale. Loupin, prince *peïlé*, guidera la petite brigade, avec l'ancien lieutenant-général Kataï, & le sous-lieutenant Louchékou.

L'artillerie des bannières jaune-bordée blanche, sera sous les ordres du comte Holuntaï, lieutenant-général, dans un camp séparé des autres, & il aura sous lui le comte Sien-tching-hien, sous-lieutenant-général. Celle des deux bannières entièrement jaunes & rouges, sera commandée, dans son camp particulier, par le lieutenant-général Ouang-yong-yu & le sous-lieutenant Tchang-so-tchi. L'artillerie de la bannière blanche-bordée, & de la bannière toute bleue sera soumise au lieutenant-général Li-tching-tsong, aux sous-lieutenants Leï-ki-tsien & Yu-oueï-pang, & aura son camp particulier comme les autres, de même que celle des bannières rouge & bleue, l'une & l'autre bordées, qui sera sous la direction du lieutenant-général Feï-yang-kou, & du sous-lieutenant Pasaï, de la famille impériale.

Tout étant réglé pour le départ, l'empereur fit un sacrifice solennel au Tien, & lui adressa cette prière :

« La trente-cinquième année de Kang-hi, le vingt-septième de la seconde ^{p.187} lune, recevez mon hommage, protégez le plus soumis de vos sujets, souverain Ciel, suprême Empereur ! J'invoque votre assistance, avec une confiance respectueuse, dans la guerre que je me vois forcé d'entreprendre. Vous m'avez comblé de faveurs : un peuple immense reconnaît ma puissance, & vous avez signalé sur moi les effets d'une protection toute extraordinaire. J'adore dans le silence & le respect vos bienfaits ; je ne sais comment manifester la reconnaissance qui me pénètre. Mon désir le plus ardent a toujours été de voir les peuples de l'empire, même les nations étrangères, jouir des douceurs de la paix. Le *kaldan* détruit mes plus chères espérances ; il sème partout le désordre ; il foule aux pieds vos lois, méprise les ordres de son souverain, qui tient votre place sur la terre : c'est le plus faux & le plus méchant de tous les hommes. Vous m'avez accordé une première victoire sur lui : je l'ai défait & réduit aux dernières extrémités. Ses malheurs n'ont apporté aucun changement à sa conduite ; aux violences déclarées, il substitue l'intrigue & la cabale ; il se joue des serments les plus sacrés. Objet de la haine du genre humain, ô Tien, sans doute qu'il a mérité votre colère ! Le seul dessein de venger la terre de punir ses forfaits me met les armes à la main. Je tiens de vous le droit de faire la guerre aux méchants. Pour m'acquitter de ce devoir, je marche en personne à la tête de mes troupes, que je divise en plusieurs corps afin d'investir le *kaldan*. Mon départ est fixé au troisième jour de la seconde lune. Prosterné devant vous, j'implore votre secours, & je vous offre ce sacrifice, animé de l'espérance d'attirer sur moi vos grâces signalées. Je ne forme

qu'un seul vœu ; celui de faire jouir d'une paix ^{p.188} inaltérable le pays immense sur lequel vous m'avez établi.

Après les cérémonies du sacrifice, l'empereur se rendit à la salle de ses ancêtres, pour les avertir, suivant la coutume, de l'expédition qu'il allait faire en Tartarie. Les deux jours suivants furent employés à achever les préparatifs qui regardaient spécialement sa personne. Il partit de Pé-king, le trente de la deuxième lune ¹.

Le nombre prodigieux de chariots qui transportaient les bagages ne pouvait manquer d'embarrasser la route. L'empereur en avait formé deux divisions, dont la première devait sortir de la grande muraille par Kou-pé-kéou, l'autre par Tou-ché-kéou. Cette sage précaution fut insuffisante : la négligence des officiers qui commandaient les convois causa quelque désordre & retarda la marche des troupes. L'empereur, arrêté par ces difficultés, ne put aller, le premier jour de la troisième lune, au-delà de Nan-kéou ². Il arriva le second jour à Yu-y ³, où il fallut séjourner. Le quatrième jour il coucha à Ché-ho, le cinquième à Tching-ou ; il y demeura pendant trois jours, soit pour attendre les bagages, soit pour expédier diverses affaires de l'empire qui exigeaient ^{p.189} de la célérité. Le neuvième jour il campa à Mao-eulh-kou, le dixième à Tou-ché-tchin.

Le lendemain onzième, il alla camper à Tsilun par Hassun ⁴, hors de la grande muraille, où il donna divers ordres pour la discipline des

¹ Ce qui revient au premier avril de l'an 1696, Les missionnaires jésuites, Thomas, Pereira & Gerbillon partirent avec Kang-hi. [Gerbillon a publié un journal exact](#) de la route que tint ce prince, qui se fit accompagner dans cette expédition par six de ses fils. Éditeur.

² Ou *l'entrée méridionale*. C'est une forteresse, dont les murs qui s'élèvent à la hauteur de trente-cinq pieds, sont de pierre de taille, seulement jusqu'à environ quatre pieds du rez-de-chaussée, & le reste d'une espèce de gros cailloux & de pierre de roc. Les créneaux sont de briques ; ils sont flanqués de tours, à de justes distances. Au-dessous de la forteresse, on découvre une assez grande ville, appelée Nan-kéou-tching. Éditeur.

³ Gerbillon appelle cette ville Yu-lin qu'il dit être murée. Il y a plusieurs différences entre son Journal & les historiens suivis par le père de Mailla. Éditeur.

⁴ Ou Chilon-palhatou, comme ce lieu est appelé dans le Journal de Gerbillon. Il dit que les terres marécageuses étaient encore si peu dégelées, qu'à peine y voyait-on la trace des voitures. Éditeur.

troupes. Il fit distribuer aux officiers & aux soldats des bœufs & des moutons. L'armée commença dès lors à observer les règlements du tribunal de la Guerre pour la marche & les campements.

Le douze on campa à Nohaï-hossou ¹ ; le treize à Poro-hoton. Comme on y arriva de fort bonne heure, l'empereur s'exerça, avec ses fils & les princes kalkas, à tirer de la flèche, & se distingua par son adresse.

Le quatorze l'armée séjourna à Poro-hoton à cause du mauvais temps ; le lendemain elle campa aux premiers lacs de Kon-onor ². Quoiqu'il tombât de la pluie mêlée de neige, l'empereur ne voulut point entrer dans sa tente que tous les soldats n'eussent tendu les leurs. Il refusa absolument de se ^{p.190} mettre à couvert, malgré les instances des grands qui l'accompagnaient ; & comme la marche de cette journée avait été fort courte, les chariots de transport arrivèrent de bonne heure. L'empereur en témoigna beaucoup de satisfaction, & il se persuada qu'il fallait rejeter sur les officiers qui commandaient l'arrière-garde, les retardements des journées précédentes. Il chargea l'aîné de ses fils d'en prendre le commandement.

Le vingt-trois ³ de cette lune l'armée arriva à Ouchimok avec des peines incroyables, surtout pour les chariots, à cause ^{p.191} du mauvais

¹ C'est ce que le Journal appelle Nohaï-hojo, près de la petite rivière de Chantou, qui coule de l'ouest à l'est par divers détours. Kang-hi donna l'ordre de faire partir le bagage à la pointe du jour, de ne point allumer de feux avant cette heure, de ne faire qu'un seul repas par jour : ce prince & ses fils s'assujettirent à ce règlement pour donner l'exemple. Éditeur.

² Ou Kon-nor, remarquable par plusieurs étangs d'eau douce, mais où on n'aperçoit point un arbre. Malgré la chaleur & une pluie accompagnée de tonnerre, comme les jours précédents il tomba beaucoup de neige, la terre en était si couverte, qu'on ne put trouver de quoi faire du feu. L'empereur demeura exposé au mauvais temps, avec les princes ses fils, jusqu'à ce que les tentes fussent dressées. Ce prince infatigable & attentif à tout, donna ordre aux Hias de conduire les chevaux de sa suite dans une vallée au nord-ouest du camp, pour les mettre à couvert d'un vent très froid qui soufflait. Éditeur.

³ Le père de Mailla a supprimé, ou ses historiens ont omis, comme peu intéressants, plusieurs campements, du seize au vingt-trois...
[c.a. : l'éditeur commence ici à copier, quasiment mot pour mot, l'intégralité de la relation du père Gerbillon parue dans le [quatrième tome de la Description de Du Halde, pages 308-334](#), depuis le 17 avril jusqu'au 8 juillet 1696, date du retour de l'empereur à Pé-king (Télécharger le tome IV en [format doc](#) ou en [format pdf](#)). Il a paru inutile de répéter cette très longue note].

temps qui continuait ; ce qui obligea l'empereur à séjourner le lendemain pour faire reposer ses troupes. Les Mongous étaient satisfaits de voir la pluie tomber, parce que ^{p.192} les grandes sécheresses qu'ils avaient éprouvées les années précédentes, les avait réduits à une extrême misère, faute de pâturages pour leurs troupeaux. L'herbe croissait à vue d'œil, ^{p.193} & ils regardaient comme une protection marquée du ciel sur l'empereur, de ce qu'il semblait lui procurer, à point nommé, du fourrage pour son armée.

Les chemins étaient si rompus, que malgré les soins du prince Ynti pour presser la marche des convois, il ne put faire que de petites journées. Ces difficultés obligèrent l'armée à s'arrêter fréquemment. Les mauvais chemins le contraignirent de séjourner également à Kaltou, à Koen-nor, à Koho-foutaï, à Tcho-han-nor & à Holofoutaï.

Le trois de la quatrième lune l'armée arriva à Sourétou, le quatre à Hapirghan, le six à Holho, dans le pays de Karong, où elle séjourna afin de donner aux chariots, qui avaient de la peine à suivre, le temps d'arriver.

Quoique les huit bannières fussent renfermées dans le même camp, on trouva facilement & abondamment les provisions nécessaires, tant pour les soldats que pour les chevaux & les bestiaux qui suivaient l'armée. Cependant l'artillerie qu'on avait tirée de Koupékéou, & qui était conduite par les troupes chinoises, restait fort loin derrière à cause de la difficulté des chemins.

L'empereur ayant envoyé à la découverte, on lui rapporta ^{p.194} que le *kaldan* était sur les bords de la rivière de Toulou, à dix-huit journées de Karong, & que son monde & ses troupeaux manquaient de tout.

Le huit de la quatrième lune, l'armée, après avoir séjourné à Tarkila, se rendit le neuf à Sensen, où elle s'arrêta quelques jours. On n'était plus éloigné que d'une journée & demie des frontières de l'empire. Les grands, à la tête desquels s'était mis Soukétou & le premier ministre

Ysanho, jugeant qu'il était téméraire & imprudent à l'empereur de s'exposer en personne dans un pays tel que la Tartarie, le pressèrent de retourner à Pé-king, & de laisser la conduite de l'armée au prince Yut-sing-ouang, son frère, & aux autres généraux employés sous ses ordres. Leurs craintes étaient fondées sur le bruit qui se répandait que le *kaldan* était à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, dont vingt mille Éleutes & soixante mille auxiliaires, que lui avaient fourni les Oros. L'empereur frémit de colère à cette proposition :

— Qu'ose-t-on me proposer ? répondit-il avec feu. Le *kaldan* attaque les Kalkas & les Mongous, mes alliés à mes sujets ; je vole à leur défense, résolu de les venger & d'exterminer le perfide auteur de leurs maux. Je mets en campagne de formidables armées, je prodigue les trésors de l'empire ; le ciel, la terre, mes ancêtres sont informés de mon expédition par les cérémonies publiques qui ont précédé mon départ ; dans toutes mes troupes il n'est pas un seul soldat qui ne p.195 connaisse mes projets de vengeance, & mes grands se montrent si peu jaloux de ma gloire, qu'ils me conseillent une lâcheté ! Eux-mêmes fuiraient-ils l'occasion de réparer leurs fautes passées ? Des conseils aussi timides, le déshonneur qui en rejaillirait sur eux, sont bien capables d'exciter toute mon indignation. Loin de les écouter, je veux aller au but que je me suis proposé : j'ai juré la ruine entière du *kaldan* ; les grands de l'empire ne m'ont offerts leurs services que pour concourir à l'exécution de ce projet, & se couvrir de gloire en y contribuant. Faites publier dans toute l'armée, que je punirai de mort, sans aucune distinction de rang ni de qualité, tout téméraire quelconque qui osera proposer de retourner sur ses pas reprendre le chemin de Pé-king. C'est au milieu de mille périls que les empereurs Tai-tsou & Tai-tsong, mes ancêtres, ont élevé notre famille au degré de puissance & de gloire où

elle est parvenue. Issu de ces grands hommes, serais-je assez lâche pour rebrousser chemin, &, comme une femme timide que l'ombre du danger effraie, fuir aux approches de l'ennemi ? J'ai promis au grand-général Féyankou d'agir de concert avec lui : je crains plus que tout le reste, le reproche de manquer à ma parole ; devancé à la ^{p.196} cour par la honte & l'opprobre, qui couvriraient mon nom, comment oserais-je reparaître devant mes ancêtres ?

L'empereur à ces mots ne put retenir ses larmes ; Tong-koueï & les autres tombèrent à ses pieds, en lui demandant pardon de la faute qu'ils avaient faite. Ce prince les releva avec bonté, & reprit un air serein.

Le treize l'armée alla camper à Soudétou, sur les limites du pays de Karong. Assez près de là, on trouva sur une pierre une inscription gravée, qui indique que les bornes de l'empire s'étendent jusqu'à cet endroit. Au sortir de Karong, le pays est rempli de monticules mais autant que l'horizon peut s'étendre, on n'aperçoit aucune montagne élevée ; aussi y a-t-il moins de gibier que dans le Karong : on n'y trouve que des chèvres jaunes, des mulets sauvages, de gros oiseaux, dont les ailes sont toutes blanches. Si l'on en excepte l'herbe, qui est abondante, ce pays n'offre rien pour la subsistance d'une armée.

Depuis Tou-che-kéou jusqu'au Karong, on compte huit cents *ly* : les jours y sont plus courts qu'à Pé-king. Depuis cette capitale jusqu'à Tou-che-kéou, il y a quatre cents vingt-trois *ly*. L'empereur ayant pris, avec un bon instrument, la hauteur du pôle sur les limites du Karong, il la trouva de cinq degrés ^{p.197} plus au nord que Pé-king, c'est-à-dire, d'environ mille deux cent cinquante *ly*. Le froid se faisait alors sentir rigoureusement au-dehors de Karong ; le matin, avant que le soleil fût levé, on avait la barbe gelée. Cette température ne nuit cependant point à la végétation, & n'empêche pas l'herbe de croître.

Kang-hi avait envoyé, par des routes différentes, plusieurs officiers du côté du Kerlon pour apprendre des nouvelles du *kaldan*. Le douze de la quatrième lune, deux de ces officiers rapportèrent que le neuf, à leur arrivée à Ytchar-co-kincé, ils avaient trouvé plus de deux mille Éleutes ; & qu'étant allés sur une montagne pour observer leur position, ceux-ci, qui s'en étaient aperçus, avaient fait quelques mouvements comme pour venir à eux, ce qui les avait obligés de revenir sur leurs pas ; que le dix, ayant rencontré un envoyé du prince de Kortchin, il leur avait dit, qu'au commencement de cette quatrième lune, le *kaldan* avait décampé d'auprès de Toula pour aller du côté du Kerlon, & que lorsqu'il l'avait quitté, ce prince était auprès de la montagne Tarhan. Cet envoyé leur avait conseillé de ne pas marcher en troupe, & de se dérober promptement à la poursuite des gens du *kaldan*, qui n'étaient pas éloignés d'eux.

Le quatorze de cette même lune, l'armée alla camper à Houlofoutaï-tchaka-nor, où elle séjourna le quinze ; & le seize ^{p.198} à Kara-manhi-hapirhan, où elle resta deux jours. Elle en partit pour se rendre à Sirapouritou. L'empereur instruisit de sa marche le prince héritier, qu'il avait laissé à Pé-king pour gouverner en son absence.

L'empereur avançait toujours du côté du Kerlon, dans ^{p.199} l'espérance de rencontrer bientôt l'ennemi. Son armée formait trois divisions ; la première, composée des troupes chinoises & de celles de Tchahar, faisait l'avant-garde, avec le corps d'artillerie des huit bannières ; la seconde, commandée par l'empereur, avait les gardes du corps, ainsi que les troupes des trois bannières jaunes-bordées, & jaunes & blanches toutes unies ; à la troisième division, marchaient les bannières entièrement rouges, bleues & blanches ; & rouges & bleues-bordées. Comme elles se trouvèrent toutes rassemblées, le dix-sept de cette lune, l'empereur en fit la revue.

Le vingt-un l'armée arriva à Sibartaï ; Norbou, membre du tribunal des Affaires Étrangères, qui avait été envoyé à la ^{p.200} découverte, vint le

même jour y joindre l'empereur. Cet officier, après avoir passé le Kerlon, s'était avancé jusque dans le pays de Tarkiltsi, environ à cinquante *ly* de cette rivière. ^{p.201} Étant sur le point de prendre un homme qui fuyait, trente à quarante Éleutes accourus au secours de cet homme l'avaient contraint de faire une prompte retraite ; & sans un tourbillon de poussière, à la faveur duquel il repassa le Kerlon, il serait ^{p.202} infailliblement tombé entre leurs mains. Il dit, qu'autant qu'il en pouvait juger, le *kaldan* était campé dans le pays de Tarkiltsi.

Le six de la quatrième lune, le grand-général Féyankou qui était venu camper à l'est du Hon-hin, près de Sira-houlo-foutaï, dépêcha de là un courrier à l'empereur, pour l'informer qu'il allait se mettre à la quête du *kaldan*, & s'approcher en conséquence de la rivière de Toula, espérant pouvoir arriver le trois de la lune suivante au pays de Kéréhofou, à l'ouest de la montagne Olac.

La diminution des vivres commençait à se faire sentir dans l'armée impériale ; les chariots de transport ne pouvaient ^{p.203} arriver dans ces pays de sable ; les bêtes de somme même s'en tiraient à grand'peine, encore ne fallait-il pas qu'elles s'arrêtent trop longtemps, autrement elles auraient couru le risque d'enfoncer. L'empereur, qui avait prévu toutes ces difficultés, faisait suivre l'armée par trente à quarante mille chameaux chargés de riz & d'autres provisions ; mais ces précautions furent encore insuffisantes ; & on fut obligé de séjourner plusieurs jours à Tchahan-poulac, en attendant le retour des bêtes de charge qu'on avait envoyé chercher des vivres à l'endroit où les chariots avaient été contraints de s'arrêter. L'herbe des pâturages tirait aussi à sa fin ; ces raisons déterminèrent l'empereur à faire marcher en avant trois bannières, qu'il suivait à un jour de distance.

Le premier de la cinquième lune il campa à Toring-chéri, où, dans un conseil de guerre, il proposa de tenter encore de ramener le *kaldan* à des sentiments de paix, en lui promettant une princesse du sang en mariage. Les grands dirent que le *han* était indigne de cette faveur ; cependant ils

convinrent que ce dernier trait de bonté couvrirait de gloire l'empereur. Il fit partir en conséquence, le mandarin Hobita avec une bonne escorte, commandée par Kaouarta, un de ses gardes du corps, & le *taïki* Harabdan : ils étaient précédés par quatre Éleutes faits prisonniers, qu'il renvoyait, & qui étaient chargés d'avertir le *kaldan* de leur arrivée. ^{p.204} Kang-hi joignit à sa lettre le présent d'un habit complet, plus de cent pièces de soie & vingt taëls d'argent. Il promettait au *kaldan* de lui donner pour épouse une princesse du sang aussitôt que la paix serait signée.

Le cinq de la cinquième lune l'empereur alla camper à Adou-tchilarou-poulac, & le dix à Roukoutchélet ; de là à Yentou-poritou, & le douze à Erdéni-toloueï.

Le mandarin Hobita arriva avec ses deux cents hommes, le cinq de la lune, près du Kerlon, sans avoir découvert aucune trace des ennemis ; mais le six, les Éleutes l'ayant aperçu du sommet d'une montagne, fondirent sur lui, avec leur vitesse ordinaire, au nombre de plus de mille ; & après avoir fait une décharge de flèches, ils tournèrent bride avec la même célérité. L'escorte impériale fit feu de sa mousqueterie, & en coucha plusieurs par terre ; Kaouarta, l'un des deux officiers qui conduisaient cette escorte, voyant la retraite des ennemis, fit porter à leur commandant la lettre de l'empereur par un mandarin, accompagné des quatre Éleutes prisonniers. Ceux-ci racontèrent à leurs compatriotes les bons traitements qu'ils avaient reçus des impériaux. Tantsila, c'est le nom de leur chef, demeura frappé & interdit quand il apprit que l'empereur venait à eux à la tête d'une armée formidable, tandis que le ^{p.205} général Féyankou en amenait une seconde d'un autre côté, laquelle était déjà campée près de la rivière de Toula ; cependant il se chargea de porter au *kaldan*, son maître, la lettre qui lui était destinée ; & montant sur-le-champ à cheval, il prit la route du camp des Éleutes. Kaouarta ramena l'escorte à celui des impériaux.

Le sept de la lune l'empereur alla camper à Pouritou-sibartaï-poulac. Hobita vint le joindre en cet endroit, & lui dit qu'à son approche les Éleutes, saisis de frayeur, avaient pris la fuite, & que le *kaldan* s'était retiré du côté de Toula, à plusieurs journées du camp.

Le lendemain l'empereur, avec son armée, approcha du Kerlon, & envoya Hobita assurer les Éleutes qu'il venait leur apporter la paix. Le Kerlon est une rivière peu profonde, bordée des deux côtés par de petites montagnes, assez hautes ^{p.206} cependant pour qu'on pût découvrir les ennemis : on ne put reconnaître distinctement, à leurs divers mouvements, s'ils allaient changer de camp ou bien joindre le *kaldan*.

Le treize le *kaldan* décampa, & reprit, par l'ouest, la route de ses États. L'empereur informé de sa retraite, se mit lui-même à sa poursuite à la tête de douze à quinze mille ^{p.207} hommes, l'élite de sa cavalerie. Un parti de Mantchéous qui marchait en avant rencontra un Éleute que ses camarades avaient abandonné, & dont le cheval s'était abattu, excédé de lassitude. Kang-hi renvoya ce prisonnier avec Hobita & un lama, qu'il chargea de porter au *kaldan* des présents & une lettre, par laquelle il l'engageait à se rendre auprès de lui, ou bien d'attendre qu'il allât le trouver. Le *kaldan* ne pouvait se persuader que l'empereur fût réellement à la tête de l'armée qui le poursuivait ; & la certitude qu'il en eut redoubla sa frayeur. Il prit la fuite vers l'ouest avec ce qu'il put rassembler à la hâte de ses gens, & il força la marche jusqu'à ce qu'il fût hors d'inquiétude de danger.

Le nombre des sujets du *kaldan* qui venaient se ranger sous ^{p.208} les drapeaux de l'empereur augmentait chaque jour : ils étaient attirés par le traitement que recevaient les Éleutes qui passaient du côté des impériaux.

Hobita & Norbou, que l'empereur avait envoyés de nouveau à la découverte, virent près de Kéré-hochou l'endroit où les Éleutes avaient campé, & leurs tentes & leurs équipages, auxquels ils avaient mis le feu,

presque entièrement réduits en cendres. Ces deux officiers ayant suivi leurs traces, aperçurent de loin un homme que Hobita poursuivit & arrêta, dans l'espérance d'en obtenir quelques éclaircissements : c'était un Kalka qui s'était sauvé depuis deux jours de Payen-oulan ; mais on ne put rien apprendre de lui touchant la route que le *kaldan* avait prise. L'empereur fit encore repartir Hobita avec ordre de ne rien négliger pour découvrir la marche de ce prince, & s'il le trouvait, de lui rendre la lettre suivante : p.209

« Depuis que le ciel m'a mis sur le trône, toute mon attention s'est toujours portée à rendre heureux les peuples qui me sont soumis ; & si je parais en personne à la tête de cette expédition, mes démarches, loin d'avoir pour but de nouvelles conquêtes, ne tendent qu'à l'avantage de vos sujets & des miens. Deux de mes lettres, qui vous ont fait connaître mes intentions, vous ont été portées par des gens sûrs, & cependant vous n'avez pas daigné me faire savoir si elles vous ont été rendues. Quelle doit être ma surprise, après de telles avances, de ne voir personne venir de votre part ! Me croyez-vous donc capable de m'abaisser, au point de vous tendre des pièges ? J'ai beau protester de la droiture de mes vues, vous fuyez devant moi, & cette fuite me prouve votre défiance. Je suis sur vos traces, & de toutes parts je ne trouve que des armes abandonnées par vos officiers & par vos soldats. Un grand nombre d'entre eux qui désertent chaque jour pour venir se donner à moi, reçoivent, par mes ordres, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. Si je venais vous faire une guerre barbare, traiterais-je ainsi des gens qui vous reconnaissent pour leur maître ? p.210

Une de mes armées a pris la route de l'ouest, & elle est maintenant dans le pays de Payen-oulan ; celle que j'ai envoyée du côté de l'est, composée des troupes tirées de Hélong-kiang, de Chin-yang, de Nin-gouta & de plusieurs

autres pays, est, dans ce moment, près du Kerlon ; un autre détachement est allé vous couper le chemin de la retraite : où prétendez-vous donc vous sauver pour trouver un asile ?

Je vous invite de nouveau à vous rendre auprès de moi. Si vous refusez de prendre confiance dans ma parole impériale, un repentir tardif ne pourra détourner de dessus votre tête la tempête qui vous menace. Je veux bien encore vous représenter le danger de votre position : le désir seul d'épargner le sang, me porte à vous presser de répondre à cette démarche ; & je ne dédaigne point de la faire pour procurer une paix solide, qui doit être le vœu & l'occupation de tout souverain. Le Tien ne les a élevés au-dessus des autres que pour être les pères du peuple, & non ses destructeurs.

Les nouvelles que l'empereur reçut de la fuite précitée du *kaldan* du côté de l'ouest, l'empêchèrent de continuer à le poursuivre. Comme les chariots de transport pour les vivres & p.211 les bagages éprouvaient toujours beaucoup de difficultés, & que les fourrages commençaient à manquer le long du Kerlon, il prit le parti de conduire son armée du côté de Toïrin, où l'herbe était plus abondante.

Le vingt-deux de la cinquième lune ce prince reçut la nouvelle d'une victoire remportée par le général Féyankou sur le *kaldan*, au pays de Tchao-modo. Le onze de la même lune Féyankou avait envoyé Pouta, avec un Kalka, à la découverte, pour savoir de quel côté le *kaldan* s'était retiré. Cet officier qui s'était avancé jusqu'à l'embouchure de la rivière de Tereltchi, ayant appris la position critique du *kaldan* & la terreur que lui inspirait l'approche de l'armée commandée par l'empereur, en avait instruit le grand-général, qui avait sur-le-champ détaché le lieutenant-général Chétaï, avec Honanta & Hotié, en leur ordonnant de suivre de près les ennemis, & de les engager à une action s'il se présentait une occasion favorable. Chétaï les ayant trouvés trop supérieurs en force, s'était contenté de faire sur eux une décharge ; & tournant bride comme

s'il fuyait, il s'était replié vers Tchao-modo, où il savait que le grand-général était près d'arriver. Celui-ci informé que Chétaï avait attiré le *kaldan* sur ses traces, mit les troupes en mouvement pour aller ^{p.212} occuper le sommet d'une montagne ; & ayant fait mettre pied à terre à la cavalerie, il attendit le *kaldan*, qui poursuivait Chétaï l'épée dans les reins à la tête de dix mille hommes. Ce chef des Éleutes attaqua le gros de l'armée avec beaucoup d'ardeur & de bravoure, quoiqu'elle fût supérieure à la sienne, & qu'elle fit bonne contenance. Persuadé que n'ayant point à combattre l'empereur en personne il obtiendrait facilement la victoire, il tenta de déloger les impériaux du poste avantageux qu'ils occupaient ; mais le feu soutenu de leur mousqueterie & de leurs pièces de campagne, depuis deux heures après midi que commença l'action jusqu'au soir, ayant entamé ses rangs, le désordre se communiqua d'un corps à l'autre, & il fut contraint de faire retraite. Alors Féyankou fit monter à cheval ses cavaliers, & descendant la montagne au grand trot, il fondit sur les fuyards qu'il poursuivit plus de trente ly, jusqu'à l'embouchure du Téréltchi. Les Éleutes laissèrent deux mille hommes sur le champ de bataille, & on leur prit beaucoup d'armes, de bagages & de bestiaux.

L'empereur reçut à cette occasion les félicitations de toute son armée. Il offrit un sacrifice en action de grâces, sur une table en forme d'autel, dressée devant sa tente, & chargée de ^{p.213} parfums ; les princes, les grands & les généraux y assistèrent, rangés en ordre suivant leurs dignités & leurs grades.

Tanpa-hachha, un des membres du conseil du *kaldan*, le quitta pour passer au service des Chinois. Comme Kang-hi remarqua en lui des talents supérieurs, & qu'il se proposait de lui donner de l'emploi, il le questionna beaucoup pour savoir qu'elles étaient les véritables dispositions du *kaldan*. On sut par lui que ce prince, malgré la perte de la bataille de Oulan-poutong, se fiant sur l'attachement de ses sujets, qu'il traitait cependant avec dureté, n'avait pas désespéré de battre les

impériaux ; dans cette persuasion, il s'était avancé du côté du Kerlon pour attaquer les Kalkas, presumant que les Mantchéous ne manqueraient pas de venir au secours de leurs alliés. Son plan était de les harceler pendant plusieurs années, s'il ne se sentait pas le plus fort, & de leur faire épuiser leurs trésors : après cela, il se proposait de réunir toutes ses forces & de fondre sur l'empire, se flattant que rien ne pourrait plus lui résister. Comme il ne pouvait se figurer que l'empereur osât se mettre à la tête de ses armées, ni s'engager dans des pays déserts & inhabitables, où le soldat ne peut trouver de provisions que celles qu'on y porte avec des frais immenses, la nouvelle que ce monarque marchait en personne contre lui, l'avait déconcerté si fort, que dès le septième jour de la cinquième lune il était décampé, & n'avait accordé ^{p.214} aucune relâche à ses troupes, déjà fatiguées, jusqu'à ce qu'il se crût hors de danger ; mais le quatorze de la même lune, arrivé au pays de Téreltchi, il y fut atteint par l'armée de l'ouest. Cinq mille hommes, parmi lesquels on comptait à peine deux mille fusiliers, composaient toutes ses forces : elles se trouvaient réduites à ce petit nombre, parce que le pays qui s'étend depuis le Kerlon-payen-oulan jusque là, avait été désolé par une grande sécheresse, au point qu'on n'y trouvait point de pâturage pour la subsistance des troupeaux.

Lorsque les Éleutes, qui ne savent combattre qu'à pied, virent, l'armée impériale, soutenue par une artillerie considérable & bien servie, ils désespérèrent bientôt de pouvoir se tirer d'affaire. La division à la tête de laquelle s'était placé le *kaldan* fut d'abord entamée par le feu de l'artillerie, & la première à donner l'exemple d'une fuite précipitée. Tantsila Tantsin-ouenpou suivirent de près. Ho-rabdan tint ferme pendant quelque temps, avec le corps d'armée qui était à ses ordres ; mais il fut contraint de céder au premier choc de la cavalerie des Mantchéous ; & malgré sa bravoure & l'intelligence qu'il fit paraître pour couvrir ses troupes pendant leur retraite, il fut obligé d'abandonner ses équipages & ses provisions, qui consistaient en vingt mille bœufs &

quarante mille moutons : il ne put même sauver sa femme, qui tomba entre les mains des impériaux. Le *kaldan* perdit dans cette occasion son épouse, ^{p.215} qui portait le titre de *katun* ou de reine : elle fut tuée d'un coup de fusil. Le *séssan* Taïpamier, & trois autres de sa suite, furent emportés par un boulet de canon : ce jour fut également fatal à plusieurs officiers de distinction. Honanta, envoyé à la poursuite des fuyards, reçut la soumission de plus de deux mille d'entre eux & de leurs familles.

Parmi les officiers du *kaldan* qui s'étaient soumis au général Féyankou, on comptait le mahométan Aptouch-han, les *taïkis* Tchérintchap, Patour, Kourou-merghen, Hantou ; les *séssan* Meï, Mamoukoin, Erintchin, Hachha, & plusieurs autres qui étaient venus se rendre d'eux-mêmes après la bataille. Ho-rabdan avait reçu deux blessures considérables, & n'avait point reparu depuis ce combat : son cheval étant revenu seul, on avait tout lieu de croire qu'il était resté sur le champ de bataille. Le *kaldan* qui avait pris la fuite avec une poignée de soldats, remplissait tous les lieux sur son passage des cris de son désespoir, en répétant que tout était perdu, qu'il ne devait plus s'attendre qu'à périr de faim & de misère. Plus de deux mille Éleutes s'étaient rendus au grand-général Féyankou, & cinq cents au général Masha.

Le vingt-trois de la lune l'empereur ordonna au prince son fils, d'établir hors de Tchang-kia-kéou, une des portes de la grande muraille, les Éleutes qui s'étaient rangés sous ses drapeaux, ou qui avaient été faits prisonniers de guerre. Il leur fit donner des bestiaux, avec les ustensiles & les provisions ^{p.216} nécessaires à leur nouvel établissement ; & comme il craignit que le riz ne vînt à leur manquer, il fit prendre cinq cents taëls destinés à pourvoir à ces approvisionnements. Le même jour l'armée arriva à Tcha-han-poulac ; le lendemain à Sibartaï-cheri ; le vingt-quatre à Sira-poritou, où les Mongous vinrent en foule féliciter l'empereur de l'heureux succès de ses armes. Le vingt-cinq il arriva à

Holofoutaï, le vingt-six à Soudétou, le vingt-sept à Koutou, & le vingt-huit à Tarkira, d'où il fit partir pour Pé-king son fils aîné, afin de prévenir le prince héritier de son retour.

Le premier jour de la sixième lune l'empereur arriva à An-kiltou. Quoiqu'on eût lieu de présumer que le *kaldan* était écrasé par l'échec qu'il venait de recevoir, néanmoins comme il avait marié une de ses filles à un des plus puissants princes du Tsing-haï ou Houhou-nor, on craignit qu'aidé des forces de son gendre, il ne relevât son parti ; & afin de prévenir ses intrigues, Kang-hi fit répandre dans le Tsing-haï le manifeste suivant, adressé à tous les princes de cette contrée :

« Vous, princes *taïkis* du pays de Tsing-haï, qui suivez avec respect la loi du *talaï-lama*, vous servez l'empire & lui rendez, dans toutes les circonstances, l'hommage qui lui est dû ; fidèles à payer le tribut, vous recevez avec soumission ses ordres. Je vous en ai marqué ma reconnaissance, en vous comblant de bienfaits ; votre bonheur fait l'objet ^{p.217} principal de mes soins paternels. Vous n'ignorez pas sans doute, les outrages que le *kaldan* a faits à la religion du *talaï-lama*, ni avec quelle insolence il a méprisé mes ordres. Ennemi de la paix il allumait le feu de la discorde parmi les Mongous ; les Kalkas ont été les premières victimes de ses fureurs. J'ai fait marcher contre lui des armées nombreuses, & je ne puis me dispenser de vous apprendre qu'il a été complètement défait en personne, près de la rivière Toula.

Après la première victoire que je remportai sur lui à Oulan-poutong, je rappelai mes troupes pour lui donner le temps de se reconnaître, & de profiter de la grâce que je lui faisais de ne pas le perdre entièrement. Il parut céder de bonne foi, & il jura devant la statue de Foé, de ne plus inquiéter les vassaux de l'empire ; mais il ne tarda pas à violer ce serment, & à recommencer ses intrigues. Je cherchai inutilement à le

ramener aux principes de l'honneur : son caractère turbulent le rend indocile à tout conseil. Il s'est avancé l'année dernière jusqu'au Kerlon, qu'il fit passer à son armée pour aller insulter Namoutchar-toin, prince kalka soumis à l'empire. J'envoyai Orbitéyéou, officier d'un de ^{p.218} mes tribunaux, lui demander raison de cette infraction de la paix : il refusa de le voir, fit enlever ses chevaux, & le renvoya à pied. Je dissimulai cet outrage ; Kéchtou, un de mes gardes, & Paotchu, mandarin d'un de mes tribunaux, retournèrent vers lui avec le caractère d'ambassadeurs. Il refusa de leur donner audience, & les traitant plus inhumainement encore que ne l'avait été Orbitéyéou, il enleva & pilla leur bagage ; de sorte que, forcés de revenir à pied, sans ressource & sans provision de bouche, ils arrivèrent épuisés & mourants, après avoir souffert toutes les fatigues d'un voyage pénible, & éprouvé les horreurs de la faim.

Au récit de tant d'indignités, que je ne pouvais révoquer en doute, je ne fus plus le maître de ma juste colère ; je levai trois armées formidables, résolu de lui faire la guerre en personne, & de délivrer la terre d'un méchant homme. Quoiqu'il ne méritât aucun ménagement, cependant lorsque j'arrivai près du Kerlon, je lui écrivis encore plusieurs fois pour lui demander une entrevue, dans l'espérance de rétablir la paix en Tartarie. En vain j'ai engagé ma parole & lui ^{p.219} ai offert toutes sortes de sûretés pour sa personne ; il a constamment refusé de se rendre à mes invitations, & violant encore les droits les plus sacrés, il a retenu mes envoyés. La frayeur néanmoins le saisit à la nouvelle que je m'approchais de son armée ; & suivi de sa femme de ses enfants, il prit la fuite du côté de la rivière de Téreitchi ; mais y ayant rencontré mon armée de l'ouest, commandée par le général Féyankou, il a été

entièrement défait & contraint de fuir avec ses enfants, accompagné seulement d'une trentaine de soldats, après avoir perdu sa femme dans le combat, de même que plusieurs de ses premiers officiers, & plus de quatre mille de ses gens qui ont été tués ou faits prisonniers.

Tanpa-hachha, & un grand nombre de ses sujets qui sont venus se soumettre à mon obéissance, m'ont tous assuré, ainsi que les prisonniers faits à la dernière bataille, que le *talaiï-lama*, que ma dynastie protège depuis environ soixante ans, était mort depuis plusieurs années. Le *tipa*, dont le devoir était de m'en donner avis, me l'a caché avec le plus grand soin, dans le dessein de favoriser le *kaldan*, & de détacher les peuples de la fidélité qu'ils me doivent, pour les engager à épouser les intérêts de ce rebelle : une pareille conduite n'est-elle pas criminelle ?

De son côté, le *kaldan* publiait assez hautement que les *taïkis* du Tsing-haï & les Oros étaient disposés à se joindre ^{p.220} à lui pour attaquer la Chine : il disait encore que les mahométans devaient entrer dans cette ligue & l'aider à renverser notre dynastie. Il leur promettait, lorsqu'ils en seraient venus à bout, de placer sur le trône de l'empire un mahométan qui se chargerait d'entretenir ses troupes. Il s'était avancé dans cette vue jusqu'au Kerlon, & après la perte de la bataille, il répéta encore à ses gens qu'en venant sur les bords de ce fleuve, il avait conçu d'autres desseins que celui de pénétrer dans les terres de l'empire & d'y faire quelques courses. Il accusa le *talaiï-lama*, qui l'avait pressé de porter la guerre du côté du sud, sur l'assurance qu'il en retirerait un grand sujet de joie, d'être la cause de sa ruine & de celle de ses peuples. Cette manœuvre ne peut être que l'ouvrage du *tipa*, qui aura trompé le *kaldan* en lui faisant suggérer, comme venant de la part du

talai-lama, dont il celait la mort, de commettre des hostilités sur les terres des vassaux de l'empire ; les preuves se réunissent & vont jusqu'à l'évidence.

Maintenant que tous ses projets ont échoué, que le *kaldan* s'est perdu lui-même, il pourrait se faire que le *tipa* l'eût engagé à se retirer du côté de l'occident. Vous, princes *taïkis* du Tsing-haï, je vous préviens que si vous voulez conserver l'union qui a toujours subsisté entre nous, il faut que vous fassiez publier dans vos États & sur vos limites, ^{p.221} l'ordre d'arrêter le *kaldan* s'il s'y présente, & de me l'envoyer chargé de chaînes : je mets à ce prix l'amitié que je chercherai toujours à cultiver avec vous. Des dispositions contraires de votre part, deviendraient une source de divisions qui pourraient produire de grands maux.

Je sais que le *kaldan* a donné sa fille en mariage au fils du *tsi-nong* Pochkétou ; veillez également sur les démarches du gendre comme sur celles du beau-père ; arrêtez tous leurs sujets que vous trouverez dans le Tsing-haï. J'ordonne au tribunal des Affaires Étrangères, de faire traduire en mongou ce manifeste, & après y avoir mis le sceau de l'empire, de vous l'envoyer par l'Éleute Lolai'hémoutsi.

Le cinq de la sixième lune l'empereur arriva à Touche-kéou, il y fut accueilli par une foule de monde avec des démonstrations d'une joie extraordinaire ; le six il coucha à Hoai-laï-hien, & deux jours après, c'est-à-dire le huit, il entra dans Pé-king. Le prince héritier, accompagné de ses frères & des grands qui étaient restés dans cette capitale, ainsi que de tous les mandarins d'armes & de lettres étant venus à sa rencontre jusqu'à dix ly, en habits de cérémonie, se rangèrent en haie des deux côtés du chemin & le reçurent à genoux. Les bourgeois & le peuple, tenant des baguettes parfumées à la main, sortirent en foule, & se prosternèrent à son passage en poussant des cris de joie.

p.222 Quoique les affaires du *kaldan* parussent entièrement désespérées par la perte de tous ceux de son parti, qui avaient été dispersés ou faits prisonniers, cependant l'empereur n'était pas sans inquiétude ; il connaissait le génie de ce prince, fécond en intrigues & en ressources, & il savait d'ailleurs qu'il lui restait encore des amis puissants auprès du *talaiï-lama* & des princes du Tsing-haï. Ainsi, malgré ses victoires, Kang-hi ne cessa d'employer les moyens les plus propres à se défaire d'un ennemi toujours à craindre tant qu'il verrait le jour, & il envoya différents détachements en Tartarie, avec ordre de le chercher & de le mettre à mort partout où ils pourraient se saisir de sa personne ; il fit en même temps porter à tous les princes de Tsing-haï son manifeste contre lui. Soukétou notifia de sa part, à l'envoyé du *talaiï-lama* qui venait à la cour, une défense d'entrer dans la ville de Pé-king, conçue en ces termes :

« Après sa défaite à Oulan-poutong, le *kaldan* donna des marques de son repentir ; il prit avec respect la statue de Foé, qu'il mit sur sa tête, & attesta le ciel qu'il consentait à périr misérablement, si jamais il troublait le repos de tant de peuples soumis à ma domination, non plus que les Kalkas mes nouveaux sujets. La religion du serment fut une barrière trop faible contre son caractère turbulent ; elle ne l'empêcha pas, l'année dernière, de s'avancer jusqu'au Kerlon, pour y attaquer de nouveau les Kalkas, en particulier Namoutchar-toin, qu'il savait être sous la protection de l'empire. Ces insultes multipliées m'obligèrent d'armer contre lui des forces considérables. A mon approche, il chercha son salut dans une prompte fuite ; mais les troupes que j'avais envoyées du côté de l'ouest le rencontrèrent, & il fut p.223 taillé en pièces : tout périt ou fut dissipé, à la réserve d'une poignée de ses partisans avec lesquels il échappa. Les Éleutes faits prisonniers & ceux qui sont venus se ranger sous mes étendards, ont tous assuré

que le *talai-lama* a passé depuis longtemps dans un autre corps. Tous les Mongous honorent & respectent ce chef suprême de leur religion ; & s'il est vrai, comme on n'en peut douter, qu'il soit mort, il fallait l'annoncer aux docteurs de cette loi ; c'est un crime punissable d'avoir abusé de son nom & de son autorité pour favoriser la révolte du *kaldan*.

Mes envoyés vers le *talai-lama* demandent inutilement d'être conduits en présence ; le *tipa* ¹ les mène au pied d'une tour très élevée, & fait paraître un lama qu'il a revêtu des habits de ce pontife. A-t-il pu se persuader que mes officiers ne soupçonneraient pas l'imposture ? Qu'était-ce autrefois que le *tipa* ? Un simple officier du *talai-lama* : il me doit son élévation. Comblé de mes faveurs, je l'ai établi roi du Tibet, & l'ai créé *tsoukapa* (premier ministre du *talai-lama*). Vendu au *kaldan*, il foule aux pieds ses devoirs & trahit le *pantchen* (ou l'intendant & vicaire du *talai-lama*) ; il a constamment refusé d'introduire mes ambassadeurs en présence du *talai-lama*. Retournez-donc vers le *tipa*, rapportez-lui fidèlement ce que je vous dis, & signifiez-lui de ma part l'ordre exprès de m'envoyer sans délai les lamas qui ont suivi le *kaldan* ; & surtout de p.224 permettre à Témoutsi-souno-moutsanpou, lama chinois, qui a beaucoup connu le *talai-lama*, à la cour duquel il a demeuré plusieurs années, de voir ce chef suprême de la religion, & de lui déclarer mes ordres dans l'audience qu'il lui procurera, en le faisant accompagner par le *pantchen* : c'est à ce prix seul, que je recevrai ensuite à ma cour l'envoyé du *talai-lama*.

L'empereur ignorait où le *kaldan* s'était retiré, & cette incertitude lui causait beaucoup d'inquiétude. Il questionna les *taïkis* & les officiers

¹ Le grand lama, comme chef de la religion de Foé ou La, renonce à toutes les affaires temporelles ; en sorte que depuis la cession qu'on lui a faite du Tibet, un vice-roi, sous le titre de *tipa* ou *deva*, gouverne en son nom. Le *tipa*, quoique marié, porte l'habit des lamas, mais il n'est pas assujéti aux règles de l'ordre. Éditeur.

éleutes qui avaient passé à son service ; mais ils ne purent lui donner d'autres éclaircissements, sinon qu'ils le soupçonnaient de s'être réfugié auprès du *talaï-lama*, parce qu'il était trop mal avec Tséouang-rabdan pour avoir cherché un asile dans ses États. La cause des démêlés de ce dernier avec le *kaldan*, venait de ce que celui-ci avait enlevé à Tséouang-rabdan la princesse Hohaï, fille de Tché-tchin, *han* des Kalkas, qui lui était promise en mariage. D'ailleurs, en 1688, le *kaldan* étant venu camper à Op, Sounomou-rabdan, frère de Tséouang-rabdan, qui l'accompagnait, mourut subitement. Tséouang-rabdan, qui soupçonna le *kaldan* d'être l'auteur de sa mort, marcha contre lui à la tête de cinq mille hommes, le défit, & le poursuivit jusqu'au pays de Pouc-tacrin-habitchar. Il répondit au *kaldan*, qui lui envoya demander la cause de cette attaque imprévue, que c'était pour le punir de l'affront qu'il lui avait fait en enlevant la princesse Hohaï, & venger la mort de son frère. Après la défaite de son ennemi, Tséouang-rabdan entra dans ses États, & enleva sa femme avec une partie de ses sujets ; depuis ce temps, leur inimitié s'était accrue au point qu'ils étaient devenus irréconciliables.

p.225 Il n'était pas à présumer non plus que le *kaldan* se fût réfugié auprès de Hayuki, prince de Tourgout, à la cour duquel se trouvait alors Haotsintou, frère de Tchétchin-han, que le *kaldan* avait si fort maltraité. Le chemin d'ailleurs était fort long & fort difficile ; & de plus, Hayuki avait marié une de ses filles à Tséouang-rabdan : nouvelle raison pour l'empêcher de lui demander un asile. Ils ne pouvaient penser que le *kaldan* se fût retiré chez les Oros, avec lesquels il était fort mal, quoique des raisons de commerce les eussent obligés à entretenir une sorte de liaison. Il n'aurait pu se rendre chez eux que par Hon-kolin & Han. S'il prenait la route de Han, il pouvait s'attendre à trouver les peuples de Mingun & de Tretenkout, de tout temps ses ennemis irréconciliables. Enfin pour se rendre auprès du *talaï-lama*, il aurait été obligé de passer par le pays de Hami, avec lequel il s'était brouillé ; cependant il pouvait

espérer de rencontrer un grand nombre de mahométans qui lui étaient entièrement dévoués.

Sur la gauche du Tsing-haï, plus de deux mille familles étaient dans ses intérêts ; & il était probable que s'il prenait le parti d'aller auprès du *talaï-lama*, les *taïkis* du Tsing-haï ne lui refuseraient pas le passage, mais sans lui permettre de s'établir parmi eux. Une fois entré dans les États du *talaï-lama*, comme il était étroitement lié avec le *tipa*, il pouvait espérer d'y être en sûreté, & d'obtenir même la place de *pantchen*. Les habitants de la ville de Toptcha, dans le royaume de Tangout, étaient des disciples du *koutouktou* Sénitsa, autrefois maître du *kaldan* ; ainsi c'était encore une raison de plus pour faire conjecturer qu'il aurait préféré de chercher chez eux un asile dans l'espérance de les faire déclarer en sa faveur.

Peu de temps après, Paotchu, un de ceux qui étaient allés ^{p.226} porter aux *taïkis* du Tsing-haï le manifeste de l'empereur, revint à la cour. De Kan-tchéou il avait passé sur les limites de Si-ning, & s'était d'abord rendu dans le pays de Tchahan-tolohaï du Tsing-haï. Il avait remis au *kanpou* Chenparen une copie du manifeste, en lui enjoignant d'obliger les *taïkis* du Tsing-haï de se conformer aux ordres qu'il contenait, & de les exécuter lui-même. Le *kanpou* assembla ces princes, & leur fit part de la commission dont il était chargé. Tachpatour, accompagné de trente-un *taïkis* se rendit à l'invitation, & dit que le *kaldan* ayant fait mourir Haotsir-han leur chef, & enlevé un grand nombre de leurs sujets, ils le regardaient tous comme un ennemi dangereux ; mais qu'à l'égard de la fille de ce prince, mariée au fils du *tsinong* Pochectou, ils n'osaient prendre sur eux de la livrer ; & que disciples fidèles du *talaï-lama*, ils ne feraient rien sans ses ordres. L'empereur parut content de leur réponse, & ne les pressa pas davantage au sujet de cette princesse.

Le dix de la huitième lune il reçut des dépêches secrètes de Mantou, qu'il avait envoyé du côté de Hami ; il lui mandait qu'Abdoulichet, prince mahométan & Erké-Soutan, son fils, s'étaient sauvés du camp du *kaldan*

pour venir se soumettre à la Chine. La vingt-unième année de Kang-hi (1680), ces deux princes que le *kaldan* avait invités, sous le prétexte de leurs intérêts communs, s'étant rendus sur sa parole & sans soupçonner ses desseins, au pays d'Ili, il les força de rester dans son armée & de le suivre. Ils demeurèrent avec lui, jusqu'au jour qu'il fut battu à Tchao-modò par les troupes impériales : alors, profitant du désordre pour se tirer de cette espèce de captivité, ces deux princes mahométans l'avaient abandonné. Depuis cette époque, ils avaient su par plusieurs p.227 Éleutes, que le *kaldan* était encore à la tête de plus de deux mille hommes qui lui étaient restés fidèles, & qu'il s'était réfugié dans le pays de Tamir ; mais que n'ayant ni tentes ni bestiaux, il ne pourrait y faire un long séjour. Forcé de quitter cette contrée, il ne pouvait guère se porter que du côté du Tsing-haï ou de Hami, de Turfan ou de Yrghen ; mais considérant que Hami était trop près de Kiayu-koan, où l'empereur entretenait beaucoup de troupes, il y aurait eu de la témérité à lui de s'en approcher, aussi bien que de Turfan ou de Yrghen. Il se trouvait à Yrghen plus de deux mille soldats mahométans, & Tséouang-rabdan en avait cinq cents à Turfan : on en comptait autant à Hami.

L'empereur envoya un mandarin de la cour chercher le prince Abdoulichet & son fils, pour les amener à Pé-king. Il écrivit au *talaï-lama*, & se plaignit de ce que le *tipa* avait tout mis en œuvre pour traverser ses démarches lorsqu'il voulait rétablir la paix : il le pressait de s'expliquer sur ses véritables sentiments à l'égard du *kaldan*. Il écrivit en même temps au *pantchen*, que son dessein, en l'invitant à se rendre à sa cour, avait été de travailler, de concert avec lui, à procurer la tranquillité aux Tartares ; & que sa désobéissance était sans doute l'effet des intrigues criminelles du *tipa*, qui l'avait menacé de la colère du *kaldan* s'il entreprenait ce voyage. Dans sa lettre au *tipa*, Kang-hi s'étendait en reproches les plus vifs sur les cabales continuelles, dont il était l'artisan odieux, & il employait les couleurs les plus fortes pour peindre les trahisons & les fourberies dont il s'était rendu coupable.

« Qu'étiez-vous, *tipa*, avant que vous fussiez parvenu par mes bontés ? Vous étiez au nombre des officiers subalternes du *talai-lama*. Sur les témoignages qu'on ^{p.228} me rendit de votre zèle pour son service, & afin de vous encourager à mieux faire encore, je vous élevai à la dignité de prince, sous le titre de *Toubet-ouang* (prince de Toubet) ; peu de temps après, je vous établis *tsonkapa* de la loi des lamas. En ai-je assez fait pour exciter votre reconnaissance ? Mais, naturellement ingrat, vous oubliez que je vous ai comblé de faveurs, & vous vous rendez lâchement au parti du *kaldan*, avec lequel vous ne cessez d'entretenir des liaisons criminelles. Vous ne remplissez point les devoirs de votre place ; le *talai-lama* est mort depuis longtemps, & vous agissez sous son nom comme s'il vivait encore : vous avez envoyé au *kaldan* le *koutouktou* Tsirong, afin qu'il priât publiquement pour le succès de ses armes. Désolé d'apprendre qu'il avait été battu à Oulan-poutong, vous recourez à la ruse pour lui donner le temps de se rétablir de sa défaite ; & vous entamez une négociation pour la paix, à laquelle vous étiez l'un & l'autre très opposés. Enfin pour l'empêcher de tomber entre mes mains, vous l'avez déterminé à s'éloigner des frontières de l'empire. J'avais trop sujet de croire que les intentions du *kaldan* pour la paix n'étaient pas sincères. J'invitai le *koutouktou* Pantchen, à me venir joindre à Pé-king, pour conférer sur les moyens de la rendre plus solide ; mais prenant un ton de hauteur, qui vous convenait si peu, vous le menacez du ressentiment du *kaldan* s'il m'obéit, & vous l'intimidez si fort qu'il n'ose se mettre en chemin. Vous inspirez au contraire de l'audace au chef des Éleutes ; & afin de fortifier son parti, vous l'engagez à donner sa fille en mariage au *tsinong* Pochectou ; alliance à laquelle ce *taïki* ne pensait pas, & que le *kaldan* n'aurait jamais faite sans vous. Ce prince se laisse conduire ^{p.229} en tout par vos conseils ; vous êtes son

oracle. Son mépris pour mes ordres est un crime qui retombe sur vous, & lui-même vous accuse de sa ruine. Un grand nombre de ses officiers, plus de deux mille de ses gens, assurent que vous l'avez entraîné dans le précipice.

Le *talaiï-lama* est le souverain de tous les lamas ; ma dynastie l'honore & le respecte depuis plus de soixante ans ; comment a-t-on osé me cacher sa mort ? Vous l'avez tenue secrète pour tromper tout le monde en faveur du *kaldan* ; est-il un châtiment proportionné à l'énormité d'un tel crime ?

Tanpa-hachha, qui a passé sous mes drapeaux, était, vous le savez, un des premiers & des principaux officiers du *kaldan* : il m'a rapporté que ce prince, sur la nouvelle que j'avais levé trois armées nombreuses, & que je marchais en personne contre lui, s'était écrié devant plusieurs de ses officiers, qu'il était perdu ; que son dessein n'était pas de se porter vers le Kerlon, & qu'il n'y était venu qu'en conséquence de l'ordre du *talaiï-lama*, qui lui avait promis de grands succès. Après la bataille de Tchao-modo, on l'entendit répéter souvent à ses gens : — C'est le *talaiï-lama* qui m'a perdu ; & c'est moi qui vous perd tous.

Une union inaltérable entre le *talaiï-lama* & moi, a été continuellement cimentée par nos égards réciproques ; & les troubles qui ont désolé la Tartarie, n'auraient pas été aussi funestes s'il avait joui de la vie ; ils sont même une preuve sans réplique de sa mort. Vous, *tipa*, par une supercherie indigne d'un homme de votre rang, vous vous êtes couvert de son nom respectable, & avez creusé l'abîme où s'est précipité le *kaldan*.

p.²³⁰ Dans la place auguste où le ciel m'a mis, le plus essentiel de mes devoirs est de récompenser les gens de bien & châtier

les méchants. Je devrais vous dévouer à une haine implacable ; mais je cède encore à ma passion dominante, la générosité, qui aime à pardonner. Ouvrez-donc les yeux sur votre conduite, méritez la grâce qui vous est offerte ; voici à quel prix elle vous est présentée : Remplissez avec zèle les obligations attachées à la place du tsonkapa, & réparez les fautes que vous avez commises dans l'exercice d'un emploi si important ; apprenez-moi en quel temps est mort le *talai-lama* ; ce qui s'est passé avant, & depuis cet événement ; rendez au koutouctou Pantchen la liberté & l'autorité qui lui appartient ; envoyez-moi le *koutouktou* Tsirong chargé de chaînes ; enfin faites déclarer nul le mariage de la fille du *kaldan* avec le *tsinong* Pochectou : alors je vous rends toute la considération que je vous ai montrée dans les premiers temps de votre élévation. Mais si, persistant dans votre désobéissance, vous manquez de satisfaire à un seul des articles que je vous prescris, je jure de vous punir suivant toute la rigueur des lois ; je n'assignerai point de bornes à mon ressentiment, je mettrai en mouvement toutes les troupes du Yun-nan ; j'irai moi-même à la tête de mes armées, ou j'enverrai les princes de ma cour laver dans votre sang la honte de vos forfaits. Connaissez vos vrais intérêt ; & empressé de me fléchir, envoyez-moi, sitôt que vous aurez reçu ma lettre, quelques-uns des vos officiers de confiance qui me donnent, de votre part, des marques sincères de votre repentir, & du désir dans lequel vous devez être de me faire oublier le passé.

Dans la lettre que Kang-hi écrivit à Tséouang-rabdan, il ^{p.231} commence par le louer sur son exactitude à rendre son hommage & à payer les tributs ; fidélité qu'il s'était plu de récompenser, en le comblant de distinctions & de faveurs. Il répond ensuite à ce que ce prince lui écrit lui-même au sujet de ses griefs personnels contre le *kaldan*, & il lui dit,

en peu de mots, le détail de tout ce qui s'est passé depuis la bataille de Oulan-poutong. Il termine sa lettre en recommandant à Tséouang-rabdan de faire les perquisitions nécessaires pour découvrir la retraite du *kaldan*, soit parmi les Éleutes, soit dans le pays de Hami, & de le lui envoyer chargé de chaînes, ou de lui apporter sa tête, comme le seul moyen d'assurer le repos des Éleutes & des Mongous : enfin il lui dit que c'est la plus grande preuve qu'il puisse lui donner de son zèle pour son service.

Au commencement de la neuvième lune le prince mahométan Abdoulichet écrivit à l'empereur, de Tsining, où il s'était retiré avec son fils, pour solliciter la permission de retourner dans son pays. Il demandait en même temps des ordres particuliers pour être autorisé à exécuter le dessein qu'il avait formé de chercher le *kaldan*, de se saisir de sa personne ou de le tuer, s'il parvenait à le découvrir. La crainte d'être inquiété ou maltraité en passant par Turfan, par Yrghen & par d'autres provinces de la dépendance de Tséouang-rabdan, était le motif principal sur lequel il fondait le désir d'être muni des lettres de la cour ; mais Kang-hi, de l'avis de son conseil, jugea que l'union ancienne & bien connue de ce prince avec l'empire rendrait inutiles les lettres qu'il demandait : en conséquence il se borna à lui accorder la permission de retourner dans son pays, & refusa de lui faire expédier des lettres, dont il aurait pu abuser dans la suite.

p.232 L'empereur craignait de voir renaître les troubles dans la Tartarie, tant que vivrait le *kaldan*, dont les ressources lui donnaient les plus vives inquiétudes. Dans la vue de les prévenir par la perte de ce prince, il envoya de toutes parts divers corps de troupes qui parcoururent inutilement toute la Tartarie pour découvrir le lieu de sa retraite. Il écrivit au *kaldan* même les lettres les plus pressantes pour le déterminer à venir se soumettre, dans la pensée que ce prince finirait par prendre ce parti, ou du moins qu'il lui enverrait quelques-uns de ses officiers. Il eut l'attention d'en prévenir Féyankou.

« Tantsila, un des officiers du *kaldan*, est venu se donner à nous ; si le *kaldan* ne se rend pas à mes sollicitations, il est perdu sans ressource : il faut, grand-général, que vous l'engagiez à venir jusqu'à Koué-hoa-tching. Il préférera peut-être d'envoyer un de ses officiers pour traiter avec moi ; je me trouverais alors embarrassé, & j'aurais de la peine à ne pas recevoir sa soumission ; ce qui me lierait les mains ensuite, & m'ôterait la liberté d'agir contre lui : c'est pourquoi si le *kaldan* vous députe quelques-uns de ses officiers pour traiter avec vous, répondez-leur, qu'en qualité de grand-général des troupes, votre autorité ne s'étend pas au-delà du commandement militaire qui vous a été confié, & que vous ne pouvez vous mêler d'affaires qui y sont étrangères. Vous détournerez ces députés de venir à Pé-king, en leur représentant la rigueur de la saison, vous leur conseillerez de retourner auprès du *kaldan* leur maître, & d'employer tout le crédit qu'ils pourraient avoir sur son esprit pour le déterminer à se soumettre ; vous appuierez sur ce parti, comme sur le seul qu'il puisse prendre, s'il a encore à cœur le bien de sa famille & son propre repos ; & vous ^{p.233} établissant médiateur dans cette négociation, vous lui offrirez vos services auprès de moi. Si ces envoyés se rendent à vos avis & prennent le parti de retourner sur leurs pas, ne manquez pas de m'en donner avis. Préparez tout, pour que je puisse me mettre à la tête des troupes. Je vous recommande, par-dessus tout, de faire un choix des meilleurs chevaux ; ce point est important. Je partirai de Pé-king le dix-neuf de la neuvième lune, & me rendrai en diligence à Koué-hoa-tching.

Cependant l'empereur continuant toujours la voie des négociations, fit partir de nouvelles lettres pour le *kaldan* plus pressantes que toutes celles qu'il lui avait écrites jusque là. Il lui retraçait, avec les couleurs les

plus vives, le tableau de toutes les peines qu'il avait prises pour le ramener à ses vrais intérêts, & à répondre à ses intentions pacifiques. Après lui avoir fait le détail de la manière dont il avait reçu tous ceux de ses officiers & autres de son parti qui étaient venus se soumettre, il le pressait de jeter les yeux sur lui-même, & sur l'état déplorable où ses imprudences & sa perfidie l'avaient jeté. Il finissait par lui donner sa parole impériale que, malgré les sujets du plus vif ressentiment & l'énormité de ses fautes, il recevrait encore sa soumission avec bonté, & le traiterait avec la distinction due à son rang & à sa naissance, & accorderait même à la sincérité de son repentir, ce qu'il aurait mérité d'honneurs & d'avantages par sa fidélité à remplir les devoirs dont il était tenu envers l'empire.

Le dix-neuf de la neuvième lune ¹ l'empereur partit de ^{p.234} Pé-king, conformément à ce qu'il avait écrit au grand-général Féyankou. Il prit pour prétexte de ce voyage, le désir de visiter par lui-même les portes de la grande muraille.

^{p.235} Le vingt-trois il reçut un courrier du général Tsou-léang-pié, qui lui donnait avis qu'ayant été surpris dans le pays de Honnhin par un corps d'environ deux mille hommes, il avait reçu un échec considérable, sans avoir pu découvrir positivement si les ennemis étaient Éleutes ou Mongous ; il avait ^{p.236} remarqué cependant qu'ils étaient armés de cuirasses, d'arcs & de flèches, & combattaient à la manière des Éleutes, ce qui donnait lieu de présumer que c'était un détachement de l'armée du *kaldan*.

¹ Comme Gerbillon fut encore de ce voyage, & qu'il en a tenu un journal exact, j'espère que le lecteur lira avec plaisir l'extrait que j'en ai fait. Des pièces de comparaison pareilles à celles-là, présentent un grand secours à l'histoire qu'elles justifient : elles font voir en même temps la variété d'orthographe qui règne dans les noms propres tartares. Éditeur. [c.a. : ici encore, plutôt que d'en lire la copie, on se reportera à la source de la note de l'éditeur, qui est la relation du "[sixième voyage du père Gerbillon en Tartarie, fait à la suite de l'empereur de la Chine en l'année 1696](#)", incluse dans le tome IV de la *Description* de Du Halde.]

Le vingt-huit ce monarque passa la grande muraille par Tchang-kia-kéou, alla camper à Tchahan-tolohoï, où un courrier, dépêché par le général Féyankou, ne lui laissa plus aucun doute qu'en effet c'étaient des troupes du *kaldan* qui avaient surpris & défait le général Tsou-leang-pié. Leur premier objet était d'enlever les magasins de riz, renfermés dans Honn-hin ; mais Tsou-léang-pié, dont le dessein était d'aller camper dans une position plus favorable, y avait fait mettre le feu peu de temps auparavant.

Le vingt-neuf Kang-hi ayant passé la montagne de Tcha-han-tolohoï, alla camper dans la vaste plaine de Kara-parhassun, où il vit des troupeaux de bœufs de la bannière jaune-bordée, au nombre de plus de seize mille.

Le trente il arriva dans le pays d'Angoli, où il remarqua, ^{p.237} avec satisfaction, plus de vingt mille chevaux de Tapsun-Nor, tous dans le meilleur état possible. Il alla camper à Kaliotaï, d'où il envoya dire aux *taïkis* du pays d'Ortos, de faire un choix de leurs meilleures troupes y de les conduire sur les bords du fleuve Hoang-ho où elles attendraient des ordres ultérieurs.

Le premier de la dixième lune, qui répond au vingt-sixième d'octobre, il s'arrêta à Olot-poulac (Orvi-poulac), où il vit dans la campagne environ seize mille bœufs & plus de soixante-dix mille moutons. Cette multitude de bestiaux parut fort extraordinaire aux princes mongous, kalkas & éleutes.

— Nous savons de nos ancêtres, disaient-ils, & nous avons été nous-mêmes à portée de le vérifier, que ce pays ne nourrissait que mille ou, tout au plus, deux mille bœufs ; jamais le nombre n'en a été porté à dix mille. Ce pays, voisin de Tchang-kia-kéou, a toujours passé pour très froid ; cependant aujourd'hui la température paraît changée : le Hoang-ho n'a pas encore gelé, on a seulement vu une glace fort mince sur ses bords.

Quoique l'herbe paraisse jaune & flétrie, elle est encore toute verte à la racine. Fort peu de gens portent des habits fourrés ; & la plupart se contentent de les avoir doublés de coton. Autrefois on ne pouvait, pendant la nuit, se passer de feu dans les tentes ; il n'est pas nécessaire d'en allumer actuellement. Jamais année n'a été plus favorable que celle-ci, & le bonheur accompagne partout Sa Majesté.

p.238 Le trois Kang-hi arriva à Houhou-erki (Houhou-erghi). Dans une lettre qu'il écrivit de ce camp au prince héritier, son fils, qu'il avait laissé à Pé-king, il avouait qu'ayant parcouru bien des pays en Tartarie, il n'en avait trouvé aucun comparable à celui de Koué-hoa-tching, où la chasse procurait mille agréments, quoique le gibier ne s'y trouvât qu'en médiocre quantité.

Le quatre il campa à Tchaoha ; le cinq à Hoyoï-nor (Hoaï-nor) le six à Palun-kar (Paron-kol), & le sept à Houlou-foutaï. Étant arrivé le onzième à Kara-hosou, il se disposa à faire le lendemain son entrée dans la ville de Koué-hoa-tching. Il commença par publier un ban, portant défense, sous les peines les plus sévères, à tous les gens de sa suite de causer le moindre dommage aux habitants. A son arrivée il trouva toutes les troupes, les officiers à leur tête, rangées en haie sur son passage ; les habitants, accourus en foule de tous côtés, étaient à genoux, avec des baguettes parfumées à la main, remplissant les airs de mille cris de joie, & répétant sans cesse, *dix mille années de vie à l'empereur !*

Kang-hi employa le temps de son séjour dans cette ville, à prendre des informations sur tout ce qui pouvait avoir rapport aux limites des provinces du Chan-si & du Chen-si, & il ordonna en conséquence quelques changements. Il y reçut p.239 plusieurs envoyés des princes étrangers, du *talai-lama*, du *talai-han*, du *koutouktou* Pantchen, de huit princes ou *taikis*, du Tsing-haï ; le *tipa* fut le seul qui se dispensa de ce devoir. L'empereur les régala pendant plusieurs jours, & leur prodigua à tous des marques de bonté. Il s'occupa encore à prendre, à Koué-hoa-

tching, une connaissance exacte des Éleutes, tant de ceux qui avaient été faits prisonniers à la journée qui avait été si funeste au *kaldan*, que d'autres qui, de leur plein gré, s'étaient réfugiés sur les terres de la domination impériale : il fit donner à chaque famille trente taëls, afin de les aider à se pourvoir de ce qui pouvait leur manquer.

Le vingt-deux de la lune, après avoir chassé pendant quelques jours, il revint à Koué-hoa-tching ; & le lendemain il s'exerça à tirer de la flèche avec les princes ses fils, ses principaux officiers qui l'escortaient.

Le vingt-quatre il quitta Koué-hoa-tching, & parut sensible ^{p.240} aux témoignages d'affection qu'il reçut des habitants, qui le virent partir avec regret. Ce jour-là il alla camper à trente-trois *ly* de cette ville, & fit le lendemain la revue de deux mille cinq cents hommes des troupes de Yéou-oueï, auxquelles il fit distribuer un grand nombre de bœufs & de moutons.

Le vingt-six il prit la route du sud-ouest par une fort belle plaine, bien cultivée & remplie de villages. Ce pays, qui offre une perspective agréable, est un des meilleurs de toute la Tartarie ; l'air y est admirable, & ses habitants annoncent la meilleure santé : les vieillards mêmes conservent une fraîcheur de teint qui étonne & fait le plus grand plaisir.

Le vingt-sept de la lune il campa au village de Lou-sou-tsun ; le vingt-huit à Houlan-hosou (ou Houtan-hojo), que les Chinois appellent Toto-tching, situé sur les bords du Hoang-ho. Il fit venir quelques nouveaux Mantchéous, & leur fit tirer des flèches pour éprouver si elles parviendraient jusqu'à l'autre bord de ce fleuve : elles y volèrent facilement.

Le vingt-neuf, les princes du pays d'Ortos, *ouang*, *peïlé*, *peïtsé*, *kong* & *taïkis* passèrent le Hoang-ho & vinrent saluer l'empereur, qui, ce même jour, fit mesurer la largeur de ce fleuve, & il trouva qu'il avait en cet endroit cinquante-trois perches de largeur, de dix pieds chacune ; son cours est assez tranquille, & beaucoup moins rapide que lorsqu'il

parcourt ^{p.241} les provinces septentrionales de la Chine. De Koué-hoatching jusqu'à cet endroit du Hoang-ho, on mesura cent soixante-dix *ly*.

Dans une des lettres que Kang-hi écrivait au prince héritier en forme de journal de son voyage il lui marque :

« Je vous envoie un cheval éleute, dont j'espère que vous serez content ; je ne sais pas si on fera bien de le nourrir avec des fèves comme on fait en Chine. Vous recevrez aussi de vrais moutons kalkas ; il sont excellents, comme vous le savez, & d'un goût bien supérieur à ceux des autres pays.

Le deux de la onzième lune les Mongous vinrent, de grand matin, m'annoncer qu'au pays de Sirha, à cinquante *ly* de celui où j'étais campé, le Hoang-ho avait gelé dans deux endroits différents, & que la glace était fort épaisse ; ce qui ne s'était jamais vu jusque là.

On trouve ici tout ce qu'on peut souhaiter pour la nourriture ; il n'y a que des queues & des langues de cerfs, dont ^{p.242} je n'ai pu me procurer qu'une cinquantaine de chaque espèce : je vous les envoie, avec le gros poisson, dont le goût me semble peu agréable. On me présente partout des faisans gras, & d'une chair admirable ; il y en a une très grande quantité dans ce pays. J'ai aussi une provision abondante d'excellentes oranges & de raisins, parmi lesquels, ceux de la petite espèce, qu'on appelle *sou-tsé-pou-tao* (raisins de Corinthe) sont très délicieux. Ce qu'on m'offre ici me semble plus exquis que tout ce qu'on trouve de bon à Pé-king.

Le trois, avant le lever du soleil, je fis passer le Hoang-ho aux gens de ma suite ; les princes du pays d'Ortos, les *ouang*, *peïlé*, *peïtsé*, *kong* & les autres *taïkis* m'offrirent cent vingt-deux chevaux, dont vingt pour mon usage : ils ajoutèrent à ce

présent, plus de trois cents chevaux ordinaires, dont cent vingt sont destinés pour le service des officiers du palais.

p.243 Lorsque la plus grande partie de mon cortège fut sur l'autre bord du Hoang-ho, je passai moi-même ce fleuve avec tant de tranquillité & de calme, qu'il me semblait être sur la rivière de *Tchang-tchun-yuen* (maison de plaisance de l'empereur à deux lieues de Pé-king).

Le pays des Ortos m'a semblé, en tout, répondre à l'idée qu'on s'en forme à Pé-king. La petite chasse y est fort agréable, on y trouve grande quantité de lièvres & de faisans. Le terrain, quoique coupé de petites collines, peut cependant passer pour un pays de plaine ; les pâturages y sont excellents. Dès ma tendre jeunesse j'avais ouï dire que les lièvres d'Ortos avaient un fumet exquis ; je puis maintenant l'assurer d'après ma propre expérience.

Après avoir séjourné quatre jours, je marchai du côté de Sirhatou, dont j'ai fait la visite. J'y ai trouvé toutes les troupes très bien exercées & en fort bon état.

Deux jours après l'empereur reçut un courrier, dépêché par un mandarin des frontières occidentales de la province de p.244 Chen-si. Il lui annonçait que, le *taïki* Erghé-patour avait envoyé à Hayuki un corps de mille hommes, sous les ordres du *séssan* Sartsitchap ; que Tséouang-rabdan avait aussi envoyé un détachement de mille hommes, commandés par le *séssan* Tchouhoulan : & enfin que le *taïki* lui-même faisait avancer plus de mille hommes du côté de Altaï, le rendez-vous général de ces différentes divisions. Elles devaient s'y réunir, & attendre le *kaldan*, dans le cas où il se porterait de ce côté-là. Leur dessein était de l'arrêter & de le tuer, ou de le conduire à Pé-king chargé de chaînes.

Le cinq de la lune on fit dix-huit *ly*, & on arriva au bord du Hoang-ho, qui était couvert de glace d'un demi-pied d'épaisseur : toute la suite de

l'empereur passa dessus le lendemain dans trois endroits différents. Le soir, les mères & les épouses des princes d'Ortos les *ouang*, *peïlé*, *peïtsé*, *kong* & *taïkis* vinrent saluer ce monarque, qui fut surpris de la candeur & des bonnes mœurs de ces peuples, comme ^{p.245} il le marque dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet au prince héritier, son fils :

« Jusqu'ici, lui dit-il, je n'avais point l'idée qu'on doit se former des Ortos, c'est une nation très policée, & qui n'a rien perdu des anciennes coutumes des vrais Mongous. Tous leurs princes vivent entre eux dans une union parfaite, & ne connaissent point la différence du tien & du mien : il est inouï de trouver un voleur parmi eux, quoiqu'ils ne prennent aucune précaution pour la garde de leurs chameaux & de leurs chevaux. Si par hasard un de ces animaux s'égare, celui qui le trouve en prend soin jusqu'à ce qu'il en ait découvert le propriétaire, & il le lui rend alors sans le moindre intérêt. Entre les princesses que les *ouang* et les *peïlé* reconnaissent pour leurs mères, il n'en est aucune qui la soit véritablement : cependant ils ont pour elles un respect & une déférence qu'on trouve rarement dans des enfants bien nés à l'égard de celles qui les ont mis au monde.

^{p.246} Les Ortos sont intelligents en tout, principalement dans la manière d'élever des bestiaux. La plupart de leurs chevaux sont doux & traitables. Les Tchahar, au nord des Ortos, ont la réputation de les élever avec beaucoup de soin & de succès ; je crois cependant que les Ortos les surpassent encore en ce point. Malgré cet avantage, ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi riches que les autres Mongous. Ils manient l'arc avec peu de grâce, & en général ils s'acquittent mal de cet exercice ; mais leurs arcs sont des plus forts, & ils atteignent le but avec une adresse merveilleuse.

On jouit dans ce pays d'un air fort sain ; les eaux sont excellentes, & les aliments d'un goût exquis. Le froid n'y est

pas fort rigoureux, & jusqu'ici je ne l'ai point trouvé aussi vif que celui que j'éprouvai, à la quatrième lune, près du Kerlon : je saurai dans la suite à quoi m'en tenir sur cet objet.

p.247 Le six de la lune l'empereur campa à Tong-sié-haï-y, où il séjourna le sept & le huit pour recevoir les tributs des princes ortos ; le neuf le camp fut transporté quatorze *ly* plus loin, à Tchahan-poulac, où l'empereur fit essayer les chevaux que les Ortos lui avaient offerts en présents. Il les destinait pour les princes ses fils, & il en fut très satisfait.

Le dix on alla camper dix-neuf *ly* plus loin, à Houstai, où on séjourna le lendemain, toujours dans l'attente qu'on recevrait enfin des nouvelles du *kaldan* : on en reçut en effet ce jour-là. Touchtou-nabour, grand *séssan* du *kaldan*, & l'homme en qui ce *han* rebelle avait le plus de confiance, vint se rendre dans le camp, avec une suite de quatre-vingt personnes. On apprit de lui que le projet du *kaldan* avait été d'abord de se retirer du côté de Hami ; mais qu'il s'en était désisté lorsqu'on lui eut appris que Honanta y était passé avec p.248 un corps de troupes. Ce transfuge assura qu'il était actuellement au pays de Saïfu-tchouri, dans un climat extrêmement froid, manquant de tout, & ses gens étant obligés de le suivre à pied faute de chevaux.

Le quinze on reçut au camp un courrier de Honanta. Ce général ayant eu des avis certains, qu'une troupe de gens, venant du côté de l'est, s'avancait à grandes journées vers le Toubet, se mit à la tête de sa cavalerie, & se rendit en diligence sur les frontières de Sourho, à plus de cent *ly* du lieu d'où il était parti. Il rencontra en effet cette troupe, qu'il surprit & fit prisonnière, sans qu'aucun échappât. Elle était composée de Tarhan-ouompou, envoyé du *talai-lama* au *kaldan* ; du *séssan* Hortao, envoyé du *tsinong* Posouctou, prince de Tsing-haï ; de Hochétsi, *séssan* & envoyé de Pontchou, p.249 *taïki* du Tsing-haï : ils retournaient vers leurs maîtres avec la réponse du *kaldan*, & un envoyé de ce prince, nommé le *tortsi* Koumon, son petit-fils en ligne directe. Ce *tortsi* était accompagné du *kérong* Lacpoutchoué, de Sounomraché, de

Lamtchampa, d'Ouchitchin-toin, & de plusieurs autres, au nombre de quatre-vingt, tant hommes que femmes ou enfants avec trois *taïkis* & leur suite. Ils étaient partis le cinq de la dixième lune de Kourembertsir, où le *kaldan* était alors campé : ils dirent que ce prince était sur le point de se retirer du côté de Pékertchahan, avec plus de mille hommes qui lui étaient demeurés fidèles. Le général Honanta avait encore appris d'eux que Ho-rabdan était à Tchapka-kouen-tchen avec un même nombre de gens ; mais que Tantsin-ompou s'était brouillé avec le *kaldan* qu'il avait abandonné, ^{p.250} pour se réfugier dans le pays de Tamir. Ils ajoutèrent que, depuis la bataille de Tchao-modo, ils avaient mené une vie errante & malheureuse, dénués de tout, sans habits pour se défendre des rigueurs de l'hiver, sans troupeaux & sans fourrage pour le peu de chameaux & de chevaux qui leur restaient ; que si la maladie venait au printemps prochain se joindre à tant de maux, ils regardaient le *kaldan* comme perdu sans ressource. Ce prince, vaincu par sa malheureuse destinée, avait dessein, lors de leur départ, d'envoyer vers l'empereur pour implorer sa clémence & ils ne doutaient point qu'il ne l'eût fait.

Le dix-neuf l'empereur apprit en effet, d'un courrier dépêché par le grand-général Féyankou, que le *kaldan* était résolu de se soumettre, & que l'officier chargé de cette importante négociation, devait arriver incessamment, & qu'il aurait soin de le faire conduire aussitôt au camp impérial.

Le vingt-un, Kéleïkoin, envoyé du *kaldan*, se rendit en effet ^{p.251} auprès de Kang-hi, qui l'admit le même jour à une audience devant tous les princes de sa suite. Il le fit approcher de lui, & ordonna qu'on lui servît du thé. L'empereur était assis sur une estrade élevée sous une tente magnifique. Après qu'il l'eut questionné sur l'état des affaires du *kaldan*, il fit un discours, dans lequel retraçant le tableau fidèle de tout ce qui s'était passé entre le *kaldan* & lui, il montra la nécessité où il s'était trouvé de prendre la défense des Kalkas & de leur accorder sa protection contre un prince livré aux fureurs de la vengeance, qui avait

eu l'audace de venir les attaquer jusque sur les terres de l'empire ; & qui, défait entièrement à la journée de Oulan-poutong se trouvait enfin réduit au triste état où lui-même avait plongé tant de malheureuses victimes de sa cruauté.

— Parlez maintenant, ajouta-t-il à l'ambassadeur, en présence des princes assemblés, osez prendre sa défense, si vous avez quelque réponse à faire.

— Nos malheurs, dit Kéleïkoin, ont ouvert nos yeux à la sagesse & à la prudence. Que l'empereur soit à jamais notre souverain. Nous ne demandons d'autre faveur, que d'être reçus au nombre de ses fidèles sujets.

Il se prosterna ensuite, & frappant la terre de son front, il continua :

— Votre Majesté relève encore, par l'éclat de ses vertus & sa haute sagesse, la gloire du trône où elle est assise. Nous autres Éleutes, nous sommes ^{p.252} la plupart grossiers et sans prudence ; je me vois forcé à l'humiliant aveu que, dans notre guerre avec les Kalkas, notre unique objet a été de piller leurs richesses & d'enlever leurs jeunes gens, hommes & femmes. La justice & la raison sont d'accord avec les paroles que Votre Majesté a daigné nous adresser. Je reconnais qu'elle ne fait acception d'aucun peuple, qu'elle les porte tous également dans son cœur : nous sommes les seuls coupables. Puisse l'aveu de nos torts, nous en mériter le pardon ! Norbou-chaï-tchuin qui est venu se soumettre à Votre Majesté depuis peu de jours, a été élevé par elle à un degré de gloire & d'honneur où jamais il n'aurait pu prétendre, même parmi nous ; les bontés dont Votre Majesté le comble, ne laissent plus d'autre désir à former, que d'appartenir à un maître si grand & si généreux. J'ose me flatter que, dans peu de jours, le sort du

kaldan, mon souverain, sera confondu avec celui dont les Kalkas jouissent paisiblement à l'ombre de votre trône.

L'empereur sourit à ces derniers mots :

— Je vois bien, dit-il en se tournant vers les princes, que la raison est de tous les pays ; cet envoyé vient de nous le prouver par son discours plein de sagesse & de bon sens.

p.253 Les princes mongous, se jetant aux genoux de l'empereur, lui dirent qu'il venait de montrer, dans les paroles adressées à l'envoyé du *kaldan*, la plus grande sagesse & toute la bonté de son cœur ; & que si le *kaldan* persistait dans une obstination stupide, il mériterait d'être livré au sort le plus funeste. L'empereur se fit apporter un bonnet de peau, dont il fit présent à Kéleïkoin.

Le vingt-cinq Kang-hi congédia l'envoyé du *kaldan*, qu'il chargea de la lettre suivante :

« Kaldan Pochkétou-han, je vous avais d'abord envoyé Tchahataï, & quelque temps après Mantsi, avec des lettres très pressantes, par lesquelles je vous exhortais à une soumission sincère, & j'engageai ma parole impériale qu'oubliant le passé, je rendrais la liberté à tous vos Éleutes ; rien n'annonçait en cela que des dispositions favorables à votre égard ; pourquoi donc suis-je encore à recevoir de votre part une réponse à ces lettres ? Ma patience surpasse votre obstination à méconnaître vos véritables intérêts. Venez sans délai vous soumettre ; vous participerez, je le promets, vous & tous vos gens, aux honneurs & aux richesses que la Chine offre à ceux qui remplissent le devoir de fidèles sujets ; mais si, vous laissant encore abuser par des fourbes & des rebelles, p.254 vous refusez la grâce que mon amour pour le bien de la paix vous présente de nouveau, attendez-vous à tout le poids de ma vengeance.

Vous vous repentirez alors vainement de vous être livré à des soupçons & à des inquiétudes chimériques.

Kéleïkoin, votre envoyé, m'a présenté vos premiers hommages & les protestations que vous l'avez chargé de faire en votre nom, de votre repentir & de votre entière soumission. Il vous rendra compte de la manière dont je l'ai reçu & de mes dispositions. Vous auriez dû y prendre confiance, d'après les lettres que je vous ai écrites précédemment : celle-ci sera la dernière ; elle vous sera remise par Pochhi, mandarin d'un de mes tribunaux, accompagné de l'écrivain Tchang-cheou, mandarin du huitième ordre.

L'empereur fit venir de nouveau en sa présence l'envoyé Kéleïkoin.

— Retournez, lui dit-il, auprès du *kaldan*, votre maître, & pressez-le de se rendre auprès de moi ; une entrevue est nécessaire, pour que nous conférions ensemble sur la conclusion de ses affaires : elle traînerait trop en longueur, si on ne traitait que par députés. Qu'il s'empresse d'arriver ici ; son refus m'offenserait & me forcerait d'aller moi-même le chercher partout où il aurait l'imprudence ^{p.255} de se réfugier. Je vous donne soixante-dix jours, pendant lesquels j'attendrai sa réponse : ce terme passé, sans que j'aie reçu la satisfaction que je demande, je me mets de nouveau à la tête d'une armée formidable, & je n'écouterai plus que la justice & mon ressentiment.

L'envoyé du *kaldan* partit le même jour avec les deux mandarins qui devaient l'accompagner.

Le premier jour de la douzième lune le grand-général Féyankou arriva, de son armée, au camp impérial, à Sar-houto. Kang-hi nomma les princes ses fils, son frère aîné, & un grand nombre d'officiers pour aller au-devant de lui ; & lorsqu'il fut près de sa tente, ce prince en sortit

pour le recevoir. Le grand-général l'aperçut, il se mit à genoux. L'empereur le fit aussitôt relever, & le conduisit dans sa tente, où ils eurent ensemble une très longue conférence sur tout ce qui s'était passé dans l'expédition contre le *kaldan*. Kang-hi le combla d'éloges, qu'il reçut avec une modestie noble & franche qui charma tout le monde, attribuant les succès qu'il avait eus, à l'exactitude avec laquelle il avait suivi les sages instructions de Sa Majesté.

L'empereur passa encore quelques jours à prendre le divertissement de la chasse. Il montait, le plus souvent, un cheval ^{p.256} qui avait été pris à la bataille de Tchao-modo : un jour qu'il l'avait forcé plus qu'à l'ordinaire, les grands virent avec étonnement, que la sueur de ce cheval était de couleur de sang. L'empereur remarquant leur surprise, leur dit que ce cheval tirait son origine du royaume d'Issac, & qu'il était sans doute de la race de ceux qu'on appelait anciennement *ta-ouan-han-hiué-ma* c'est-à-dire, *cheval du royaume de Ta-ouan, qui sue le sang*,

— C'est, répondirent les grands, une ancienne tradition, que les chevaux du pays de Ta-ouan sont des *tien-ma* (chevaux célestes), dont la sueur est rouge, & que leur vitesse égale celle des vents ; nous mettions au rang des fables ce qui est consigné dans nos fastes à cet égard ; mais nous voyons aujourd'hui par nous-mêmes que la tradition s'accorde avec la vérité, & qu'il y a en effet des chevaux, quoique très rares, dont la sueur est de couleur de sang.

L'empereur qui voulait être rendu à Pé-king pour les fêtes du nouvel an, en reprit le chemin toujours en chassant, comme il avait fait pendant tout le voyage ; il y arriva le dix-neuf de cette douzième lune, vers les deux heures après midi. Le prince héritier, à la tête des mandarins de guerre & de lettres, alla au-devant de lui à quelques dizaines de *ly* ; ^{p.257} les chefs des bannières & des tribunaux étaient rangés à côté du chemin, chacun suivant son rang, son poste, sa bannière & son tribunal.

L'empereur entra à Pé-king par la porte du nord, appelée Té-ching-men (de la victoire ou de la vertu guerrière) il alla au palais par celle de Chin-ou-men, & se rendit à l'appartement de l'impératrice mère, pour laquelle il a toujours conservé un respect & une déférence particulière. Il se retira ensuite dans son palais pour se livrer au repos, dont il avait grand besoin.

L'an **1697**, trente-sixième de son règne, le seize de la première lune, Kang-hi reçut la nouvelle que le prince de Hami, mahométan, s'était saisi de Septenpartchour, fils du *kaldan*, & qu'il l'avait envoyé au lieutenant-général Honanta, pour qu'il le fit conduire à Pé-king. Le mahométan Ebtoula-tarhanbek (ou Tarkammebegh) prince de Hami, ayant eu avis que Septenpartchour était du côté de Parkour, réduit à vivre de la chasse, envoya contre lui Kopabek, son fils, à la tête d'un corps de troupes qui enleva ce prince avec toute sa suite.

L'empereur & toute sa cour assistaient alors aux fêtes & aux divertissements par lesquels on a coutume de célébrer à Pé-king le renouvellement de l'année : il fit appeler les princes ^{p.258} mongous, kalkas, éleutes, auxquels il annonça cette intéressante nouvelle : ils en marquèrent la plus vive satisfaction, & ne parurent faire que la plus légère attention aux feux d'artifices & aux illuminations dont la variété & la beauté surpassaient tout ce qu'on avait vu jusque là dans ce genre à la Chine. Kang-hi avait déjà pris la résolution de faire un nouveau voyage en Tartarie, à la tête d'un nombre considérable de soldats. On publia qu'il n'avait d'autre objet que de se rendre jusqu'à Ning-hia, pour faire la visite des frontières & reconnaître l'état des troupes qui y étaient en garnison ; mais son véritable dessein était d'intimider le *kaldan* & de l'engager à venir se remettre entre ses mains : c'était depuis longtemps ce qu'il désirait avec à plus d'ardeur.

La nouvelle de la prise du fils du *kaldan* lui fit avancer son départ, qu'il fixa dès lors au six de la deuxième lune. Ce jour-là, il sortit en effet

de son palais par la porte Chin-ou-men, & alla coucher à Tchang-ping-tchéou, à quatre-vingt /y de Pé-king.

Le huit il vint camper à l'ouest de Hoaï-laï-hien, où il reçut un courrier que Pao-tchu lui dépêchait, pour lui rendre compte de la commission dont il l'avait chargé ; il lui marquait qu'étant arrivé, le vingt-deuxième de la onzième lune de l'an 1696, à Oustsang, & qu'après avoir remis au *tipa* ses lettres, il avait obtenu une audience, dans laquelle il s'était fort étendu sur les sujets de mécontentements que l'empereur avait reçus de lui, & qui lui avaient mérité son ressentiment & son indignation. Il joignait à ses dépêches la soumission du *tipa* & ses réponses aux griefs dont on le chargeait :

« Grand prince, les reproches que m'a adressés Paotchu, en conséquence des ordres de Votre Majesté, m'ont couvert ^{p.259} d'une extrême confusion & pénétré de la douleur la plus amère. Votre Majesté a daigné, par considération pour le *talaï-lama* m'honorer du titre de prince du Toubet. Je suis sa créature ; comblé de ses bienfaits, je mets ma gloire à le publier, & mon occupation continuelle est de chercher les moyens de donner des témoignages éclatants de ma reconnaissance. Comment aurais-je pu songer à favoriser la révolte du *kaldan*, au mépris de ses ordres & de ceux du *talaï-lama* ? Votre Majesté n'est-elle pas le *Fo Mienchuchuli*, à qui rien ne peut être caché ? Si je jouis de quelque gloire ; si je suis heureux enfin, c'est à vous que je le dois, & à la bienfaisance du *talaï-lama*. Ne serais-je donc pas mon plus grand ennemi, si, oubliant mes devoirs les plus sacrés, je prostituais des dignités que je tiens de vous, à servir les projets chimériques d'un scélérat. Assuré, comme je le suis, que l'œil perçant de Votre Majesté lit dans l'avenir, comment aurais-je osé lui cacher la mort du *talaï-lama* ? J'ai la plus grande joie de ce qu'elle nous envoie deux lamas qui le connaissent : le lama Ouen-tchun a demeuré plus de dix ans

avec lui ; & personne, à cet égard, n'est plus en état de rendre hommage à la vérité. Dès que ces deux lamas seront arrivés, je les introduirai auprès du *talaï-lama*, et ils pourront attester à Votre Majesté l'innocence de ma conduite ; alors elle connaîtra la droiture de mon cœur, & je serai un nouvel exemple du peu de fondement qu'il faut faire sur les bruits publics.

Votre Majesté envoya au *koutouktou* Pantchen l'ordre de se rendre à Pé-king ; nous l'exhortâmes, le *talaï-lama* & moi, à se mettre en route. Il était prêt à le faire, lorsque des brouillons & des gens de mauvaise foi vinrent l'effrayer ^{p.260} par mille soupçons odieux & le dissuadèrent d'entreprendre ce voyage. L'envoyé du *kaldan* n'arriva ici que longtemps après ; & ce qui met la calomnie dans tout son jour, c'est que Pantchen n'avait jamais eu de liaisons avec le *kaldan* : or est-il probable qu'il eût voulu favoriser les intérêts de ce rebelle, contre la fidélité qu'il doit à Votre Majesté ?

On accuse le *koutouktou* Tsinong de s'être trouvé à la bataille de Oulan-poutong & d'y avoir contrevenu aux ordres de Votre Majesté & du *talaï-lama* : c'est une nouvelle calomnie. Il ne joignit le *kaldan* qu'après la bataille ; & le temps qu'il passa auprès de lui, ne fut employé qu'à l'exhorter à la paix & à sacrifier tout ressentiment contre les Kalkas.

J'entends célébrer partout la bonté de votre cœur, surtout à l'égard des étrangers ; c'est ce qui m'enhardit à croire que vous ne pouvez ordonner la mort d'un homme qui a changé sept fois de corps. Pour moi, qui suis votre sujet, je n'aurais pas, je vous l'avoue, le courage de le faire charger de chaînes.

Votre Majesté exige que la fille du *kaldan* soit conduite à la cour de Pé-king ; mais comme son mariage avec le *tsinong* Pochkétou est antérieur aux divisions des Éleutes & des Kalkas, nous osons

croire que, distinguant l'innocence du crime, & n'écoulant que la bonté de votre cœur, vous ne voudrez point séparer deux époux, déjà trop malheureux par les crimes de leur père. Nous conserverons, avec eux, un souvenir éternel de ce bienfait.

Le dix l'empereur étant arrivé à Suen-hoa-fou, déclara le dessein dans lequel il était d'obliger le *kaldan* à venir se remettre à sa discrétion, ou de l'y contraindre par la force. Pour cet effet il voulait mettre en campagne quatre armées, ^{p.261} qui iraient par des routes différentes à la poursuite de l'ennemi. Une de ces armées, conduite par Sun-ssé-ké, devait passer la grande muraille à Kia-yu-koan, & diriger sa marche du côté de Hami pour se joindre au général Honanta. Il s'entretenait de cette expédition avec le grand-général Féyankou, lorsqu'un courrier, dépêché par Honanta, lui apporta quelques détails sur la prise du fils du *kaldan*, Le hachha Ouomoctou, qui avait été arrêté en même temps que ce prince, était porteur de plusieurs lettres du *kaldan*, adressées au *koutouktou* Sankéraché. On apprit de lui que, le vingt-quatre de la douzième lune, il avait quitté le *kaldan* à Kékit-halan-kout ; & que Horabdan était à Tsispoulong de Tchapha. Il ajouta que, la disette de provisions les réduisant à la nécessité de vivre entièrement de leur chasse, ils s'étaient divisés par pelotons ; mais qu'il ne pensait pas que le *kaldan* eût avec lui plus de six à sept cents hommes.

Le quatre de la troisième lune (qui répond au vingt-six de mars), l'empereur arriva à Chin-mou, ville du troisième ordre, que le voisinage de la grande muraille rend très florissante, à cause de son commerce avec les Mongous d'Ortos, qui y amènent leurs chevaux, leurs bœufs & leurs moutons. On annonça à ce monarque l'arrivée de Septenpartchour ¹, fils du *kaldan*, & il reçut ce jeune prisonnier, environné de ses ^{p.262} gardes &

¹ Gerbillon qui accompagna Kang-hi dans ce voyage, comme il avait fait les années précédentes, n'a pas manqué de parler de cet événement avec son exactitude ordinaire. [c.a. : ici encore, on pourra se reporter à la source des notes de l'éditeur, qui est la relation du "[septième voyage du père Gerbillon en Tartarie, fait à la suite de l'empereur de la Chine en l'année 1697](#)", incluse dans le tome IV de la *Description* de Du Halde. L'arrivée du fils du *kaldan* est relatée page 363 de la *Description*, ou p. 624 de l'édition doc/pdf.]

des grands de sa suite, avec un appareil de grandeur qui l'intimida. Septenpartchour s'étant prosterné au pied de son trône, Kang-hi lui demanda si son père, ouvrant enfin les yeux sur le triste état où les suites de sa révolte l'avaient réduit, pensait à se soumettre. Septenpartchour, saisi de crainte, lui répondit que, malgré son peu d'expérience, il était sûr que si le *kaldan* son père, était, comme lui, témoin de l'éclat qui l'environnait, il tomberait à ses pieds & le reconnaîtrait pour son souverain. La frayeur l'ayant empêché de poursuivre, l'empereur qui désirait se procurer des renseignements sur le *kaldan* questionna Hakina, un de ses gardes, qui lui avait amené le jeune prisonnier, & il apprit de lui qu'il n'y avait que vingt-deux jours de marche de Pouloukir au pays où était actuellement le *kaldan* ; mais que la disette d'eau & de vivres rendait cette route fort difficile : qu'au reste, les trois mille hommes de garnison qu'il avait à Pouloukir, seraient plus que suffisants pour venir à bout de cette expédition, attendu l'état où se trouvait le *kaldan*.

p.263 Le lendemain l'empereur fit partir pour Pé-king le fils du *kaldan*, & écrivit au prince héritier qu'il en eût soin jusqu'à son retour. ¹

Malgré la certitude que Kang-hi avait de la mort du *talai-lama*, le *tipa*, partisan du *kaldan*, & le principal moteur de ses démarches, prenait toutes les mesures possibles pour la tenir cachée à ce monarque ; Kang-hi lui en avait fait faire les plus vifs reproches depuis la journée de Oulan-poutong. Le *tipa* intimidé, fit partir Nimatang ², un des principaux *houtouktou* de Poutala pour justifier sa conduite. Cet envoyé p.264 joignit l'empereur à Houmaché le vingt-un de la douzième lune, & lui avoua

¹ Dans la lettre que Kang-hi adresse au prince héritier à cette occasion, il marque que le fils du *kaldan* lui avait paru petit de taille & de peu d'esprit. Il parle dans cette même lettre du plaisir qu'il avait goûté sur les limites du Pé-tchi-li & du Chen-si du côté de Pao-té-tchéou.

« Après qu'on a passé le Hoang-ho, les montagnes, les rivières & les terres offrent, sur les limites de ces deux provinces, le spectacle le plus agréable & le plus varié, & je ne sais à quoi vous le comparer. Les bourgs, comme autant de forteresses, s'élèvent sur les montagnes ; les plaines sont rares & de peu d'étendue. Ces montagnes sont fertiles, & bien cultivées ; les habitants sont laborieux, & les soldats robustes. L'air qu'on y respire est excellent, & on y connaît peu les maladies. »

² [c.a. : cf. pages 637-639 de l'édition doc/pdf du tome IV de la *Description*.]

secrètement que le *talai-lama* était mort en effet depuis seize ans, & que le jeune *talai-lama*, dans lequel son âme avait passé, était dans sa quinzième année. Kang-hi fit part de cette nouvelle à Ysanho, son premier ministre, à Soukétou, Mintchu, & à quelques autres seigneurs qui l'accompagnaient. Le vingt-cinq il passa le Hoang-ho à Hong-tching, & campa sur le bord de ce fleuve. Le lendemain, pour faire connaître aux peuples combien il chérissait la mémoire des personnes qui s'étaient signalées par leur zèle & leur attachement, il envoya son fils aîné, avec les grands de la cour & des tribunaux à la sépulture de ^{p.265} Tchao-léang-tong, qui avait rendu d'importants services aux Mantchéous lors de la conquête qu'ils firent de la Chine. On fit, par son ordre, les mêmes honneurs à la famille de Tchîn-fou, originaire de ces quartiers.

Ce même jour Kang-hi entra dans Ning-hia au bruit des acclamations du peuple & de la garnison, rangée sous les armes des deux côtés du grand chemin, les officiers à leur tête : ils avaient tous à la main une *hiang* ou baguette parfumée. Cette ville, & en général toute cette frontière de la Chine, fournissent d'excellents officiers & de braves soldats. Le vingt-sept les ministres publièrent, par l'ordre de Kang-hi, que le dessein de ce monarque étant d'apaiser entièrement les troubles qui existaient encore en Tartarie, il promettait à ceux qui passeraient sous ses drapeaux & s'y distingueraient, de les avancer à proportion de leurs services.

Le vingt-huit l'empereur apprit, par un courrier du grand-général Féyankou, le retour de Pochhi & de Tchang-chéou, qu'il avait chargés d'accompagner Kéleïkoin, & de porter une lettre au *kaldan*. Le vingt-neuf de la première lune, lorsqu'ils étaient encore à deux journées de Sacsat-oulek, lieu de la résidence du *taïki* Houstâ, où était alors le *kaldan*, on ne leur permit pas d'aller plus loin, jusqu'à ce qu'on eût instruit ce prince de leur arrivée. Peu de jours après, le *kaldan* envoya un de ses officiers complimenter les députés & prendre la lettre dont ils étaient porteurs. Le douze de la seconde lune les deux envoyés reçurent la visite de l'Éleute

Koentsi, qui leur marqua le désir qu'il avait, lui & son frère Chétari, de profiter de la circonstance favorable de leur ambassade pour passer au service des Mantchéous. Le père de cet Éleute avait été envoyé autrefois par le *kaldan* vers Kang-hi, qui l'avait comblé de bienfaits.

p.266 Le quatorze, un nouvel émissaire du *kaldan* vint annoncer aux envoyés que le *han*, son maître, ne donnerait audience qu'à Pochhi, l'un d'eux. Conformément à cet ordre, Pochhi se mit seul en route avec Tchochhi-patour, c'est le nom de cet émissaire, pour se rendre au camp du *kaldan*, où il n'arriva que le lendemain sur le midi, ayant employé vingt-quatre heures à faire sa route. Il attendit ce prince jusqu'au soir. Il vint enfin ; & s'étant placé, en pleine campagne, sur un tas de pierres, il ordonna à Pochhi de se tenir à une certaine distance de lui : alors il lui fit dire par un interprète, qu'il était très sensible à l'honneur que l'empereur lui faisait, & que la lettre de ce prince l'avait beaucoup flatté. Il ajouta que, pour prouver l'envie sincère qu'il avait de suivre ponctuellement les ordres de ce monarque, il chargerait un de ses officiers de lui faire connaître ses véritables sentiments. Après cette courte audience, le *kaldan* monta à cheval & s'éloigna.

Pochhi ayant rempli sa commission, se mit en marche le vingt-cinq, pour retourner sur ses pas. Il rencontra en route Tchahataï Mantsi, que Kang-hi avait envoyés auparavant au même *han*. Ils étaient arrivés à Sacsat-houri le premier jour de la première lune, & dès le lendemain ils avaient eu audience du *kaldan* qui leur avait fait plusieurs questions sur les forces de l'empereur, & sur le traitement qu'il faisait aux Éleutes. Tchahataï & son collègue lui répondirent que ce prince commandait à des troupes innombrables, aguerries & bien disciplinées ; que les deux Hachha, Tanpa Tchahan-chétar, avaient été accueillis à Pé-king, & élevés au rang de grands du palais impérial ; que Kang-hi avait assigné aux Éleutes qui lui avaient demandé un asile, des terres & des bestiaux, avec l'argent, les grains & les ustensiles nécessaires, p.267 & qu'ils vivaient

tranquilles à l'ombre de sa protection. Le *kaldan*, à ce discours, parut tout rêveur, & rompit brusquement l'audience sans leur dire un seul mot.

Le premier de la troisième lune Kang-hi reçut une lettre du *tipa*, dans laquelle il tâchait de justifier la conduite qu'il avait tenue en lui cachant la mort du *talaï-lama* : elle était conçue en termes affectueux & flatteurs, ordinaires à ceux de la secte des lamas. Le *tipa* y alléguait pour exemple l'extrême difficulté qu'il avait eu à découvrir la personne dans laquelle était passée l'âme du *talaï-lama*, & les précautions indispensables qu'il avait été forcé de prendre pour cacher la mort de celui-ci, afin d'éviter les troubles qui se seraient infailliblement élevés pendant l'inter règne parmi les peuples attachés à la religion de Foé. Il ajoutait que ce n'était que le vingt-cinq de la dixième lune de l'an 1696, qu'on avait été pleinement assuré que son âme était passée dans le corps du jeune *talaï-lama*, alors âgé de quinze ans. Il finissait par supplier l'empereur d'appuyer de toute son autorité le nouveau pontife contre les rivaux qu'on pourrait lui opposer.

Dans le même temps que le *tipa* faisait partir ces dépêches, il donna ordre à Tarhan-émoutsi, de publier partout la mort du *talaï-lama* & l'installation de son successeur. Il envoya Tar-han-émoutsi en porter la nouvelle à Tséouang-rabdan, & lui signifier en même temps une défense d'entreprendre aucune expédition de guerre pendant toute cette année, & de congédier les troupes qu'il avait en campagne. Tséouang-rabdan était dans le Tourgout, à la tête de près de vingt mille hommes, quand il reçut les ordres du *tipa* ; il obéit aussitôt, & licencia son armée, abandonnant la poursuite du *kaldan* contre lequel il agissait vigoureusement, à la sollicitation de l'empereur.

p.268 Le *tipa* n'avait fait publier cet ordre que pour favoriser le *kaldan*, dont il n'ignorait pas le triste état, & afin de rendre inutiles les grands préparatifs de guerre que l'empereur faisait pour achever de le perdre. En effet, cette suspension de tout acte d'hostilité pendant une année entière donnait à ce rebelle le temps nécessaire de se rétablir.

L'empereur furieux contre le *tipa*, que ce dernier trait démasquait entièrement, envoya le *koutouktou* Nimatang avec Paotchu, signifier à ce roi du Toubet l'ordre de venir lui-même, & sans délai, lui rendre compte de sa conduite.

Le trois de la lune, le mahométan Tarhanbek, prince de Hami, demanda du secours à l'empereur contre Tséouang-rabdan, qui le menaçait. Ce dernier se plaignait de ce que Tarhanbek avait envahi le pays de Pochectou-han, auquel il n'avait aucun droit ; de ce qu'il avait fait enlever Septenpartchour sans l'en avoir prévenu ; & enfin, de ce qu'au lieu de recevoir ses envoyés & de les entendre, il les avait fait arrêter, sans égard pour les droits accordés aux ambassadeurs des têtes couronnées & contre toute raison. Il exigeait que le prince de Hami lui envoyât un des députés qu'il avait fait arrêter injustement, & qu'il le fît accompagner par un de siens ; de faire voir Septenpartchour à ceux qu'il lui envoyait actuellement ; & enfin, de faire conduire à Turfan ceux qui étaient avec ce jeune prince, & qu'il avait également retenus prisonniers. Hourtou, chargé de la lettre de Tséouang-rabdan, dans laquelle tous ces griefs étaient contenus, avait ordre de demander de bouche au prince de Hami, s'il s'était soumis de son plein gré à l'empire, ou s'il y avait été contraint par la force.

Le prince de Hami se contenta de répondre en général à ^{p.269} Tséouang-rabdan, qu'il n'avait envahi aucun des pays de la domination du *kaldan* ; qu'à l'égard de Septenpartchour & des autres prisonniers, ils avaient été conduits en présence de l'envoyé du général Honanta & de son propre envoyé à lui-même, qui avaient pu le reconnaître ; enfin que c'étaient les Mongous qui avaient enlevé ses députés, & qu'il n'avait aucune part à cette violence. Venant ensuite à l'article de sa soumission à l'empire, il lui fit entendre que l'empereur même l'y avait engagé, en lui faisant sentir qu'étant auparavant soumis au *kaldan*, il devait maintenant se regarder comme sujet des Mantchéous, & prendre leurs intérêts contre tous ceux qui tenaient encore le parti de ce prince rebelle.

Lorsque Tséouang-rabdan fut instruit que, pour preuve de sa soumission à Kang-hi, Tarhanbek avait envoyé à ce monarque le fils du *kaldan* & les autres Éleutes prisonniers, il ne garda aucun ménagement, & n'écoutant que son ressentiment, il fit arrêter successivement plus de soixante-dix personnes que le prince de Hami lui avait envoyés pour calmer sa colère & essayer de le faire entrer dans des vues de paix & de conciliation. Le prince de Hami ne douta plus d'après cela, que Tséouang-rabdan ne vînt incessamment l'attaquer ; & il craignit de succomber, avec d'autant plus de raison, que ce dernier avait conservé des intelligences dans Hami, où il avait un grand nombre de partisans. L'empereur, auquel il demandait un prompt secours, répondit, après une mûre délibération de son conseil, que dans le cas où Tséouang-rabdan l'attaquerait & lui enlèverait Hami, il eût soin aussitôt de l'en instruire, & d'empêcher surtout ses troupes de se disperser.

Le cinq de cette même lune, Kang-hi indigné d'avoir ^{p.270} été amusé par le *tipa* & Nimatang, son envoyé, écrivit au prince héritier la lettre suivante :

« Le *koutouktou* Nimatang, l'envoyé du *tipa*, m'avait communiqué, il y a quelque temps, une affaire importante, sur laquelle il m'avait fait promettre de garder le secret, que j'observai avec la plus scrupuleuse discrétion ; mais aujourd'hui j'apprends que ceux qui étaient les plus obligés à ne le point divulguer, ont été les premiers à n'en pas faire de mystère. Voici de quoi il s'agit :

D'après les lettres du *tipa*, je ne pouvais douter que le *talai-lama* ne fût encore en vie ; il m'entretenait toujours dans cette opinion. Je fus étrangement surpris, lorsque Nimatang, son envoyé, me dit, en me suppliant de tenir ce secret caché, que le vieux *talai-lama* était mort depuis seize ans. Je nommai ce *koutouktou* & Paotchu pour porter mes ordres au *tipa*. Presque aussitôt après leur départ, Ynkou se rendit auprès de moi, &

me circonstancia la mort du *talai-lama*, m'ajoutant que tous les peuples du nord-ouest en étaient pleinement informés. Outré contre le *koutouktou*, j'envoyai après lui & le fis revenir sur ses pas avec toute sa suite.

— Votre conduite, lui dis-je, me paraît aussi indécente qu'inconcevable ; vous me confiez une affaire qui, selon vous, est de la plus grande conséquence. Je suis fidèle à garder le secret que vous me demandez ; & j'apprends que votre envoyé, Tarhan-émoutsi, le publie partout. Quel avantage prétendiez-vous donc tirer de cette dissimulation, & d'un trait de mauvaise foi si manifeste ?

Je lui fis ces reproches en présence des lamas que j'avais assemblés, & des grands de ma suite, qui partagèrent l'indignation dont j'étais saisi.

— N'est-ce-pas, dirent-ils, un ^{p.271} outrage fait à l'empereur, & pour nous une marque évidente de mépris, que de cacher, pendant seize ans entiers, la mort du *talai-lama* ; de publier de fausses relations pendant tout ce temps, pour accréditer l'imposture ; d'adresser des lettres supposées à la cour, de venir ensuite, quand on voit que la fourberie ne peut se tenir plus longtemps cachée faire une fausse confiance à l'empereur, & feindre de ne dire qu'à lui ce qu'on publie partout ailleurs ? On voit assez que le génie du *tipa* s'est étendu dans le royaume du Toubet.

Le *koutouktou* Nimatang frappé de la vérité de ces reproches comme d'un coup de foudre, se trouble, balbutie, pâlit & tombe sans connaissance ¹. Il fallut du temps pour lui faire reprendre

¹ Dans la note précédente, extraite du journal de Gerbillon, il est parlé d'un petit paquet contenant une lettre du vieux *talai-lama*, avec son portrait, que le *koutouktou* Nimata remit à Kang-hi, sous la condition expresse de ne l'ouvrir qu'à la dixième lune de l'année courante 1697. Lorsque ce monarque en fit l'ouverture en présence des princes mongous de sa fuite, on peut se rappeler que la tête de la statue de Foé tomba par terre, & que le

ses esprits, & il ne put prononcer alors que ce peu de mots, qu'il répéta plusieurs fois :

— Je ne suis point coupable de cette imposture.

Il est facile, après tout ceci, de prendre une juste opinion de la plus part des lamas : ce sont des traîtres, des âmes basses & serviles, vendues au *tipa*, qui n'a débité que des mensonges, & ne s'est occupé que des moyens de rendre vraisemblable le tissu de fourberies qu'il a inventées. Tan-moupa-sortsi, un de ces lamas, a poussé l'impudence jusqu'à venir déposer, d'un ton ferme & hardi, qu'il avait vu le ^{p.272} *talaiï-lama*, dont il était connu personnellement & qu'il était plein de vie ; une imposture aussi criminelle serait-elle trop punie par le dernier supplice ?

Ordonnez, de ma part, au tribunal des Affaires Étrangères, de faire arrêter Merghen-tchortsi & les autres lamas ; assemblez-les tous dans le temple Tchun-tan-ssé ; faites en même temps charger de chaînes Tanmoupa-sortsi & tous ses disciples, & qu'on les livre au tribunal des Affaires Étrangères. Ayez soin d'y mettre des gardes en nombre suffisant pour s'assurer de ces lamas & les tenir renfermés dans des chambres séparées, de manière qu'ils n'aient entr'eux aucune communication. Combien de fois Merghen-tchortsi n'a-t-il pas assuré que le *talaiï-lama* était vivant ? Aujourd'hui que le complot criminel est découvert, qu'alléguera-t-il pour sa justification ? Les chiens n'aboient que contre ceux qu'ils ne connaissent pas ; ils sont fidèles & utiles à leurs maîtres ; mais ces vils lamas oublient qu'ils tiennent tout de nous. Ils sont aussi ingrats & perfides, qu'ils sont incapables de nous servir ; ils ne paraissent occupés

reste du corps demeura dans les mains de celui qui tenait le paquet ; accident qui jeta le lama dans une extrême confusion.

qu'à nous nuire. Ne craignez pas de leur faire tous ces reproches ; ils sont très justes & trop bien mérités,

Informez-vous avec soin quels sont les lamas que nous avons envoyés dans le Si-yu, depuis seize ans : vous en dresserez un état que vous m'enverrez. Examinez en même temps la conduite des lamas ; & pour vous aider dans vos recherches, servez-vous des grands que vous avez auprès de vous ; mais surtout, choisissez-les parmi les Mantchéous.

Vous vous informerez, en mon nom, de la santé de l'impératrice-mère, à laquelle vous ne rendrez qu'un compte vague & général de tout ce que je vous écris.

p.273 Je suis arrivé à Ning-hia depuis dix jours ; j'ai passé tout le temps à régler ce qui concerne les troupes que j'envoie en campagne. J'ai donné l'ordre précis de m'amener le *kaldan* mort ou vif ; & mes mesures sont si bien prises, que, pour cette fois, je me flatte que le succès répondra à mes désirs ¹.

L'empereur envoya porter l'ordre à l'armée qui s'avancait du côté du nord, de marcher à petites journées, & de ne se rendre à sa destination,

¹ Kang-hi ajouta :

« J'ai pris ici la hauteur du soleil, que j'ai trouvée de trente-huit degrés trente-quatre minutes ; elle est moindre par conséquent que celle de Péking d'un degré & vingt minutes, & plus ouest que cette ville de deux mille cent cinquante *ly*. Suivant le calcul de Ngan-tof, le tribunal des Mathématiques avait supputé la dernière éclipse de soleil du premier de cette lune, de neuf doigts quarante-six minutes c nous l'observâmes ici par le plus beau temps du monde, sans le moindre nuage ; & suivant notre supputation, nous ne l'avons trouvée que de neuf doigts, & environ trente minutes ; aussi étions-nous plus ouest que Pé-king. Quoique fort grande, elle n'obscurcit point le ciel jusqu'à faire paraître les étoiles. »

Gerbillon, conformément à ce qu'en écrit l'empereur, trouva aussi que la hauteur du pôle, qu'il mesura dans Ninghia, était de trente-huit degrés cinquante-cinq minutes. Il ajoute :

« Le vingt-un avril, j'observai l'éclipse du soleil, qui fut de onze doigts & demi : on ne vit aucune étoile. Je pris la hauteur du soleil au commencement de l'éclipse avec le quart de cercle du père Thomas, d'un pied & quelques pouces de rayon : elle était de dix-neuf degrés & cinquante-trois minutes ; & celle de la fin se trouva de quarante-trois degrés cinquante-trois minutes : d'où il s'en suit que l'éclipse commença à sept heures quatre minutes, qu'elle finit à neuf heures dix minutes ; & par conséquent que la durée fut de deux heures six minutes. Éditeur.

qu'après avoir reçu des assurances certaines qu'elle trouverait sur toute sa route une provision suffisante de vivres & de fourrages. Quant à l'armée de l'est, commandée par le général Sapsou, comme elle était partie du Léao-tong, d'où elle recevait ses vivres, & qu'elle n'avait plus à craindre de s'embarrasser dans les partages des Kobi (ou ^{p.274} pays déserts), elle eut ordre de continuer sa route jusqu'au Kerlon.

L'année du grand-général Féyankou, sans compter vingt à vingt-cinq mille hommes, tant Mantchéous que Chinois, était composée de toutes les troupes des Mongous & des Kalkas, commandées par des princes de leur nation, & dont les forces réunies montaient, avec les gens de suite & les valets, à plus de cent cinquante mille hommes. L'empereur en avait reçu l'état à Ning-hia, & il avait donné les ordres les plus précis pour la subsistance d'une armée si nombreuse, qui avait à traverser une si grande étendue de déserts.

Le plus petit corps d'armée partit de Lan-tchéou, sous les ordres du général Suntséké ; il n'était composé, en sortant de la Chine, que de trois à quatre mille hommes effectifs, qui, avec les valets & leur suite, n'allait guère qu'à dix mille hommes ; mais comme ce corps devait joindre la division que commandait Honanta, qui pouvait aller de vingt-cinq à trente mille hommes, cette armée, après la jonction de celle de Suntséké, devait monter, avec les valets & les gens de suite, au moins à quatre-vingt mille hommes. Les trois armées, sans y comprendre les conducteurs des chariots pour les vivres & leurs escortes, passaient par conséquent trois cent mille hommes. On ne comprend point, dans cette énumération, une quatrième armée qui suivait l'empereur, & qui n'ayant aucune destination particulière, devait être employée dans les occasions où il serait nécessaire de porter du secours.

Le onze de cette lune Moanpi, assesseur d'un des tribunaux de Pé-king, informa l'empereur qu'ayant pénétré plus avant vers le nord, par ordre du général Féyankou, avec un corps de troupes, l'Éleute Tchamousou avait profité de cette ^{p.275} occasion favorable pour quitter le

pays de Assactou-hala-hotsirhan, où il était, & venir se rendre à lui ; cet Éleute transfuge apprit qu'étant encore à Assat-houri, on avait entendu le soir comme trois coups de canon ; après quoi on avait vu paraître, vers minuit, deux hommes, l'un bûcheron & l'autre pêcheur, qui se rendirent chez le *kaldan*, & lui dirent qu'ils avaient vu dans le Han-haï, ou pays désert du Cobi, s'élever une poussière extraordinairement épaisse, qui s'agitait en diverses directions, & était portée comme si elle eût été occasionnée par les évolutions de deux armées aux prises & dans la chaleur du combat. Le rapport de ces deux hommes se répandit en un moment dans le camp du *kaldan*, & y jeta le trouble & la consternation. On douta pas que ces tourbillons de poussière ne fussent élevés par l'armée des Mantchéous ; & les trois coups de canon confirmèrent dans cette pensée, parce qu'on n'ignorait pas que c'était l'usage des Mantchéous, de faire une décharge d'artillerie lorsqu'ils dressaient leur camp ou qu'ils le quittaient. Le *kaldan* troublé à cette nouvelle, & craignant d'être surpris par les impériaux, décampa à la hâte, & conduisit son armée à Assactou-hala-hotsirhan, où l'on n'arriva qu'après seize jours d'une marche forcée. L'Éleute Tchamousou ajouta à ce récit, que le *kaldan* ayant détaché de cet endroit Tarba & deux de ses officiers de confiance, pour aller à la découverte du côté du Han-haï, il avait profité du trouble des Éleutes pour se sauver avec sa femme & venir se soumettre à l'empereur. On apprit encore de ce transfuge, que Tantsila, grand-général du *kaldan*, était campé au-delà du Cobi à trois journées de distance de l'armée éleute ; que mécontent de ce prince, il avait refusé à deux reprises différentes, de le joindre, sous prétexte que ses services lui étaient inutiles, puisqu'il avait avec lui le général p.276 Tchinosanpou. Le *kaldan*, dans la plus cruelle perplexité, ne faisait que roder du côté du mont Altaï, sans oser passer au-delà, sachant que tous les passages étaient fermés, & gardés avec le plus grand soin.

Kang-hi ayant appris toutes ces particularités du lieutenant Moanpi, résolut en conséquence d'écrire encore au *kaldan* pour le presser de se

soumettre, dans l'espérance que ce *han*, ne sachant plus où donner de la tête, céderait enfin à de nouvelles instances ; & croyant faire plus d'impression sur son esprit, il affecta de n'employer pour cette négociation que des Éleutes, à la tête desquels il mit le fils de la nourrice du *kaldan*, qui avait été pris en même temps que Septenpartchour, fils de ce prince.

Il comptait beaucoup sur le témoignage que ces Éleutes rendaient de la manière généreuse dont il en avait usé à leur égard, & qu'il pourrait dissiper les inquiétudes de ce *han* sur le traitement qu'on lui ferait à la cour de Pé-king, en cas qu'il se décidât à s'y rendre, sans attendre d'être forcé par les généraux, qui déjà le tenaient investi de toutes parts.

Dans sa lettre au *kaldan*, il lui fit entendre qu'il ne peut fonder ses espérances sur le *talai-lama*, dont on lui promettait la protection, puisque ce pontife était mort il y avait seize ans ; que le *tipa*, son oncle, en lui disant le contraire, l'abusait grossièrement, & cherchait à lui inspirer une aveugle confiance qui mettait le comble à ses malheurs.

Il écrivit aussi au grand-général du *kaldan*, & à Tséouang-rabdan. Dans la lettre adressée au premier, il lui marquait que si son dessein était de passer sous ses étendards, comme il l'avait appris de Kéleïkoin, il promettait de l'élever au rang de *peïlé* & de le combler d'honneurs & de bienfaits, s'il ^{p.277} réussissait, par son crédit, à engager le *kaldan*, son maître, à satisfaire l'acte de soumission qu'il en exigeait ; mais s'il ne pouvait vaincre son obstination, que cela ne l'empêchât pas de venir, & qu'il trouverait à sa cour, lui & tous ceux qui l'accompagneraient, beaucoup plus d'honneurs & de richesses que partout ailleurs & qu'il lui en donnait sa parole.

Dans la lettre que Kang-hi adressa à Tséouang-rabdan, il annonçait à ce prince les armées formidables qu'il venait de mettre en campagne pour exterminer le perfide *kaldan* ; il lui fait part des intrigues du *tipa*, pour cacher aux Tartares la mort du *talai-lama*, & les faire agir à son gré

au nom de ce pontife, décédé depuis seize ans, & dont le *kaldan* par conséquent ne pouvait s'autoriser pour justifier sa conduite. Il l'encourage à tenir la promesse qu'il lui avait faite d'arrêter le *kaldan* s'il paraissait sur ses frontières ; & il lui fait entendre qu'il agirait en cela pour ses propres intérêts, puisque le *kaldan*, quoique son proche parent, ne cherchait qu'à le perdre, & s'était déclaré son ennemi irréconciliable. Enfin il lui apprend qu'un grand nombre de *séssan* de *hachha* éleutes étaient déjà venus se soumettre, & que tous les jours il en arrivait de nouveaux auprès de lui.

Le quinze de la troisième lune intercalaire Kang-hi partit ¹_{p.278} pour Pé-ta, sur les bords du Hoang-ho ², où il séjourna pour visiter cent trente barques qui descendaient de Ning-hia chargées de riz, destiné pour le

¹ Kang-hi fit son entrée dans Ninghia le dix-sept avril, & n'en partit que le cinq de mai. Les affaires qu'il y régla, & le plaisir de la chasse & de la pêche qu'il prit dans les environs, l'engagèrent à ce long séjour. Il y mangea des raisins secs de deux espèces, qui étaient venus de Sining ou de Tou-tou-fan, du pays des Usbeks. On lui présenta aussi des raisins de Corinthe, venus par la même voie. Entre divers autres présents, on lui offrit des pièces de serge de plusieurs couleurs, qui se fabriquent aux environs de cette ville, quoique les plus fines se tirent du côté des Usbeks. On lui donna aussi plusieurs tapis de pied, assez semblables à nos tapis de Turquie, mais plus grossiers : ils se fabriquent à Ninghia.

L'empereur eut la curiosité d'en faire travailler devant lui, aussi bien que du papier qui se fait, dans la même ville, avec du chanvre battu & mêlé dans de l'eau de chaux. Les mandarins lui offrirent des chevaux & des mules, qui sont estimées les plus belles & les meilleures de celles dont on se sert en Chine. La verdure naissante des arbres, du blé & des herbages y formait un spectacle amusant. Une vaste plaine, à perte de vue, dans le voisinage de cette ville, est entrecoupée de canaux, dont les eaux sont entretenues au moyen d'écluses pratiquées sur le Hoang-ho. Quand ils sont remplis, chacun fait une ouverture vis-à-vis de son champ, pour y faire couler l'eau nécessaire ; après quoi l'ouverture se ferme. Si le défaut de pluie rend la campagne trop sèche, on remplit les canaux & l'on arrose les terres suivant le besoin. Comme elles sont grasses on n'emploie guère la charrue pour les labourer : on se contente de les bêcher à force de bras. Elles sont partagées en grands carrés, autour desquels est un chemin, dans lequel on creuse un petit canal par où on fait entrer l'eau. Il s'y trouve des salines naturelles. On n'a besoin que de creuser deux pieds de profondeur pour trouver des puits d'eau salée, dont on remplit de grands carrés de terre pendant les chaleurs, comme dans les salines qui sont au bord de la mer. On ne voit aucun village dans cette belle campagne ; mais on peut la nommer un *village continuel*, parce que les maisons y sont répandues de tous côtés à cent pas l'une de l'autre. Chacun a sa maison dans les terres qu'il cultive. C'est un des plus beaux pays qu'on puisse voir, où les vivres sont à vil prix, & les habitants très nombreux. Éditeur.

² Ce nom signifie *pyramide blanche*, selon la remarque de Gerbillon. On trouve en effet à cet endroit, à environ quatre cents pas du Hoang-ho, une pyramide de brique, recouverte de plâtre, qui résiste aux injures du temps. On voit, à peu de distance, les débris d'un grand temple, dont il ne reste que quelques mesures. La hauteur du pôle à Pé-ta est de quarante degrés dix minutes. Éditeur.

détachement qui marchait sur les traces du han des Éleutes, qu'il vit défiler devant lui.

Le quinze de la quatrième lune il arriva à Pouctou, où il apprit, par un courrier du grand-général Féyankou, la mort du *kaldan*, que des Éleutes transfuges lui avaient certifiée. Ce général lui écrivait :

« Le neuf de la quatrième lune j'arrivai avec mon armée à Serkir-parhassun ; mon camp y était à peine assis, qu'on fit entrer dans ma tente le séssan éleute ^{p.279} Tsikir & neuf autres, envoyés de Tantsila, accompagnés de plusieurs officiers du *kaldan*. Ils m'apprirent que le *kaldan* était mort à Hotchahomoutataï, le trois de la troisième lune ; que Tantsila, avec quantité d'officiers de distinction & leur suite, composée de plus de trois cents familles, demandaient à se soumettre à l'empire, & qu'ils s'étaient arrêtés à Payang-hertour pour y attendre les ordres de Votre Majesté.

Hourtchentchapou-séren, & plusieurs autres, au nombre au moins de deux cent familles, ont pris la route du pays de Tséouang-rabdan, à ce que m'ont assuré les mêmes transfuges, dans le dessein de se donner à ce prince ; & le séssan Erdéni, le *taïki* Houstà, à la tête de deux cents autres familles, sont allés se soumettre à Tantsin-ngomoupou.

Le séssan Tsikir, à qui je demandai ensuite quel avait été le genre de mort du *kaldan*, & pourquoi Tantsila, au lieu de s'être mis à leur tête, attendait les ordres de l'empereur, me répondit :

— Le *kaldan* tomba malade le treize de la troisième lune à la pointe du jour, & mourut la nuit suivante : nous ne savons point de quelle maladie. Pour ce qui regarde Tantsila, ses chevaux sont en très mauvais état ; & ses gens qui, pour la plupart, en manquant, sont obligés de le suivre à pied : ils sont

tous dans une grande disette de vivres. Voilà sans doute de quoi excuser Tantsila, & ce qui l'oblige d'attendre les ordres de l'empereur.

Autant que je puis juger de tout ce qu'ils m'ont dit, Tantsila se rendra aux ordres de Votre Majesté, si elle lui permet de venir. Je pars pour Kotal, & je mène avec moi les huit envoyés qui ont accompagné Tsikir ; je les ferai partir en poste, afin qu'ils arrivent plus tôt auprès de Votre Majesté. J'ai déjà remis le *séssan* Tsikir entre les mains de ^{p.280} Nomontsitai, que j'ai chargé de vous le faire conduire avec toute la célérité possible.

Les Mongous ne pouvaient espérer de tranquillité tant que le *kaldan* aurait vécu ; ses crimes étaient montés à leur comble, & le Tien, qui le punit, accorde à Votre Majesté les Éleutes, ses sujets. Cependant, dans la crainte que Tantsila, malgré ses promesses & les dispositions sincères où il paraît être, de vouloir se soumettre avec ce qu'il a de troupes, ne vînt à changer de sentiment, je partirai le treize de cette lune pour Kotal ; je marcherai de là en diligence vers le lieu où s'est retiré ce général, que j'espère joindre bientôt & ramener dans mon camp avec toute sa suite.

L'empereur laissa éclater toute la joie qu'il ressentit à la nouvelle de la mort du *kaldan* :

— La guerre est enfin terminée, dit-il, à ses grands, nous allons goûter les douceurs d'une paix si ardemment désirée.

Il fit expédier des ordres à Sapsou, général de l'armée du Léao-tong, de reconduire ses troupes dans leurs quartiers ; & à Honanta, de retourner en Chine avec les siennes. Il écrivit aussi au grand-général Féyankou de licencier toutes celles qu'il ne jugerait pas nécessaires pour remplir le dessein qu'il avait formé d'amener Tantsila.

Kang-hi considérant que la mort du *kaldan* était l'ouvrage du Tien, qui veillait au repos de l'empire, voulut commencer par lui en rendre de solennelles actions de grâces. Il fit dresser en rase campagne une table chargée d'odeurs de parfums, qu'il fit brûler. Il était accompagné de son fils aîné, des grands & des mandarins de guerre & de lettres, qui tous fléchirent trois fois les genoux, & battirent la terre de leur front. Cette cérémonie finie, le monarque rentra dans sa tente, & tous les mandarins vinrent le complimenter ; mais ils s'arrêtèrent ^{p.281} à la porte de la tente impériale, d'où ils envoyaient leur adresse de félicitation. Tandis que l'empereur s'acquittait de ce devoir religieux, le prince héritier, son fils, en faisait autant à Pé-king, dans la salle du palais appelée Kien-tsing-kong, accompagné des princes ses frères, & des grands seigneurs de la cour.

Le dix-huit de la lune le *séssan* Tsikir arriva au camp impérial, & fit à Kang-hi une relation de la mort du *kaldan*, qui s'accordait entièrement avec celle qu'il avait reçue de Féyankou, son général ; il ajouta seulement que le corps de ce prince avait été brûlé. Comme ce *séssan* était particulièrement chargé d'assurer de la disposition où était Tantsila de se soumettre, l'empereur jugea à propos de le faire repartir incessamment ; &, de l'avis de son conseil, il détermina que si d'après des informations exactes, il était certain que le corps du *kaldan* avait été brûlé, il fallait du moins envoyer à Pé-king les os de ce *han*, que les flammes pouvaient ne pas avoir entièrement consumés. Son dessein était d'en faire un exemple ; d'achever de réduire ces os en cendres, de les jeter ensuite au vent, comme on avait fait de celles du rebelle Ou-fan-koueï : c'est ce qui fut conclut le vingt-deux de la lune, dans le camp de Tsitékou, par le conseil impérial, qui condamna en même temps Septenpartchour à avoir la tête coupée, & exposée sur un poteau à la vue du public. La sentence fut confirmée ; l'empereur ordonna seulement qu'il ferait sursis jusqu'à nouvel ordre, à l'exécution de Septenpartchour.

Le vingt-cinq de la lune, l'empereur étant à Kara-soubac, à l'ouest du Hoang-ho, près de la rivière Kara, il y reçut un courrier du lieutenant-

général Hohanta, qui lui faisait part d'une lettre qui lui avait été rendue, le dix de la quatrième ^{p.282} lune, près de la rivière Pal, de la part de Tarhanbec, prince de Hami ; elle était conçue en ces termes :

« Toular, un de mes plus fidèles sujets, & qui n'avait pu me servir lorsque je me sauvai des mains du *kaldan*, arrive enfin du camp de Tantsila, d'où il s'est échappé, & m'apporte les nouvelles les plus intéressantes. Le *kaldan* est mort à Hotchaho-moutataï, le treize de la troisième lune. Ourtchenchap, avec plusieurs autres officiers, se sont donnés à Tséouang-rabdan ; Tchérenpou, à Tantsinmoupou. Tantsila voulait prendre la route de l'ouest ; mais ayant appris que vous, Honanta, étiez à Poulonkir, il n'osa exécuter son projet. Il est maintenant à la tête de quatre ou cinq cents hommes, qu'il conduit du côté de Kas ; son dessein est de se retirer vers le *talai-lama*. Le dix-sept de la même lune il m'enleva un homme avec vingt-quatre chevaux & deux bœufs.

Le mahométan porteur de la lettre de Tarhanbec, à qui je demandai de quelle maladie était mort le *kaldan* :

— Ce prince, répondit-il, voyant que les peuples de Koentchar lui avaient manqué de parole & refusaient les secours dont il avait un besoin extrême, se livra aux accès de la plus noire mélancolie ; il n'écoula plus que son désespoir, & passa plusieurs jours sans qu'on pût lui persuader de prendre de la nourriture. Il lui survint un violent mal de tête ; au fort des douleurs il fit appeler Tantsila, & le treize, sur le midi il expira.

Le trente de la lune l'empereur arriva à Sina-païcheng, d'où il écrivit au prince héritier, qu'ayant passé Oulan-hosou, il partait ce jour-là pour Tchang-kia-kéou, & qu'il resterait quelques jours en-deçà de la grande muraille, afin de jouir de l'air pur & de la fraîcheur qu'on y ressent ordinairement en ^{p.283} cette saison. L'abondance & la beauté des

pâturages dans lesquels les chevaux de sa suite s'engraissaient, l'engageaient à ne pas précipiter son retour à Pé-king, où il ne comptait arriver que vers le quinze de la cinquième lune. Il lui mande encore qu'il était inutile de venir au-devant de lui, & qu'il lui envoyât des chevaux de relais, parce que les siens n'étaient point fatigués ; mais qu'il donnât ordre aux mandarins de préparer sur la route de Tchang-kia-kéou à Pé-king, du thé, de la glace & d'autres boissons rafraîchissantes pour les gens de sa suite ; & il se loue des Mongous, qui ne lui avaient laissé rien à désirer à cet égard partout où il avait passé.

L'empereur resta encore quelques jours à chasser en-deçà de la grande muraille, & continua ensuite sa route. Il arriva le treize de la cinquième lune à Hoaï-laï-hien, où il était attendu par le ministre d'État Honantaï, par les présidents des tribunaux & plusieurs autres mandarins, que le prince héritier ¹ avait envoyés au-devant de lui. Kesco, ambassadeur de Tséouang-rabdan, y apporta la réponse de son maître à la lettre que lui avait écrite l'empereur, pour le presser de profiter de la première occasion favorable de se saisir du *kaldan*. Elle ne contenait que des expressions générales de zèle & d'attachement ; il n'y était question qu'en passant du *kaldan*, contre lequel ^{p.284} on se contentait de faire quelques déclamations vagues : aussi l'empereur en fut-il offensé, mais il crut devoir dissimuler alors son ressentiment.

Peu de jours après l'arrivée de l'empereur à Pé-king, les princes les grands de la cour lui adressèrent les plus instantes prières pour l'engager à prendre un nom honorable ², qui transmît à la postérité la mémoire

¹ [c.a. : cf. [Description](#), p. 624 de l'édition doc/pdf.]

² C'est-à-dire, qu'ils voulurent l'engager à quitter le nom de Kang-hi, qu'il portait depuis trente-six ans, pour en prendre un nouveau. On appelle en chinois ces sortes de noms, *nien-hao*, qu'il ne faut pas confondre avec les titres que les empereurs chinois prennent en montant sur le trône. L'usage de ces *nien-hao* fut introduit l'an 163 avant l'ère chrétienne, sous le règne de Ouen-ti, empereur de la dynastie des Han. Ordinairement ils sont empruntés de quelque événement mémorable ; quelquefois la pure fantaisie décide à en changer : mais il est important de les connaître, parce qu'ils tiennent lieu de dates. Il y a tel empereur qui en a changé jusqu'à quatorze fois, comme Kao-tsong des Tang ; & on doit juger de là, que ce ne serait pas un petit embarras dans l'histoire, si on n'avait

des services qu'il avait rendus à ses peuples, l'exemple de ses vertus héroïques & de ses soins infatigables pour procurer la paix à ses vastes États. L'empereur reçut avec bonté les placets qui lui furent présentés, & assembla tous les grands de sa nation, auxquels il adressa ce discours :

« Les Éleutes & les Kalkas, nations tributaires de l'empire, cultivaient en paix la bonne intelligence qui régnait entre eux ; un sujet de discorde, qui, par sa nature, ne semblait pas devoir produire de si funestes ravages, arma ces peuples l'un contre l'autre, & menaçait de ne s'éteindre que dans leur ruine réciproque.

Le *kaldan* était un ennemi formidable ; Samarkand, p.285 Bocara, Poulout, Yurghien, Kaskar, Suirmen, Turfan, Hami, enlevés aux mahométans & la prise de plus de douze cents villes, n'attestent que trop jusqu'à quel point il avait su porter la terreur de ses armes ; les Kalkas avaient en vain rassemblé toutes leurs forces, en lui opposant leurs sept bannières, qui formaient une armée de plus de cent mille hommes : une seule année suffit au *kaldan* pour dissiper & anéantir des forces si considérables.

Le *han* des Kalkas est venu implorer mon secours & se soumettre à ma puissance, attiré par la réputation de grandeur d'âme de générosité avec lesquels j'ai toujours traité les étrangers. J'aurais commis, contre une sage politique, la faute la plus capitale si j'avais refusé de le recevoir ; il n'aurait pas manqué d'aller se joindre aux Éleutes, & il serait superflu de vous faire sentir jusqu'à quel degré de puissance & de force se serait élevé le *kaldan*, avec un allié si considérable ; ce rebelle le vit, & ses projets renversés par ma prudence, le mirent au

pas une liste de ces noms, & la date exacte à laquelle chacun commence & finit. Les empereurs mantchéous se sont affranchis de cette espèce de servitude ; & cela est fort heureux pour les lettres chinoises. Éditeur.

désespoir : voilà ce qui jeta dans son cœur les semences d'une haine implacable contre notre dynastie. Ce n'était point aux Kalkas, mais à nous-mêmes qu'il en voulait principalement, dans la guerre qu'il soutint avec tant de fureur pendant un si grand nombre d'années. Il a commencé par attaquer les Kalkas pour pouvoir, après leur défaite, triompher plus facilement de nous. L'abondance, en tout genre, de provisions, suivit partout les trois armées nombreuses que je mis à la fois en campagne ; partout le ciel manifesta sensiblement sa protection sur nos armes ; les peuples du nord-ouest, calmes & pacifiques, devenus nos alliés & nos amis ; la paix dont nous goûtons déjà les douceurs & les fruits : voilà des bienfaits ^{p.286} que nous devons à la seule bonté du ciel. Appliquons-nous à mériter, par notre reconnaissance, la continuation de ces faveurs distinguées ; je dois m'occuper en particulier de ce soin, plutôt que de penser à me décorer d'un nouveau titre honorable.

Le vingt-trois de la sixième lune, le lieutenant-général Honanta écrivit à l'empereur, qu'après avoir passé avec son armée le détroit de Kas, il avait rencontré, à son arrivée au pays de Selteng, un envoyé du *tortsi* Kaltan, qui revenait de la cour de Tséouang-rabdan ; & que cet envoyé, nommé Ngotsi, lui avait dit :

« En arrivant au pays de Kimous, après un jour de marche, je rencontrai Tantsila & sa troupe ; Hotsitou, qui avait d'abord été au service de Tortsi-Kaltan, demanda la permission de retourner vers son ancien maître. Tantsila le lui permit sans peine, & il s'en revint en conséquence avec moi. Le neuf de la cinquième lune nous nous séparâmes de Tantsila ; le vingt-sept de la quatrième lune, Tantsila étant arrivé à Kimous, y trouva le lama Koman, qui lui enleva trois de ses gens, & s'éloigna de lui. Tantsila fit avertir ce lama de la mort du

kaldan, & l'informa du dessein où il était de s'attacher à Tséouang-rabdan, de lui demander de faire alliance avec lui, & la permission de se retirer dans ses États avec tous les gens de sa suite qui voudraient l'accompagner. Il le pria de lui donner un de ses officiers de confiance, qui se joindrait à son envoyé, & se rendraient ensemble auprès de Tséouang-rabdan, pour pressentir ce prince sur le traitement qu'ils pourraient en espérer.

Le lama Koman y consentit, & lui envoya le *kélong* Tarhan, auquel Tantsila joignit Touctsi-séren-taché, & ces ^{p.287} deux députés partirent le quatre de la cinquième lune. Tantsila & Las-lun-kélong-noyen conduisaient avec eux plus de cinq cents hommes, dont environ trois cents étaient bien armés ; & ils sont restés dans le pays du lama Koman, en attendant le retour de leurs envoyés.

D'après ces démarches, Honanta ne pouvait plus douter que Tantsila n'eût l'intention de se donner à Tséouang-rabdan ; & jugeant qu'il était fort inutile de l'attendre plus longtemps, il prévenait l'empereur qu'il allait quitter le pays de Kas, pour se rapprocher des frontières de la Chine & gagner Pé-king.

Cette démarche de Honanta déplut à Kang-hi ; il savait que Tantsila, Ho-rabdan, Tortsikaltan & Tantsin-omou-pou, tous principaux officiers du *kaldan*, étaient chacun à la tête d'une troupe de soldats aguerris, qui pouvaient dans la suite donner de l'inquiétude & renouveler les troubles ; & comme il voulait étouffer jusqu'aux plus légères semences de guerre & de discorde, il avait résolu de les soumettre par la force, s'il ne réussissait pas à se les attacher par la voie des bienfaits : il envoya en conséquence sans délai un ordre à Honanta de retourner à son poste s'il en était parti, & de veiller sur les démarches des officiers du *kaldan*, afin de l'informer de tous leurs mouvements, de ne point penser à s'en revenir sans un ordre exprès de sa part.

Au commencement de la neuvième lune, Honanta envoya à l'empereur la lettre suivante, qu'il avait reçue de Tarhanbec, prince de Hami :

« Tantsila reçut la lettre de l'empereur lorsqu'il était encore avec le lama Koman à Tebsêk ; il en fut si satisfait, qu'il changea sur-le-champ de dessein & résolut de se donner à la Chine ; il attendit cependant six jours pour se déclarer : il fit partir alors devant lui un *noyen-kélong*, p.288 pour lui en faciliter l'entrée. Il fut surpris le jour suivant par un détachement de l'armée de Tséouang-rabdan, qui fondit sur sa troupe dans le moment où il se croyait le plus en sûreté. Ce détachement, commandé par Tchéren-tondop, fils de Erdéni-poumou, Kantou, Laotchen, Lintchin, Tocta, & plusieurs autres officiers, était composé de plus de mille hommes, qui donnèrent à l'improviste sur les gens de Tantsila, enlevèrent les os du *kaldan*, sa fille Tchontsihaï & la plupart des gens que Tantsila menait avec lui. Quelques-uns qui trouvèrent le moyen de s'échapper, se sont retirés chez Tantsin-omoupou, & Tantsila s'enfuit à Hami, où il arriva le quinze de la sixième lune. Je l'y reçus avec joie, & lui fis tous les honneurs que je pus.

Chaque jour il se rendait près de moi plusieurs des gens de Tantsila. J'attendis jusqu'au neuvième jour que son fils Tortsisepteng, fût arrivé ; alors je les fis partir le vingt-huit de la sixième lune, au nombre de soixante-dix-neuf, y compris Tantsila & son fils, escortés par un détachement, dont je confiai le commandement à mon fils aîné.

Cette nouvelle combla l'empereur de joie ; il donna ordre, aussitôt à Sun-ssé-ké d'envoyer un détachement à sa rencontre, pour lui rendre les honneurs militaires. En même temps il fit partir un mandarin du tribunal des Affaires Étrangères, chargé de le complimenter de sa part, & de lui annoncer qu'il lui assignait un rang parmi les grands de sa cour. Son fils,

Tortsi-septeng, fut créé garde du corps du premier ordre. Il donna, à ceux de leur suite, des établissements au-delà de Tchang-kia-kéou, sous les bannières des Tchahao ; tous ceux qui se trouvaient en état de servir, devaient y être incorporés.

A la dixième lune l'empereur fut informé, par le grand ^{p.289} général Féyankou, qu'étant au pays de Kéker du Han-haï, il avait rencontré Poutchoué-tchetchinbek, Hortar-omoupou, & quelques autres, chargés par Tantsin-omoupou de porter sa réponse à la lettre que Kang-hi lui avait écrite. Ils avaient à leur suite dix hommes, une femme, douze chevaux & sept chameaux :

« Je leur demandai, dit Féyankou, dans quel pays leur maître fixait sa demeure ; combien ce pays était éloigné de celui où Tséouang-rabdan faisait son séjour ordinaire ; ce qu'il faudrait mettre de temps pour y arriver, & quand ils étaient partis de sa cour pour se rendre à leur destination ; enfin s'ils n'avaient rien à ajouter à ce que portait la lettre qu'ils étaient chargés de remettre à Votre Majesté. Ils me répondirent :

— Lorsque nous sommes partis, Tantsin-omoupou nous dit qu'il n'avait aucune instruction ni ordre particulier à nous donner ; que la réponse par écrit dont il nous chargeait, ne laissait rien à désirer & satisfaisait à tout ce que l'empereur avait exigé.

Ils me dirent encore que leur maître était campé à Hotong-kormoto, & Tséouang-rabdan à Polotara, éloignés de douze jours de chemin l'un de l'autre. Ho-rabdan, ajoutèrent-ils, est à Kara-ytsis, à six à sept jours de chemin de Tantsin-omoupou, & à douze ou treize de Tséouang-rabdan. Nous sommes partis de Hotong-kormoto le vingt de la sixième lune.

Ces envoyés de Tantsin-omoupou arrivèrent peu de jours après le courrier de Féyankou. On leur demanda s'ils croyaient que leur maître

fût encore à Hotong-kormoto, & s'il ne leur avait point parlé de se soumettre à l'empereur :

— Le pays de Hotong-kormoto, répondirent-ils, est un pays très froid ; il est vraisemblable que maintenant il en sera parti, pour aller dans le pays de Tséouang-rabdan, son frère. Il ne nous ^{p.290} a point fait part qu'il eût aucun dessein de se ranger sous l'obéissance de la Chine. L'assurance positive qu'il nous a donnée que ses lettres répondaient à tous les articles de celles que l'empereur lui avait adressées, nous ôta jusqu'à la liberté de lui faire des questions sur l'objet de notre commission.

L'empereur fit repartir ces envoyés avec la lettre suivante :

« On m'avait rapporté, qu'avant même la mort du *kaldan*, vous aviez abandonné son parti. Hése-monitou vous a invité de ma part, de vous attacher à moi, sous les promesses les plus positives de vous donner, dans toutes les occasions, des marques signalées de mon affection & de vous combler de richesses & de tous les biens que vous auriez pu désirer. Si, après avoir pris conseil de Ho-rabdan, vous aviez préféré de vous donner à Tséouang-rabdan, je ne vous en aurais montré aucun ressentiment ; mais sachez que je ne souffrirai pas que vous restiez dans un état d'indécision, sans qu'on sache en faveur de qui vous voulez vous déclarer, encore moins qu'errant au gré de vos désirs, d'un lieu à l'autre, vous persistiez à vivre dans l'indépendance, & refusiez de vous soumettre à aucun parti.

Noyen-kélong est venu me dire, par votre ordre, que vous attendiez avec impatience que le *kaldan* s'approchât de vous, qu'alors vous vous saisierez de lui, & que, pour gage de votre soumission à ma puissance, vous m'apporteriez sa tête ; quelle fut ma réponse ? Que, maître ou non de la personne du *kaldan*, je vous attendais dans mon camp pour vous y combler

d'honneurs & de biens. J'apprends aujourd'hui que, vivant à part & isolé de tout parti, vous n'avez point recherché l'alliance de Tséouang-rabdan ; je ^{p.291} sais même que vous l'avez quitté d'abord pour vous ranger sous les lois du *kaldan*, & que depuis vous avez conservé une haine implacable contre lui.

La face des choses est maintenant changée entièrement : *kaldan* est mort ; son fils aîné est mon prisonnier. Écoutez donc avec reconnaissance le dernier conseil que je vous donne, & que m'inspire mon affection singulière pour vous ; venez promptement me rejoindre, confiez-vous à moi, & vous serez heureux au-delà même de vos espérances. Un refus, ou des délais affectés, exposeront votre vie aux coups de ma vengeance. Vous n'avez qu'un moment pour vous décider ; un repentir tardif ne vous déroberait point aux effets de mon ressentiment.

La lettre que l'empereur écrivit en même temps à Ho-rabdan, auquel il donna également le titre de *taïki*, était conçue presque dans les mêmes termes.

Le vingt-cinq de la dixième lune l'empereur reçut un courrier de Tchang-chéou, qu'il avait envoyé vers Tséouang-rabdan, & qui lui rend ainsi compte de sa commission :

« Le quinze de la sixième lune, moi & mes collègues, nous remîmes à Tséouang-rabdan la lettre de Votre Majesté & les présents qui l'accompagnaient ; il les reçut avec des sentiments pleins de respect & de reconnaissance. Nous lui rappelâmes ensuite la parole qu'il avait donnée à Votre Majesté, de chercher les moyens de se saisir du *kaldan* & de venger, par sa mort, l'empire, & surtout la Tartarie, des maux qu'il leur avait faits. Nous venons par ordre de l'empereur, ajoutâmes-nous, vous demander l'exécution de vos

engagements. Le ciel, il est vrai, s'est chargé lui-même de purger la terre d'un monstre qui la fouillait par ses crimes. Le *kaldan* p.292 a été frappé d'une mort presque subite ; mais Tantsila, son général, tient encore la campagne. Vos troupes le poursuivent, nous le savons ; aussi réduisons-nous nos demandes à ce seul point : que lorsque vous aurez pris Tantsila, vous nous remettiez les os du *kaldan* & ce qui lui a appartenu, hommes & femmes, pour conduire le tout à Pé-king.

Sa réponse fut courte :

— La guerre une fois terminée, nous dit-il, les injures passées doivent être ensevelies dans l'oubli. On doit de la pitié aux vaincus, il est barbare de penser à les accabler ; c'est la première loi que dicte l'humanité, & celle que la coutume a de tout temps consacrée chez nous autres Éleutes.

Le vingt-huit de la sixième lune, vers minuit, Tséouang-rabdan nous dépêcha son *séssan* Toptsi ; voici le rapport qu'il nous fit :

« Tantsila se voyant poursuivi par les troupes de Tséouang-rabdan & près de tomber en leur puissance, ne songea plus qu'à se dérober par une prompte fuite ; il prit avec lui sa femme & environ une cinquantaine de ses gens & se retira précipitamment du côté de Hami. Le détachement envoyé après lui ne put l'atteindre ; on enleva seulement cent personnes, hommes & femmes, qui appartenaient au *kaldan*, & qui étaient arrivés à Elen-haperhan. Le *taïki* amène le fils du *kaldan*, qui est du nombre des prisonniers. Quant à la fille de ce rebelle, ce n'est point l'usage des Éleutes d'étendre leur vengeance sur les filles de leurs ennemis ; & les cendres du *kaldan*, quand même on les remettrait entre les mains de l'empereur, ne pourraient rien ajouter au triomphe de Sa Majesté.

Nous étions déterminés, continue Tchang-chéou, à partir le cinq de la septième lune ; mais Tséouang-rabdan nous ^{p.293} retint. Le quatorze de la même lune, il fit remettre entre nos mains Tcheren-sanloup, fils du *kaldan*, avec Poulin, sa mère ; & nous assura en même temps que Tantsila, qui s'était sauvé, avait pris la route de la Chine. Il nous fut aisé d'apercevoir qu'il ne cherchait que des prétextes pour éluder les ordres de Votre Majesté. Ses objections ne restèrent pas sans réplique de notre part : c'est, lui répondîmes-nous, une maxime constante du gouvernement chinois, de n'épargner, ni les rebelles pris les armes à la main, ni leurs parents, mais d'en exterminer toute la race. Refuser de satisfaire l'empereur sur un point aussi essentiel, c'est vous exposer à perdre le mérite de votre zèle & de vos services.

Tséouang-rabdan persista dans ses premières réponses, & ajouta seulement qu'il avait envoyé Kesser à Votre Majesté, pour faire approuver sa conduite ; qu'il attendait son retour pour prendre ses dernières déterminations, & que nous pouvions nous-mêmes rester à sa cour, & y attendre la décision de son conseil, que cet envoyé devait apporter ;

Nous eûmes encore une audience de Tséouang-rabdan ; nous le pressâmes de se soumettre à Votre Majesté, & nous lui citâmes le *tsinong* Patour-orghé, le *tortsi* Kaldan, & les *taïkis* du Tsing-haï, que vous avez traités avec tant de générosité & de magnificence.

— Mon respect & mon zèle pour l'empereur, répondit-il, seront inviolables ; il me verra empressé à lui en donner toutes les preuves qui seront en ma disposition ; mais abstenez-vous de m'offrir pour modèles les autres *taïkis*, Serait-ce votre dessein, en me proposant leur conduite pour exemple, de m'insinuer que la mienne est répréhensible ?

Nous lui protestâmes que nous ne prétendions, par-là, lui faire entendre autre ^{p.294} chose, sinon que l'empereur ayant si magnifiquement récompensé la prompte soumission des autres *taïkis*, il pouvait compter sur des faveurs & des distinctions plus éclatantes encore s'il répondait aux pressantes invitations de Votre Majesté. Nous ajoutâmes :

— Les princes tartares, Éleutes, Kalkas & Mongous une fois soumis, quel appui trouverez-vous pour vous soutenir contre les entreprises de vos ennemis ? vous défendrez-vous contre les Hassacs vos voisins, avec lesquels vous allez être en guerre ?

Cette dernière considération parut toucher beaucoup ce prince ; aussi, pour se concilier la faveur de l'empereur, il lui envoya, à la quatrième lune de l'an **1698**, un de ses officiers, qu'il chargea d'une lettre conçue en ces termes :

« Les Hassacs m'ont réduit à l'indispensable nécessité de leur faire la guerre ; l'exposé simple mais exact, des causes qui m'y contraignent, suffit à ma justification. Le *kaldan* avait fait prisonnier le fils de Touké, *han* de Hassac ; celui-ci me conjura, avec les plus vives instances, de lui faire rendre son fils par le *talaï-lama* à qui le *kaldan* l'avait envoyé. Qui ne serait pas sensible aux larmes d'un père malheureux ? Charmé d'ailleurs de lui donner un témoignage d'amitié & d'attachement qui le convainquît du désir où j'étais de bien vivre avec lui, je députai un de mes principaux officiers vers le *talaï-lama*, & je lui donnai une escorte de cinq cents hommes pour la sûreté du fils de Touké, dont je me flattais que le *talaï-lama*, à ma prière, accorderait de bonne grâce la liberté. Que n'avais-je pas droit d'attendre, de la reconnaissance de Touké, pour un service si important !

Voici maintenant le prix de ma générosité à son égard. Il fait main basse sur les cinq cents hommes, & donne la ^{p.295} mort au *taïki* Hourhet-patour, un de mes plus fidèles sujets, dans le dessein de débaucher ensuite les soldats qu'il commandait. Après cette suite horrible d'assassinats, il fait des incursions dans le pays des Houlijanhan qui m'appartient, & en enlève plus de cent familles. Hayuki, mon beau-père m'envoie sa fille, mon épouse, sous la conduite de Santsit-chapou, son frère ; Touké l'attend sur la route pour me l'enlever. Dans le cours de l'automne dernier, ce *han* fait attaquer une caravane de marchands de mes États, qui revenait du pays des Oros, & la livre au pillage, sous les plus frivoles prétextes. C'est ainsi que sans cesse il m'insulte & opprime mes sujets. Voilà des griefs trop considérables pour que je craigne de ne pouvoir justifier la guerre que je viens de lui déclarer. Jaloux du suffrage & de l'approbation de Votre Majesté, je me suis empressé de lui rendre compte de ma position & de ma conduite.

Le *séssan* Kesser & Tourkpai, envoyés de Tséouang-rabdan, étaient encore à la cour de l'empereur, qui les faisait traiter avec beaucoup de distinction. Il leur fit présent à chacun d'un habit de cérémonie complet, de quelques pièces de soie, & lorsqu'ils furent prêts à retourner vers leur maître, il les fit accompagner par Rachet, mandarin du tribunal des ministres, & Ynkou, mandarin du tribunal des Affaires Étrangères, qu'il chargea de la lettre suivante pour Tséouang-rabdan.

« Depuis que vous avez abandonné le parti du *kaldan*, votre oncle maternel, vous n'avez cessé de vous montrer à mon égard, droit, sincère, soumis, respectueux, fidèle à me rendre, dans toutes les circonstances, l'hommage que vous me devez. Je me suis fait, de mon côté, un ^{p.296} devoir de vous témoigner ma satisfaction, par des présents magnifiques & extraordinaires. Le Tien, dont le *kaldan* méprisait les volontés,

aussi audacieusement que mes ordres, s'est vengé. Il n'est plus, sa mémoire est pour toujours effacée de dessus la terre. Ses principaux *séssan*, tous les lamas qui s'étaient attachés à sa destinée, sont venus ensuite se soumettre à mon obéissance. Tantsila, Ourtchapou, avec quelque'autres officiers, sont les seuls qui ne soient pas venus se rendre à moi. Ils errent çà & là, sans asile & sans appui.

Mon général Honanta, qui commande vers le nord-ouest, me donne avis que Tantsila & son fils Septeng, Tortsi, Laslun, avec plusieurs autres officiers de sa suite, venaient se donner à moi ; il me mande que les cendres du *kaldan*, Tchontsihaï, fille de ce *han*, & plusieurs autres, qui suivaient Tantsila, étaient tombés entre vos mains, excepté quelques-uns qui s'étaient donnés à Tantsin-omoupou ; ces sortes de gens suivent les impressions du rebelle *kaldan*, & on ne doit point les épargner. Ceux qui sont dans vos États, ne peuvent que vous être nuisibles. Aussitôt que vous aurez reçu cette lettre faites arrêter tous ces partisans du *kaldan*, & envoyez-les à Pé-king sous une escorte sûre ; remettez aux deux mandarins que je vous envoie, les cendres & les os du *kaldan*, avec sa fille Tchontsihaï. Si vous exécutez ce que je vous demande, vous me donnerez en cela une preuve certaine du désir sincère que vous avez de vivre avec moi en bonne intelligence, & je continuerai à répandre sur vous mes bienfaits ; mais si vous refusez de le faire, non seulement vous perdrez dans mon esprit tout ce que vous avez fait ci-devant pour obtenir mon amitié, je vous interdirai encore toute communication avec la Chine, ^{p.297} & ne permettrai plus à aucun de vos sujets d'y venir faire le commerce. Raché, mandarin du tribunal de mes ministres, & Ynkou, de celui des Affaires Étrangères, vous remettront de ma part dix pièces de soie, dont je vous fais présent.

Raché & Ynkou, étant arrivés auprès de Tséouang-rabdan, ils eurent aussitôt audience de ce prince, auquel ils remirent la lettre de l'empereur ; il ne l'eut pas plutôt lue, qu'il leur dit :

— J'ai déjà fait entendre, plus d'une fois, aux envoyés de l'empereur, votre maître, que, suivant la coutume de nous autres Éleutes, notre vengeance ne s'étend pas jusqu'aux os d'un ennemi mort, ni jusqu'à ses femmes & à ses filles. Si j'avais attaqué & tué le *kaldan*, me serais-je mis en peine de son corps ? Cependant comme je craindrais, en refusant cette satisfaction à l'empereur, qu'il conçût quelque fâcheux soupçon contre moi, je vous remettrai ces tristes restes du *kaldan* qu'il me demande. Pour ce qui est de Tchontsihaï, fille de ce malheureux *han*, outre qu'elle est ma cousine germaine, encore un coup, notre vengeance, à nous autres Éleutes, ne s'étend point aux personnes du sexe, & je prie l'empereur de ne point insister sur cet article. Hourtchen-tchapou, & les autres officiers que l'empereur me demande, ne sont point ennemis de ma famille, & d'ailleurs, comme ils sont actuellement occupés à mon service dans la guerre que je fais aux Hassaks, & qu'ils me sont nécessaires, je ne puis croire que l'empereur, lorsqu'il le saura, trouve mauvais que je les garde.

Raché ne manqua pas de faire savoir à la cour de Pé-king, les raisons de Tséouang-rabdan. Le tribunal des Affaires ^{p.298} Étrangères reçut ses dépêches, en fit son rapport à l'empereur, qui ordonna une assemblée des grands, pour en délibérer. Le résultat de leur conseil fut que, le *kaldan* étant un rebelle qui, pendant toute sa vie, s'était continuellement opposé aux volontés du Tien, avait méprisé les instructions & les bienfaits de l'empereur, il fallait, aussitôt que Raché aurait apporté ses os, les mettre en poussière hors de la ville, à la place d'armes, en présence de toutes les troupes mantchéous, mongous, éleutes, kalkas & chinoises, comme on avait fait à l'égard de Ou-fan-koueï ; qu'après cette

exécution, on conduirait Septenpartchour, fils de ce rebelle, sur la place d'armes des deux bannières jaunes, où on lui ferait trancher la tête en présence des troupes ; qu'on enverrait ensuite cette tête en Tartarie par un mandarin des Affaires Étrangères, qui la ferait voir aux dix-neuf bannières des Mongous & à toutes les hordes des Kalkas, d'où il la rapporterait, pour être exposée à la vue du public sur cette même place d'armes. Par rapport à Tchontsihaï, fille du *kaldan* & à Hourtchen-tchapou, & aux autres officiers qui avaient suivi le *kaldan* dans sa révolte, le conseil conclut à ce qu'il fallait obliger Tséouang-rabdan à les envoyer à la cour sous une bonne escorte. Kang-hi envoya cette délibération de son conseil, à Tséouang-rabdan, par Ytao, officier du tribunal des ministres d'État.

Tséouang-rabdan se plaignit du peu d'égard que la cour de Pé-king paraissait avoir pour les réponses qu'il avait faites au mandarin Raché. Il entra de nouveau dans un détail des raisons qui l'obligeaient à garder Tchontsihaï, ainsi que Hourtchen-tchapou & les autres officiers du *kaldan*.

p.299 La lettre qui contenait ce détail, n'arriva à Pé-king que sur la fin de l'année. **1699**. Dès que les fêtes de l'année suivante furent finies, les membres du conseil privé auxquels Kang-hi l'avait donnée à examiner, furent d'avis qu'on ne devait pas presser Tséouang-rabdan de rendre les officiers du *kaldan* qui étaient passés sous ses drapeaux, vu les services qu'ils lui rendaient dans la guerre contre les Hassaks, & parce qu'ils s'étaient rendus d'eux-mêmes dans les États de ce prince, sans y avoir été appelés ; mais qu'il n'en était pas de même de Tchontsihaï, à laquelle le *taïki* Tséouang-rabdan ne devait pas donner asile dans ses États, parce qu'elle était fille d'un traître & d'un perfide, & qu'il fallait obliger le *taïki* à la faire conduire à Pé-king sous la menace de lui interdire tout commerce avec la Chine, s'il refusait d'obéir. Ils ajoutèrent qu'il n'était pas nécessaire d'envoyer un exprès porter à ce prince les volontés de la cour, & qu'il suffirait d'en charger ses propres envoyés,

qui devaient incessamment retourner vers lui. L'empereur approuva cette détermination, & écrivit en conséquence au *taïki* qu'il consentait à différer pour un temps l'exécution de ses ordres au sujet des officiers du *kaldan* en considération des services qu'ils lui rendaient dans son expédition contre les Hassaks ; mais qu'il exigeait le renvoi de Tchontsihaï, sous peine de rompre tout commerce avec lui.

Toute la Tartarie commençait à jouir des douceurs de la paix. Le *tortsi* Rabtan avait été tué en se sauvant chez les mahométans ; Tantsila, & les autres principaux officiers du *kaldan*, s'étaient donnés à la Chine. Il ne restait plus que Tséouang-rabdan, qui refusa constamment de se soumettre, & qui dédaigna les promesses les plus avantageuses que lui faisait l'empereur pour l'y déterminer.

p.300 Cette même année de Kang-hi, le vingt de la dixième lune, ¹ Ming-ming-ngo, président du tribunal des Mathématiques, accompagné de Siu-gé-chin, de Ngan-to, de Tchang-tching & de plusieurs autres Européens, présenta à l'empereur, d'après des lettres qu'il avait reçues de son pays, un placet ² conçu en ces termes :

¹ Les pères Philippe Grimaldi, Thomas Péreyra, Antoine Thomas & Jean Gerbillon, tous jésuites.

² Les points contestés étaient de savoir si, par les mots de Tien & de Chang-ti, les Chinois entendaient le *ciel matériel* ou le *Seigneur du ciel* ; & si les cérémonies qu'ils pratiquaient à l'égard de leurs ancêtres morts & du philosophe Confucius, étaient religieuses ou simplement civiles ; des sacrifices, ou de simples usages de police. Il était de la plus grande importance, pour la pureté du christianisme des Chinois convertis, d'avoir une idée exacte du sens qu'ils attachaient à ces termes, & de l'intention qui les portait à la pratique de ces rites, parce que si les termes de Tien & de Chang-ti n'exprimaient que le *ciel matériel*, & que les cérémonies instituées à l'égard des ancêtres fussent des sacrifices réels, il était à craindre que les nouveaux convertis, en continuant d'adorer le vrai Dieu sous ces dénominations, & en assistant à ces sacrifices, ne se rendissent coupables d'une idolâtrie grossière.

Cette double question était plus difficile à résoudre qu'on ne se l'imaginait : elle embarrassait beaucoup les missionnaires de la Chine qui se partagèrent de sentiment, & inondèrent l'Europe d'écrits, dans lesquels on trouve le pour & le contre appuyés avec la plus grande force.

Le respect singulier que les Chinois ont pour leurs parents pendant leur vie, peut bien excuser les honneurs qu'ils continuent de leur rendre après leur mort ; au reste, & c'est ce que dit formellement Confucius dans le *Tchong-yong*, il y a lieu de croire que ces honneurs sont proportionnés à leurs vertus bienfaisantes. Han-ou-ti, cinquième empereur de l'illustre dynastie des Han, étendit les limites de la Chine, plus loin peut-être qu'aucun de ses

successeurs ; malgré ses grandes conquêtes, & les belles provinces qu'il annexa à l'empire, seize ans après sa mort on ne lui avait point encore décerné de titre ; & lorsque Han-suen-ti ordonna aux grands de lui en assigner un, avec une place honorable dans la salle des ancêtres de la famille impériale, un de ses grands s'y opposa fortement, parce que Han-ou-ti, disait-il, avait sacrifié, à l'ambition de ses conquêtes, une multitude prodigieuse de soldats & épuisé ses sujets, au lieu de travailler à leur bonheur (Voyez le [IIIe volume de cette Histoire, p. 117](#)) Les services que Confucius avait rendus à l'État, étaient d'un tout autre prix aux yeux des Chinois ; cependant comme on n'en sentit bien l'importance, qu'après l'incendie des livres, lorsque les écrits de ce philosophe, échappés à la proscription générale, devinrent presque les seuls monument historiques de la nation, on croit pouvoir assurer que les honneurs extraordinaires qu'on lui a décernés, ne datent que depuis cette époque. L'an 195 avant l'ère chrétienne, l'illustre fondateur de la dynastie des Han, revenant de Peï, sa patrie, visita le tombeau de Confucius dans le pays de Lou, & il fut le premier qui lui sacrifia un bœuf. Ce conquérant se souciait fort peu de ce philosophe & de ses livres ; mais il voulait flatter les lettrés qui avaient fomenté la plupart des troubles dont son règne avait été agité, & les empêcher de blâmer son gouvernement en gagnant leur estime. Il est aisé de conclure de là, que le sacrifice qu'il offrit à Confucius en cette occasion, était une affaire de pure politique, & qu'il n'en attendait rien ; mais je ne pense pas qu'on puisse en dire autant des lettrés, qui élevèrent depuis des *miao* dans toutes les villes de la Chine, & réglèrent le culte, qu'ils n'ont pas discontinué de lui rendre depuis le fondateur des Han. Ils lui font des offrandes deux fois l'année, ainsi qu'à la nouvelle & la pleine lune ; & ils croient que son esprit, qu'ils invoquent, se rend dans un magnifique cartouche appelé le *siège de l'esprit*, sur lequel son nom est écrit en grandes lettres d'or, & qu'il accepte les grains, les fruits, les soieries, les parfums qu'on brûle en son honneur, ainsi que le vin de félicité qu'on répand, & les chairs des animaux qu'on immole. Ils offrent toutes ces choses après s'y être préparés & purifiés par l'abstinence & la continence, dans l'espérance d'obtenir toutes sortes de prospérités & de biens. Nos théologiens concluent de ceci, que quand il serait bien prouvé que dans leur institution ces cérémonies eussent été purement politiques, cela n'empêcherait pas que de la manière dont elles se pratiquent aujourd'hui, elles ne soient superstitieuses & idolâtriques. A l'égard du Tien ou du Chang-ti, les anciens *King*, ou livres classiques des Chinois, en parlent en termes si relevés, qu'il paraît impossible au premier coup d'œil, de ne pas le confondre avec le vrai Dieu. Il punit & récompense ; il place les rois sur le trône, & les en fait descendre ; il les avertit de se corriger à la vue des phénomènes & des calamités qu'il leur envoie ; il aime les peuples, &c. Sur un texte du *Chu-king*, dans lequel le Tien est qualifié de *tsong-ming*, c'est-à-dire, *souverainement intelligent*, les commentateurs ajoutent qu'il est juste, simple & spirituel, sans passion, immuable, permanent, incompréhensible ; qu'il voit tout, qu'il est la vérité même. Le père Gaubil, qui rapporte ces expressions, pages 124 & 125 de la traduction du Chou-king, assure que si on veut se donner la peine d'examiner les commentaires des passages des *King*, depuis la dynastie des Han jusqu'à celle d'aujourd'hui, on trouvera une pareille doctrine sur le Tien. En effet, le père Visdelou, dont le témoignage doit être d'un grand poids, écrit dans sa notice de l'*Y-king*, que la religion actuelle des Chinois n'est pas différente de l'ancienne :

« car quoiqu'on y ait innové de temps en temps, touchant le lieu, le temps & la forme, cependant dit-il, les choses principales s'y pratiquent selon le rite ancien. Aujourd'hui, comme autrefois, on sacrifie au ciel, à la terre, aux fleuves, aux ancêtres, &c. Aujourd'hui encore, les anciennes cérémonies sont en usage, excepté quelques-unes en petit nombre, qui n'ont été changées par aucun autre motif, que parce qu'on a cru qu'elles ne convenaient pas à l'antiquité. »

Si l'on s'en rapporte à la nouvelle paraphrase du *Tchong-yong*, imprimée dans le premier volume des Mémoires de la Chine, le trône du Chang-ti est environné de chœurs innombrables d'esprits, qui en descendent sans cesse pour nous protéger, page 468. On fait dire à Confucius :

« Quelque pompeux & quelques solennels que soient les honneurs qu'on rend aux morts, ils ne s'élèvent jamais jusqu'au culte religieux. On fait des sacrifices au Chang-ti sur les autels qui lui sont consacrés ; on fait des cérémonies aux ancêtres dans les salles élevées en leur honneur ; quelle différence ! Différence essentielle, qui est

« Nous, vos fidèles sujets, quoiqu'originaires des pays éloignés, supplions, avec respect, Votre Majesté de nous donner des instructions positives sur les points suivants. Les lettrés

comme le flambeau du grand art de régner ; mais une fois bien comprise, elle en aplanit toutes les difficultés. » page 472.

Le texte qui a occasionné cette paraphrase porte, mot à mot :

« Les rites du *kiao* & du *ché**, servent honorer le Chang-ti ; ceux du *tsong-miao*, servent à honorer les ancêtres. Celui qui comprend les rites *kiao* & *ché*, & les rites *ti-tchang***, est en état de gouverner un royaume avec la même facilité qu'il peut faire agir sa main. »

On voit par ce texte, que Confucius n'explique point si le culte rendu aux ancêtres ne consiste qu'en simples honneurs, ou s'il dégénère en un culte religieux ; & on peut reprocher au paraphraste, l'infidélité de faire décider par le philosophe chinois, un point qui est en question. Pour dire en deux mots mon sentiment il me semble que, si l'ancienne religion des Chinois n'est pas différente de celle qu'ils observent aujourd'hui, on doit en conclure qu'ils n'ont jamais reconnu de substance distincte de la matière ; & par conséquent, que les noms de Tien & de Chang-ti, ceux de *li* & de *tai-kié*, quelques attributs qu'ils leur donnent, ne peuvent être confondus avec celui du vrai Dieu ; que le culte rendu à Confucius & aux ancêtres, quoique peut-être purement & simplement civil dans ses commencements, n'est pas plus exempt d'idolâtrie, que celui que les Romains rendirent d'abord à leurs proconsuls du temps de la République, & ensuite à leurs empereurs. Enfin, les *koueï-chin*, ou cette foule d'esprits subalternes auxquels les Chinois sacrifient, & qui président selon eux au ciel, à la terre, aux forêts, aux montagnes, aux fruits aux moissons & aux champs, aux fleuves, aux étangs, aux fontaines au tonnerre, aux tempêtes & à la grêle, aux sciences & aux arts, aux maisons & aux portes, &c. ne diffèrent pas de ceux des Grecs & des Romains, qui en avaient peuplé le ciel & la terre, & en admettaient même de particuliers, non seulement pour chaque action de la vie de l'homme, mais encore pour chaque art & chaque profession. Il est remarquable que les empereurs de la Chine & les Césars, s'étaient réservés le souverain pontificat, & qu'après leur mort on leur donnait des noms d'apothéose.

Le placet de Grimaldi & de ses confrères, ne parut point présenter nettement les articles contestés par une grande partie des missionnaires ; & c'est ce que leur reprocha le dominicain François Gonzales de Saint-Pierre dans une *Relation*, en espagnol, de la *nouvelle persécution de la Chine*, extraite de celle qui avait été composée à Macao par les missionnaires dominicains exilés. Il dit, § V. de la première partie :

« Les jésuites prévoyant qu'ils ne pourraient éviter que le Saint Siège ne fît une décision contre ces cérémonies, ne se contentèrent pas d'avoir surpris, par de fausses informations, plusieurs princes ecclésiastiques & séculiers de l'Europe pour empêcher cette décision, ils présentèrent aussi, en l'an 1700, à l'empereur de la Chine, un mémorial, où ils lui exposaient, avec de grandes équivoques, ou, pour mieux dire, ils ne lui exposaient nullement, les points qui faisaient le sujet de la contestation. Ils en obtinrent, continue-t-il, une réponse conforme à leurs désirs, qu'ils envoyèrent aussitôt à Rome : & pour la rendre plus authentique, ils la firent confirmer par le serment qu'ils exigèrent, à force de sollicitation, d'une foule de Chinois, parmi lesquels il y en avait plusieurs de la lie du peuple entièrement ignorants, non seulement dans la lecture de leurs propres caractères, mais encore dans la doctrine chrétienne. »

Gonzales ajoute que les jésuites tinrent secrète la réponse qu'ils avaient obtenue de l'empereur & que les missionnaires des autres ordres n'en furent instruits que quelques mois après qu'elle eut été envoyée à Rome lorsqu'il n'était plus temps d'écrire en Europe.

*Ces interprètes chinois entendent par *kiao*, le sacrifice au ciel ; & par *ché*, le sacrifice à la terre.

**Ils entendent par *ti*, le grand sacrifice qui se fait tous les cinq ans ; & enfin par *tchang*, le sacrifice qui se fait en automne.

d'Europe ont appris ^{p.301} qu'on pratique en Chine des cérémonies établies pour honorer Confucius ; qu'on y offre des sacrifices au ciel, & qu'on observe des rites particuliers à l'égard des ancêtres ; persuadés que ces cérémonies, ces sacrifices & ces rites sont fondés en raison, ces lettrés européens, qui en ignorent le véritable sens, nous prient très instamment de le leur faire connaître. ^{p.302}

Nous avons toujours jugé qu'on honore Confucius en Chine comme législateur ; que c'est en cette seule qualité, & dans cette unique vue, qu'on pratique les cérémonies établies en son honneur. Nous croyons que les rites qu'on observe à l'égard des ancêtres ne sont établis que dans la vue de faire connaître l'amour qu'on a pour eux, & de consacrer le souvenir du bien qu'ils ont fait pendant leur ^{p.303} vie. Quant aux sacrifices au ciel, nous croyons que ce n'est pas au ciel visible, qui est ce ciel que l'on sait au-dessus de nous qu'ils sont offerts ; mais au maître suprême, auteur & conservateur du ciel & de la terre, & de tout ce qu'ils renferment. Tels sont l'interprétation & le sens que nous avons toujours donné aux cérémonies chinoises ; mais comme des étrangers ne sont pas censés pouvoir prononcer ^{p.304} sur ce point important avec la même certitude que les Chinois eux-mêmes, nous osons supplier Votre Majesté de ne pas nous refuser les éclaircissements dont nous avons besoin : nous les attendons avec respect & soumission.

L'empereur lut ce placet avec attention, & l'approuva, comme conforme en tous points à la doctrine religieuse des Chinois.

1700. Cependant Tséouang-rabdan ne pouvait se résoudre à livrer l'infortunée princesse Tchontsihaï, fille du *kaldan* ; & depuis une année entière, il avait été inflexible aux promesses & aux menaces de l'empereur ; mais il fallait enfin céder à la crainte de s'attirer sur les bras

toutes les forces de l'empire ; la soumission de la plupart des princes tartares, & même des Éleutes ^{p.305} Tsing-haï, rendit l'obéissance nécessaire. Il envoya donc la princesse à Pé-king ; mais en conjurant l'empereur d'avoir pitié de son sort, & de ne pas sacrifier une victime innocente à une politique barbare.

Elle y arriva au commencement de l'an **1701**. L'empereur la traita avec bonté & malgré la détermination des grands qui dévouait la mort Septenpartchour, frère de cette infortunée princesse, il lui accorda la vie & la liberté. Bientôt même il signala envers lui sa générosité, en le mettant au nombre de ses gardes du premier ordre ; il le maria convenablement à sa naissance, & lui donna de quoi subsister avec honneur. Il maria aussi la princesse sa sœur à un de ses gardes du second ordre, pour lequel il avait beaucoup d'estime & de bienveillance.

La clémence de Kang-hi & la grandeur d'âme dont il usa envers ces illustres prisonniers, auraient dû fléchir Tséouang-rabdan ; mais rien ne put le faire revenir de ses premières résolutions ; & c'est à son inflexible opiniâtreté, qu'on doit attribuer la principale cause de la guerre que la Chine fut ensuite obligée de faire à Séren-kaldan, son successeur & son fils.

A cette époque, Si-oueï & Ko-oueï-li ¹, deux étrangers européens, & rendirent à Ning-po ² du Tché-kiang, & y ^{p.306} achetèrent un terrain vide, dans le dessein d'y faire bâtir un temple au Tien-tchu, c'est-à-dire, au

¹ C'est-à-dire, les missionnaires Charles de Broisia & Alexis Gollet.

² Autrement appelée *Liampo* par quelques Européens. C'est un excellent port de mer sur la côte orientale de la Chine, & vis-à-vis du Japon, qui n'en est éloigné que d'environ quatre journées. On y voit les plus belles soies de la Chine ; & les marchands chinois de Siam & de Batavia en enlèvent tous les ans. Les habitants de Ning-po font beaucoup de commerce avec le Japon. Les missionnaires, en fondant une église dans cette ville, avaient principalement en vue de procurer de se côté-là une entrée dans la Chine, & peut-être de rentrer dans le Japon, où le christianisme avait été autre fois si florissant. Le père Fouquet, qui parle de cette entreprise dans une lettre en date du vingt-six novembre 1702, imprimée dans le *Ve Recueil des Lettres Édifiantes*, ajoute que le père Gerbillon, alors supérieur général, intéressa des amis puissants & de zélés protecteurs, membres de la cour des Rites, si redoutable aux étrangers & si contraire au christianisme. Ils gagnèrent des voix, & firent donner au vice-roi du Tché-kiang une réponse aussi favorable qu'on pouvait l'espérer. Éditeur.

maître du ciel, en conséquence de l'édit du tribunal des Rites donné en faveur du christianisme, à la deuxième lune de la trente-unième année de Kang-hi (l'an 1692.) Le vice-roi de la province s'opposa à leur zèle : il prétendait que tout ce qu'on pouvait inférer de l'édit, c'est qu'il ne défendait pas d'élever de nouveaux temples au Tien-tchu ; mais qu'il n'en donnait pas la permission formelle. Sous ce prétexte, il donna des ordres sévères de suspendre cette entreprise au moins jusqu'à ce qu'on eût reçu la décision du tribunal des Rites auquel il avait renvoyé la connaissance de cette affaire. Le tribunal ne se pressa pas de répondre ; & sa décision, qui n'arriva qu'une année après, à la huitième lune de l'an **1702**, était conçue dans ces termes :

« Vous êtes dans le doute, si vous devez laisser bâtir à Ning-po un temple au Tien-tchu ; vous dites que l'édit qui a été rendu en faveur de la religion des Européens, ordonne bien de conserver les temples bâtis au Tien-tchu mais non pas d'en construire de nouveaux : vous citez de plus la réponse que nous avons donnée en faveur de l'Européen Léang-hong-gin ¹, qui avait acheté une maison à Min-tchéou-fou dans le ressort de votre province ; vous demandez p.307 s'il faut traiter de la même manière les deux Européens qui sont à Ning-po.

L'édit de l'empereur, que vous alléguiez, rend ce témoignage authentique aux Européens, qu'ils n'ont causé aucun trouble dans l'empire, ni rien fait de répréhensible, & que leur doctrine n'est point mauvaise. Suivant la teneur de cet édit, dont vous ne pouvez vous écarter, vous devez laisser établir les Européens qui veulent élever à Ning-po un temple au Tien-tchu. Recevez cette détermination avec respect, & faites-la notifier à tous les mandarins de votre province.

¹ L'abbé de Lyonne, évêque de Rosalie, & vicaire apostolique du Saint Siège.

Sur la fin de cette année, les mandarins de la province de Kouang-tong eurent quelque démêlés avec certains peuples qui habitent une partie des montagnes de la province de Kouang-si. Ces montagnards, connus sous à nom de Tchang-kolao, n'ont jamais obéi ni aux princes mantchéous, qui règnent aujourd'hui, ni aux princes de la dynastie précédente ; depuis plusieurs siècles, ils défendent leur liberté à la faveur des montagnes qu'ils habitent, & où il est presque impossible de les forcer.

Les mandarins de la province de Kouang-tong, citèrent les chefs de ces Tchang-kolao à comparaître devant leurs tribunaux, pour connaître de quelques différends élevés entre eux & les habitants du Kouang-tong, leurs voisins, avec menace de faire marcher des troupes contre eux, s'ils refusaient de satisfaire à cet ordre. Les Tchang-kolao, assurés de la difficulté qu'on aurait à pénétrer dans leurs montagnes, méprisèrent ces menaces ; & après quelques maltraitements faits au député des mandarins, ils le renvoyèrent sans daigner faire aucune réponse. Ceux-ci outrés d'un procédé aussi insolent, envoyèrent contre eux un corps de quatre à cinq cents soldats, commandé ^{p.308} par des officiers déterminés ; ils voulurent s'assurer de quelque-une des gorges des montagnes, & se présentèrent avec la plus grande valeur ; mais les Tchang-kolao bravèrent tous leurs efforts, & les obligèrent à faire retraite après avoir fait périr la plupart de leurs gens.

1703. Les mandarins rejetèrent cet échec sur le petit nombre de soldats dont ce corps était composé, & ils envoyèrent de nouveau quinze cents hommes, sous la conduite d'un officier-général, dans l'espérance qu'ils viendraient aisément à bout de cette expédition. Les Tchang-kolao attentifs, aux démarches des mandarins-généraux des provinces de Kouang-tong & de Kouang-si, & instruits de la marche de ces quinze cents hommes, fortifièrent avec soin tous les passages, & principalement la gorge des montagnes où s'était donné le dernier combat. Leur courage ne se ralentit point, & ils soutinrent cette seconde attaque avec tant de

supériorité, que les Chinois furent encore contraints, après une perte très considérable, de s'en retourner sans avoir rien fait.

Ce nouvel échec fit d'autant plus de peine aux mandarins des deux provinces, qu'ils avaient entrepris cette expédition de leur chef, & sans en donner avis à la cour ; cependant comme après cette levée de boucliers, ils ne pouvaient reculer sans déshonneur, ni sans donner occasion aux Tchang-kolao d'être encore dans la suite plus hardis que par le passé, le *tsong-ping*, ou lieutenant-général, se proposa d'aller lui-même châtier les rebelles à la tête de deux mille hommes, tirés des deux provinces. Il pénétra assez avant dans ces montagnes sans trouver personne qui l'arrêtât ; & il s'en croyait déjà le maître, lorsque tout à coup il vit les Tchang-kolao descendre de toute part des hauteurs pour lui couper le chemin du retour. ^{p.309} Le *tsong-ping* considérant le danger, fit aussitôt rebrousser chemin à ses gens. Les Tchang-kolao s'étaient un peu trop pressés ; cependant ils l'attaquèrent vivement, & il s'en fallut peu qu'il ne tombât lui-même entre leurs mains.

Ce lieutenant-général étant de retour à Koueï-lin, capitale du Kouang-si, instruisit les grands mandarins des deux provinces du peu de succès qu'il avait eu, & de la difficulté qu'il y avait à forcer les Tchang-kolao dans leurs montagnes, pour peu qu'ils voulussent les garder avec soin.

Le *tsong-tou*, ou gouverneur-général, les vice-rois des deux provinces, les généraux des troupes, après avoir consulté sur cela, conclurent que l'empereur n'ayant point été informé de cette guerre, il fallait la discontinuer, & proposer aux Tchang-kolao des voies d'accommodement. On promit à ces montagnards de leur accorder quelque liberté pour le commerce moyennant qu'ils maintiendraient leurs gens, & s'obligeraient à les punir sévèrement s'ils venaient à causer quelque désordre. Les Tchang-kolao acceptèrent ces conditions sans la moindre difficulté ; & ainsi fut terminée une guerre qui pouvait devenir très meurtrière, & dont les mandarins-généraux des provinces de Kouang-tong & de Kouang-si étaient les seuls auteurs.

L'an **1704**, quarante-troisième de Kang-hi, un grand d'Europe, appelé To-lo ¹, envoyé du *kiao-hoa-hoang* (ou du souverain pontife), arriva à

¹ Ou Charles-Thomas Maillard de Tournon, archevêque titulaire d'Antioche, envoyé en Chine par le pape Clément XI, avec la qualité de patriarche des Indes & de Légat *a latere*, près de l'empereur Kang-hi. Il arriva à Canton le huit avril 1705. Il était chargé de publier un décret de ce pontife, en date du vingt novembre 1704 qui condamnait les cérémonies chinoises contre l'opinion de plusieurs missionnaires ; mais il le tint secret, dans la vue de disposer ces missionnaires à obéir de leur propre mouvement aux ordres du Saint-Siège. Ayant écrit aux jésuites de Pé-king d'avertir l'empereur de son arrivée à Canton, ce monarque l'appela à la cour, pour laquelle il partit au mois de septembre 1705. Pendant la route il fut traité avec de grands honneurs. Kang-hi le goûta beaucoup ; & dès la première audience qu'il lui donna, il conçut la plus haute idée du pontife qui l'envoyait, & avec lequel il parut avoir envie d'établir une étroite correspondance. Il accorda même au patriarche, qu'il y eût toujours à la cour de Pé-king comme un nonce, supérieur de tous les missionnaires, & chargea l'abbé Sabino Mariani, de porter à Clément XI, les présents qu'il lui destinait ; en retour de ceux que le patriarche lui avait offerts de la part de ce pontife ; mais ces arrangements n'eurent pas lieu, par l'intrigue, à ce que l'on soupçonne, des missionnaires de Pé-king, intéressés à n'être point éclairés de si près. Kang-hi, à leur sollicitation, donna un contre-ordre à l'envoyé ; & il fit entendre qu'il suffisait, pour remplir la fonction de résident de la part du pape, de l'un des jésuites qui étaient déjà à la cour, sans qu'il fût nécessaire d'en envoyer d'Europe. On peut consulter la *Relation abrégée* du dominicain Gonzalès de Saint-Pierre, les *Mémoires pour Rome*, imprimés en 1709, dans lesquels se trouvent le *Décret* de Clément XI, & le *Mandement* du cardinal de Tournon.

Des mandarins lui demandèrent, de la part de l'empereur, comment la déclaration de ce monarque (rapportée ci-dessus, page 304) avait été reçue en Europe. Cette question couvrait un piège dangereux, parce qu'en avouant qu'on n'y avait pas eu d'égard, c'était s'exposer manifestement à tout le ressentiment de ce prince. Il s'en tira avec sagesse répondit, qu'à la vérité on avait apporté à Rome une copie de cette déclaration, mais qu'elle n'avait pas paru authentique. Le patriarche, chagrin & mécontent, jugeant que l'empereur, qu'on avait indisposé contre lui, ne reviendrait pas, demanda son audience de congé, & partit de Pé-king le vingt-huit août 1706, pour retourner à Canton laissant Charles Maigrot, vicaire apostolique du Fou-kien, & évêque de Conon, en butte à la plupart des missionnaires de cette capitale, & au ressentiment de l'empereur, qui l'avait fait emprisonner chez les jésuites, & le condamna depuis à être chargé de chaînes, à recevoir quarante coups de bâton, & à être exilé en Tartarie pour le reste de ses jours.

M. le légat fut reconduit avec le même appareil qu'il était venu ; il espérait être rendu assez à temps à Canton pour se rembarquer pour l'Europe ; mais comme les barques de son escorte appartenaient à l'empereur, il s'aperçut bientôt de la lenteur affectée des officiers qui le conduisaient, sans doute par des ordres secret, & pour lui faire manquer le temps propre à l'embarquement : on voulait donner aux jésuites Barros & Bauvolier, députés de la part de l'empereur vers le souverain pontife, celui de le prévenir en Europe sans être accompagnés de personne qui pût les contredire. Il n'arriva à Nan-king que le dix-sept décembre 1706, & on l'y amusa encore trois mois, sous prétexte de préparatifs nécessaires pour le chemin, assez long, qui lui restait jusqu'à Canton. Il employa utilement ce temps à terminer beaucoup d'affaires. Ce fut dans cette ville qu'il eut connaissance de l'édit de l'empereur, qui bannissait de tout l'empire, & à perpétuité, l'évêque de Conon, ainsi que MM. Mezza-Falcé, vicaire apostolique du Tché-kiang, & Guéti, missionnaire apostolique. Cet édit, daté du treize de la onzième lune chinoise de l'an 1706, portait un coup encore plus fâcheux à la religion ; il défendait aux missionnaires de rester à la Chine, sans une permission expresse & par écrit, de la cour, qui ne devait leur accorder des lettres-patentes qu'autant qu'ils paraîtraient disposés à approuver la doctrine de Confucius & les cultes chinois, & qu'ils promettaient avec serment de ne retourner jamais en Europe.

Kouang-tchéou, ou Canton, capitale de la province de ce nom, où il demeura une année entière sans qu'il parût se disposer à venir à la cour.

^{p.310} **1705.** L'année suivante, le vingt-sept de la cinquième lune, Min-ming-ngo, Siu-gé-chin, Ngan-to & Tchang-tching, offrirent un placet à l'empereur, dans lequel, après avoir expliqué les ^{p.311} qualités & la commission de To-lo, arrivé à Kouang-tchéou, ils priaient l'empereur de permettre qu'il vînt à la cour s'informer de sa santé. Kang-hi, quelques jours après, répondit : ^{p.312}

« Puisque To-lo est un homme qui cultive la vertu, qu'il vient à la Chine pour s'y informer de ce qui regarde votre loi, & qu'il n'est envoyé par aucun des rois d'Europe pour faire hommage payer tribut, qu'il s'habille à la chinoise & qu'il vienne à la cour.

Le légat, qui ne s'était ouvert jusque là qu'en secret, sur le décret dont il était porteur, se détermina enfin à le publier, le vingt-cinq de janvier 1707. C'était un coup de foudre pour ceux qui s'y étaient opposés ; ils s'attendaient d'autant moins à cet acte de vigueur que le légat avait tout à craindre de leur ressentiment & de la colère de l'empereur, puisqu'il se trouvait en leur puissance : cependant les missionnaires ne trouvèrent pas d'autre parti que d'en appeler au saint Siège ; ce qu'ils firent le vingt-huit mai suivant.

Le légat partit de Nan-king le dix-sept mars, & arriva à Canton le vingt-quatre mai ; au lieu de lui laisser la liberté de se rembarquer pour l'Europe, deux envoyés de la cour lui signifièrent, en présence du *tsong-tou*, un ordre de se retirer à Macao, et d'y attendre le retour des pères Barros & Bauvolier, envoyés à Rome. Il y arriva le trente de juin 1707 ; il y éprouva toutes sortes de désagréments de la part du capitaine-général de Macao, qui lui défendit d'exercer aucune juridiction dans cette ville ; &, sous prétexte de lui faire honneur, lui donna une garde qui le constitua prisonnier dans la maison que ce prélat avait louée près de la mer. L'évêque de Macao lui signifia, par un monitoire, qu'il eût, sous peine d'excommunication, à révoquer les actes qu'il avait pu exercer jusque là ; &, dans la chaire même, on poussa l'animosité jusqu'à le comparer à Lucifer.

On eut la barbarie de lui ôter la plupart de ses gens, dont quelques-uns subirent la bastonnade, & plusieurs autres indignités. Il n'eut de consolation que dans les Chinois chrétiens qui étaient à son service, mais qu'on trouva encore moyen de lui enlever ; & les dominicains & les augustins qui voulurent lui rendre leurs devoirs, furent assiégés dans leurs couvents. Quoique toutes ces vexations se fissent au nom de l'empereur, comme dans le fait ce prince n'en savait rien, on apportait les plus grandes précautions pour qu'il n'en fût jamais instruit, non plus que Sa Sainteté à Rome. La promotion de M. de Toumon au cardinalat, dont la nouvelle fut apportée à Macao le 17 août 1709, acheva de perdre ce prélat : on enferma dans la forteresse six missionnaires, chargés de la lui annoncer de la part du pontife ; & lui-même resserré plus étroitement que jamais, fut réduit, pour toute nourriture, à boire de l'eau de la mer qui entraînait dans le puits de sa maison, & à ce qu'une femme âgée trouva le moyen de lui fournir secrètement pendant quelque temps. Enfin il mourut, dit-on, d'un accident soudain, qui avait les apparences d'une apoplexie, le huit de juin 1710. Voyez les *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine*, ou *Relation de M. le Cardinal de Tournon*. Éditeur.

Vous, Heskens ¹, écrivez aux *tsong-tou* & vice-roi de Kouang-tong, de lui fournir abondamment tout ce qu'il faut pour venir avec honneur, & au plus tôt, à Pé-king, & qu'il soit défrayé pendant toute sa route.

Il n'arriva à Pé-king qu'à la dixième lune de cette année. Lorsque l'empereur sut qu'il n'était plus qu'à quelques journées de cette ville, qu'il ne venait qu'en barque, il envoya au-devant de lui les fils du *tsong-tou* & du vice-roi du Kouang-tong, avec les Européens Tchang-tching ², Sou-lin & Leï-hiao-ssé jusqu'à Tien-tsin-oueï. Ils le trouvèrent malade, & p.313 s'empressant à lui faire fournir tout ce qui lui était nécessaire pour achever son voyage commodément, ils le conduisirent au *Tien-tchu-tang* ³ des Européens situé dans l'enceinte du *Hoang-tching* ou du *palais impérial*, où on lui avait préparé son logement.

A son arrivée, Kang-hi lui envoya des mandarins de sa présence, & lui fit l'honneur de s'informer de l'état de sa santé. **1706**. Pendant le séjour de ce prélat à Pé-king, qui fut de plus d'un an, il lui envoya des plats de sa table, & lui accorda plusieurs audiences. Il le fit reconduire jusqu'à Kouang-tong avec les mêmes honneurs.

L'an **1707**, Kang-hi fit la visite des provinces méridionales de la Chine, & il fut reçu avec tant de magnificence, surtout dans celles de Tché-kiang & de Kiang-nan, qu'elles en souffrirent considérablement pendant plusieurs années ; ce qui détermina ce monarque à supprimer ces voyages ⁴.

¹ Mandarin de sa présence, qui se fit chrétien.

² Tchang-tching est le père Gerbillon ; Soulin, le père Joseph Suarès ; & Leï-hiao-ssé, le père Jean-Baptiste Régis, tous trois jésuites.

³ Maison des jésuites français. *Tien-tchu-tang* exprime en chinois le *temple du maître du ciel*.

⁴ Kang-hi visita plusieurs fois les provinces méridionales de son empire. Dans le voyage qu'il fit au commencement de l'an 1689, il passa par les villes de Sou-tchéou, de Hang-tchéou de Nan-king. Le père de Fontaney, qui était alors dans cette dernière ville, le vit passer à cheval, suivi de ses gardes du corps & de deux ou trois mille cavaliers. La ville vint recevoir ce monarque avec des étendards, des drapeaux de soie, des dais, des parasols, & d'autres ornements sans nombre.

De retour à Pé-king, Kang-hi qui veillait sans cesse à tout ^{p.314} ce qui pouvait contribuer aux avantages & à la gloire de son règne, désira de faire dresser une carte exacte qui réunît sous un seul coup d'œil toutes les parties de son empire, & il choisit pour l'exécution de ce dessein, les mathématiciens européens attachés à son service, auxquels il avait accordé, l'année précédente, des *piao* ou lettres-patentes, après qu'ils se furent engagés avec serment de ne jamais retourner en Europe, leur patrie ; ainsi comme il était d'ailleurs assuré de leur zèle & de leur science, il ne douta pas qu'ils ne vinrent à bout de cette grande entreprise ; il leur donna pour adjoints les mandarins qui pouvaient leur être nécessaires, & il fournit libéralement à tous les frais.

1708. Il ne se proposa d'abord que de faire la carte de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Pé-tsin, Leï-hiao-ssé & Tou-té-meï (c'est-à-dire, les missionnaires Bouvet, Régis & Jartoux) qu'il nomma pour cet effet, partirent de Pé-king au commencement de l'an 1708, & se rendirent à Tien-tsing-oueï, près de la mer Orientale, d'où ils remontèrent au nord, le long de cette mer jusqu'à Chan-haï-koan, où commence la grande muraille, qu'ils suivirent dans tous ses détours jusqu'à Kia-yu-koan, près de Sou-tchéou, à l'extrémité septentrionale du Chen-si. De ce point, descendant jusqu'à Si-ning, les mathématiciens & les mandarins qui les accompagnaient, reprirent la route de la cour. Pé-tsin y était déjà retourné de Chin-mou-hien, où il était tombé malade.

L'empereur qui avait parcouru plusieurs fois la grande muraille depuis Tchang-kia-kéou jusqu'à Ning-hia, & l'avait fait en géomètre & en observateur exact, fut si content de leur travail, qu'il nomma de nouveau ces deux Européens, auxquels il joignit Feï-yng (Frédéli, missionnaire

« De vingt pas en vingt pas, ajoute-t-il, on avait élevé dans les rues des arcs de triomphe, revêtus de brocard, & ornés de festons, de rubans & de houppes de soie, sous lesquels il passait. Il y avait dans les rues un monde infini ; mais dans un si grand respect, & dans un silence si profond, qu'on n'entendait pas le moindre bruit. Il séjourna trois jours dans cette ville, à la prière des habitants. Il fut curieux de voir l'ancien observatoire nommé Koan-sing-taï ; il y observa le Canope, étoile du sud, que les Chinois appellent *Lao-gin-sing*, ou *l'étoile des vieillards*. Kang-hi partit de cette ville le vingt-deux mars pour retourner à Pé-king. *Lettres Édifiantes*, Recueil VII [cf. [édition doc/pdf](#), p. 218]. Éditeur.

allemand), pour lever ^{p.315} la carte du Léao-tong & de la Tartarie orientale. Ces mathématiciens allèrent droit à Chan-haï-koan, dont ils avaient déjà reconnu la position ; & après avoir parcouru tout le Léao-tong, ils entrèrent dans le pays des Mantchéous, & ensuite dans celui des *Yu-pi-ta-tsé*, ou *Tartares à peaux de poisson*, d'où ils remontèrent jusqu'au Toudou, plus à l'est que Pé-king de vingt degrés. Lorsqu'ils furent parvenus à cette hauteur, ils commencèrent à se rapprocher de la cour, & levèrent, avant que de s'y rendre, la carte des différents départements de Yong-ping-fou, une des principales villes du Pé-tché-li ; ouvrage qui fit désirer à l'empereur, aussitôt après leur retour, de leur faire lever de même cette province en entier ; & pour cet effet, il les fit repartir immédiatement après les fêtes de la nouvelle année de **1709**. Cette carte étant finie, leur accordant à peine quelques jours de repos, il leur donna des ordres de repasser en Tartarie pour achever celle de cette vaste contrée. En conséquence de ces nouveaux ordres, ils prirent leur route du côté de Parin ; & commençant par Sou-laï-po, ils remontèrent jusqu'au onzième degré de longitude orientale, par rapport à Pé-king, jusqu'au fleuve Sahalien-oula, d'où continuant leur route du côté de l'ouest, entre les cinquante, cinquante-un, cinquante-deuxième degrés de latitude, ils touchèrent presque, en s'en revenant à Pé-king, à la longitude de cette capitale de l'empire.

Deux nouveaux mathématiciens, Chan-yao-tchen (le père Fabri-Bonjours), & Maï-ta-tching (Antoine Cordoso), envoyés, le premier par le *kiao-hoa-hoang* ou le pape, l'autre par le roi de Portugal, étant abordés à Canton, l'empereur les manda à la cour, où ils arrivèrent au commencement de 1711. Chan-yao-tchen fut nommé pour aller avec Tou-té-meï & Feï-yng, ^{p.316} continuer la carte de Tartarie ; tandis que Maï-ta-tching, donné pour second à Leï-hiao-ssé (Régis), alla, par les mêmes ordres, dresser avec lui la carte du Chan-tong.

A mesure que cette grande & utile entreprise s'avancait, Kang-hi marquait plus d'empressement de la voir finir, & il demanda aux

missionnaires de sa cour, ceux de leurs confrères répandus dans les provinces de la Chine, qui pouvaient aider à l'accélérer ; ils lui indiquèrent Tang-chan-hien (Vincent du Tartre), Té-mano (Romain Hindérer), & enfin Fong-ping-tching (Antoine de Mailla) qui était alors à Kiéou-kiang-fou dans le Kiang-si. Le monarque forma trois bandes de ces savants mathématiciens. Tou-té-meï & Chan-yao-tchen furent chargés de lever la carte du pays d'Ortous, borné au sud par la grande muraille ; au nord, à l'est & à l'ouest par le Hoang-ho. Tang-chan-hien & Maï-ta-tching achevèrent celles des provinces de Chen-si & de Chan-si ; & comme ils remplirent promptement cette tâche, à leur retour à Pé-king, après qu'ils eurent assisté aux réjouissances & aux fêtes magnifiques qu'on y fit à la troisième lune de 1713, pour célébrer la naissance de l'empereur, qui entrait dans la soixantième année de son âge, ils reçurent des ordres d'aller faire les mêmes opérations dans les provinces de Kiang-si, de Kouang-tong & de Kouang-si : Feï-yng & Chan-yao-tchen furent chargés de dresser les cartes de Ssé-tchuen & de Yun-nan.

Les géographes à qui le Tché-kiang & le Fou-kien étaient tombés en partage, ne purent présenter leur travail à l'empereur qu'à la neuvième lune de l'an 1714. Peu de temps après, Chan-yao-tchen & un mandarin du nombre de ses collègues, moururent dans le Yun-nan ; pour les remplacer, le monarque envoya un autre mandarin & Leï-hiao-ssé, qu'il p.³¹⁷ chargea de plus de la description du Koué-tchéou & du Hou-kouang, les deux seules provinces qui restaient encore à faire, & dont ils vinrent à bout dans le cours de l'année 1715. Ainsi ce grand ouvrage dont la gloire est due principalement aux mathématiciens français fut terminé dans l'espace d'un petit nombre d'années ; & quoiqu'il laisse encore beaucoup d'incertitude sur plusieurs positions de différents endroits de la Tartarie, on peut l'envisager néanmoins comme un excellent morceau de géographie, qui donne de ces vastes contrées de la haute Asie, des connaissances beaucoup plus détaillées & plus exactes que tout ce qu'on en avait avant cette époque.

Cette même année, 1709 ¹, l'empereur au retour d'un voyage de Tartarie, fit arrêter & charger de fers le prince héritier, qu'on trouva moyen de lui rendre suspect, & qu'on accusa d'avoir travaillé sourdement à monter sur le trône ^{p.318} pendant son absence. On lui enleva ses enfants & ses principaux officiers ; un tireur d'horoscope, qui avait souvent prédit que ce prince ne serait jamais empereur, s'il ne l'était à une certaine année qu'il lui marqua, fut condamné au dernier supplice & coupé en mille pièces. La disgrâce du prince héritier, la première personne de l'État après l'empereur, intéressa tout l'empire, & le monarque se vit obligé de manifester les motifs qui l'avaient porté à cette action d'éclat. Les papiers publics furent bientôt remplis d'anecdotes & d'invectives contre le prétendu criminel, dont on rechercha la conduite depuis la plus tendre enfance.

Le fils aîné de l'empereur, connu sous le titre de premier régule, était l'auteur de toute cette intrigue. Son but était de perdre le prince héritier, son frère, & de s'élever ensuite au poste éminent qu'il occupait ; mais de nouvelles lumières découvrirent l'innocence du prince déposé & les artifices qu'on avait imaginé pour le rendre criminel aux yeux du monarque. Le premier régule avait eu recours à la magie ; & à l'instigation de quelques lamas, instruits dans l'art des prestiges, il avait

¹ Du Halde marque cet événement à l'an 1706, XXVI^e année du cycle ; mais il se trompe visiblement, & il faut restituer l'an 1709, auquel répond cette XXVI^e année du cycle. Il a tiré ce trait historique d'une lettre du père d'Entrecolles, datée de Jao-tchéou, le dix-sept juillet 1709*, & imprimée dans le [Xe Recueil des Lettres Édifiantes](#). On fait honneur de la guérison du monarque chinois à frère Rhodes, jésuite, qui entendait bien la pharmacie, dit-on, & ne manquait ni d'habileté ni d'expérience. Le missionnaire ajoute, dans cette même lettre que Kang-hi saisit cette occasion de faire connaître, par un acte authentique, l'idée qu'il avait des missionnaires ; l'éloge qu'il y fait de leur conduite & de leur attachement à sa personne, était conçu en ces termes :

« Vous, Européens, que j'emploie dans l'intérieur de mon palais, vous m'avez toujours servi avec zèle & affection, sans qu'on ait eu jusqu'ici le moindre reproche à vous faire. Bien des Chinois se défient de vous ; mais pour moi, qui fais soigneusement observer toutes vos démarches, & qui n'y ai jamais rien trouvé qui ne fût dans l'ordre, je suis si convaincu de votre droiture & de votre bonne foi, que je dis hautement qu'il faut se fier vous, & vous croire. »

Le père d'Entrecolles prétend que ces derniers mots avaient déjà servi à la conversion de plusieurs Chinois. Éditeur.

*[c.a. : la lettre du père d'Entrecolles est en fait datée du dix-sept juillet 1707.]

fait enterrer en Tartarie une statue avec des cérémonies particulières, ainsi que cela s'était déjà pratiqué, au rapport de l'Histoire, dans de semblables occasions. On arrêta les lamas, & la statue fut déterrée. L'empereur indigné contre le régule, le condamna au châtement qu'il méritait, & lui donna son palais pour prison.

Cependant Kang-hi, que ces dissensions domestiques plongèrent dans une mélancolie profonde, fut attaqué de violentes palpitations de cœur qui firent craindre pour sa vie : il demanda à voir le prince héritier, qui parut devant lui dans l'équipage d'un criminel, & lui tira des larmes en faisant p.³¹⁹ entendre le cri de l'innocence calomniée. Le monarque attendri, pensa à rendre la liberté à un fils dont l'innocence venait d'être reconnue ; mais la plupart des courtisans qui avaient contribué à sa déposition par leurs conseils, craignant qu'une fois rétabli, il ne fît éclater contre eux un juste ressentiment, répondirent froidement au monarque, qui les consultait, qu'il était le maître & pouvait ordonner ce qu'il jugerait à propos. Quelques-uns même lui insinuèrent qu'il était temps de mettre ordre au repos de l'État, en se nommant un successeur, & ils lui proposèrent son huitième fils, pour lequel ils témoignèrent beaucoup d'estime : par là ils donnaient adroitement l'exclusion au prince héritier.

Kang-hi piqué du peu de condescendance que ses ministres avaient pour ses volontés, cassa les principaux d'entre eux, & éloigna ceux de ses favoris qui avaient été le plus opposés au rétablissement du prince héritier. Cette action de vigueur apaisa tout, & bientôt on ne fut plus occupé dans tout l'empire, qu'à marquer, par des fêtes publiques, la joie qu'on eut de voir le prince rentrer dans sa dignité : on joua une comédie tirée d'un trait d'histoire ancienne, qui avait le plus étroit rapport à cet événement. Le régule condamné à une prison perpétuelle, tomba dans l'abîme où il espérait précipiter un frère que sa qualité de fils d'une impératrice mettait au-dessus de lui, quoiqu'il ne fût que son puîné ; on punit de mort les lamas, & sept de ses officiers qui avaient le plus trempé dans cette conspiration. Le monarque se plaignit amèrement à

ceux qui étaient chargés de l'éducation des princes, de ce qu'ils souffraient que ses enfants s'adonnassent à la magie & à des superstitions qui mettaient le trouble & la division dans sa famille : après quoi il accorda un pardon général, ^{p.320} c'est-à-dire, qu'il remit toutes les tailles dont les particuliers étaient redevables, diminua les peines auxquelles les criminels avaient été condamnés, & fit rendre la liberté aux moins coupables. Jamais il ne fit éclater davantage que dans cette occasion, le prodigieux ascendant que la nature, l'expérience, la politique, & un règne des plus longs & des plus heureux lui avaient donné sur ses sujets.

Cependant la maladie de Kang-hi augmentait chaque jour, & l'avait réduit à un état de faiblesse, qui ne laissait plus d'espérance aux médecins chinois. On eut recours aux Européens, qui conseillèrent la confection d'Alkermès, & l'usage du vin de Canarie : en peu de temps il guérit, & ses forces se rétablirent. Pour en convaincre ses sujets, & leur marquer en même temps combien il était sensible à leur attachement, il parut, pour la seconde fois de son règne, dans les rues de Pé-king sans faire retirer personne.

Le rétablissement du prince héritier ne fut pas durable & dans la suite il demeura déchu du titre & des prérogatives de son rang, pour des fautes plus réelles envers la personne de son père ¹.

Vers la fin de **1716**, les mandarins des côtes maritimes représentèrent ² à l'empereur que plusieurs vaisseaux chinois transportaient hors de la Chine une grande quantité de riz, & que ceux qui faisaient cette exportation, entretenaient d'étroites ^{p.321} liaisons avec les Chinois établis à Batavie. Le monarque désirant leur faire droit sur

¹ Il n'est point parlé dans la lettre du père d'Entrecolles de cette nouvelle disgrâce du prince héritier, annoncée dans Du Halde, qui ne cite point ses autorités ; cependant ce qui sera rapporté à l'année 1718, supposé en effet ce second événement, & c'est ce qui m'a engagé à ne le point négliger ici. Éditeur.

² Voyez la seconde lettre du père de [Mailla, en date de Pé-king, le cinq juin 1717](#), insérée dans le *XIVe Recueil des Lettres Edifiantes* ; ce que je dis ici en est extrait. Éditeur.

ces plaintes, défendit, sous de grièves peines, qu'aucun vaisseau chinois, sous prétexte de commerce, allât dans les contrées qui sont au midi de la Chine. Cette défense fut portée à la fin du mois de janvier **1717**, & consignée dans les papiers publics.

Un *tsong-ping*, ou mandarin de guerre du second ordre, nommé Tchîn-mao, qui commandait dans la province de Canton, prit occasion de cette défense pour présenter à l'empereur une requête, dans laquelle il se déchaîne contre les Européens qui trafiquent à la Chine, contre la religion chrétienne, & engage à prendre des précautions par rapport aux côtes maritimes. Il annonce d'abord, qu'après avoir visité les côtes maritimes vers l'orient & l'occident, ainsi que toutes les îles de la mer de sa juridiction, il avait été effrayé ensuite, en arrivant à Macao, de voir dans le port de cette ville plus de dix vaisseaux appartenant aux Hong-mao, c'est-à-dire, aux *cheveux roux* ¹ qui faisaient voile vers Canton pour leur commerce. Il annonce qu'ayant vécu sur les vaisseaux dès sa plus tendre jeunesse & traversé plusieurs mers, il avait voyagé au Japon, au royaume de Siam, à la Cochinchine, au Tong-king, à Batavie, à Manille, ce qui l'avait mis à portée de connaître les mœurs de ces peuples, leurs coutumes & la politique de leur gouvernement, dont il pouvait parler avec expérience.

« Vers l'orient de la Chine, continue-t-il, il n'y a d'État considérable que le Japon ; les autres sont fort peu de chose, & le seul royaume de Lieou-kiéou mérite quelque attention. Tous les fleuves de ces royaumes dirigent leur cours vers ^{p.322} l'orient, & à dire vrai, on ne trouve nul autre royaume jusqu'à la province de Fou-kien, de laquelle dépend l'île de Formose. A l'ouest, sont les royaumes de Siam, de la Cochinchine & du Tong-king, qui confinent avec Kiong-tchéou-fou, ville à l'extrémité méridionale de notre empire.

¹ Termes par lesquels on entend également les Anglais & les Hollandais.

On découvre au midi plusieurs royaumes de Barbares ; tels sont Johor, Malaca, Achem, &c. Ces royaumes, quoique d'une petite étendue, ont cependant leurs lois particulières, auxquelles ils se conforment ; mais ils n'oseraient jamais porter des vues ambitieuses sur les terres des autres princes. L'édit de Votre Majesté ne regarde que les ports de Batavie & de Manille, qui appartiennent aux Européens.

Lorsque je considère tous les royaumes barbares qui sont au-delà des mers, il me semble que celui du Japon l'emporte sur les autres en force & en puissance. Sous la dynastie des Ming, il s'éleva une grande révolte suscitée par quelques scélérats de notre empire ; cependant les peuples du Japon ont continué paisiblement leur commerce avec nous. Les rois de Lieou-kiéou tiennent de nous les lois, par lesquelles ils se gouvernent depuis plusieurs siècles. L'île de Formose nous est soumise ; les royaumes de Siam, de Tong-king, & les autres, nous paient tous les ans un tribut, & ils n'ont aucune mauvaise intention. On n'a donc à craindre que de la part des Européens, les plus méchants & les plus intraitables de tous les hommes.

Hong-mao est un nom commun à tous les Barbares qui habitent les terres situées entre le septentrion & l'orient ; savoir, Yn-kouéli ¹, Yu-tsé, Laholansi, Holan, ces royaumes _{p.323} sont ou d'Europe ou des Indes ; mais bien qu'ils soient différents les uns des autres, les peuples en sont également barbares. Les Laholansi le sont encore davantage : semblables à des tigres & à des loups féroces, ils jettent la consternation & l'effroi dans tous les vaisseaux, soit des marchands, soit des Barbares, & il

¹ On peut juger, par l'exposé de ces noms, de l'ignorance de Tsong-ping, en fait de géographie, Yn-kéli est l'Angleterre ; on ne sait ce qu'il entend par Yu-tsé ; & enfin, Laholansi & Holan, sont l'un & l'autre la Hollande, dont il fait deux royaumes distincts. Quand il dit que ces royaumes appartiennent à l'Europe ou aux Indes, il faut l'entendre des établissements que ces royaumes d'Europe ont aux Indes. Éditeur.

n'y en a aucun qui puisse tenir contre leurs efforts. S'ils abordent à quelque continent, ils s'occupent sur-le-champ des moyens de s'en rendre maîtres. Les vaisseaux qu'ils montent sont à l'épreuve des vents les plus furieux & des plus fortes tempêtes. Chacun de ces vaisseaux est au moins du port de cent pièces de canon ; rien ne peut leur résister. Nous l'éprouvâmes l'année dernière ¹ dans le port d'Emouï ; quelle frayeur ne causa pas l'entreprise d'un seul de ces vaisseaux ? Et que ne doit-on pas appréhender de plus de dix qui ont abordé cette année à Canton ! Les étrangers qui demeurent à Macao tirent leur origine du même pays ; ils parlent la même langue, leurs coutumes sont les mêmes ; & de plus, ils ont ensemble les plus étroites liaisons. Il ne sera plus temps de remédier au mal, si on ne l'arrête dans sa source ; & j'espère que Votre Majesté donnera ordre aux principaux mandarins des provinces de prendre les mesures propres à le prévenir. Il paraîtrait nécessaire d'obliger tous les capitaines de désarmer leurs vaisseaux avant que de leur permettre d'entrer dans le port, ou p.324 de les renfermer dans une forteresse tout le temps qu'ils mettront à charger leurs cargaisons ; ou enfin de ne leur pas accorder de venir en si grand nombre à la fois, mais les uns après les autres : jusqu'à ce qu'ils se soient entièrement défaits de leurs manières féroces & barbares, ce sera le moyen de nous maintenir dans la paix dont nous jouissons.

Il y a un autre article qui concerne le christianisme. Cette religion a été apportée d'Europe à Manille. Sous la dynastie précédente des Ming, ceux de Manille commerçaient avec les Japonais ; les Européens se servirent de leur religion pour changer le cœur des Japonais : ils en gagnèrent un grand

¹ Un marchand chinois, après avoir reçu l'argent d'un Anglais, refusa de lui livrer la marchandise ; celui-ci se fit justice lui-même, & s'empara d'une barque appartenant mandarin chinois.

nombre, & attaquèrent ensuite le royaume au-dedans & au-dehors : il s'en fallut peu qu'ils ne s'en rendissent entièrement les maîtres ; mais ayant été repoussés vigoureusement, ils se retirèrent vers les royaumes d'occident. Ils ont encore des vues sur le Japon, & ils ne désespèrent pas d'en faire la conquête.

Rien, ce me semble, ne les autorise à bâtir des églises dans toutes les provinces de la Chine. Ils répandent de grandes sommes d'argent ; ils rassemblent, à certains jours, une infinité de gens de la lie du peuple pour faire leurs cérémonies. Ils examinent nos lois ¹ & nos coutumes ; ils ^{p.325} dressent des cartes de nos montagnes & de nos fleuves ; ils s'efforcent de gagner le peuple. Je ne vois pas quel est leur dessein, & il ne m'appartient pas de le pénétrer ; je sais cependant que leur religion a été apportée d'Europe à Manille, que Manille a été subjuguée par les Européens ; que ces Européens sont si barbares, que, sous prétexte de la religion, ils ont songé à s'emparer du Japon, comme ils ont fait de Manille ; qu'ils ont bâti plusieurs églises à Canton & ailleurs, & ont mis dans leurs intérêts une infinité de personnes. Ajoutez à cela qu'ils sont de la même nation que ceux qui viennent dans ces formidables vaisseaux dont j'ai parlé. Mais je me repose entièrement sur la sagesse des augustes tribunaux de l'empire, & je m'assure qu'ils ne permettront pas à ces viles plantes de croître & de se fortifier. Le péril est grand : les plus petits ruisseaux deviennent de grands fleuves ; & si on n'élague les branches des arbres lorsqu'elles sont encore tendres, on ne peut les

¹ *Ils examinent nos lois, &c.* Pour entendre ceci, il est bon de dire que quand les missionnaires mathématiciens étaient occupés à dresser la carte de l'empire, Kang-hi donna des ordres pour qu'on leur communiquât certains livres qui se conservent dans chaque ville, & sont entre les mains des seuls mandarins. Ils s'impriment secrètement, & ne sont point exposés en vente. Ces livres sont très anciens, & à chaque réimpression, on y ajoute ce qui peut contribuer à leur perfection. Ils contiennent une topographie du territoire de la ville ; ce qu'elle a de plus rare & de plus remarquable relativement à histoire naturelle ; une notice des

couper dans la suite qu'avec la cognée. Je finis en suppliant très humblement Votre Majesté d'examiner les motifs de cette requête ; de déclarer sur cela ses intentions, & de les faire connaître dans les provinces.

L'empereur examina cette requête, qu'il communiqua aux tribunaux pour lui en faire leur rapport. Le seize d'avril, les chefs de tous les tribunaux, réunis dans une assemblée générale, portèrent cette sentence :

« On a trouvé dans les archives des tribunaux, que l'an 1669 Kang-hi avait porté l'édit suivant. La religion chrétienne s'étend de plus en plus dans les provinces, quoiqu'on n'en ait permis l'exercice qu'à Ferdinand Verbiest & à ses collègues : Peut-être bâtit-on des églises dans la province de Pé-tchéli & dans ^{p.326} les autres provinces ; peut-être y en a-t-il qui embrassent cette loi : c'est pourquoi il est à propos de la défendre. Que cet édit soit exactement suivi.

Cet édit se conserve avec respect dans les archives des tribunaux. Il y a fort longtemps qu'on a défendu dans toutes les provinces de bâtir des églises & d'embrasser la loi chrétienne. On trouvera sans doute des gens de la lie du peuple qui ne font pas le cas qu'ils doivent de cette défense. Tchîn-mao soutient dans sa requête, qu'on bâtit des églises dans toutes les provinces ; que plusieurs personnes de la populace embrassent cette religion, qu'on ne doit pas permettre à ces viles plantes de croître & de se fortifier. Vu ce qui est contenu dans sa requête, nous déclarons qu'on accordera le pardon dans toutes les provinces de l'empire, à ceux qui, depuis la publication de cette défense, ont embrassé la loi chrétienne, pourvu qu'ils se repentent de leur faute, & qu'ils contribuent à détruire entièrement les églises, en sorte qu'il n'en reste plus les moindres vestiges ; que ceux qui voudront

grands hommes qui se sont signalés en divers temps, &c. Voy. l'*Épître dédicatoire*, mise à la tête du *XIVe Recueil des Lettres Édifiantes*. Éditeur.

persévérer dans cette religion seront traités avec la même rigueur que des rebelles ; & que les mandarins qui négligeront d'en faire la recherche, seront punis de la même manière que les mandarins peu soigneux à découvrir les rebelles. Quant aux missionnaires européens, que les mandarins d'armes & de lettres en fassent d'exactes perquisitions, & qu'ils les dénoncent aussitôt aux premiers mandarins. Que les *tsong-tou*, les *fou-yuen*, les *ti-tou* & les *tsong-ping* les renvoient à Macao ; & qu'après avoir abattu leurs églises, ils les obligent à retourner dans leur patrie. Cette sentence ne sera envoyée dans les provinces pour y être exécutée, qu'après qu'elle aura été lue & approuvée par l'empereur.

p.327 Les missionnaires résidents à la cour se donnèrent de grands mouvements, & intéressèrent en leur faveur le premier ministre & le neuvième fils de Kang-hi ; mais leurs sollicitations n'empêchèrent pas que, dans une seconde assemblée que les neuf tribunaux tinrent le onze de mai sur cette affaire, ils portèrent la sentence suivante :

« Les missionnaires ont rendu de grands services à cet empire, en réformant le tribunal des Mathématiques & en prenant le soin de faire exécuter des machines de guerre ; c'est pour cette raison qu'on leur a permis de demeurer en chaque province, & d'y faire les exercices de leur religion ; mais en même temps on a défendu à tous les Chinois du Pé-tché-li & des autres provinces, de les aider à bâtir des églises & d'embrasser leur loi. Comme il s'est écoulé bien du temps depuis cette défense, il y a sans doute parmi la populace des gens qui en font peu de cas. Le mandarin Tchín-mao assure dans sa requête, qu'on bâtit des églises dans toutes les provinces, & qu'une infinité de gens de la lie du peuple embrassent la religion chrétienne ; & il est d'avis qu'on ne permette pas à ces viles plantes de croître & de se fortifier :

c'est pourquoi, vu cette requête, nous déclarons que ceux qui, dans le ressort des huit étendards, dans la province de Pé-tché-li & dans les autres provinces, ont embrassé cette loi depuis la défense, obtiendront le pardon de leur faute, pourvu qu'ils s'en repentent. Si, au contraire, ils persévèrent dans leur ignorance & dans leur aveuglement, ils seront traités avec la même rigueur exercée envers ceux qui vendent du riz vers la mer du midi. Les pères, les frères, les parents, les voisins qui manqueront à dénoncer leurs enfants, leurs frères & leurs voisins, seront ^{p.328} punis de cent coups de bâton, & bannis à trois cents lieues ; enfin les mandarins peu exacts à en faire la recherche seront privés de leurs charges.

Quant aux Européens, nous permettons à ceux qui ont reçu la patente, & qui sont au nombre de quarante-sept, de demeurer chacun dans son église, & d'y faire en particulier l'exercice de sa religion. A l'égard de ceux qui n'ont pas la patente, nous ordonnons aux mandarins d'armes & de lettres, d'en faire d'exactes perquisitions, & de les dénoncer aussitôt aux premiers mandarins, les *tsong-tou*, *fou-yuen*, *ti-tou*, & *tsong-ping* qui les renverront à Macao, avec ordre de retourner dans leur pays, &c.

Les missionnaires, qui eurent une copie de cette sentence dès le lendemain, adressèrent un mémoire à l'empereur pour en arrêter l'effet. Ils suppliaient ce monarque d'ordonner aux tribunaux de faire attention à la différence qui se trouvait entre eux & les Hollandais, avec lesquels on les confondait. Ils lui marquaient que leur unique occupation consistait à exhorter les peuples à remplir exactement les devoirs de leur état, & à régler leurs mœurs conformément aux lois de l'empire ; que les instructions & les règles de conduite qu'ils donnaient aux Chinois depuis près de deux cents ans, étaient consignées dans des ouvrages répandus de toutes parts. Ils rappellent à ce monarque les efforts que Yang-kouang-sien avait tentés pendant sa minorité pour détruire cette même

religion, & dont il avait lui-même su démêler & confondre les artifices calomnieux. En 1692, Tchang-pong-ké, alors vice-roi de Tché-kiang, produisit les mêmes accusations, & défendit sévèrement l'exercice de la religion chrétienne dans sa province ; mais à la sollicitation des missionnaires de Pé-king, le tribunal ^{p.329} du dedans du palais & celui des rites, prononcèrent ce qui suit :

« Les Européens qui sont dans toutes les provinces de notre empire, n'y causent aucun trouble ; d'ailleurs la religion qu'ils professent, n'est point fausse ; elle ne souffre aucune hérésie ; elle n'excite point de guerre. On permet aux Chinois de fréquenter les temples des lamas, des ho-chang, des tao-ssé, & ceux des autres idoles, & l'on défend la loi des Européens, qui n'a rien de contraire aux bonnes mœurs & aux lois de l'empire : cela ne nous paraît pas raisonnable. C'est pourquoi nous voulons qu'on leur permette de bâtir des églises comme auparavant & qu'on cesse d'inquiéter ceux qui, faisant profession de la religion chrétienne, fréquentent ces églises, &c.

Depuis cette sentence, qui fut confirmée par un édit, conservé dans les archives des tribunaux, l'empereur, en 1708, avait daigné admettre en sa présence les missionnaires répandus dans les diverses églises élevées dans les provinces, & leur avait accordé une patente qui leur permettait de rester, à condition de ne jamais retourner en Europe. Enfin, en 1711, le tribunal des Rites n'eut aucun égard à une nouvelle accusation de Fan-tsao-tso, un des censeurs de l'empire, & se conforma dans sa sentence, à l'édit de 1692. Venant ensuite à Tchín-mao, les missionnaires paraissent surpris que ce mandarin, sans considérer toutes les faveurs qu'on leur avait accordées, entreprenne de les rendre suspects, en les confondant maladroitement avec les Hollandais, & en inspirant à la cour des craintes aussi ridicules que chimériques ; enfin ils terminent ce mémoire par supplier Kang-hi de faire savoir dans toutes

les provinces, qu'ils n'enseignent point une mauvaise doctrine, & ne cherchent point à séduire les Chinois.

p.330 Ce mémoire, qui fut vu par l'empereur, servit au premier ministre pour agir avantageusement auprès des juges en faveur des missionnaires ; il leur représenta que le monarque, qui en avait connaissance, n'approuverait jamais leur sentence, & qu'ils demeureraient couverts de confusion. Cette raison engagea les tribunaux à s'assembler une troisième fois, le dix-neuf & le vingt-un mai ; & ils portèrent le résultat de leur délibération au tribunal du dedans du palais, d'où il ne pouvait sortir sans être approuvé ou rejeté par l'empereur. Cette troisième sentence, qui fut ratifiée, commettait aux soins & à la vigilance des premiers mandarins, de prendre toutes les précautions nécessaires pour la sûreté des ports. Quant au christianisme, elle confirmait la proscription qui en avait été faite l'an 1669 ; & afin de remédier aux abus introduits depuis l'édit de 1706, qui enjoignait aux Européens de se munir d'une patente impériale, qu'on leur accorderait s'ils voulaient promettre de ne plus retourner dans leur patrie, elle portait que cette proscription serait publiée dans le ressort des huit étendards & dans toutes les provinces de la Chine.

Les missionnaires, alarmés d'une sentence qui proscrivait le christianisme, & pouvait élever une violente persécution dans toute la Chine, s'en plaignirent à l'empereur ; il leur dit que la défense regardait uniquement les Européens qui n'avaient pas reçu la patente ; & qu'il était libre aux autres de prêcher leur loi, pour un temps, sauf aux Chinois de les écouter s'ils le jugeaient à propos. Obligés de se retirer après cette interprétation, & accablés de tristesse, ils prirent le parti, pour parer aux fâcheuses impressions que la publicité de la requête de Tchín-mao pouvait faire, de répandre un écrit sous le titre de *Réponse Apologétique à la Requête de Tchín-mao* p.331 *contre les Européens &*

contre la religion chrétienne ¹ ; mais des conjonctures particulières les empêchèrent de la publier, suivant leur intention, de manière que le christianisme éprouva une violente persécution, & fut proscrit de toutes parts dans les *kao-chi* (ou ordonnances particulières de chaque mandarin), comme une secte fausse, séditeuse, inspirant la révolte & contraire aux lois de l'empire ; & les missionnaires furent traités d'imposteurs & de gens qui séduisaient le peuple ². Plusieurs églises furent rasées, ou employées à des usages profanes ; les lettrés chrétiens furent dégradés, & les autres condamnés à divers châtiments.

p.332 A la douzième lune de l'an 1717 (le onze janvier 1718), mourut à Pé-king l'impératrice mère ³ dans un âge fort avancé ; quoiqu'elle ne fût pas la propre mère de Kang-hi, ce monarque avait pour elle la plus grande

¹ On peut voir cette Réponse dans le *XIVe Recueil des Lettres Édifiantes*, pages 136-190. [c.a. : cf. [Lettres Édifiantes I, format doc/pdf](#), pages 618-639.] Je ne la transcris pas ici, parce qu'elle est fort longue, & que d'ailleurs elle n'apprend rien de nouveau à des Européens, qui sentent tout ce que la requête de Tchín-mao contient d'absurde. Ce qu'elle dit de Macao, autrement Ngao-men, mérite d'être remarqué. Pendant les années Hong-tchi (depuis l'an 1488 jusqu'en 1491) les Européens faisaient leur commerce à Canton & à Ning-po ; dans les années dites Kia-tsing (elles ont duré depuis l'an 1522 jusqu'en 1566), un pirate, appelé Tchang-si-lao, qui rodait sur les mers de Canton, s'empara de Macao, & assiégea la capitale de la province. Les marchands européens, que les mandarins appelèrent à leur secours, firent lever le siège, & poursuivirent le pirate jusqu'à Macao, où ils le tuèrent. Le *tsong-tou* manda à l'empereur le détail de cette victoire ; & Sa Majesté fit un édit par lequel elle accordait Macao à ces marchands d'Europe, afin qu'ils pussent s'y établir. Enfin dans la première année de Tien-ki (l'an 1621), les pirates ayant profité des troubles qui désolaient l'empire, vinrent attaquer Macao. Les Européens furent au-devant d'eux ; & dans une action, ils tuèrent plus de mille cinq cents de ces misérables, & firent une infinité de prisonniers. Le *tsong-tou* & le *fou-yuen* rendirent compte de cette victoire à l'empereur, qui en considération de ces services, combla d'éloges & d'honneurs ces Européens &c. Le père Du Halde écrit, dans l'*Épître Dédicatoire* du *XXe Recueil des Lettres Édifiantes*, pages 43 & 44, que cette *Apologie*, quoique nécessaire, avait été supprimée, & que les tristes conjonctures où on était, jointes à d'autres raisons de prudence, avaient empêché de la rendre publique. Éditeur.

² On trouve dans l'*Épître Dédicatoire* du *XVIe Recueil des Lettres Édifiantes*, pages 20-33, un tableau copié d'après des lettres de la Chine, datées du mois de décembre 1718, qui donne une idée de cette violente persécution. Éditeur.

³ Dans l'extrait d'une lettre datée de Canton 1718, insérée dans le *XVIe Recueil des Lettres Édifiantes*, pages 43 & 44, il est parlé de la mort de cette impératrice, sous le titre d'impératrice mère, & sans restriction ; ce qui a été suivi par Du Halde. Cette lettre marque que le deuil avait commencé à Canton le quinze février ; que le peuple devait le porter pendant sept jours, & les mandarins pendant vingt-sept.

« Tous les mandarins, ajoute-t-elle, non en chaise, mais à cheval, vêtus de blanc, & sans grande suite, vont pendant trois jours faire les cérémonies ordinaires devant la tablette de l'impératrice défunte : le peuple ira à son tour. Les tribunaux sont fermés

déférence. On prit le grand deuil dans tout l'empire, & on lui fit de magnifiques obsèques. Pendant plus de quarante jours, tous les tribunaux furent fermés, on ne parla d'aucune affaire à l'empereur. Les mandarins, & les fils même de ce prince, passaient la nuit sous des tentes ou dans le palais, & y dormaient sans quitter leurs vêtements, pour être toujours prêts à assister aux cérémonies d'étiquette fixées par l'usage.

1718. L'année suivante Kang-hi tomba malade. La cour fut dans les plus grandes alarmes, parce qu'il ne s'était pas encore choisi de successeur, & qu'on craignait qu'à sa mort il n'y eût des troubles entre les princes ses fils, qui feraient valoir leurs droits à la couronne. Cependant comme il fit paraître quelque envie de s'en nommer un, & qu'on ignorait sur qui tomberait son choix, tous les seigneurs étaient en suspens. Il ne parlait d'aucun de ses fils, & on soupçonnait qu'il avait des vues pour quelque descendant de la dynastie impériale des ^{p.333}Yuen ou Mongous, dont on comptait alors plus de mille rejetons. Un des premiers mandarins de la cour lui fit présenter, par son fils, un mémoire pour le pressentir sur l'importance dont il serait, pour la tranquillité de l'empire, de nommer un prince héritier, & de rétablir son second fils dans cette dignité. L'empereur, après avoir lu cet écrit, fit approcher celui qui le lui avait présenté, & lui demanda s'il était de lui, ou si quelqu'autre l'en avait chargé. Le fils du mandarin répondit à cette question, que son père lui avait ordonné de lui faire cette très humble remontrance.

— Je te pardonne, répliqua le monarque, puisque tu n'as fait qu'obéir à ton père.

Et en même temps il donna des ordres de faire mourir le père : exemple de sévérité, qui détourna les grands de toutes les démarches qu'ils

tout le temps que le deuil dure. La couleur rouge est proscrite ; ainsi on porte le bonnet sans soie rouge & sans aucun autre ornement : tel est l'usage. Éditeur.

auraient pu faire pour pressentir l'empereur sur ses intentions à se nommer un successeur ¹.

Le dix-neuf juin on sentit, à trois heures du matin, quelques légères secousses de tremblement de terre ² à Si-ngan-fou, capitale du Chen-si ; elles n'eurent pas de suite. La même chose arriva sur les sept heures à Ning-hia ; le tremblement ne fut ni long ni considérable. Mais, à la même heure, il se fit sentir bien plus rudement à Lan-tchéou, dont la porte méridionale tomba. Dans les *hien* ou petites villes de Oueï-yuen, Fou-kiang, Si-ho & Li, du ressort de Lin-tao & de Kong-tchang-fou, toutes les murailles furent renversées. A Yong-ning-tchin, les montagnes furent jetées du nord au midi, à plus de deux lieues de distance : ce gros bourg fut entièrement englouti, sans qu'il soit resté aucun vestige de maisons, p.334 d'hommes & d'animaux. Au nord de la ville de Tong-oueï, la terre s'ouvrit, les montagnes s'écroulèrent ; en tombant elles roulèrent dans la ville par le côté du nord, & passèrent vers le midi, de sorte qu'en un clin d'œil, la ville fut engloutie. La plaine s'enfla, & s'éleva à la hauteur de plus de six toises : les maisons, les greniers publics, l'argent du trésor, les prisons & les prisonniers, tout fut enseveli sous terre ; & de dix personnes, à peine deux ou trois purent-elles se sauver : de toute la famille du gouverneur, nommé Hoang, il fut le seul qui échappa, avec un de ses fils & un valet. A Ting-ning-tchin, depuis trois heures du matin jusqu'à onze, la terre trembla, les édifices publics, les murs du côté du midi, furent renversés ; le mont Ou-taï tomba plus qu'à moitié vers le midi, & il y eut une infinité d'hommes & d'animaux tués ou blessés. Dans la suite, il y eut encore quelques légers tremblements, qui se firent sentir jusqu'au neuf de juillet, qu'on essuya une secousse si violente, qu'elle renversa les murs & les maisons de la ville de Hoeï-ning. Il n'y a presque aucun endroit de la province de Chen-si, qui n'ait ressenti les effets de ce

¹ Voyez dans le XVIe *Recueil des Lettres Édifiantes*, [l'extrait d'une lettre datée de Canton 1718](#). [page 644 de l'édition doc/pdf.]

² Voyez l'*Épître Dédicatoire* du XIVe *Recueil des mêmes Lettres Édifiantes*.

furieux tremblement, & qui n'en ait été ébranlé ; & il est impossible de compter le nombre de personnes qui y perdirent la vie ou furent blessées.

¹ Deux années après, le onze juin **1720**, on sentit à Pé-king, vers les neuf heures & trois quarts du matin, un tremblement de terre qui dura environ deux minutes. Le lendemain, à sept heures demie du soir, il recommença vivement, ^{p.335} & les secousses qui furent continues pendant six minutes, mirent l'alarme dans cette capitale, où on n'entendait que des cris confus & des hurlements. Le reste de la nuit on éprouva encore dix autres secousses ; mais comme elles furent moins violentes, le calme se rétablit peu à peu, & la frayeur se dissipa entièrement au point du jour lorsqu'on vit que le mal n'était pas aussi grand qu'on se l'était figuré : on ne compta qu'environ mille personnes écrasées, la plupart des rues étant assez larges pour qu'on put aisément se mettre hors de la portée des bâtiments qui s'écroulaient. Pendant vingt jours de suite on sentit, par intervalle, quelques secousses légères. A cent lieues aux environs de Pé-king, il y eut de semblables tremblements, causés, à ce qu'on présume, par les mines des montagnes à l'occident de cette ville, d'où l'on tire tout le charbon de terre qui se consume dans le pays. Un peu au-delà des premières montagnes, Cha-tching, lieu très peuplé & d'un grand commerce, dont la triple enceinte de muraille forme comme trois villes différentes, fut abîmé à la troisième secousse du grand tremblement. Enfin dans un village il s'est fait une large ouverture, par laquelle apparemment les exhalaisons sulfureuses se sont évaporées. Cette même année, en Tartarie, à cent cinquante lieues de Pé-king, il s'ouvrit un volcan dans un vallon entouré de montagnes.

¹ Le tremblement de terre précédent est mentionné dans l'*Épître Dédicatoire* du *XIVe Recueil des Lettres Édifiantes* ; celui de 1720 est rapporté dans une [lettre du père d'Entrecolles, datée de Pé-king, le dix-neuf octobre](#) de la même année, & imprimée dans le *XVe Recueil*.

Le vingt-neuf de novembre, un ambassadeur russe fit son entrée à Pé-king avec une suite d'environ cent personnes, vêtues d'habits superbes à l'européenne. Des cavaliers qui l'escortaient l'épée nue à la main, offraient un spectacle d'autant plus curieux, qu'il était nouveau extraordinaire à la Chine. Les lettres, écrites en langue russe, en latin & en mongou portaient :

« A l'empereur des vastes contrées de l'Asie, p.336 au souverain monarque de Bogdo, à la Suprême Majesté de Kitaï, amitié & salut.

Dans le dessein ou je suis d'entretenir & d'augmenter l'amitié & les liaisons étroites qui ont été établies depuis longtemps entre Votre Majesté, mes prédécesseurs & moi, j'ai jugé à propos d'envoyer à votre cour, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, Léon Ismaïlof, capitaine de mes gardes. Je vous prie de le recevoir d'une manière conforme au caractère dont il est revêtu ; d'avoir égard & d'ajouter foi à ce qu'il vous dira par rapport aux affaires qu'il a à traiter comme si je vous parlais moi-même, & de lui permettre de demeurer à votre cour de Pé-king jusqu'à ce que je le rappelle. De Votre Majesté, le bon ami, Pierre.

L'empereur ayant fixé le jour où il devait lui donner une audience publique, assis sur son trône, & environné des princes & des plus grands seigneurs de sa cour (honneur qu'il n'avait encore fait à aucun ambassadeur) leva les difficultés que fit celui-ci de s'assujettir au cérémonial chinois, qui consiste à se mettre à genoux & à frapper la terre du front : l'expédient qu'il imagina, fut de faire mettre la lettre du czar sur une table, & de faire rendre à cette lettre, par un grand

mandarin, les mêmes honneurs prescrits pour sa personne. Léon Ismaïlof alors n'eut pas de peine à suivre l'étiquette ¹.

p.337 Le vice-roi de Canton fit savoir à l'empereur qu'un grand d'Europe, appelle Kialo ², envoyé par le *kiao-hoa-hoang* p.338 (le pape) à

¹ Peu d'années auparavant, le onze novembre 1717, arriva à Tchang-tchun-yuen, maison de plaisance de l'empereur à trois lieues de Pé-king, Laurent Lange (ou plutôt Lang) envoyé du czar vers Kang-hi, accompagné de Garwin, médecin anglais. Il décrit, dans le journal qu'il fit imprimer, les cérémonies de la nouvelle année donc il fut témoin, & il vit exécuter ensuite à Tchang-tchun-yuen un feu d'artifice, dont la description mérite de trouver place ici. On fit d'abord paraître quantité de figures de bois, représentant des hommes qui se divisèrent en deux partis, pour faire diverses escarmouches, avec des fusées au lieu de flèches. L'un des deux cédant l'avantage, & disparaissant aussitôt, les vainqueurs attaquèrent une ville, qui fut battue. Elle se défendit l'espace d'une demi-heure, jusqu'à ce que deux ou trois mille fusées, s'élevant en l'air, y crevèrent avec un bruit terrible. Ensuite on vit s'avancer sur les remparts quantité de guerriers qui secouaient leurs épées avec des mouvements continuels. Pendant ce combat, deux dragons de papier, longs chacun de deux toises, portant une lanterne dans la gueule, & le ventre illuminé au-dedans par des chandelles, s'avancèrent sur la place, y firent plusieurs sortes de mouvements, & s'évanouirent bientôt avec tous les assiégés. Les autres continuèrent de battre la ville, & firent sauter un second bastion. Alors les deux partis étant rafraîchis par des renforts, l'attaque & la défense recommencèrent vigoureusement. Les deux dragons reparurent aussi pour faire de nouveaux mouvements, & la forteresse se rendit aussitôt qu'ils eurent disparu : telle fut la fin de ce spectacle. La place était bordée par plusieurs milliers de lanternes, peintes de diverses couleurs, qui donnaient beaucoup de lustre à cette scène. Les jésuites dirent à l'envoyé, que deux mille ans auparavant on avait donné le même spectacle sans le moindre changement. Lange accompagnait Léon Ismaïlof.

² Charles-Antoine de Mezzabarba, partit de Rome en mai 1719 & se rendit à Lisbonne, où il eut la précaution de faire enregistrer à la chancellerie de ce royaume les lettres de légat & de visiteur apostolique, afin de prévenir les difficultés qu'avait ci-devant éprouvé le feu cardinal de Tournon, au sujet du prétendu droit de patronage des rois de Portugal, & de la primatie que l'archevêque de Goa s'arroge sur toutes les missions de l'Orient.

Il partit de Lisbonne le vingt-cinq mars 1720, & arriva à la vue de Macao le vingt-trois septembre. On le reçut dans cette ville avec les plus grands témoignages de respect : le gouverneur, à la tête du sénat & de la garnison, alla au-devant de lui, & le conduisit, au bruit du canon des forts & des bâtiments, par une rue tapissée, dans une salle où il reçut, sur un trône qu'on lui avait dressé, les compliments de félicitation des personnes les plus distinguées de la ville & de toutes les communautés religieuses. Il leva l'interdit qui avait été jeté sur les églises par le cardinal de Tournon, & donna l'absolution des censures encourues par l'évêque de cette ville, & par Monteiro, provincial des jésuites.

Il partit de Macao pour Canton où il prit terre le douze d'octobre, & logea, ainsi qu'une partie des missionnaires qu'il amenait avec lui, dans la maison de la Propagande, jusqu'au vingt-neuf, qu'il mit à la voile pour Pé-king, aux frais de l'empereur, dans une grande barque magnifiquement ornée. On lisait sur un pavillon attaché au principal mât : « Légat envoyé à l'empereur, du pays le plus éloigné à l'ouest. » Les gens de sa suite occupaient deux autres barques, mais plus petites. Un ta-gin, ou mandarin de la présence, nommé Li-ping-tchong, que l'empereur avait envoyé à Canton pour le recevoir & le conduire à Pé-king, accompagnait le légat dans une barque aussi magnifique que la sienne, & lui faisait rendre tous les honneurs dûs à son caractère ; il lui déclara, le vingt-six novembre, qu'il avait ordre de le précéder à la cour pour les préparatifs de sa réception, & qu'il se chargerait avec plaisir d'y porter la copie du bref du pape à l'empereur. Mezzabarba qui était sur ses gardes, & qui n'ignorait pas toutes les intrigues qu'on avait déjà fait jouer à Macao pour

faire échouer l'objet de sa négociation, en l'engageant à désavouer hautement tout ce qui avait été réglé ci-devant par le cardinal de Tournon, jugea que la proposition du ta-gin couvrait un nouveau piège qu'on lui tendait, & il refusa honnêtement de le satisfaire sous prétexte qu'il n'avait point de copie du bref.

Le vingt-cinq de décembre Mezzabarba arriva, à trente milles de Pé-king, dans un bourg où il était attendu par le même Li-ping-tchong & par trois autres mandarins, Itouly, Tchao-tchang & Li-koué-ping, tous quatre surintendants des Européens. Tchao-tchang, qui avait marqué un dévouement entier pour les ennemis du feu cardinal de Tournon, l'interrogea, de la part de l'empereur, sur le motif de sa légation, & demanda s'il n'était réellement venu, comme il l'avait déclaré à Canton, que pour s'informer de la santé de l'empereur & le remercier de la protection dont il honorait les Européens. Mezzabarba répondit qu'il avait annoncé quelque chose de plus ; qu'il était chargé, de la part du pontife, de supplier l'empereur de permettre aux chrétiens de la Chine de suivre les décisions du Saint-Siège, touchant les cérémonies ; & à lui, Mezzabarba, de demeurer à la Chine, & d'y exercer les fonctions de supérieur-général des missions. Les mandarins lui reprochèrent de ne s'être pas d'abord expliqué avec la même clarté, & ils ajoutèrent que ces demandes ne seraient pas agréables à l'empereur, qui ne rétracterait jamais l'édit en faveur des cérémonies ; qu'il n'appartenait point d'ailleurs au pape de réformer les usages de la Chine, & de publier une nouvelle constitution contraire celle de son prédécesseur. Mezzabarba répondit, qu'il n'était point nécessaire que l'empereur révoquât son édit, parce que l'intention de Sa Sainteté était uniquement de conserver le christianisme dans toute sa pureté, sans prétendre donner des lois à ceux qui n'en faisaient point profession ; que la nouvelle constitution du pape portait sur des informations plus particulières & postérieures à celles qui avaient servi de base au décret de ses prédécesseurs.

Les mandarins n'ayant rien à répliquer, le prirent sur un autre ton ; & cessant de parler au nom de l'empereur, ils conseillèrent à Mezzabarba de se souvenir de la disgrâce du cardinal de Tournon, de son exil, de sa prison ; des traitements faits à MM. Maigrot, évêque de Conon, & Castorano, qui s'étaient joints à cette éminence, en s'opposant à la volonté de l'empereur. Mezzabarba, de son côté, protesta que toutes ses démarches ne tendraient qu'à mériter les bonnes grâces du monarque ; & il leur donna par écrit les deux demandes qu'il se proposait de lui faire au nom du pape. Alors les mandarins se retirèrent, donnant ordre aux officiers de Canton, qui n'avaient point quitté le légat, de le conduire à Tchang-tchun-yuen, maison de plaisance de l'empereur à trois lieues de Pé-king, où il faisait sa résidence ordinaire.

Mezzabarba s'y rendit le vingt-six ; une garde posée aux portes de la maison qu'on lui avait destinée, ne permit ni à lui ni aux personnes de sa suite, de communiquer au-dehors. Sur le soir, les quatre mandarins nommés ci-dessus, lui apportèrent de la part de l'empereur, une table chargée de fruits, & déclarèrent que ce prince lui accordait ses demandes ; mais qu'ayant résolu de ne point recevoir un décret contraire à ses édits, il le chargeait de reconduire en Europe tous les missionnaires, à l'exception de ceux qui étaient attachés à son service ; qu'il permettait à ceux-ci, & non aux Chinois, d'observer le décret du pape ; quant aux autres, qu'il lui serait libre, de retour à Rome, d'exercer à leur égard les fonctions de supérieur & de leur signifier le décret. Que Maigrot étant l'auteur des contestations, il aurait dû le ramener à la Chine pour qu'il justifiât sa conduite. Enfin que le premier dessein de Kang-hi avait été de traiter Mezzabarba avec toutes sortes de distinctions ; mais que le voyant attaché opiniâtement à ses demandes, il ne voulait point lui accorder même d'audience. Le légat répondit à ce discours avec beaucoup de dignité, & s'excusa en particulier de n'avoir point amené l'évêque de Conon, par rapport à son grand âge, & parce qu'ayant été chassé de la Chine, c'aurait été manquer de respect pour l'empereur que de l'y ramener ; enfin parce que cet évêque n'avait point eu de part à la constitution, qui n'avait été donnée qu'après un examen de plusieurs années. Il finit par supplier les mandarins d'engager du moins l'empereur à lire le bref du pape, dont il espérait qu'il serait content, à cause des tempéraments qui y étaient observés. Après quelques autres conférences, dont le détail serait trop long, Mezzabarba ne put refuser, sur des ordres réitérés de l'empereur, de donner par écrit la substance du bref autant que sa mémoire lui permit ; & en effet, ce bref, capable de

concilier les deux partis, tolérait toutes les cérémonies chinoises avec de légers correctifs, & en supprimant ce qu'elles contenaient de superstitieux & d'incompatible avec la pureté du christianisme. Le mandarin Li-ping-tchong en parut fort content ; & ses collègues, auxquels il communiqua cette pièce, pensèrent que les différends qui avaient subsisté depuis si longtemps entre les missionnaires, allaient enfin être terminés : Joseph Suarez, supérieur du collège de Péking, & le père Parennin, n'en jugèrent pas ainsi.

Le trente-un décembre 1720, le légat, que l'empereur avait fait prévenir la veille par un de ses neveux accompagné des quatre mandarins & de deux officiers de la couronne, de se rendre à l'audience, se mit en marche avec toute sa suite vers le palais, traversa une vaste cour, & fut introduit dans une salle où les premiers seigneurs de l'empire étaient déjà rangés sur douze lignes, six de chaque côté du trône ; chacune des lignes était terminée par quatre tables chargées de fruits, de pâtisseries & de diverses espèces de mets. Un moment après, l'empereur entra avec ses gardes & monta sur son trône. Le légat, revêtu du rochet, du camail & du pallium s'acquitta des salutations prescrites par l'usage ; ensuite il prit le bref des mains de son camérier, & accompagné de Tchao-tchang, il alla le présenter à l'empereur, qui le remit entre les mains du second eunuque, & s'informa de la santé du pape. Aussitôt après son Excellence fut placée au bout de la première ligne, à la droite du trône, à la suite des petits rois : les Européens de son cortège furent conduits derrière la sixième. Alors au signal que donna l'empereur, toute l'assemblée s'assit ; & ce monarque ôtant une fourrure précieuse qu'il portait, l'envoya par son second eunuque à Mezzabarba, qui l'endossa sur-le-champ par-dessus ses habits ecclésiastiques. On se mit enfin à table ; & pendant le repas, Kang-hi eut l'attention de faire porter à son Excellence divers mets de la sienne, par le ministère de ces mêmes mandarins, qui ne l'avaient presque point quitté depuis son arrivée à la cour, & qui en cette circonstance étaient obligés de le servir debout, après *l'avoir tant fait souffrir quelques jours auparavant*, selon la remarque de Viani. Quand on eut cessé de manger, Mezzabarba s'approcha de l'empereur, & reçut de ses mains une coupe d'or pleine de vin qu'il vida, en faisant la cérémonie co-téou ; les missionnaires vinrent recevoir la même faveur au pied du trône, mais de la main des mandarins. Après ce cérémonial, chacun étant retourné à sa place, Mezzabarba appelé de nouveau avec toute sa suite, exposa l'objet de son ambassade, dont les détails furent remis à une autre audience ; le monarque se contenta, pour cette fois, de faire quelques questions qui firent juger au légat combien il était prévenu de l'opinion des missionnaires de Pé-king en faveur des cultes chinois. Il lui demanda ce qu'on avait voulu faire entendre par des hommes peints avec des ailes dans certains tableaux venus d'Europe. Mezzabarba lui ayant répondu que ces ailes étaient symboliques, & désignaient l'agilité des anges auxquels on les attribuait, ce prince répartit que c'était là un paradoxe que les Chinois ne comprendraient jamais* parce qu'il leur paraissait absurde de donner des ailes aux hommes ; mais que s'ils étaient en état d'entendre les livres de l'Europe, ils concevraient sans doute que ces représentations étant symboliques renfermaient une vérité que personne ne conteste. Laissant ensuite cette manière détournée de faire entendre sa pensée :

— Comment, ajouta ce prince, le pape peut-il juger de la nature des cérémonies chinoises, qu'il n'a jamais vues ? aurais-je assez de présomption pour juger des coutumes de l'Europe, qui me sont inconnues ?

Mezzabarba répondit avec sagesse, que le pontife ne prétendait point juger des usages de la Chine, & qu'il se bornait à régler ce que les chrétiens établis dans cet empire pouvaient pratiquer de ces usages sans blesser les principes du christianisme.

Dans une autre audience Kang-hi dit au légat, que la nouvelle constitution, loin d'avoir été dictée par un zèle de religion, n'était qu'une *flèche de vengeance* lancée pour satisfaire Maigrot, Pédrini, & les autres adversaires des jésuites. Cependant ce prince, dans une quatrième audience, beaucoup plus solennelle que toutes les précédentes, qu'il accorda le quatorze janvier 1721, parut consentir à la demande que le légat lui fit au nom du pontife, & s'étonner de ce qu'on avait disputé si longtemps sur des bagatelles de cette nature. Il parla de l'union qui allait régner désormais parmi les missionnaires ; & en le congédiant, il le pressa d'informer promptement le pape de tout ce qui s'était passé. Le légat employa les termes les plus énergiques pour exprimer sa reconnaissance, & tous les missionnaires de sa suite firent éclater leur joie. Viani remarque que les seuls

jésuites, présents à cette audience, ne se joignirent point à eux ; & qu'au lieu de sauver au moins les apparences en partageant leurs démarches, ils parurent, pendant tout le temps qu'elle dura, troublés, abattus & la tristesse peinte sur le visage ; il donne à entendre que dès ce moment ils formèrent le dessein de miner ce qui venait d'être fait, en portant l'empereur, dont ils étaient les maîtres absolus, à révoquer sa grâce. Il est plus vraisemblable cependant, ainsi que le remarque l'abbé Prévôt dans l'extrait qu'il a fait de la *Relation* de Viani, imprimé dans le cinquième volume de l'*Histoire générale des Voyages*, que les jésuites, plus accoutumés au manège de la cour de Pé-king, trouvèrent de justes sujets de défiance dans les magnifiques promesses de Kang-hi ; & en effet, il serait incroyable que ce prince, qui avait montré un si grand éloignement pour la nouvelle constitution, changeant tout à coup dans l'audience du quatorze, l'eût reçue sans la moindre objection. Le langage que le jésuite Morao, & ses confrères, tinrent à Mezzabarba à la sortie de cette audience, justifie cette remarque ; ils lui firent entendre que si le Ciel n'avait touché miraculeusement le cœur de Kang-hi, ils regardaient tous les discours de ce monarque comme une pure ironie, parce qu'il était naturellement enclin à la raillerie, & qu'ils le soupçonnaient d'avoir voulu rire à leurs dépens. Mezzabarba demeura tout pensif, & cependant le lendemain il écrivit une lettre, pour donner avis au pape que Sa Majesté Impériale accordait la permission d'annoncer l'Évangile dans toute sa pureté. Les missionnaires qui la lurent ayant remarqué que l'empereur ne s'était pas expliqué si clairement, le légat leur répondit qu'il employait ces termes à dessein, parce que si l'empereur, à qui on devait communiquer sa lettre, consentait qu'elle fût envoyée sans aucun changement, dès lors le sens des promesses de ce prince serait déterminé ; & que c'était un moyen de connaître s'il avait parlé ironiquement. Le légat n'eut pas cette satisfaction : la lettre ayant été portée à la maison des jésuites français pour être traduite en chinois, elle y resta entièrement oubliée.

Le seize de janvier, le mandarin Tchao-tchang exigea, au nom de l'empereur, le décret du pape, & que le légat écrivît de sa propre main une relation de l'audience du quatorze, pour s'assurer si les interprètes avaient rendu exactement sa pensée. Deux jours après, les mandarins revinrent trouver le légat, & ne lui parlèrent plus de la relation, qu'il tenait toute prête ; ils lui présentèrent un ordre du prince, écrit en lettres rouges au bas de la constitution, qu'ils lurent à haute voix ; il portait :

« Tout ce qu'on peut dire en voyant ce décret, est de se demander comment des Européens, ignorants & méprisables, osent parler de la grande doctrine des Chinois, eux qui n'en connaissent ni les coutumes, ni les pratiques, ni les caractères qui la font connaître. Aujourd'hui le légat apporte un décret qui ressemble à ce qu'enseignent les sectes impies des ho-chang de des tao-ssé, qui se déchirent avec une cruauté impitoyable. Il n'est pas à propos de permettre aux Européens d'annoncer leur loi à la Chine ; il leur faut défendre d'en parler, & par ce moyen on s'épargnera des affaires des embarras.**

A la lecture de ce fatal écrit, le premier mouvement de Mezzabarba fut de dresser une requête, pour demander la liberté d'annoncer l'Évangile dans toute sa pureté, promettant pour le reste une obéissance entière aux ordres du souverain. Les missionnaires de la Propagande souscrivirent cette requête ; mais les jésuites refusèrent de suivre leur exemple, prétendant qu'elle animerait encore davantage le monarque, & ruinerait entièrement la mission. Ils ajoutèrent que l'unique moyen de finir les disputes, était de suspendre la constitution. Le légat répondit qu'il préférerait la mort à un si honteux moyen ; mais que d'ailleurs, n'en ayant pas le pouvoir, s'il était capable de pareille lâcheté, il se rendrait coupable sans opérer rien de solide, puisque l'acte qu'il ferait serait nul par lui-même, & de nul effet pour l'avenir. Morao répliquant avec beaucoup de chaleur, Mezzabarba l'avertit d'être plus mesuré dans ses paroles.

— Je ne crains que Dieu, continua Morao.

— Si vous étiez rempli de cette crainte, reprit le légat, vous parleriez avec plus de respect de son vicaire, & devant le ministre qui le représente.

Le père Suarez parla comme Morao, mais avec moins d'emportement.

Le père de Mailla, présent à cette contestation, prétendit que la bulle n'étant qu'un commandement ecclésiastique qui ne réglait rien sur la foi, n'était point d'obligation, surtout dans la conjoncture d'un danger éminent, & que le pontife n'avait pu donner sans blesser sa conscience. On lui fit remarquer qu'il tenait ce langage, parce qu'il était dans un lieu où il avait la liberté de tout dire impunément.

— Je le tiendrais, dit-il avec fermeté au milieu de Rome même, & je ne craindrais pas de soutenir devant le pape des propositions que je crois justes.

Dans la chaleur de cette scène révoltante, Li-ping-tchong entra brusquement ; & prenant le légat par la gorge, il l'accabla d'injures, & menaça de le tuer. Le motif de sa fureur feinte, ou, comme l'assure Viani, suggérée par les missionnaires de Pé-king, était le danger où il disait être de perdre la tête pour avoir traité Mezzabarba avec trop de bonté. Les valets de ce mandarin secondèrent ses violences ; & bientôt joints par ceux des missionnaires mêmes, ils commirent mille insolences, & traitèrent avec indignité le camérier du légat.

Malgré l'affliction où Mezzabarba était plongé, & qu'il n'eût rien pris depuis trois jours, comme les mandarins revinrent, sur le soir, le sommer de répondre à l'ordre de l'empereur, il écrivit sur-le-champ qu'ayant communiqué les permissions accordées par le souverain pontife, pour solliciter Sa Majesté en faveur de la religion ; & ayant cru qu'elles auraient été capables de le satisfaire & de faciliter le succès de sa légation, il ne lui restait plus qu'à implorer sa clémence. Après qu'il eut signé cette lettre, il ajouta, par apostille :

« Si Votre Majesté me le commande, j'irai me jeter aux pieds du pape pour lui expliquer les intentions de Votre Majesté. »

Les missionnaires profitant de cette occasion, firent entendre à Mezzabarba que le meilleur parti en effet qu'il pût prendre, était de quitter Pé-king le plus tôt qu'il pourrait, sans exposer davantage sa dignité à de nouveaux outrages. Pendant qu'on traduisait la lettre qu'il venait d'écrire, les mandarins arrêtaient Pédrini & Ripa chez lui pour les envoyer en prison, & ils affectèrent de dire tout haut qu'ils allaient charger de chaînes le père Laureati, pour avoir osé dire que le légat n'avait rien que d'agréable à proposer à l'empereur. Ils ajoutèrent que ce prince était aussi très irrité contre le père Pereira pour les mêmes raisons, & qu'on allait livrer Li-ping-tchong au tribunal des Crimes, où il serait sévèrement châtié. Viani assure que cette comédie, imaginée pour effrayer le légat, était conduite par le père Laureati qui faisait agir ses inférieurs, & dont le dessein était de faire croire à Rome, qu'au moins les supérieurs de la Société ne trempaient pas dans la rébellion des inférieurs à l'égard du Saint Siège.

Le dix-neuf l'empereur fit dire à Mezzabarba, qu'il avait trouvé une parfaite conformité entre la Constitution & le mandement de Maigrot ; ce qui lui avait fait croire que s'il était vrai, comme les chrétiens l'assuraient, que le pape était assisté, dans ses décisions, par les lumières du Saint Esprit, Maigrot devait être regardé comme le Saint Esprit des Chrétiens. Cette plaisanterie fut suivie d'un *chi*, ou d'un ordre écrit en caractères rouges de la propre main de l'empereur pour répondre au détail que le légat avait donné des permissions contenues dans le bref. Rien de si superficiel & de si absurde, que la censure frivole qu'il fit de ces permissions ; ensuite il tombe sans ménagement sur Maigrot, qu'il prétend avoir fui en Europe, honteux d'avoir été convaincu d'ignorance dans la langue chinoise dont il ne connaissait pas, à ce qu'il assure, cinquante caractères. Il le traduit comme un ennemi du christianisme ; & tandis qu'il est de notoriété que cet évêque a été exilé de la Chine, il lui fait un crime de n'y être pas retourné. Les mandarins porteurs de cette pièce, dirent à Mezzabarba que l'empereur était résolu de la répandre dans toutes les cours de l'Europe par la voie de la Russie, en la remettant à l'ambassadeur de cette puissance, alors à Pé-king. Cette menace plusieurs autres duretés dont Kang-hi affecta de molester le légat, l'affligèrent au point que, le cœur percé de douleur, il répondit par ses larmes plutôt que par ses discours. Les ennemis du décret le voyant dans cet état, & sachant d'ailleurs qu'il n'avait ni bu ni mangé depuis le seize, profitèrent de la faiblesse où il se trouvait pour redoubler leurs coups & surmonter sa fermeté.

« Rassemblant toutes leurs forces, dit Viani, ils l'investirent de toutes parts comme une troupe de chiens acharnés sur une brebis. »

Ils firent tant de menaces, de prières & d'instances pour l'obliger à déployer tous ses pouvoirs, à l'effet, disaient-ils, d'apaiser la colère de l'empereur, & de sauver une mission florissante prête à périr, qu'enfin, cédant à l'importunité, il signa une requête, dans laquelle s'offrant de partir pour Rome, afin d'instruire le pape des intentions de l'empereur, il demandait à ce prince de le faire accompagner dans ce voyage par quelques personnes qui pussent lui rendre un témoignage fidèle de la ponctualité avec laquelle il exécuterait ses ordres ; promettant dans l'intervalle de ne changer rien, de ne faire aucun acte, & de laisser subsister les choses dans l'état où il les avait trouvées.

Après cet acte arraché à la complaisance du légat, il semblait que tout était dit, & qu'on allait au moins le laisser respirer ; mais sa patience & son habileté furent bientôt mises à de nouvelles épreuves. Je ne finirais pas cet extrait, si je voulais ne rien omettre : je ne m'arrêterai qu'aux traits qui peuvent faire connaître l'esprit & le caractère de Kang-hi.

Le vingt, ayant appelé le légat à l'audience, après des déclamations contre Pédrini & Maigrot, il badina beaucoup sur l'infailibilité du pape, qu'il compara à un chasseur aveugle qui tire au hasard ; mais, ce qu'on trouvera sans doute plus étrange encore, les missionnaires de Pé-king, à la sortie de cette audience, reprochèrent au légat de n'avoir pas ri comme eux des comparaisons spirituelles de l'empereur. Le lendemain ce prince lui déclara qu'il n'aimait pas plus les jésuites que les autres missionnaires ; qu'il estimait infiniment le pape, & qu'il éviterait toujours de dire qu'il s'était trompé. Il ajouta qu'il voulait protéger la religion chrétienne, à condition qu'il n'y aurait plus de disputes ; & afin que Mezzabarba pût communiquer avec les autres Européens, il ordonna qu'il fût libre, & fit ôter la garde qu'il avait eue jusque là. Cette Excellence alla se loger à Pé-king, où la cour se rendit le vingt-deux pour les fêtes de la nouvelle année, qui commença le vingt-huit.

Le vingt-six, dans une nouvelle audience, Kang-hi dit au légat que la doctrine des *tablettes* n'était conforme ni à celle de Confucius ni aux lois de l'empire ; que ces tablettes avaient été substituées aux portraits imaginés depuis deux cents ans au plus***, pour conserver le souvenir des ancêtres, & dont on s'était dégoûté à cause de leur peu de ressemblance. Il ajouta que malgré l'inscription *Siège de l'Esprit*, qu'elles portaient, aucun Chinois n'était assez crédule pour s'imaginer que l'âme de leurs ancêtres vînt s'y rendre ; qu'ils les regardaient comme des représentations purement symboliques auxquelles on ne demandait rien, dont on n'espérait rien. Le monarque, sans donner le temps au légat de répondre, lui demanda si c'était l'usage en Europe de condamner un homme à mort sans être assuré qu'il fût coupable. Mezzabarba lui ayant dit qu'on n'y condamnait personne que sur des preuves juridiques :

— Mais, reprit ce prince, si le juge supérieur a prononcé la sentence de mort sur des preuves suffisantes, & que le juge inférieur, à qui l'accusation est remise, découvre des preuves plus convaincantes de l'innocence de l'accusé, la sentence doit-elle être exécutée ?

Le légat répliqua que le juge inférieur devait les faire connaître.

— Je le crois aussi, dit Kang-hi ; on ne peut attacher un trop grand prix à la vie d'un homme.

Ensuite se tournant vers son médecin, nommé Volta, & lui ordonnant de s'approcher :

— Vous êtes, lui dit-il, plus redoutable que moi.

Volta déconcerté & ne sachant que répondre, Kang-hi se mit à rire & ajouta :

— Je ne peux faire mourir personne sans preuve, tandis que vous avez la liberté d'expédier qui bon vous semble sans formalité.

Le premier de mars, Mezzabarba reçut enfin son audience de congé. Kang-hi qui jusque-là s'était plu à lui causer de l'embarras par des questions plaisantes & malignes, exprimées d'un style figuré dont il n'était pas aisé de saisir le sens, parut changer tout à coup ; à raison sans doute de l'estime qu'il conçut pour sa fermeté & sa droiture : il lui souhaita un heureux voyage & un prompt retour, avec promesse, s'il revenait à la Chine, de le garantir des traverses qu'il y avait essuyées. Il le pria d'amener avec lui des gens de lettres & un bon médecin ; d'apporter les meilleures cartes géographiques, & les livres les plus estimés en Europe. Il lui recommanda surtout les ouvrages de mathématiques, &

les nouvelles découvertes qu'on aurait pu faire sur les longitudes. Ayant demandé une épinette il joua dessus quelques airs chinois, & prit de là occasion de faire remarquer au légat avec quelle familiarité il traitait les Européens dont il honorait le savoir. Il lui présenta, comme dans les audiences précédentes, une coupe remplie de vin ; ensuite il lui prit les mains, & les serra tendrement dans les siennes au grand étonnement des mandarins, qui l'assurèrent que jamais l'empereur de la Chine n'avait fait de pareils honneurs à personne, pas même à ses propres enfants.

Mezzabarba quitta Pé-king deux jours après, arriva à Canton le neuf de mai : il y séjourna une quinzaine, & se rendit à Macao le vingt-sept, d'où il s'embarqua pour l'Europe le huit de décembre, transportant avec lui les os du cardinal de Tournon.

Le Journal de cette mémorable ambassade, qui précéda l'expulsion des missionnaires, & acheva la ruine de la religion chrétienne à la Chine, a été écrit par Viani, confesseur du légat, vice-chancelier de la visite apostolique, témoin de la plupart des événements qu'il rapporte. Il proteste en finissant, qu'il n'a eu égard qu'à la vérité, & que son ouvrage a été revu avec attention par le légat même, qui lui avait communiqué toutes les pièces originales dont il y est parlé. Du Halde fait l'aveu, que la légation de Mezzabarba fut prudente & modérée ; mais si Viani représente fidèlement la conduite des missionnaires de Pé-king, & qu'il faille leur attribuer toutes les intrigues dont on les accuse dans ces Mémoires, pour faire échouer la légation, on sera contraint d'avouer aussi, qu'en qualité de défenseurs de l'idolâtrie chinoise, ils pouvaient être envisagés comme *la bande d'Isis*, ainsi qu'ils étaient appelés par quelques-uns de leurs propres confrères.

*Le raisonnement de Kang-hi serait juste, si les Chinois ne connaissaient point de représentations symboliques ; mais celles qu'ils font de leurs premiers monarques des temps incertains prouvent assez qu'ils n'ont pas besoin d'étudier nos livres pour comprendre ce qu'on a prétendu signifier par des ailes. Éditeur.

** Cet ordre de Kang-hi est rendu avec quelques différences, dans l'extrait que l'abbé Prévost a fait de la légation de Mezzabarba ; [voici ce qu'il porte](#) :

« Tout ce qu'on peut recueillir certainement de cette constitution c'est qu'elle ne regarde que de vils Européens. Comment pourrait-on dire qu'elle a quelque rapport à la grande doctrine des Chinois, lorsqu'il n'y a pas un seul Européen qui entende la langue de la Chine ? Elle contient quantité de choses indignes. Il paraît assez, par ce décret que le légat nous apporte, qu'il y a beaucoup de ressemblance entre la secte des idolâtres & les sectes de Ho-chang-chi. Les disputes qu'ils ont entre eux, sont d'une violence à laquelle rien ne peut être comparé. Il ne convient pas, par cette raison, que les Européens aient désormais la liberté de prêcher leur loi, qui doit être défendue comme le seul moyen de prévenir de fâcheuses conséquences. »

N'ayant point l'original à consulter je ne peux assurer quelle est la meilleure de ces versions. Si les historiographes de l'empire ne négligent pas ces événements, si intéressants pour nous, on verra sans doute, lorsque l'Histoire authentique des Tsing paraîtra, les ressorts secrets qui les ont amenés. Éditeur.

***Il est inconcevable que Kang-hi, prince instruit, ait pu tenir ce langage. Cet usage est de la plus haute antiquité ; & on peut voir dans le *Chou-king*, qu'au lieu de ces tablettes & de ces portraits, un enfant appelé *chi* représentait le mort. Il est à présumer, comme Kang-hi le dit ici, qu'aucun Chinois n'est assez crédule pour s'imaginer que l'âme des ancêtres vienne se reposer sur cette tablette ; mais ce n'est point là la question ; & il suffit que la doctrine qui suppose ce fait soit reçue dans tout l'empire. Le père Gaubil, dans le [Chou-king, page 273](#) fait une objection qui n'a pas plus de fondement.

« On sait, dit-il, que souvent on fait, ou on peut faire, la cérémonie à la même personne en plusieurs endroits fort éloignés les uns des autres ; il faudra donc que ceux qui feront les cérémonies croient que la même âme est présente sur des représentations dont l'une sera, par exemple, à Canton & l'autre à Pé-king. »

On sent assez ce qu'on peut répondre à ce raisonnement. Éditeur.

Sa Majesté, était arrivé dans la capitale de cette province. Kang-hi chargea Li-ping-tchong, un des grands mandarins de son palais, d'aller le recevoir & de l'amener à la cour.

Li-ping-tchong ne partit qu'après les fêtes du commencement ^{p.339} de l'année **1721**, soixantième du règne de Kang-hi, qui furent célébrées par des réjouissances extraordinaires. Les mandarins des différents ordres allèrent se prosterner devant sa tablette, à laquelle ils rendirent les mêmes honneurs qu'on lui rend à ^{p.340} Pé-king devant la porte intérieure de son palais. Le jour de la naissance de ce prince, qui tombait le quatorze d'avril, fut aussi célébré avec beaucoup de magnificence, & la dépense monta à quatre-vingt mille taëls ; mais il ne daigna pas ^{p.341} voir cet appareil superbe. Li-ping-tchong fit un assez long séjour à Canton, relativement à des ordres qu'il attendait de Pé-king, où il ne rentra que vers le vingt-cinq de la onzième lune, ayant laissé Kialo à une petite journée de cette capitale, en attendant de nouveaux ordres de l'empereur.

^{p.342} Le lendemain, les mandarins Idouri (Itouli), Tchao-tchang, Li-koué-ping & Li-ping-tchong allèrent au-devant de Kialo, qu'ils trouvèrent à Leou-li-ho ; & quelques jours après, ils le conduisirent dans la maison de campagne de Ou-ko, à une ^{p.343} petite distance de Tchang-tchun-yuen, maison de plaisance où Kang-hi faisait sa résidence ordinaire.

Le deux de la première lune, l'empereur permit aux Européens d'aller saluer Kialo auquel il fit l'honneur d'envoyer ^{p.344} Léssihin, prince de sa famille, pour s'informer de sa santé, (ce prince s'est fait chrétien depuis sous le nom de Louis). Le lendemain, jour marqué pour l'audience, Kialo parut avec ses habits européens, ainsi que Kang-hi l'avait ordonné. ^{p.345} Patomin (Parennin) lui servait d'interprète. Après les premières cérémonies, le monarque le fit asseoir au-dessus des grands, du côté de l'ouest, & chargea Man-king-yuen & Fong-ping-tching d'avoir soin, pendant le festin, des Européens

de sa ^{p.346} suite, qu'on avait placés sur une ligne derrière lui avec les autres Européens résidents à Pé-king. Kang-hi commença le festin par présenter à Kialo une coupe d'or pleine de vin, ^{p.347} que cette Excellence alla recevoir au pied du trône. Le repas fini, ce prince jugeant que les habits du légat étaient trop légers pour la saison, lui fit présent de l'un des siens ; & six jours après, il lui en fit porter de tout complets. A cette faveur, il ajouta celle de lui accorder plusieurs audiences. ^{p.348} Kialo reçut celle de congé le cinq de la deuxième lune ; peu de jours après, accompagné de Li-ping-tchong, il se mit en route pour Canton, d'où étant passé à Macao il se rembarqua pour l'Europe.

A cette époque, l'empereur reçut dans son palais de Tchang-tchun-yuen, les compliments de félicitation des grands à l'occasion d'une victoire complète que ses troupes venaient de remporter sur les Éleutes, qui ravageaient depuis quatre ans le pays des lamas. Cette victoire valut aux Chinois la conquête de tout le Thibet ¹.

Cette même année, on vit en peu de mois l'île de Formose secouer le joug de la domination impériale, & forcée de rentrer ensuite sous son obéissance. Ces Chinois insulaires, aidés des habitants du Fou-kien & de Kéoumi, firent main basse sur les troupes impériales, & égorgèrent les mandarins ^{p.349} à un seul près, qui trouva le moyen de se sauver. A Pé-king, où la nouvelle de cette révolte se répandit, on l'attribua aux Hollandais, à cause de l'aversion naturelle des Chinois à l'égard des étrangers & de l'impression qu'avaient fait les plaintes portées dans la requête de Tchou-mao contre les Européens. Cependant les rebelles ne jouirent pas longtemps de l'impunité ; de nouvelles troupes impériales qu'on envoya pour les punir, les forcèrent dans la capitale de cette île & les dissipèrent, après en avoir tué une partie. Leur chef se sauva dans les montagnes.

¹ Voyez Du Halde, & l'*Épître Dédicatoire* du *XVe Recueil des Lettres Édifiantes*.

Le mathématicien Tou-té-meï (le père Jartoux) ayant achevé de réduire les cartes de toutes les provinces dont l'empire est composé, à la moitié & au quart du point sur lequel elles avaient été dressées, l'empereur donna ordre à Yang-ting d'assembler les chefs des neuf tribunaux, & de leur faire comparer ces cartes avec celle de l'ancienne Chine, dressée d'après le Yu-kong du Chu-king, & d'en faire leur rapport ¹.

L'an **1722**, l'empire jouissant d'une paix profonde, Kang-hi alla, à son ordinaire, passer l'été en Tartarie ; & quoique dans la soixante-neuvième année de son âge, le temps des chasses étant venu, il monta à cheval, & prit cet exercice comme il avait toujours fait. Au retour de ce voyage, avant que de rentrer dans Pé-king, il voulut encore, accompagné de ses Tartares, prendre le divertissement de la chasse du tigre dans le parc de Haï-tsé près de cette capitale. Il y fut surpris d'un vent du nord très froid ; & se sentant frappé, il prit tout à coup la route de Tchang-tchun-yuen ² : toute sa suite en fut _{p.350} alarmée. Son sang s'était coagulé, & aucun remède ne put le soulager. Peu de jours avant sa mort, il fit son testament ³ _{p.351} pour assurer la couronne après lui au quatrième de ses

¹ Ce rapport se voit dans la [préface du père de Mailla](#), pages 53-58. Éditeur.

² Ce nom, qui revient si souvent, & qu'on trouve corrompu en tant & manières dans les écrivains, signifie le *Parc du printemps éternel*. Éditeur.

³ Voici la teneur de ce testament :

« Moi, Empereur, qui honore le Ciel, & suis chargé de la révolution, je fais cet édit, & je dis :
De tout temps parmi les empereurs qui ont gouverné l'univers, il ne s'en est trouvé aucun qui ne se soit fait un devoir essentiel de révéler le Ciel, & d'imiter ses aïeux. La vraie manière de révéler le Ciel & d'imiter ses aïeux, est de traiter avec bonté ceux qui sont loin & d'avancer selon leur mérite ceux qui sont près ; c'est de procurer aux peuples le repos & l'abondance ; c'est de faire son propre bien du bien de l'univers, & son propre cœur du cœur de l'univers ; c'est de préserver l'État des dangers avant qu'ils arrivent, & de prévenir avec sagesse les désordres qui pourraient arriver.

Les princes qui travaillent sur ce plan depuis le matin jusqu'au soir, & s'en occupent même durant leur sommeil, qui forment sans cesse des desseins dont les effets soient de longue durée & d'une grande étendue pour le bien public, ces princes, dis-je, ne sont pas éloignés d'accomplir ces devoirs.

Moi, Empereur, qui suis maintenant âgé de soixante-dix ans, & qui en ai régné soixante, je suis redevable de ces bienfaits aux secours invisibles du Ciel & de la Terre, de mes ancêtres, & du Dieu qui préside dans l'empire à l'agriculture, & non à ma faible raison. Suivant la chronologie & l'histoire, il s'est écoulé plus de quatre mille trois cent cinquante ans depuis

l'année Kia-tsé du règne de Hoang-ti ; & pendant ce grand nombre de siècles on compte trois cent un empereurs, dont un petit nombre ont régné aussi longtemps que moi.

Après mon élévation au trône, quand j'eus atteint la vingtième année de mon règne, je n'osais me promettre de voir la trentième ; parvenu à cette trentième, je n'osais me promettre de compter la quarantième ; aujourd'hui je me trouve dans la soixantième. Le Chu-king, dans le chapitre Hong-fan, ou le grand modèle, fait consister la félicité en cinq avantages ; la longue vie, la richesse, la tranquillité, l'amour de la vertu & une fin heureuse. Cette fin heureuse tient le plus haut rang parmi ces avantages ; sans doute parce qu'il est difficile d'y parvenir. L'âge que j'ai présentement prouve que j'ai vécu longtemps ; quant à mes richesses, j'ai possédé tout ce qui est contenu dans les quatre mers. Je me vois père & tige de cent cinquante fils & petits fils : les filles doivent être en plus grand nombre. Je laisse l'empire en paix & dans la joie ; ainsi la félicité dont je jouis peut être appelée grande. Après cela, s'il ne m'arrive aucun accident, je mourrai content.

Je fais cependant une réflexion. Quoique depuis que je suis sur le trône, je n'ose dire que j'aie changé les mauvaises coutumes & réformé les mœurs ; quoique je n'aie pas réussi à procurer l'abondance dans chaque famille, & le nécessaire à chaque particulier ; & qu'en cela je ne peux être comparé aux sages empereurs des trois premières dynasties, je crois cependant pouvoir assurer que, durant un si long règne, je n'ai eu d'autres vues que de procurer à l'empire une paix profonde, & de rendre mes peuples contents chacun dans son état & sa profession ; c'est à quoi j'ai donné mes soins les plus assidus avec une ardeur incroyable & un travail sans relâche, qui n'a pas peu contribué à épuiser les forces de mon corps & celles de mon esprit. Je n'ai pas de termes assez énergiques pour exprimer jusqu'à quel point je me suis appliqué à remplir ces devoirs. Dans le nombre des empereurs il en est qui ont régné peu ; & les historiens prennent de là occasion de les censurer en attribuant à leur passion immodérée pour le vin & les femmes la cause de leur mort précipitée : ils en font une règle générale & sans exception, & semblent se faire un mérite de rechercher les moindres défauts de princes accomplis & les moins répréhensibles. Je veux aujourd'hui justifier sur ce fait par une apologie claire & sans réplique, les empereurs des dynasties qui ont précédé la mienne ; la multitude des affaires dont ils se sont trouvés surchargés, leur ont causé des peines & des chagrins qui ont abrégé leurs jours.

Tchou-tcho-léang dans le mémorial qu'il présenta en partant pour l'armée, dit : *Je plierai sous le faix, j'épuiserai mes forces ; après la mort je cesserai*. Il est le seul de tous les ministres d'État qui ait pu accomplir cette promesse. Quant aux empereurs ils ne sauraient déposer le pesant fardeau dont ils sont chargés ; les ministres peuvent-ils leur être comparés en ce point ? Les officiers entrent dans les charges quand ils le jugent à propos ; lorsque les ans commencent à s'accumuler sur leur tête, ils se démettent & se retirent chez eux ; là ils embrassent leurs enfants, & badinent avec leurs petits-fils ; ils peuvent même, quand bon leur semble, prendre l'exercice de la promenade ; les empereurs au contraire, passent leur vie dans des travaux & des soucis continuels, sans qu'ils aient un seul jour de relâche.

On prétend que l'empereur Chun a gouverné toute sa vie suivant les principes de l'inaction ; cependant il est mort dans la plaine de Tsang-hou. Yu, fondateur de la dynastie des Hia, & successeur de Chun, le grand Yu qui se servait de quatre sortes de voitures dans ses voyages, & dont les mains étaient couvertes de calus & les pieds d'ampoules, finit ses jours au bas de la montagne Hoeï-ki. Ces deux empereurs se fatiguaient pour le service de l'État : ils visitaient toutes les parties de l'empire sans avoir le loisir de se reposer ; comment peut-on dire qu'ils rapportaient tout à l'inaction, & qu'ils se sont tenus dans un pur repos ? Les six petites lignes qui composent l'hexagramme de la retraite, & leurs explications qui se trouvent dans l'*Y-king*, ne touchent en rien les empereurs ; & il est aisé d'en inférer qu'il n'y a point de retraite pour eux, & qu'ils n'ont aucun lieu où ils puissent se cacher. C'est aux empereurs qu'on peut appliquer véritablement les paroles de Tchou-tcho-léang : — *Je plierai sous le faix, j'épuiserai mes forces ; après la mort je cesserai*.

De toutes les dynasties qui se sont succédées jusqu'à présent, il n'en est aucune qui ait acquis l'empire avec autant de droit & de justice que la mienne. Taï-tsou, mon bisaïeul,

qui en est le fondateur, & Taï-tsong mon grand-père, n'avaient d'abord aucune envie de s'en rendre maîtres. Taï-tsong disait :

— Nous sommes en guerre avec la Chine depuis longtemps, & aujourd'hui il me serait facile de m'en rendre maître ; mais je considère que cet empire appartient à celui qui le gouverne, & je ne puis me résoudre à le lui enlever.

Dans la suite, le rebelle Li-tsé-tching força la ville impériale de Pé-king, & l'empereur Tsong-tching se pendit pour ne pas tomber entre ses mains ; alors le peuple & les grands de la Chine vinrent au-devant de nous. Après avoir entièrement exterminé les rebelles, nous entrâmes dans Pé-king, & nous succédâmes à l'empire à la place du prince défunt, à qui nous fîmes des funérailles avec les cérémonies fixées par le rite.

Han-kao-tsou, fondateur de la dynastie des Han, n'était qu'un simple prévôt de village ; & Hong-vou, fondateur de celle des Ming, un pauvre bonze. Hiang-yu qui prit les armes, & se révolta contre le dernier empereur des Tsin, était beaucoup plus puissant que Han-kao-tsou ; cependant c'est à ce dernier que l'empire fut dévolu. Vers la fin de la dynastie des Yuen ou Mongous, Tchin-yéou-léang, & une multitude d'autres chefs de parti, s'élevèrent comme des essais pour leur enlever l'empire ; & cependant il fut dévolu à Hong-vou, quoique d'abord le plus faible de tous. Notre dynastie appuyée sur les faits de ses glorieux ancêtres, qui ont obéi au Ciel & se sont conformés à la volonté des peuples, possède aujourd'hui cet empire : on peut conclure de là que des sujets rebelles, des enfants dénaturés ne servent, par leur révolte, qu'à engager les peuples sous le gouvernement de leurs véritables maîtres. Le destin des empereurs est arrêté par le Ciel : suivant ce destin, s'ils doivent jouir d'une longue vie, rien n'est capable d'y mettre obstacle ; & s'ils doivent jouir d'une paix profonde, rien n'est capable de l'altérer.

Moi, Empereur, je me suis appliqué à l'étude de la sagesse dès ma plus tendre enfance, & j'ai acquis une connaissance grossière des sciences anciennes & modernes. Dans la vigueur de l'âge, je pouvais bander des arcs de quinze forces & lancer des flèches de treize palmes de longueur ; j'ai su le maniement des armes, & j'ai paru à la tête de mes armées : j'ai eu en tout cela beaucoup d'expérience. Pendant toute ma vie je n'ai fait mourir personne sans sujet. J'ai apaisé la révolte des trois rois chinois ; j'ai nettoyé le septentrion du Chamo ; & toutes ces entreprises ont été combinées & conduites par les ressources de mon génie.

Je n'ai osé dépenser rien inutilement des trésors de l'empire, dont la garde est commise à la cour des Tributs ; c'est le sang du peuple. Je n'y ai puisé que ce qui était nécessaire pour la subsistance des armées & pour subvenir aux famines. Je n'ai point permis qu'on tendît de soieries les appartements des maisons particulières où je séjournais dans les voyages que j'ai faits pour visiter l'empire ; & la dépense en chaque endroit ne passait pas dix à vingt mille onces d'argent. Si l'on considère que je déboursais annuellement plus de trois millions d'onces d'argent pour l'entretien & les réparations des digues, on verra que la première dépense ne monte pas à la centième partie de celle-ci.

Siao-yen, connu dans l'histoire sous le nom de Léang-ou-ti, fonda la dynastie des Léang, par sa bravoure & ses excellentes qualités. Après un long règne, son esprit affaibli par l'âge, donna la hardiesse au rebelle Kéou-king de prendre les armes contre lui, & il fut forcé de se renfermer dans la forteresse de Kien-kang, où il eut le malheur de mourir de faim.

Yang-kien, plus connu sous le nom de Souï-ouen-ti après qu'il eut fondé la dynastie impériale des Souï, eut une fin malheureuse, pour n'avoir pas su connaître la scélératesse de Yang-hi son fils, qui ne craignit pas de lui enlever la couronne par un parricide. L'un & l'autre de ces malheurs viennent d'un défaut de prévoyance.

Moi, Empereur, j'ai plus de cent fils & petits-fils ; & je suis âgé de soixante-dix ans. Les rois, les grands, les officiers, les soldats, les peuples, les Mongous même, & autres témoignent l'attachement qu'ils ont pour ma personne, en regrettant de me voir si avancé en âge. Dans une conjoncture si flatteuse, si je viens à terminer ma longue course, je quitterai la vie avec satisfactions.

Les descendants des deux fils de l'empereur Taï-tsou, mon bisaïeul, sont présentement bien établis & jouissent de la paix. Vous autres, réunissez-vous de cœur, & soutenez-

fils, ^{p.352} nommé Yong-tching, pour lequel il avait beaucoup d'estime.
^{p.353} Ce monarque expira le vingt de décembre sur les huit heures ^{p.354}
 du soir, & son corps fut transporté à Pé-king le même nuit.

Le prince que l'empire venait de perdre, était un des plus grands hommes dont le trône de la Chine s'honore : on ne voyait rien dans sa personne qui ne fût digne du plus puissant monarque de l'Asie. D'une taille au-dessus de la moyenne & bien proportionnée, le visage bien fait & plein, des yeux remplis de vivacité plus ouverts que le commun des Chinois, le front large, le nez un peu aquilin, la bouche belle, un air gracieux & doux, mais majestueux & grand, qui inspirait à ceux qui approchaient de sa personne, de l'amour & un respect qui le faisaient aisément distinguer au milieu d'une cour nombreuse : telles étaient les qualités extérieures de Kang-hi. Ces dehors avantageux, mais souvent trompeurs, annonçaient chez ce monarque une âme grande, qui le laissait maître absolu de régler ses passions ; un esprit vif & pénétrant ; un jugement sain & solide ; une mémoire heureuse, à laquelle rien n'échappait.

Dès sa plus tendre enfance, il avait fait pressentir ce qu'il serait un jour. Chun-tchi, son père, attaqué de la petite vérole, jugeant son état désespéré, demanda à ses enfants, qu'il fit appeler, lequel d'entre eux se sentait assez de force pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, & pria son père de disposer à son gré de sa succession ; mais Kang-hi, le plus jeune, qui n'avait encore que huit ans, se jeta à genoux devant le lit du monarque expirant : il lui dit avec beaucoup ^{p.355} de fermeté qu'il se croyait assez fort pour prendre l'administration de l'empire ; & qu'en ne perdant point de vue les

vous mutuellement : cette espérance, dont je me flatte, fait que je pars content & que je meurs en paix.

Yong-tching le quatrième de mes fils, est un homme rare & précieux. Ce prince a beaucoup de ressemblance avec moi, & je ne doute point qu'il ne soit capable de recevoir & de porter la grande succession : j'ordonne qu'il monte après moi sur le trône, & qu'il prenne possession de la dignité impériale. Conformément aux règlements, on portera mon deuil pendant vingt-sept jours seulement. Que le présent édit soit publié à la cour & dans toutes les provinces, afin que personne n'en ignore le contenu. Éditeur.

exemples de ses ancêtres, il espérait gouverner au contentement des peuples. Chun-tchi déjà prévenu en sa faveur, & décida sur cette réponse, & le nomma aussitôt son successeur sous la tutelle de quatre régents qui devaient régler les affaires pendant sa minorité.

Le jeune Kang-hi, pour remplir de si heureuses espérances, s'appliqua fortement à réunir en sa personne les qualités solides qui pouvaient lui concilier l'estime & l'attachement des deux puissantes nations, qu'il avait sous ses lois : il montra bientôt par ses succès étonnants en tout genre, ce que le sang tartare tempéré par une éducation chinoise, peut procurer de force & de sagesse dans le gouvernement.

Il se distingua dans les différents exercices destinés à donner au corps cette souplesse & cette vigueur capables de soutenir les plus violentes fatigues. Personne de sa cour ne monta un cheval avec plus de grâce & ne le surpassa à la course, soit en rase campagne, soit en gravissant les montagnes les plus escarpées ; personne aussi ne montra tant d'adresse & de force à manier l'arc, le fusil & l'arbalète ; & à frapper un but en tirant de la droite également comme de la gauche, à pied comme à cheval, en courant & de pied ferme.

Outre l'expérience des armes & l'équitation, il s'appliqua surtout au maniement des affaires : c'est principalement dans le grand art de gouverner, si utile aux souverains, qu'il fit les plus rapides progrès ; il les dut sans doute autant aux circonstances de son règne, qu'à une application infatigable, & à l'excellente mémoire, au jugement sain, à la sagesse & à l'équité dont la nature l'avait doué. En 1666, lorsqu'entrant p.356 dans sa majorité, il prit les rênes du gouvernement, il commença par punir le premier des quatre régents, qui avait abusé de l'autorité qu'on lui avait confiée, & commis des injustices dont personne n'avait osé se plaindre. Cet exemple de fermeté remplit dès lors tout le monde de crainte & d'admiration.

Kang-hi eut bientôt occasion de développer les ressorts de son génie, & de mettre en usage les principes de politique dont il avait appris la théorie, lorsque à peine sorti de l'adolescence, il lui fallut, pour soutenir son trône chancelant, faire face à des ennemis nombreux & puissants qui l'attaquèrent de toutes parts ; donner la chasse à des pirates formidables qui infestaient les côtes ; dissiper les armées innombrables du brave Ou-fan-koueï, qui avait soulevé presque toutes les provinces méridionales ; obliger les rois de Canton & de Fou-kien à se soumettre ; dompter celui de Chen-si, arrêter & prévenir la conjuration des esclaves, qui, au nombre de cinquante mille, ayant conspiré de tuer leurs maîtres en une nuit, devaient en même temps mettre le feu aux quatre coins de Pé-king, d'où ils se proposaient de chasser les Tartares ; enfin éteindre dans le sang des princes mongous, rejetons des anciens maîtres de la Chine, des droits qu'ils prétendaient faire revivre, en profitant des conjonctures critiques où se trouvait le jeune monarque, au milieu de son palais, dans Pé-king, dégarni de troupes. Voilà ce que fit Kang-hi, touchant à peine à l'âge de vingt ans : un souverain consommé dans l'art de gouverner, & guidé par une longue expérience se serait glorifié de ce chef-d'œuvre de politique. Cependant il faut l'avouer, il fut heureux de ce que la mésintelligence qui régnait entre ces divers chefs les empêcha d'agir de concert. S'ils ne se fussent pas croisés dans leurs desseins ^{p.357} ambitieux c'en était fait de la monarchie des Mantchéous : il n'en fallait pas tant pour l'écraser dans son berceau. Mais aussi, quelle activité, quelle prudence dans Kang-hi, pour déconcerter leurs plans de confédération ! Et quelle valeur & quelle fidélité dans ses capitaines & dans ses ministres, pour dissiper leurs armées innombrables avec des forces très inférieures !

Depuis un temps immémorial, les Chinois étaient nourris dans une indifférence révoltante à l'égard de tous les étrangers, qu'ils traitaient indistinctement de barbares, ne mettant aucune distinction entre les petits États vassaux dont leur empire est environné, & les royaumes les

plus policés de l'Europe & du reste de l'Asie. Ils les représentaient sur leurs mappemondes, comme de petites îles jetées çà & là dans la mer, qu'ils désignaient presque toujours par des sobriquets méprisants ; ils n'en attendaient rien : & craignant au contraire, qu'avec le commerce on introduisît dans la Chine la corruption des mœurs & des lois, ils en fermaient l'entrée avec le plus grand soin ; ils ne permettaient aux ambassadeurs l'accès auprès du trône que pour y rendre hommage au nom de leurs souverains à titre de princes tributaires : on qualifiait de tribut les présents qu'ils offraient ; & ceux qu'on leur donnait en retour, passaient pour des récompenses ; les instructions, comme ils les appelaient, ou ce que le monarque chinois faisait dire à ces souverains, portaient le nom d'ordres. Ces ambassadeurs étaient défrayés, à la vérité, aussitôt qu'ils mettaient le pied sur les terres de la domination chinoise, mais leur séjour était fixé ; & pendant celui qu'ils faisaient à la cour, ils étaient plutôt traités en prisonniers qu'en hommes libres. On leur faisait beaucoup de questions, on écrivait exactement ^{p.358} leurs réponses ; & sous prétexte de les honorer, une garde qui ne leur laissait pas de liberté, les empêchait de communiquer avec qui que ce fût. Enfin après les audiences d'étiquette, on les renvoyait bien accompagnés jusqu'à la frontière, sans permettre à personne de leur suite de rester à la Chine pour s'y établir. En 1656, sous le règne de Chun-tchi, les ambassadeurs russes qui ne voulurent pas se soumettre à ce cérémonial, furent obligés de s'en retourner avec leurs présents & leurs lettres sans avoir vu l'empereur ; & le ressentiment qu'ils en eurent, fut la principale cause du différend qui s'éleva entre les deux couronnes, à l'occasion des Tartares sujets de la Chine, que les Russes attaquèrent.

Kang-hi, trop éclairé pour ne pas désapprouver un usage si préjudiciable aux intérêts de ses peuples, était trop actif pour ne pas y remédier efficacement. Il commença par traiter avec humanité les Russes faits prisonniers à Yacsa ; & au lieu de permettre qu'on leur fît la moindre violence, il rendit à leur patrie ceux qui demandèrent à y

retourner, &, avec la liberté, ce qui était nécessaire pour leur route. Il assigna des maisons & des terres à Chin-yang ou Mougden, & à Pé-king, à ceux qui passèrent sous ses étendards ; donnant aux fantassins du service dans la cavalerie ; & affectant de conserver aux officiers le même rang qu'ils avaient parmi les Russes, mais en augmentant leur paie. Lorsqu'il reçut leurs ambassadeurs, il s'attacha à les combler d'honneurs, & voulut que les marchandises qu'ils avaient apportées avec eux fussent exemptes des droits de douane. Cette conduite produisit l'effet qu'il s'en promettait : l'affaire des limites fut conclue comme il la désirait ; & les princes tartares, ses alliés, cessèrent d'être inquiétés. Si Kang-hi eût continué de traiter les Russes ^{p.359} comme ils l'avaient été sous le règne précédent, loin de parvenir à une paix solide, il avait tout à craindre de leur intelligence avec les Tartares occidentaux, par rapport à la sûreté des limites exposées à leurs ravages.

Lorsque l'empire commença à goûter les douceurs de la paix, Kang-hi s'appliqua à rendre aux lois leur vigueur, & à corriger les vices de gouvernement introduits par la licence des guerres précédentes. Il fit un choix judicieux d'hommes éclairés & intègres pour remplir les emplois les plus importants ; & n'acceptant pas indistinctement tous les sujets qui lui étaient présentés par le tribunal que ce soin regarde, il chargeait des personnes affidées d'en faire des informations exactes & secrètes, & souvent il les examinait lui-même. Il était instruit de tout ; le plus léger défaut ne pouvait échapper à sa vigilance ; mais un magistrat qui réunissait en sa faveur les suffrages publics, était assuré de sa protection.

Malgré sa puissance formidable & ses richesses immenses, Kang-hi était frugal dans ses repas, & simple dans ses habillements ; mais s'il évitait la dépense dans tout ce qui regardait sa personne, il était magnifique à répandre ses trésors lorsqu'il était question d'entretenir des armées, d'édifices, de canaux, de ponts & d'autres travaux destinés à la commodité publique & au bien du commerce. En 1691, il acquitta, de l'argent de son trésor, quinze millions de dettes que les soldats de Pé-

king avaient contractées par des emprunts dont l'intérêt absorbait la meilleure partie de leur paie ; & afin de couper le mal dans sa racine, il défendit aux particuliers de leur faire des avances à l'avenir, sous peine de les perdre. Il ordonna de fournir aux soldats & aux officiers qui prouveraient de véritables besoins, les sommes nécessaires, qu'on retiendrait ensuite peu à peu ^{p.360} sur leur paie, dans l'espace de dix ans. Il libéra aussi en partie les dettes des officiers de sa maison, obligés de le suivre dans les voyages longs & fréquents qu'il entreprenait. Il puisa dans son trésor les fonds destinés à les acquitter, parce qu'il ne lui parut pas juste d'employer les deniers de l'empire à payer les dettes contractées au service de sa personne.

Kang-hi, accoutumé à une vie active & laborieuse, craignit que les Mantchéous, ses sujets, ne dégénérassent de leur première valeur, dans un climat qui inspire naturellement la mollesse, & fournit des appâts aux plaisirs ; & c'est pour cette raison qu'il n'en envoyait que le moins qu'il pouvait dans les provinces méridionales, où ces qualités de climat sont beaucoup plus sensibles que dans celles du nord : il n'en faisait passer qu'autant que la nécessité l'exigeait, & il observait de ne pas les y laisser longtemps. Cette même crainte politique, son inclination particulière d'ailleurs, & le dessein de contenir les Tartares dans la soumission, le déterminèrent à aller faire dans les montagnes de Tartarie des parties de chasse, qui ressemblaient plutôt à des expéditions militaires qu'à des parties de plaisir. On formait autour des montagnes & des forêts, des cordons qui, se doublant & se triplant à mesure qu'on s'approchait du centre, ne laissaient plus aux animaux qui s'y trouvaient, qu'un cercle étroit où il leur était impossible d'échapper à la portée de la flèche. Kang-hi infatigable, était toujours suivi de quinze chevaux de main, & souvent il en lassait huit ou dix en un jour de chasse. Ces parties de plaisir duraient quelquefois deux ou trois mois ; il y conduisait une armée nombreuse commandée par un grand nombre d'officiers, & suivie par plusieurs pièces de gros canon. Ce prince, à leur tête, exposé dans

ces régions ^{p.361} désertes & ces montagnes escarpées aux injures du temps, était accompagné de toutes les marques de grandeur qui l'environnaient à Pé-king. Malgré les marches les plus fatigantes, le soir, retiré sous ses tentes, il expédiait toutes les affaires, prenant sur son sommeil la perte du temps qu'il avait faite pendant le jour ; il recevait aussi les visites des régules qui venaient avec leurs enfants de trois cents milles, souvent de cinq cents, pour lui faire leur cour. C'est ainsi que Kang-hi, fuyant les chaleurs extraordinaires qu'on sent à Pé-king pendant la canicule, allait passer cette saison en Tartarie, où la rigueur de l'air, occasionnée par l'élévation du terrain & la multitude des montagnes, l'obligeait quelquefois à prendre les fourrures.

Pour plaire aux Chinois, qui n'estiment que les lettres, il lut leurs *King*, & se familiarisa avec l'histoire de la Chine dont il fit faire une version en langue mantchéou. Il s'exerça aussi beaucoup sur leurs meilleurs morceaux d'éloquence & de poésie ; & il parvint à parler & à écrire poliment en chinois avec autant de facilité qu'en mantchéou, sa propre langue. Il forma même une bibliothèque, dans laquelle il rassembla tout ce que les Chinois avaient de mieux dans tous les genres de littérature, & paya d'habiles gens dont l'unique occupation était de traduire ces livres. Souverain de deux grandes nations de caractère si opposé, devenu leur maître dans les sciences & les exercices qu'elles estimaient le plus, Kang-hi apprit bientôt, des Européens attachés à sa cour, à quel degré de perfection on avait poussé en Occident les sciences & les arts, & il avait trop de goût pour s'en tenir aux livres chinois. Il traça, à ces peuples étonnés, une nouvelle route, dans laquelle une présomption mal entendue, & trop ^{p.362} d'attachement pour leurs anciennes pratiques, les avaient empêchés d'entrer. Le différend élevé entre Verbiest, missionnaire flamand, & le médecin Yang-kouang-sien, Chinois, & président des Mathématiques, fut l'époque de cette heureuse révolution.

Il s'était glissé des erreurs considérables dans les calendriers chinois, dressés depuis ceux d'Adam Schaal, & la cour fut obligée de prendre l'avis

des mathématiciens européens. Ils étaient alors chargés de chaînes, & dans les prisons de Pé-king, sur les accusations d'un astronome mahométan & de Yang-kouang-sien, qui avaient représenté la Religion chrétienne comme une doctrine dangereuse & contraire aux lois de l'empire. Verbiest, introduit avec plusieurs de ses confrères devant les mandarins du collège des mathématiques assemblés, leur découvrit en quoi consistaient ces erreurs astronomiques. Kang-hi, alors âgé seulement de seize ans, sollicité de prononcer entre l'astronomie chinoise & l'europpéenne, fit venir devant lui les missionnaires & les mathématiciens chinois. Verbiest ayant calculé, à plusieurs reprises différentes, la proportion de l'ombre d'un style à toute heure proposée, détermina la hauteur du soleil, & marqua sa place dans le zodiaque, afin de mettre à portée de juger si cette place était marquée avec précision dans le calendrier. Le jeune monarque, frappé de la bonté de la méthode européenne, lui donna son approbation, & nomma Verbiest directeur du collège des Mathématiques, à la place de Yang-kouang-sien, dont il punit l'ignorante impudence.

Bientôt après, le monarque publia un édit pour autoriser ceux qui, pendant sa minorité, avaient souffert quelque injustice de la part des quatre régents, à se plaindre & à demander des réparations. Yang-kouang-sien les avait indisposés ^{p.363} contre les Européens, qu'il avait traduits comme des gens qui, ayant été bannis de leurs propres pays pour avoir excité des séditions, méditaient la conquête de la Chine : il était parvenu, par ses intrigues, à les faire emprisonner, le douze novembre 1664. L'année suivante, la loi chrétienne avait été déclarée fausse & pernicieuse, & ses ministres menacés du dernier supplice. Des incidents avaient heureusement retardé l'exécution de ces menaces. Verbiest profita de sa nouvelle faveur & de la permission accordée par l'édit, pour représenter l'abus qu'on avait fait de l'autorité souveraine, en condamnant le christianisme & en persécutant ceux qui l'avaient prêché. Sa supplique eut le succès qu'il en espérait ; car quoique dans l'édit émané du trône en conséquence, il fut défendu à tous les peuples de

l'empire d'embrasser la religion chrétienne ; néanmoins elle fut déclarée avoir été proscrite injustement, attendu qu'elle était bonne, & n'enseignait rien de contraire au bien de l'État. Cet édit fut publié en 1671, & les missionnaires remis en liberté, rentrèrent dans leurs églises.

Adam Schaal qui avait été nommé précepteur du jeune monarque à son avènement au trône, mourut en 1666, pendant la persécution, dans laquelle il fut enveloppé. Nan-hoai-gin (Ferdinand Verbiest) lui succéda dans cette place importante : la réforme qu'il avait faite du calendrier l'avait fait connaître avantageusement de Kang-hi, qui voulut l'avoir pour maître dans les mathématiques, & apprit de lui, pendant deux années consécutives, l'usage des principaux instruments de mathématique, & tout ce que la géométrie statique & l'astronomie offrent de plus intéressant & de plus utile. Su-gé-chin (Péreira) composa en Chinois, pour son instruction, un traité de musique suivant la méthode ^{p.364} européenne, & lui apprit à jouer de divers instruments, qu'il eut soin de faire fabriquer.

Les guerres intestines survenues alors, suspendirent ces leçons ; mais lorsqu'il eut rétabli la paix dans l'empire, son goût pour l'étude reprit avec plus d'ardeur que jamais. Ngan-to (Antoine Thomas) succéda à Ferdinand Verbiest, mort en 1688, dans l'emploi d'enseigner à Kang-hi l'usage des instruments de mathématique, ainsi que la géométrie & l'arithmétique pratiques. Tchang-tching & Pe-tsin (Gerbillon & Bouvet), qui se perfectionnèrent, par ses ordres, dans le mantchéou, lui traduisirent en cette langue les Éléments d'Euclide, & une géométrie complète, qu'il eut soin de revoir avec eux, quant à la partie du style. Kang-hi fit, dans ces sciences, des progrès d'autant plus surprenants, qu'il s'y adonnait avec plaisir, joignant la pratique à la théorie. Il calculait le poids d'un corps solide relativement à sa masse ; la proportion & la capacité des cubes, des cylindres, des cônes entiers & tronqués, des pyramides & des sphéroïdes. Il mesurait aussi géométriquement les distances des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières & des étangs, prenant ses stations, pointant ses instruments dans toutes les formes ; & faisant exactement son

calcul, il s'assurait ensuite de sa justesse en faisant peser ces corps & mesurer ces distances. En 1691, il ordonna à ces savants européens de mettre un corps de philosophie en mantchéou, sans s'arrêter à la traduction chinoise de celle que Verbiest avait faite peu avant sa mort. Pour satisfaire son goût & sa curiosité, il se fit traduire aussi, dans la même langue, ce qu'il y avait de plus intéressant & de plus nouveau en fait de découvertes dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, & dans plusieurs autres productions européennes.

p.365 Les remèdes chimiques d'Europe qu'on lui avait administrés dans deux maladies dangereuses dont il avait été attaqué, lui firent prendre la résolution de faire construire dans son palais un laboratoire fourni de tous les instruments nécessaires pour opérer. Tchang-tching & Pé-tsin, qui furent chargés de ce soin, travaillèrent aussi, par ses ordres, à une anatomie complète, dans laquelle indiquant les diverses sortes de maladies, ils proposaient des remèdes efficaces pour les guérir ; mais ils ne firent qu'ébaucher cet ouvrage, auquel Patomin (le jésuite Parennin) par les mêmes ordres, donna ensuite toute la perfection dont il était susceptible, avec le secours d'habiles Tartares Mantchéous, & de l'empereur même, qui veillèrent à la pureté du langage & à ce qu'on n'y employât que des termes propres.

Dans ses entretiens familiers & fréquents avec les savants étrangers qu'il attira à sa cour, Kang-hi, non seulement perfectionna les connaissances qu'il avait acquises, mais encore il s'instruisit des intérêts respectifs des cours de l'Europe ; les mœurs, les coutumes, le gouvernement, & l'histoire des nations étrangères, ne lui parurent pas moins dignes de son attention.

Le dessein de ce monarque n'était pas simplement de satisfaire son goût & sa curiosité ; il voulait rendre aux sciences chinoises leur ancien éclat & les perfectionner, en multipliant les ouvrages européens par la voie de l'impression.

Ce qu'il fit pour les sciences, il l'exécuta également pour les arts. Il éleva dans son palais divers ateliers ; & faisant un choix des artistes & des ouvriers les plus industrieux & les plus adroits en chaque genre, il leur proposa pour modèle les plus beaux chef-d'œuvre exécutés en Europe : peintres, ^{p.366} émailleurs, graveurs, sculpteurs, ouvriers en acier & en cuivre, chacun à l'envi, travailla sous la direction des Occidentaux, à satisfaire le goût de ce prince, qui savait estimer & récompenser les bons ouvrages ¹.

¹ Le père Laureati raconta à la Barbinais le Gentil, dont on a un *Voyage autour du Monde*, & qui était la Chine en 1716, quelques circonstances singulières, qui semblent altérer un peu l'éloge que l'on fait ici de l'empereur Kang-hi : il lui attribue tout l'orgueil & le faste des monarques orientaux. Sa vanité ne pouvait souffrir, disait-il, que dans les cartes géographiques on ne plaçât pas son empire au centre du monde ; & quelques jésuites furent obligés, pour lui plaire, de renverser l'ordre dans une carte chinoise qu'il leur fit faire à Pé-king. Il rejeta deux globes d'une rare beauté, qu'un négociant anglais lui avait offerts, par la seule raison que la Chine n'y était pas située comme il le désirait ; sa prévention pour le pays dont il était le maître allait jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres.

S'il voyait quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnait secrètement à ses ouvriers de le contrefaire ; & le faisant voir ensuite aux missionnaires comme une production du génie chinois, il leur demandait, avec beaucoup de sang froid, si les Européens faisaient les mêmes ouvrages.

Laureati peignait l'avarice de Kang-hi par le trait suivant, arrivé, dit-il, quelques années auparavant. Se promenant dans un parc de la ville de Nan-king, il appela un mandarin de sa suite, qui passait pour le plus riche particulier de l'empire, & lui ordonna de prendre la bride d'un âne, sur lequel il monta, & de le conduire autour du parc. Le mandarin obéit, & reçut un taël pour récompense. L'empereur voulut à son tour lui donner le même amusement ; le mandarin chercha à s'en excuser, mais il fallut obéir. Après cette bizarre promenade :

— Combien de fois, lui dit l'empereur, suis-je plus grand & plus puissant que toi ?

Le mandarin se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison était impossible.

— Eh bien, répliqua Kang-hi, je veux la faire moi-même ; je suis vingt mille fois plus grand que toi ; ainsi paieras ma peine à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne.

Ce mandarin fut obligé de lui payer vingt mille taëls.

Voici un trait qui caractérise sa modération. Un jour il voulut s'enivrer pour connaître les effets du vin, & un mandarin qui passait pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On apporta des vins de l'Europe, surtout des Canaries, dont les gouverneurs des villes maritimes avaient soin de fournir constamment sa table. Il s'enivra. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le mandarin passa dans l'antichambre des eunuques, & leur dit que l'empereur était ivre ; qu'il était à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès ; que le vin aigrirait encore son humeur, naturellement violente, & que dans cet état il n'épargnerait point ses plus chers favoris.

— Pour nous mettre à couvert d'un si grand mal ajouta le mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, & que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme si l'ordre venait de lui : laissez-moi le soin du reste.

Les eunuques approuvèrent cette idée pour leur propre intérêt. L'empereur surpris de se voir seul à son réveil, demanda pourquoi le mandarin l'avait quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de lui déplaire, on l'avait conduit par son ordre, dans une étroite

p.367 L'équitable postérité assignera sans doute à ce prince une place distinguée parmi les plus grands monarques. Uniquement partagé entre les affaires d'État, les exercices militaires & les arts libéraux ; bienfaisant, brave, généreux, savant, politique actif & vigilant, génie profond & universel, n'ayant rien du faste & de la mollesse des cours asiatiques, quoique sa puissance & ses richesses fussent immenses, il ne manquait plus à ce prince, au désir des missionnaires qui ont fait l'apologie de ces qualités éminentes, que de les couronner par le christianisme dont il connaissait les principes, & dont il estimait la morale & les maximes ; mais que la politique & les passions l'empêchèrent d'embrasser ¹. Heureux cependant si p.368 le successeur de ce monarque

prison, où il devait recevoir la mort. Le monarque parut longtemps rêveur, & donna ordre enfin que le mandarin fût amené. On le fit paraître, chargé de chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'empereur, comme un criminel qui attend l'arrêt de son supplice.

— Qui t'a mis dans cet état, lui dit le prince ? quel crime as-tu commis ?

— Mon crime, je l'ignore, reprit le mandarin ; je sais seulement que Votre Majesté m'a fait jeté dans un noir cachot & que lorsqu'on m'en a tiré j'attendais la mort.

L'empereur retomba dans une profonde rêverie ; il parut surpris & troublé. Enfin, rejetant, sur les fumées de l'ivresse, une violence dont il ne conservait aucun souvenir, il fit ôter les chaînes du mandarin, & évita depuis les excès du vin. Éditeur.

¹ Le père Laureati avoua au même voyageur, que le goût de Kang-hi pour nos sciences & nos arts lui avaient fait tolérer l'établissement du christianisme & de ses ministres dans l'empire, mais qu'il n'avait aucune disposition à l'embrasser. Je n'ai rien lu des actions de ce prince, qui ne m'ait confirmé dans ce sentiment. Il favorisa les missionnaires, parce qu'ils lui étaient utiles & remplissaient ses vues. Je ne dirai pas avec Viani, qu'ils l'avaient constitué l'esclave de leurs volontés ; & cependant on pourrait assurer qu'il ne fut que leur organe dans l'affaire du cardinal de Tournon & dans celle de Mezzabarba.

Les vertus morales qui éclataient dans Kang-hi, les sommes considérables qu'il dépensa pour faire construire des églises, la protection particulière qu'il accorda au christianisme, son estime & son affection pour les missionnaires, firent juger en Europe qu'il n'était pas éloigné de se faire chrétien ; mais le père Bouvet, qui avait de fréquentes conversations avec lui, écrivait en 1699 qu'il n'en croyait rien, ([Lettres Édifiantes, IIe recueil](#)).

Lange écrivait, en 1717, que Kang-hi n'ayant jamais eu beaucoup d'inclinaison pour l'idolâtrie, avait souvent dit aux jésuites qu'il n'adressait point ses adorations au firmament & aux étoiles, mais au Dieu vivant de la terre & du ciel ; & il ajoute que la lecture de quantité de livres chrétiens l'avaient disposé à tolérer dans ses États la religion chrétienne, au point que, depuis quelques années il avait fait présent aux jésuites de quinze mille onces d'argent pour faire bâtir une église.

« Mais à présent, continue-t-il, qu'il est avancé en âge, les femmes l'ont engagé à recourir aux idoles pour obtenir une longue vie ; quoiqu'il paraisse que la complaisance y ait plus de part que la confiance & la persuasion. »

Les chrétiens n'ont jamais eu de plaintes à faire de Kang-hi ; mais dans le temps que Lange était à Pé-king, ils étaient persécutés par les seigneurs de la cour, qui voulaient extirper le christianisme dans l'empire.

On écrit dans les nouveaux *Mémoires concernant les Chinois*, tome IV, pages 452 & 453, que Kang-hi réunissait, dans un degré supérieur, les talents, les qualités & les vertus qui ont été

avait eu pour la loi chrétienne & pour les Occidentaux qui l'annonçaient dans ses États, la même bienveillance & les mêmes égards dont il ne s'écarta jamais ! ¹

@

l'admiration de tous les siècles. Dès l'âge de huit ans, il avait tant d'ardeur pour s'instruire, qu'il était dès les trois heures du matin à l'étude & qu'il poussa l'application jusqu'à s'échauffer au point de cracher le sang. Éloquence, poésie, histoire, jurisprudence, antiquités, tout était de son ressort. Malgré qu'il fut avare de son temps, & si attentif à le bien employer, quand on lit l'histoire de son règne, on ne comprend pas comment les soins qu'il donnait aux affaires, les détails où il entra, les grandes choses qu'il a exécutées lui ont pu laisser le loisir d'ouvrir des livres ; & quand on voit la collection de ses ouvrages dans tous les genres, on comprend encore moins qu'il ait pu tenir le gouvernail d'un si grand empire. Ses poésies, ses œuvres philosophiques & morales, ses pièces d'éloquence & de critique, qui portent si bien l'empreinte de son génie, forment une collection d'environ cent volumes. On peut consulter dans les nouveaux *Mémoires* qu'on vient de citer, des observations de physique & d'histoire naturelle, extraites de cette collection. Éditeur.

¹ Le père Mailla, n'étant mort qu'en 1748, il aurait pu nous donner le règne entier de Yong-tching, & les premières années de celui de Kien-long, son successeur ; mais des raisons particulières l'en ont détourné, & il fait entendre qu'il n'aurait point été de la sagesse de penser à l'entreprendre. Si l'on considère en effet la position où étaient alors les missionnaires, la rigueur qu'on exerçait à l'égard du christianisme, on sentira qu'il n'était guère possible au père de Mailla qui vivait à Pé-king, d'écrire librement ce qui se passait sous les yeux, dans des conjonctures aussi critiques. J'étais tenté de suivre son exemple, mais pour des raisons entièrement différentes des siennes : les matériaux me manquaient, & j'étais obligé d'avoir recours aux *Lettres Édifiantes*, ouvrage de différentes mains dont on ne peut lire plusieurs morceaux qu'avec la plus grande circonspection ; cependant la réflexion que je désobligerai le lecteur, en gardant le silence sur les deux grands princes qui, depuis Kang-hi, ont monté successivement sur le trône, m'a enfin décidé à rassembler les événements de leur règne, dont la connaissance est parvenue jusqu'à nous. J'ai fait usage des *Mémoires concernant les Chinois*, que nous devons à M. Bertin, ministre & secrétaire d'État, dont le zèle éclairé & actif pour le progrès des sciences & des arts mérite les plus grands éloges : enfin je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvait contribuer à remplir la tâche volontaire que je me suis imposée, laissant aux savants européens qui vivent à la Chine, & peuvent se procurer des Mémoires sûrs, le soin de perfectionner ce que je n'ai pu qu'ébaucher. Éditeur.